Bibl. cant. VS Kantonsbibl.

1010027595

SN 1292

PÉRÉGRINATIONS VALAISANNES

CET OUVRAGE EST PUBLIÉ
PAR LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DU VALAIS ROMAND
AVEC L'APPUI DE LA FONDATION « PRO HELVETIA »
ET DES MUSÉES CANTONAUX

AVEC LE BIENVEILLANT CONCOURS
DE LA FAMILLE DE L'AUTEUR
ET DE LA « GAZETTE DE LAUSANNE »

EXEMPLAIRE N° 437

Pierre Grellet

PÉRÉGRINATIONS VALAISANNES

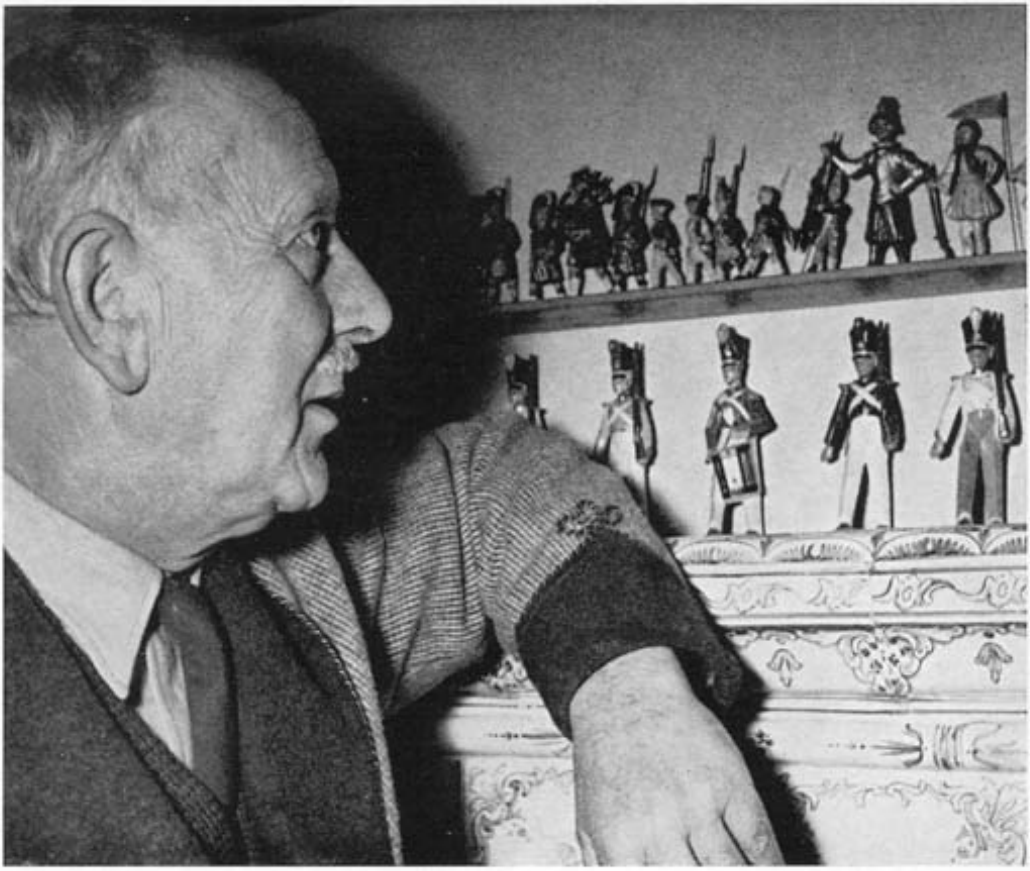
De La Furka au Léman

SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DU VALAIS ROMAND

SN 1202

BIBLIOTHÈQUE de la MUTUALITÉ
73/1

PRÉFACE



Pierre Grellet

Le cœur de Sion : la cathédrale fortifiée de Valère

Ce livre n'est pas un ouvrage scientifique : il n'en a ni la gravité, ni les méthodes. Pas ou presque pas de notes ou références ; pas d'argumentation didactique ; pas de thèse. Tout simplement, ce livre voudrait être un hommage et un témoignage.

Pierre Grellet était dans sa trentième année lorsque la Gazette de Lausanne *se l'attacha, en 1911. Il y apportait un bagage littéraire et juridique brillamment acquis aux Universités de Neuchâtel et de Berne, de Leipzig et de Berlin ; il apportait aussi la toute récente expérience que lui avaient value deux ou trois années de collaboration à la* Suisse libérale *de Neuchâtel et à l'Agence télégraphique suisse.*

Dès l'instant où Grellet entra à la Gazette, *il y trouva non seulement une tribune, mais un climat qui lui convenait et qui le retiendra jusqu'au dernier jour. Pendant trente-quatre ans, il enverra de Berne à son journal d'alertes chroniques du Palais fédéral ; mais quand, en 1945, à la fin de la seconde guerre mondiale, il passe la main, il ne se retire pas pour autant. Observer, écouter, penser, écrire ont été toute sa vie : il continuera.*

Installé dès lors à Chailly-sur-Clarens, il pouvait, comme l'un de ses voisins et amis, l'héraldiste D. L. Galbreath, faire siens les vers charmants d'Horace : Ille terrarum mihi præter omnes angulus ridet. *Dans sa maison des Charmettes, il lie plus que jamais société avec les livres qui peuplent sa bibliothèque et qui lui procurent des heures garnies de rappels historiques, d'évocations littéraires, de joies artistiques. Après les livres, mais non loin d'eux, Grellet a rangé dans des vitrines une petite armée de soldats de plomb où la fustanelle légère de l'evzone voisine avec le lourd bonnet à poil des grenadiers de l'Empire.*

Quand le séjour lui dure, il s'évade pour aller retrouver d'autres paysages : il y a en Grellet du vagabond, mais un vagabond raffiné qui apprécie la splendeur d'un site, admire l'élégance d'un monument, recherche la trace d'un illustre passant. Ses voyages le promènent à travers la Suisse, qu'il veut constamment découvrir davantage, mais sans chauvinisme mesquin, car il tient aussi à visiter les pays qui nous entourent et dont nous partageons, en partie du moins, les

richesses spirituelles et les destins changeants. Il nous confiait un jour qu'il aurait désiré être envoyé par son journal à Rome. C'est dans la lumière méditerranéenne, en effet, que Grellet trouvait les véritables sources de sa vie intellectuelle, dans cette civilisation d'Athènes et de Rome qui, transfigurée par l'Evangile, demeure le véritable foyer de notre civilisation. Aussi, quelle joie pour lui de prendre part à ces croisières qui le conduisent, à travers les flots bleus de l'Egée, de l'îlot de Délos où naquit Apollon, aux palais fortifiés des Croisés à Rhodes ! On a dit de Gonzague de Reynold qu'il fallait, pour saisir l'unité de son œuvre, le placer au centre de cercles concentriques qui s'élargissent sans se détruire. Les amitiés de Grellet s'échelonnent de même, sans se combattre, de la petite patrie à la plus grande : l'une donnant un point d'attache à son cœur, l'autre ouvrant des horizons à sa pensée.

Durant les douze dernières années de sa vie, Grellet ne voue plus sa plume à la politique, non qu'il se détache des intérêts de la cité, mais la tâche incombe maintenant à de plus jeunes. Il peut se consacrer plus que jamais à ce qu'il a toujours aimé : la beauté. En voyage, au cours de ses escales, ou chez lui, après le retour, il fixe ou prolonge le charme d'un paysage, d'une rencontre ou d'une œuvre. Et ses chroniques ne cessent d'enchanter ses lecteurs et de les lui attacher. Il ne s'en prévaut pas : plus d'une fois, comme nous citions tel ou tel de ses articles, il se montrait touché, disait-il, de notre attention et s'en excusait presque...

Ce voyageur qui avait parcouru la plus grande partie de l'Europe, non en touriste distrait, mais en connaisseur ou en chercheur, en humaniste ; ce grand lettré qui possédait à la perfection les principales langues européennes et qui pouvait aussi bien parler littérature que politique, sciences naturelles, histoire ou beaux-arts, demeurait un modeste. Ceux qui l'ont connu appréciaient la lucidité de son intelligence, la richesse de ses talents, l'équilibre de son jugement. Partant de cette maxime que pour comprendre il faut aimer, il s'appliquait à aimer toutes les causes dont il avait à traiter, persuadé que là passait le chemin qui lui permettrait de les mieux comprendre. Poursuivant dans cette voie, il se faisait le contemporain, le confident des personnages d'autrefois qu'il voulait étudier et ces ombres lui devenaient si présentes que nous l'avons entendu parler de solitude lorsque, ayant achevé son étude, il prenait congé d'elles qui lui avaient tenu un temps compagnie.

La curiosité intellectuelle de Grellet était sans cesse en éveil, mais dans le champ du passé, à part l'un ou l'autre château qui conserve encore quelque mâchicoulis ou quelque échauguette datant du Moyen Age, ses préférences allaient aux XVIIIe et XIXe siècles. Sur ce terrain, il était imbattable. Les grâces architecturales du XVIIIe ou les promeneurs romantiques de l'ère des diligences pouvaient retenir longtemps son attention ; d'ailleurs, tous les voyageurs d'autrefois, qui savaient prendre leur temps pour traverser une contrée, pour s'y arrêter, pour contempler un paysage comme on écoute une

symphonie, tous ces voyageurs qui étaient pour lui des modèles et plus que des modèles : des frères aînés, Grellet aimait à suivre leurs pas et à recueillir leurs confidences. Il leur consacra maints ouvrages, car son journal, alors même qu'il était un grand journal, n'épuisait pas les trésors de sa culture et de sa sympathie.

*

A ces ouvrages, dont la liste serait longue, voici que les amis valaisans de Grellet ont voulu en ajouter un autre.

Pierre Grellet aimait le Valais. Depuis longtemps il aimait à s'y rendre, mais depuis vingt ou trente ans, ses visites s'y multipliaient. A la différence de tant de touristes, il évitait les stations à la mode, préférant, selon son expression, les « chemins écartés » : le tourisme pédestre pourrait le regarder comme l'un de ses patrons. C'est l'automne ou le printemps qui le ramènent d'ordinaire, pour se joindre à ses amis de l'une ou l'autre Société dont il partage les goûts et apprécie l'esprit ; sciences naturelles, histoire, héraldique, art : autant de domaines où il excelle et qui lui fournissent des raisons valables d'accourir. Entre toutes, la Société d'histoire du Valais romand et la Société valaisanne des sciences naturelles — la Murithienne, *puisque le chanoine bernardin Laurent Murith, aux environs de 1800, lui sert d'enseigne — ont bénéficié très spécialement de l'amitié de Pierre Grellet : il aimait ces cohortes où se mêlent érudits et amateurs, et qui lui paraissaient tenir un rôle utile dans la vie intellectuelle de notre peuple. Pour cela aussi, sans doute, il aimait ces Compagnies qui ne se claquemurent point dans le cadre étroit et hautain d'un cabinet, mais qui parcourent routes et sentiers, portant une sympathique et égale attention à nos capitales régionales et à nos humbles villages. Partout, pensait Grellet, il s'agit d'établir le contact avec la vie qui a créé et qui maintient ces communautés humaines ; partout aussi il est possible de découvrir des manifestations de beauté et souhaitable de les préserver.*

Si Grellet appréciait la vie de société, il savait aussi trouver un plaisir silencieux dans ses découvertes de promeneur solitaire et n'hésitait pas à remonter, seul, en traîneau, la vallée de Ganter ensevelie sous la neige hivernale...

Se rappelant une pensée de Martial qu'il aimait à citer : « C'est vivre doublement que de savoir jouir encore des choses d'autrefois », Pierre Grellet prolongeait ici encore le charme de ses pérégrinations valaisannes en notant ses impressions avec cet art qui éveillait, par une coloration et un rythme n'appartenant qu'à lui, l'intérêt général autour de son sujet. Bien rares les excursions de l'écrivain en Valais qui n'ont pas laissé un sillage dans son œuvre ! A se retrouver sous la plume de Grellet, le Valais était tenté d'éprouver un peu de coquetterie, et l'on s'étonnait parfois, au dehors, de cet attrait que le grand canton rhodanien exerçait sur l'écrivain neuchâtelois...

On peut noter, parmi d'autres signes, une délicatesse de son attachement au Valais dans le désir qu'il eut de recevoir le sacrement de Confirmation à l'abbaye de Saint-Maurice lorsqu'il résolut de rejoindre l'Eglise catholique, vers laquelle l'avait mystérieusement et inconsciemment orienté dès le jeune âge la piété de sa mère anglicane qui était High Church. *Mais à quoi bon chercher des explications encombrantes ? « Ma résolution vous a-t-elle surpris ? » nous demanda M. Grellet lui-même. Et comme nous évoquions des souvenirs qui, après coup, pouvaient nous paraître annonciateurs, il nous dit simplement : « Ma décision est l'aboutissement de toute ma vie et de toute ma pensée : elle n'est nullement une rupture ni un dépaysement ». Sans doute, cette décision put-elle surprendre quelques-uns de ses amis, mais, noblement, M. Pierre Béguin, directeur de la* Gazette de Lausanne, *fit remarquer que cette décision était une affaire de conscience dans laquelle M. Grellet seul était juge, et que Grellet demeurait le collaborateur très apprécié du journal.*

Hélas ! c'est en Valais aussi que Pierre Grellet devait achever son existence terrestre. Le 6 octobre 1957, il cheminait avec ses amis de la Murithienne le long d'un bisse dans le Baltschiederthal. Ses compagnons n'ont pas oublié avec quelle admiration il parlait ce jour-là de la nature ambiante, cette œuvre du Créateur qui l'enchantait. Chose frappante, il parla aussi de la mort, avec une sérénité qu'éclairaient ses espérances chrétiennes. Un philosophe antique assurait que seule l'accoutumance nous empêche de percevoir la musique des astres qui tournent dans l'univers : peut-être l'âme de notre ami vibrait-elle ce jour-là comme une lyre sensible aux harmonies qui descendent du firmament. Mais plus encore peut-être cette âme avait-elle perçu, selon l'image de saint Grégoire, les coups discrets du Seigneur qui frappait à sa porte, et s'apprêtait-elle à lui ouvrir avec joie...

Distraction, malaise peut-être, dû à l'altitude — plus de 2000 mètres —, nul ne sait ; mais, tout à coup — il était près de 15 heures — Pierre Grellet s'écroula dans le vide, allant s'abîmer sur des rochers à cinquante ou soixante mètres plus bas. Au cours de la promenade, il s'était recueilli quelques instants dans une agreste chapelle ; maintenant, sa vie s'achevait comme un beau livre d'images, dans un paysage grandiose, face au ciel bleu.

Une hymne liturgique contient ce vœu : Crepusculum mens nesciat. *Grellet, qui lut peut-être ce texte, fut exaucé : jusqu'au bout, il lui fut donné de conserver son esprit intact. Peu avant l'accident fatal, il publiait dans la* Gazette *un article sur Rhodes, où « le présent se marie au passé », et deux autres sur la Grande Chartreuse, cette cité monastique enfin rendue à la prière. Quelques jours après sa mort, le journal publiait encore son dernier article, consacré à Corot. Voyages qui sont des occasions d'étude, élévation spirituelle, splendeur de l'art : c'est tout Grellet qui se retrouve dans ses* novissima verba.

*

Les deux Sociétés valaisannes que Grellet honorait de son amitié et de son assiduité ont eu à cœur de rendre hommage à ce sociétaire qui faisait leur ornement.

Au second anniversaire de sa mort, les Murithiens retournèrent au Baltschiederthal pour apposer une dalle au lieu d'où il tomba. M. André Donnet, archiviste cantonal, fit alors l'annonce du présent ouvrage.

En effet, la Société d'histoire du Valais romand a entendu les vœux, exprimés de divers côtés, qui l'invitaient à rassembler les chroniques sur le Valais que Grellet a publiées tout au long d'un quart de siècle. Plus d'une fois, il avait exprimé le plaisir qu'il goûtait à se retrouver dans un milieu tout ensemble érudit et amical, où la connaissance de la nature ou de l'histoire ne dessèche pas le charme de la rencontre. L'une de ses dernières lettres nous demandait la date de notre journée d'automne pour se joindre à nous. La mort le surprit, hélas ! plus tôt. La Société d'histoire a donc pensé que le meilleur hommage qu'elle pût offrir à la mémoire du cher disparu était de rendre un écho à sa parole et à sa pensée en recueillant les articles qu'il écrivit sur le Valais. Sur le Valais tout entier, qu'il parcourut en tous sens, jusque dans ses « vallées perdues » et sur les « chemins écartés ». Il aimait ce pays, avec sa nature robuste, avec ses sites et ses monuments, avec son histoire tourmentée et sa vitalité présente, avec ses fortes traditions. Le cadre géographique et son décor végétal, le « visage physique » des lieux visités, retiennent d'abord son attention ; mais, dans ce cadre, ce qui intéresse surtout Grellet, c'est le corps social avec son comportement, sa stabilité ou ses variations, avec, aussi, ses œuvres de pierre qui donnent au pays son vêtement monumental, son « empreinte humaine ».

Grellet se montre voyageur attentif, observateur exact. Ses yeux sont d'un peintre ; son âme, d'un psychologue. Son érudition si vaste mais toujours discrète lui permet de confronter le passé et le présent, pour comprendre et juger avec plus de recul, et donc plus de vérité. Il se laisse enchanter par les sourires de l'art, haute expression du génie humain et dont la présence orne la vie. Souvent, la vision que Grellet emporte de notre terre s'élève à la poésie et son œuvre est un chant à la gloire du Valais.

Sans doute, — nous l'avons noté d'emblée, — le livre que forment ces pages rassemblées n'est-il pas à proprement parler un ouvrage scientifique ; mais si son charme est peut-être d'abord d'ordre littéraire, il n'est pas téméraire, semble-t-il, de lui reconnaître aussi une valeur historique en ce sens qu'il retrace avec bonheur l'évolution du Valais au cours des trente dernières années, qui ont marqué si fortement son essor économique et intellectuel. Déjà, l'époque de Grellet s'enfonce dans le recul du temps, car le pays ne cesse de se transformer. Quand sa mue aura modifié encore un peu plus l'aspect de sa plaine et de ses vallées, le livre de Grellet prendra valeur de témoignage, un peu comme la fameuse Description du Département

du Simplon *écrite par le Dr Schiner, ou les* Voyages en zigzag *de Tœpffer et de ses disciples. Alors, les* Pérégrinations valaisannes *de Grellet feront document et appartiendront pleinement à l'histoire. Pour beaucoup, et sans attendre, ce livre apportera une redécouverte, tant les habitants d'un pays sont aveuglés sur ce qu'ils voient tous les jours : avec Grellet, les yeux se rouvrent, la vision est rendue, les souvenirs resurgissent.*

En disposant les textes de Grellet selon l'ordre naturel que suggère la géographie si caractéristique du Valais, on est frappé de leur unité. Bien sûr, ce genre d'ouvrage comporte quelques retours inévitables sur un même sujet, au gré du hasard qui ramène l'auteur sur un même lieu ou des circonstances qui renouvellent un même thème. Une fois seulement, cependant, l'auteur a repris de notables passages d'un article précédent, en y intercalant néanmoins des considérations nouvelles. Le lecteur trouvera, à la suite de chaque texte, la date de sa publication et pourra, de ce fait, situer exactement le moment où il fut composé. Les titres que nous avons retenus, sont, en principe, ceux donnés par l'auteur ; les rares exceptions à cette règle furent imposées par la nature différente d'un livre et d'un journal. Ajoutons enfin, par loyauté, qu'il a paru désirable de rectifier quelques minimes distractions ou erreurs qui avaient échappé à l'auteur (Homère lui-même n'en est pas exempt, au dire d'Horace), de compléter un prénom ou une date, d'apporter enfin quelques notes, d'ailleurs assez rares.

Si Grellet manifeste toujours la constance d'une même pensée, le lecteur ne reste pas insensible à l'agrément de cette plume à la fois érudite et légère, qui sème son texte de fines observations et d'humour, et qui est toujours décidée à défendre la noblesse du pays. Mais Grellet n'est pas pour autant un « passéiste » : « Personne, écrit-il, ne saurait raisonnablement refuser au pays le droit de participer largement à la prospérité » ; il sait, à l'occasion, reconnaître que « les téléphériques ont aussi du bon ». Ce qu'il demande, c'est de ne pas sacrifier ce qui fait la grandeur du pays et dont la disparition rendrait ce pays plus pauvre ou moins humain. Grellet demande au présent de poursuivre l'œuvre d'hier et non de la détruire : la fermeté de la ramure ne tient-elle pas d'abord à la solidité des racines ? Respect, donc, du passé en ce qu'il a de noble ; sens de la continuité ; responsabilité des générations successives qui n'ont que l'usufruit du patrimoine à transmettre.

*

Les feuilles de ce livre méritaient d'être rassemblées, et d'abord pour leur restituer une voix trop tôt perdue dans l'éphémère durée d'un journal et leur dispersion durant un quart de siècle... A cette œuvre de piété fraternelle s'est appliqué très spécialement M. Loys Grellet, qui a bien voulu, pour nous, rechercher dans ses cartables les

pages valaisannes de son frère, les relire, les choisir, les disposer. Avec lui, nous remercions très respectueusement Madame Pierre Grellet qui a relu toutes les « épreuves » de cet ouvrage, comme elle l'avait fait pour tous les livres de son mari.

Notre gratitude va aussi à M. Pierre Béguin, directeur de la Gazette de Lausanne, *qui, dès l'instant où nous lui avons parlé de l'éventualité de ce livre, nous assura de son appui en « applaudissant » à notre projet.*

La Société d'histoire du Valais romand eût été impuissante néanmoins à réaliser cet ouvrage si elle n'avait trouvé appui auprès de la Fondation « Pro Helvetia », qui a reconnu l'intérêt de cette publication et a consenti à la rendre possible.

M. Maurice Zermatten a vivement contribué à la réalisation de notre entreprise par la sympathie agissante qu'il a manifestée.

M. Albert de Wolff, conservateur des Musées cantonaux de Valère et de la Majorie, fut pour nous un collaborateur très précieux, surtout en ce qui concerne l'illustration. Nous avons également le devoir très agréable d'exprimer notre reconnaissance à M. Ulysse Casanova, trésorier de la Société d'histoire, et à M. le chanoine Jean-Marie Theurillat pour l'aide dévouée qu'ils ont apportée à l'édition de ce livre. Nous n'oublions pas, enfin, ce que cet ouvrage doit à l'Imprimerie Saint-Augustin comme à toutes les personnes qui, à des titres divers, ont aimablement contribué à sa mise au point.

LEON DUPONT LACHENAL
Président de la Société d'histoire du Valais romand

I

VALLÉES DU HAUT-RHÔNE

Un sanctuaire alpestre

A travers les bras tordus des arolles scintillent les séracs du glacier d'Aletsch dont l'immense fleuve de glace descendu de la Jungfrau sinue en s'amincissant jusque dans les eaux vertes du lac de Mærjelen, où flottent des icebergs. Aucun paysage alpestre n'est plus majestueux que celui qui se déroule de cette forêt, plantée en vigie au centre du massif et où on a le sentiment de se trouver au cœur même de ces Alpes dont un de nos écrivains a dit que d'elles vient le salut de la patrie. Cette couronne étincelante dont les pointes sont formées de nos sommets les plus célèbres, de la Jungfrau au Cervin, est le symbole de notre terre, l'aspect le plus pur et le plus émouvant sous lequel nous l'évoquons. Comme on comprend ce mot, dit quelques mois avant la guerre de 1939 par un alpiniste anglais, descendant d'une illustre lignée, à un vieux guide oberlandais : « Un beau pays, gardez-le ! »

Le caractère de ce plus grand sanctuaire des Alpes a été consacré en 1933 par la création de la réserve de l'Aletsch, un vaste district franc, dont le centre est occupé par les 26 kilomètres du plus grand glacier des Alpes et dont les frontières suivent le cirque des sommets qui alimentent le puissant fleuve gelé.

A l'origine de cet incomparable parc alpestre furent les dangers courus par la forêt d'arolles qui élève sa masse sombre au milieu de tant de blancheurs éclatantes. Elle est comme la dernière forêt de cèdres sauvée sur les flancs du Liban : un temple sylvestre plein de silence et de recueillement.

★

Nous faillîmes bien le perdre. Au milieu du siècle dernier, un marchand de bois reçut l'autorisation de vendre au prix de 2 francs le mètre cube, tous les troncs d'un diamètre supérieur à 30 centimètres. Ce pillage parut si éhonté à une époque où le respect des beautés naturelles était au niveau où le nôtre est retombé, que le gouverne-

ment valaisan fit révoquer cette vente et édicta une première loi sur les forêts. Sauvés de la hache, les arolles d'Aletsch faillirent périr par les déprédations des animaux et celles, moins visibles, mais tout aussi pernicieuses, des cueilleurs de myrtilles, qui détruisaient les sous-bois.

Toute une pléiade d'écrivains prirent, dans le premier tiers de ce siècle, la défense de la forêt d'Aletsch. La *Gazette de Lausanne* s'associa à ce mouvement par un éloquent article publié le 11 août 1910, *L'Aletschwald, parc national,* dû à la plume généreuse de M. Auguste Barbey.

Mais ce ne fut qu'en avril 1933, grâce aux patients efforts de la Ligue suisse pour la protection de la nature, que, sous le patronage du gouvernement valaisan, un accord fut signé entre les communes de la région d'Aletsch et la Ligue. Cette convention faisait de la forêt d'Aletsch une réserve totale pour 99 ans.

Quelques années plus tard, il fallut encore sauver le lac glaciaire de Mærjelen, menacé d'être profané par la construction d'une auberge et d'un bazar. L'affaire alla jusqu'au Tribunal fédéral, qui donna gain de cause à la Ligue pour la protection de la nature.

Cette œuvre de défense fut complétée par la création d'un district franc pour la protection du gibier, qui s'est multiplié dans ces vallées sauvages où des essais de réacclimatation des bouquetins semblent réussir.

Ainsi, par une heureuse collaboration entre les autorités fédérales, cantonales, communales, les services forestiers, la direction du chemin de fer du Lœtschberg, la police valaisanne et la Ligue suisse pour la protection de la nature, on est parvenu à créer au cœur du massif alpin cette belle réserve, préservée de tout enlaidissement, rendue à sa flore et à sa faune de chamois, de marmottes, d'aigles et d'autres oiseaux rares. « C'est comme si la montagne avait retrouvé sa vie, son âme, lit-on dans le Bulletin de la Ligue, et cette situation s'améliorera encore si l'association qui a pris cette contrée sous son égide, lui conserve sa sollicitude et si elle peut disposer des moyens nécessaires pour continuer cette belle œuvre et assurer la protection de la forêt et du gibier. »

★

Mais voici que tant d'efforts patients et méritoires risquent d'être anéantis à tout jamais : il est sérieusement question de faire de la région d'Aletsch une place de tir pour la défense contre avions. Il ne s'agit pas d'une installation de guerre, mais d'une institution permanente fonctionnant sept à huit mois par année, pendant lesquels

500 kilomètres carrés de la réserve d'Aletsch seraient inaccessibles au public. La zone réservée aux tirs comprendrait entre autres la région de la Jungfrau et de l'Aletsch, celle du Mœnch et du Guggi, s'étendant de la Riederalp jusqu'aux parties supérieures des vallées de Lœtschen et de Lauterbrunnen.

Cette séquestration militaire du plus vaste et du plus grandiose de nos districts alpins soulève les protestations de tous ceux qui s'intéressent à la défense de notre patrimoine de beauté. Leur alarme justifiée est partagée par le gouvernement bernois qui, en sa qualité de gardien d'une partie importante du territoire menacé, a fait connaître son point de vue il y a quelque temps. Outre la protection du paysage, de la flore et de la faune, il invoque des intérêts scientifiques, économiques et touristiques : mise en péril des instituts de recherches alpines et de météorologie sur la Jungfrau, des chemins de fer de montagne, de l'hôtellerie, du ski, de l'alpinisme et de la profession des guides de montagne.

Ce serait se payer de singulières illusions que de penser que les touristes d'après-guerre prendront le chemin de fer de la Jungfrau tout exprès pour voir des schrapnels faire explosion au-dessus du glacier d'Aletsch.

D'ailleurs, l'armée elle-même, par son ordre du 9 janvier 1941, a protégé les réserves et les districts francs créés dans les Alpes en interdisant tous les tirs dans ces régions. Aussi le gouvernement bernois maintient-il son opinion négative avec d'autant plus de fermeté que toutes les possibilités d'exercices de tir contre avions ne sont pas épuisées et annonce publiquement qu'il ne manquera pas de faire valoir son point de vue « très résolument » devant les autorités fédérales.

★

Rien ne nous est plus sacré ici-bas que la défense de la patrie, mais pour que le sol natal soit défendu, la première condition est qu'il en vaille la peine. Le patriotisme n'est pas une conception idéologique seulement, mais une terre et des horizons qu'on ne saurait profaner sans nous arracher le cœur.

L'art de la guerre n'a-t-il pas aussi sa psychologie ?

12 avril 1944.

Où le Rhône prend sa source

Le glacier célèbre dont le Rhône jaillit, entre deux séracs, comme de la bonde d'un tonneau, s'est grandement rétréci depuis que les touristes hantent ces parages. Le petit refuge aux murs rugueux qui occupait, au commencement du siècle dernier, une parcelle de l'emplacement où s'élève aujourd'hui, entouré de ses jardins et de ses dépendances, l'hôtel si discrètement adapté à ce vaste paysage alpestre, était posé presque en bordure du glacier qui, depuis, s'en est retiré de deux bons kilomètres. La date de 1818 se lit sur une borne à cent pas de l'établissement actuel ; un peu plus loin, on en rencontre une autre, indiquant la limite de la glace en 1856. Depuis lors, le recul est allé en s'accentuant et la langue du glacier se retire, laissant à nu les rochers polis qu'elle râpa pendant des millénaires.

Le spectacle que contemplèrent les voyageurs prédécesseurs de Tœpffer devait avoir encore quelque chose de préhistorique. Toute la vallée, dont le fond est occupé aujourd'hui par des alpages et des éboulis, était recouverte d'une immense voûte de glace d'où le Rhône s'échappait à gros bouillons par une embouchure creusée à sa base. Les estampes qui représentent ce site d'une sauvagerie grandiose auraient pu inspirer Gustave Doré. Dans notre iconographie alpestre, le glacier du Rhône tient une place considérable. On s'en rend compte dans les vestibules et les escaliers de cet hôtel, placé à un des carrefours les plus fameux des Alpes. M. Joseph Seiler, frère du Dr Hermann Seiler, le propriétaire actuel, a collectionné à peu près toutes les images connues de cette croisée des hautes routes. Gravures sur bois, sur acier, belles aquatintes du temps de Lory, clichés des premiers magazines illustrés ; on passe en revue toutes les étapes du site, du piéton à la locomotrice.

Ce ne fut d'abord qu'un relai sur le chemin de la Furka. D'Oberwald, le dernier village de la vallée du Rhône, voyageurs et bêtes de somme montaient péniblement dans la gorge où le torrent écume avant de s'élargir et de s'assagir sur le large palier verdoyant de Conches. Après ce gîte essentiel, ils continuaient leur route par le

sentier en lacets qui gravit les flancs du glacier et s'élève en longue pente douce jusqu'au sommet du col pour descendre sur l'Urseren et le Gothard. Le trafic s'accentua à mesure que la route carrossable remontait de Brigue aux villages supérieurs. Des abris, des remises, des granges, des entrepôts, des écuries, des logements de convoyeurs flanquaient toujours plus nombreux l'hôtel qui s'agrandissait.

Le Grimsel, alors, n'était pas encore tributaire de cette fourche alpestre. Du sommet de ce col, le sentier descendait par le flanc des montagnes sur le village d'Obergesteln ou Haut-Châtillon, où il rejoignait la route de Brigue.

Un changement de décor survint en 1866 : la diligence sur la chaussée nouvellement ouverte, circula de Brigue à Gœschenen. L'animation s'en accrut au pied du glacier : chevaux et mulets se mêlaient en nombre parmi les voyageurs indigènes et étrangers, les uns en futaine, les autres, vêtus en citadins, en larges chapeaux de feutre, les dames coiffées de voiles verts. Pour rejoindre la voiture postale, ceux qui venaient du Grimsel descendaient directement à Gletsch par l'abrupt sentier qui sert aujourd'hui de raccourci à la route qui gravit si majestueusement l'austère Meienwand et que suivent les piétons qui veulent gagner du temps. Ce n'est point un ancien chemin, mais une création de la diligence.

Trente ans après, en 1895, fut ouverte la route postale du Grimsel et la poste à chevaux rejoignit à Gletsch celle de la Furka. Le car postal lui succéda jusqu'à la guerre et le chemin de fer remplaça la grosse patache qui montait de Brigue.

★

La vallée de Conches, dont Gletsch est l'aboutissement, se visite moins que les vallées latérales. C'est un lieu de passage plus qu'un lieu de séjour. Les auberges y sont rares et il arrive, en ces années de guerre rationnées, qu'on n'y trouve que ce qu'on y apporte, comme dans les hôtelleries espagnoles, ou comme en amour, selon la comparaison d'un auteur célèbre. Ce district supérieur du Valais est peuplé de gens d'une race énergique, qui ont souvent joué le rôle du levain dans la pâte historique de ce canton aux passions ardentes. Il a donné naissance aux deux Valaisans qui ont fait le plus de bruit dans le monde : le cardinal Schiner, à qui Charles-Quint dut sa couronne et qui faillit devenir pape, et l'illustre hôtelier Ritz, qui attacha son nom devenu presque symbolique, à plusieurs des établissements les plus élégants de l'ancien et du nouveau continent. Les Schiner et les Ritz sont encore nombreux en Conches. Les seconds ont eu des continuateurs hôteliers dans les Seiler et les Cathrein, Conchards

eux aussi, mais ont perpétué leur nom dans une dynastie remarquable de décorateurs d'églises.

Il n'est guère d'église, dans les villages qui se succèdent de Naters à Oberwald, qui ne soit décorée d'un ou plusieurs des autels qu'une demi-douzaine de Ritz ont sculptés et colorés dans le bois, du commencement à la fin du XVIIIe siècle. La surprise est toujours charmante, dans ces nefs blanches, de se trouver en face de tout un monde de figures d'un travail rustique, mais délicat, surgissant de leurs colonnes torses où s'enroulent fleurs et feuillages, pampres et volutes, dans l'exubérance du baroque, sans outrance et sans lourdeur, si ce n'est parfois une pointe de gaucherie. Un œil exercé discernerait des différences entre ces artistes locaux de la même école et dont les œuvres sont dans cette vallée écartée, peuplée d'austères villages de bois noir, un témoignage de piété en même temps que celui des courants d'art qui ont pénétré, par des chemins si malaisés, jusqu'au cœur des Alpes.

Une œuvre plus raffinée décore le chœur de Münster, la villageoise capitale de la vallée. C'est un admirable autel gothique, d'une facture sobre et savante, dont les figures s'enlèvent sur un fond d'or. Il porte la date de 1509 et la signature de Jœrg Keller, Lucernois. Il porte aussi le blason de Schiner, alors évêque de Sion, qui en est le donateur.

★

Un seul village de Conches est construit en pierres, c'est Obergesteln. Il fut incendié en 1868 et rebâti alors qu'on ne se souciait guère d'urbanisme. Aussi certains de ses aspects ressemblent-ils curieusement aux plus vieux quartiers de La Chaux-de-Fonds, alors qu'un autre village, Blitzingen, victime d'un même sinistre il y a une vingtaine d'années, a repris son aspect, sauf la patine sur ses chalets neufs.

Ce n'est pas la seule vicissitude qui ait atteint Obergesteln, où débouche l'ancien chemin du Grimsel. En 1720, il fut à moitié démoli par une avalanche, qui tua 88 de ses habitants. Par deux fois, il fut entièrement brûlé par les Bernois. En expédition de pillage, ils descendirent à plus d'une reprise du Grimsel, ravageant tout sur leur passage. En 1211, sous leur duc Berthold de Zæhringen, ils furent défaits, près d'Ulrichen, par les gens de la vallée. Deux siècles plus tard, en 1419, ils revinrent, incendièrent tous les villages sur leur route et se retiraient avec leur butin lorsque la population du dizain de Conches, rassemblée à l'appel de Thomas in der Bünden et du diacre de Münster, Jakob Minichove, leur infligea au même endroit une

nouvelle et sanglante défaite, les poursuivant jusqu'au Grimsel et taillant en pièces leur arrière-garde près de l'hospice.

Une croix de pierre au bord de la route, commémore ces deux faits d'armes avec une discrétion modèle. L'inscription porte simplement : « Aux héros d'Ulrichen » et deux dates : 1211, 1419... On songe à une autre inscription : celle qui figure sur la maison patricienne habitée dans la cité de l'Aar par Hans-Franz Naegeli, à la gloire du « Conquérant du Pays de Vaud » ! Il y a différentes façons de célébrer des faits d'armes et d'interpréter l'héroïsme en deçà et au-delà du Grimsel...

1er septembre 1944

Promenade alpestre

Un inspecteur forestier tient à la main une ramille flexible de deux ou trois décimètres, terminée par une touffe d'aiguilles vertes : c'est un arolle âgé de dix ans. Sur le sol, les arbrisseaux qui deviendront une forêt dans deux ou trois siècles se confondent avec les myrtilles couvrant les pentes de la montagne. Nous sommes à 1800 mètres d'altitude, sur le flanc sud du glacier d'Aletsch, dont l'immense coulée figée remplit de majesté ce paysage alpestre aux amples harmonies. Le silence est absolu et la solitude entière dans cette haute sylve dont les branches en candélabre se profilent sur le prodigieux fleuve gelé. Autour de nous sont cent arolles millénaires. Ils poussaient leur jeune bois au temps où la reine Berthe filait sur sa haquenée blanche, alors que le pays se relevait des pilleries des Hongrois et des Sarrasins ; ils donnaient déjà de l'ombre quand Guillaume le Conquérant dressait ses tentes sur la plage de Hastings.

Le voisinage de cette masse glacière et de cet humus fécond est comme celui de la vie et de la mort. On est sur le rebord d'une vallée polaire qui déroule sur 26 kilomètres ses anneaux frigorifiés et l'on aspire, sortant du sol tiède, la forte et suave odeur des pins. En baissant les yeux, on voit un chaos crevassé dont on sait que l'épaisseur atteint jusqu'à 700 mètres ; en les levant, c'est la sève qui monte jusque dans les plus hautes ramures.

★

Si ce paysage contrasté nous émeut par sa beauté parfaite, c'est qu'il a été préservé des déprédations humaines. Entre ses gigantesques falaises rocheuses, le glacier serait demeuré inanimé. Les arolles aux formes nobles ou dramatiques, les mélèzes aux troncs rugueux qui, dans le lointain des âges, ont poussé sur sa moraine auraient disparu s'ils n'avaient été protégés à temps. Un tiers de ce temple

forestier était déjà anéanti quand on s'avisa de sauver le reste. Le bûcheron avait commencé son œuvre. Le bois d'arolle avait été acheté à 2 francs le stère dont 3900 étaient débités, quand l'Etat du Valais intervint, vers le milieu du siècle dernier.

Mais la forêt d'Aletsch serait morte de vieillesse si l'on ne s'était occupé de son renouvellement. A cette altitude, les arbres croissent avec une extrême lenteur ; un arolle centenaire n'a encore qu'un tronc grêle, de seize à vingt centimètres de diamètre. Ceux qui sortaient d'une couverture végétale très lentement reformée après les déboisements étaient pâturés par le bétail à fleur de terre ou détruits par les petits cueilleurs de myrtilles dont les peignes métalliques arrachaient indistinctement baies et jeunes plants.

C'est depuis 1933 seulement, après vingt ans d'efforts, auxquels la *Gazette de Lausanne* eut l'honneur de participer dès le début, que cette forêt a été déclarée réserve nationale et placée sous la sauvegarde de la Ligue pour la protection de la nature. Elle se reconstitue lentement, grâce à ses soins désintéressés. En sauvant cette partie de notre patrimoine, elle a accompli une œuvre infiniment plus méritoire que ceux qui ne cessent d'enlaidir le visage de la patrie sous prétexte de contribuer à sa prospérité matérielle. Il est heureux que 40.000 Confédérés se soient ligués pour tenter de sauver des valeurs durables en luttant contre les profanations provenant de l'affaiblissement de l'instinct national, mais 40.000, c'est encore bien peu pour accomplir l'œuvre de volonté, de persévérance, de sacrifice qu'est une nation, réalisée dans la plénitude de ses énergies.

★

Et cette défense continuelle de notre patrimoine le plus précieux, c'est parfois contre les défenseurs de la patrie qu'il faut l'entreprendre. A peine sauvée, la forêt d'Aletsch risque d'être englobée dans le champ de tir pour la défense contre avions. Il est vrai que des protestations s'élèvent de toutes parts contre la séquestration militaire de l'admirable région alpestre dont le plus vaste glacier des Alpes est le centre. Il s'agit, d'ailleurs, d'un projet pour l'après-guerre. Aussi peut-on espérer que lorsqu'il sera repris, la nécessité ne nous pressera plus et que d'autres solutions pourront être envisagées.

Une péripétie plus spectaculaire que cette menace a récemment attiré l'attention sur la région de l'Aletsch : l'incendie qui, à la fin de mai 1944, a ravagé pendant plusieurs jours les forêts voisines de la partie réservée. Celle-ci n'a pu être protégée qu'*in extremis*, grâce

à une coupe pratiquée à sa lisière. De la partie supérieure de la vallée de la Massa, qui s'élève de Naters à Belalp, on voit de vastes zones roussies, d'où sortent les troncs calcinés des arolles qui flambaient comme des torches. Il faudra des générations pour qu'une végétation nouvelle remplace ces essences rares et précieuses. Les mélèzes, par contre, ont été plus résistants et déjà une jeune vie naît des ruines végétales.

★

Ce brasier à peine refroidi n'est qu'un épisode accidentel de la lutte entre la vie et la mort qui se livre dans ce haut paysage depuis que l'homme y a fait son apparition. Cette vallée de la Massa, qui s'ouvre à Naters, aux portes de Brigue, était un désert de glace dans la nuit des âges. Le glacier s'en est retiré et l'homme l'a suivi pas à pas. Il continue à l'accompagner dans son recul. Depuis un siècle, le glacier rétrograde d'environ seize mètres par an et déjà l'herbe recouvre les roches polies et modelées par la glace. Les troupeaux montent jusqu'à l'extrême bordure qui sépare les alpages de la zone où plus rien ne pousse ; d'humbles toits s'égrènent sur les replats, où une minuscule chapelle aux murs rugueux met une note candide.

De Naters, ce village composite où les plus vieilles demeures valaisannes voisinent avec les bicoques à l'italienne édifiées lors du percement du tunnel du Simplon, une route postale tourne parmi les roches rabotées naguère par le glacier qui atteignait la vallée du Rhône par trois embranchements. De petits hameaux en bois de mélèze mordoré par le temps s'étagent parmi les blocs de granit. Ce sont des habitations temporaires de la population qui monte et descend avec les troupeaux, selon les saisons. Dans cette partie du Valais, la race d'Hérens, au pelage gris-souris, se mêle à la race tachetée, vraisemblablement importée par le Grimsel et qui s'est adaptée au climat en se rapetissant, tout en conservant sa robe.

Le centre habité du vallon sauvage de la Massa est le village de Blatten qui appartient, comme les autres, à la vaste commune de Naters. Il est fort ancien, ainsi qu'en témoigne la couleur de ses maisons, chacune flanquée de son écurie, du grenier où l'on serre les provisions et du raccard qui renferme le blé.

★

Ici s'arrête le car postal venant de Brigue. Un chemin muletier mène en deux heures et demie à Belalp, à plus de deux mille mètres d'altitude, d'où l'on domine toute la partie inférieure du glacier, au

centre d'une resplendissante couronne de sommets neigeux. C'est le type d'une des premières stations d'altitude créées au milieu du siècle dernier pour les alpinistes anglais de grande classe : bonne et solide maison de pierre sans prétentions, mais non sans caractère.

Un des pionniers les plus illustres de cette époque, Tyndall, qui a donné son nom à une arête du Cervin, avait fait de Belalp son quartier général. Il y construisit même une habitation qu'on voit encore, abandonnée aujourd'hui, mais son souvenir est perpétué par une stèle.

En face, séparée par le grand espace creusé par le glacier, qui s'est affaissé au fond de sa conque, une modeste maison blanche se découpe au-dessus des arolles : c'est Riederfurka qu'on atteint en plusieurs heures de marche en descendant sur le glacier, en le traversant et en remontant la pente opposée. C'est là et sur la haute terrasse herbeuse de Riederalp, ouverte sur le revers qui domine la vallée de Conches, que devait se construire la cité casernière de la place de tir. Le site est encore intact : souhaitons qu'il le reste, avec son accueillant hôtel de bois bruni si bien assorti aux mayens étirés sur le plateau.

Des hommes ont particulièrement travaillé pour que ce vœu soit une réalité. Ils furent nos compagnons dans cette promenade alpestre à travers un des paysages les plus grandioses de nos montagnes : ce sont le colonel Tenger, de Berne, délégué de la Ligue pour la protection de la nature pour la réserve de l'Aletsch, le Dr Hess, inspecteur forestier fédéral, et M. l'abbé Mariétan, de Sion, président de la Commission scientifique de la forêt d'Aletsch. Ils ont bien mérité du pays et sont dignes d'être inscrits — le plus tard possible — sur une stèle votive à l'entrée de la forêt d'Aletsch.

14 septembre 1944.

Le petit berger de Conches

L'*accorto barbaro*, le « barbare rusé », tel apparaissait aux grands dignitaires de la cour pontificale de Jules II et de Léon X le petit berger de Conches, qui était devenu le cardinal Schiner. Dans la Rome magnifique de Raphaël, sous les deux papes les plus glorieux de la Renaissance, ce montagnard valaisan, noir de peau, au cheveu rare et foncé, aux yeux sombres, moyen de taille, anguleux et râblé, le regard dominateur et le nez aquilin, portait la pourpre moins en prince de l'Eglise qu'en guerrier et en homme d'Etat. On pense plutôt à un Richelieu rustique qu'à un prélat dans sa majesté sacerdotale.

Lorsque l'inoubliable Prado ouvrit ses magnificences à Genève, on crut reconnaître sur une admirable toile de Raphaël le portrait du grand Valaisan, et une ferveur patriotique se manifesta autour de ce chef-d'œuvre. Cette découverte n'en était pas une. Il y avait près de trente ans que l'historien nidwaldois Robert Durrer pensait trouver, sur ce portrait du Musée de Madrid, les traits de Schiner. Mais cette attribution fut fort contestée, notamment par Albert Büchi, l'homme qui a pénétré le plus avant dans la vie de l'évêque de Sion et lui a consacré une biographie magistrale.

Il est toujours tentant de prendre ses désirs pour des réalités. En fait, il n'y a qu'une ressemblance superficielle et fortuite entre le grand seigneur ecclésiastique, pâle et racé, aux yeux étincelants, respirant la latinité, sinon la romanité par tous les pores, qui servit de modèle à Raphaël, et les descriptions qui nous sont faites par les contemporains du fils du menuisier de Mühlebach. Elles sont beaucoup plus conformes à la copie malhabile d'un portrait disparu, conservée au Musée Jovio de Côme et dont l'image ascétique et heurtée, rustique et calculatrice, répond bien à *l'accorto barbaro* de la Curie romaine.

★

Ce qui frappe dans la vie de Schiner, qui s'écoula en un temps où l'idée de la patrie suisse différait beaucoup de la nôtre, c'est sa

germanité. Moins parce qu'il fut le grand champion politique de l'empereur contre le roi de France que parce que cette attitude semble constamment répondre à l'appel du sang. Il est de la race si profondément vitale de ces Walser, qui furent les grands agents du germanisme partout où il pénétrèrent et qui surent conserver, avec une ténacité remarquable, leur caractère ethnique, en même temps que la liberté qui était enracinée en eux.

C'est parce que Schiner concevait une hégémonie française de l'Europe comme une grande unification qu'il se jeta de toutes ses forces dans la cause du Saint-Empire germanique en laquelle il « voyait la possibilité de sauvegarder ce qu'on voudrait appeler un certain fédéralisme européen ». Mais ce fut aussi sous son épiscopat, comme le relève son biographe le plus autorisé, M. Albert Büchi, que la langue et la culture allemandes eurent en Valais leur plus grande extension. Le chef du diocèse y fut pour beaucoup et c'est sous lui qu'une germanisation plus ou moins complète engloba Loèche, Sierre, Bramois et Sion. En tant qu'évêque du Valais, il se considérait d'ailleurs comme un prince de l'Empire.

Quand le cardinal mourut de la peste à Rome, dans l'été de 1522, il désira avoir sa sépulture dans l'église Santa Maria dell'Anima, qui était celle de la nation allemande, celle de sa confrérie, celle qu'il avait largement dotée, celle enfin où il avait été ordonné évêque. « La nation allemande est privée de son plus grand protecteur », écrivait de Rome un contemporain à l'humaniste Vadian, de Saint-Gall.

★

Le petit paysan de Mühlebach était alors au faîte de sa grandeur. Quelques mois avant sa fin, il avait été le candidat de l'empereur au conclave réuni pour donner un successeur à Léon X. Le parti allemand et le parti français y étaient à égalité. Le cardinal valaisan toucha à la tiare. Son nom recueillait un nombre de bulletins grandissant de scrutin en scrutin. Ce ne fut que lorsqu'il s'avéra qu'aucune majorité n'était possible qu'il proposa la candidature de conciliation du Hollandais Adrien VI. Pendant la sédisvacance, il fut le principal des trois commissaires chargés du gouvernement pontifical.

Sur le théâtre européen, où le Saint-Empire romain germanique cherchait contre la France à se reconstituer avec le concours de la papauté, Schiner avait été un des principaux acteurs. Familier, confident et inspirateur de deux grands papes, Jules II et Léon X, il avait mobilisé pour eux des armées. Conseiller de l'empereur, sans cesse convoqué à sa cour, il avait été envoyé en mission auprès d'Henri VIII d'Angleterre. Il avait joué, avec maîtrise, la vaste partie

diplomatique qui aboutit au duel entre François Ier et Charles-Quint pour la couronne impériale à la diète de Francfort. Ce fut le fils du menuisier de Mühlebach qui fit pencher la balance en faveur de l'adversaire du roi de France. Aux côtés du nouvel empereur, il apparut avec une suite brillante à Worms, pour le couronnement et la diète.

Il devait s'y heurter à Luther. Précédemment, il s'était rencontré fréquemment avec Zwingli, dont il partagea, au début, les idées réformistes. Ce diplomate de grande classe n'échoua que sur un seul terrain : le sien. Ses sujets de la vallée du Rhône lui donnèrent plus de mal que les papes, les rois et les empereurs. Dans le décor héroïque de ses montagnes natales, il mena des luttes dramatiques et sauvages contre son adversaire Supersaxo. Après avoir levé la « mazze » contre lui, il la vit lever contre soi. Plus d'une fois, il dut s'enfuir, déguisé, de son diocèse, pour sauver son existence.

★

Sa vie est une épopée. Elle n'a jamais été écrite en français. D'après l'ouvrage monumental de Büchi, un Valaisan, M. de Chastonay, l'a esquissée en allemand. Son petit ouvrage, qui est une très bonne œuvre de vulgarisation, vient d'être adapté en français par M. André Favre [1].

Aucun monument ne rappelle la grande mémoire de cette figure capitale de notre histoire. Sion, toutefois, en possède un qui symbolise avec un art exquis les deux époques qui s'agitaient en lui : la fin de la médiévale et le commencement de la renaissante. C'est le plafond peint dans la maison de son ennemi Supersaxo, à Sion. Le Moyen Age expirant y sourit à l'aube de la Renaissance. Au centre d'un grand ciel étoilé, un artiste cômasque a sculpté, en beau gothique, l'étable de Bethléem. Autour de cette scène humble et divine sont gravés en majestueuses lettres d'or les vers mystérieux de la quatrième bucolique de Virgile prédisant la venue d'un homme nouveau, descendu des hauteurs du ciel. Ainsi, l'humanisme s'unit à la foi chrétienne. C'est l'âge de Schiner, qui va du berceau de Mühlebach à la tombe romaine.

28 décembre 1942.

---

[1] Paul de Chastonay : *Le Cardinal Schiner.* Adaptation française d'André Favre (F. Rouge S. A., Lausanne). — Depuis que ces lignes furent écrites, M. André Donnet a publié une nouvelle biographie du cardinal Schiner, d'après Büchi également (La Baconnière, Neuchâtel, 1950).

Telle une broderie, la voûte de l'église de Reckingen

Sur un vieux chemin

Entre ses clôtures d'éclats de bois entrecroisés, un vieux chemin parcourt les replats qui surplombent le lit profond du Rhône quand le jeune fleuve commence à forcer son allure pour s'échapper de la vallée de Conches. Le trafic l'a délaissé, concentré sur la belle chaussée de la rive opposée, autour de laquelle circuite la ligne de la Furka. Quand on passe un col célèbre, il est toujours intéressant de mettre ses pas dans ceux des voyageurs qui ont foulé les plus anciens défilés des Alpes et dont les convois de mulets militaires qui sillonnent aujourd'hui, lourdement bâtés, les sentiers de la montagne, permettent d'évoquer les pérégrinations.

C'est entre Ernen et Mühlebach que les choses deviennent parlantes, car c'est entre ces deux villages écartés qu'on soulève la poussière du cardinal Schiner. D'un lieu à l'autre, le tracé n'a sans doute pas changé, étant imposé par la nature. Mais le sentier qui chemine à travers champs, ponctué parfois d'un crucifix rustique abrité sous un auvent, n'est dépossédé que depuis trois quarts de siècle de son importance. Jusqu'à l'ouverture de la route carrossable de la Furka, en 1865, il était le passage des piétons et des cavaliers, des militaires et des marchands qui convergeaient vers le haut carrefour du glacier du Rhône où la piste, se séparant de celle du Grimsel, s'engageait dans l'étroit défilé qui la relie au grand croisement des passages alpestres d'où l'on faisait route vers l'Allemagne ou l'Italie par le Gothard, vers la Rhétie et l'Autriche par l'Oberalp.

★

On s'expliquerait mal la vie du petit berger de Mühlebach, mort à Rome grand prince de l'Eglise, au sein des splendeurs de la Renaissance, si on ne la plaçait dès sa prime enfance, à l'écart du monde, dans le hameau natal, retombé depuis deux ou trois générations seulement dans sa solitude actuelle. Quand le fils du menuisier du village

gardait ses chèvres dans le ravin creusé par le « ruisseau du moulin » (*Mühlebach*) et courait sur le pont de planches jeté entre les berges couvertes de mélèzes et de sorbiers, les chalets de bois, soubassés de pierre, au milieu desquels il habitait, voyaient passer bien du monde, plus encore peut-être que le flanc d'en face. Car ceux qui hantent aujourd'hui la route et le rail le font pour leur agrément, mais ceux qui prenaient jadis l'autre rive le faisaient par nécessité et n'avaient guère le choix de leurs itinéraires.

Il n'avait pas besoin de quitter son petit horizon pour ouvrir les yeux sur les curiosités de l'univers et ses oreilles aux bruits du monde. Peut-être arrivaient-ils plus fréquemment encore à la connaissance des gens de Mühlebach que par le facteur qui leur apporte maintenant les bi-hebdomadaires de Brigue.

★

Rien n'a changé en apparence depuis ce temps, qui était le troisième tiers du XVe siècle, dans la disposition du village. Les mêmes ruelles pavées courent entre les maisons qui ont conservé leur aspect extérieur et c'est l'impression de la pérennité de l'ambiance qu'on éprouve devant la demeure natale du grand évêque-soldat, toute semblable à celles qui l'entourent, vouée aux mêmes travaux et aux mêmes usages, signalés par les râteaux, les faux et les luges à foin accrochés aux poutres du toit.

Toutefois, sur la colline rocheuse derrière laquelle il s'abrite, Mühlebach conservait encore, remplacée par une chapelle blanche, une tour fortifiée d'où les seigneurs du lieu observaient le passage. Elle était vraisemblablement décrépite au temps où Schiner jouait son grand rôle sur le théâtre du monde. Il la fit démolir par son architecte, maître Ulrich Ruffiner, et reconstruire à Ernen, où elle devint le clocher de l'église dont la flèche pointe en vigie sur tout le pays.

Natif d'une des vallées italiennes du massif du Mont-Rose, colonisée par les Haut-Valaisans, cet Ulrich Ruffiner fut le grand modeleur du visage architectural du Valais dans la première moitié du XVIe siècle. Non seulement il excellait dans la transformation d'anciens bâtiments pour des usages nouveaux, mais il édifiait sur ses propres plans, des palais, des églises, des ponts, et allait même jusqu'à tracer des routes hardies et à ouvrir des mines et des carrières. Après les guerres de Bourgogne, une grande ardeur constructrice s'était emparée de la cour épiscopale de Sion, qui dirigeait la vie politique et religieuse des dizains. Elle trouva en maître Ulrich son architecte

officiel. Il couvrit le pays de constructions nouvelles ou adaptées aux besoins de l'époque. Des murs effondrés du château de Rarogne, il fit l'église qui domine si fièrement la vallée ; il fit d'une maison forte de Loèche la maison de ville au jet si hardi, dressée sur une falaise au-dessus de la forêt de Finges ; il construisit à Sion l'église inachevée de Saint-Théodule, que Schiner voulut édifier à sa gloire ; on lui doit le ravissant ossuaire de Naters, la reconstruction de Majorie incendiée, des maisons patriciennes à Viège, le beau pont en dos d'âne de Stalden, le plan audacieux et le commencement de l'exécution d'une route du Lœtschberg, destinée à l'acheminement des troupes recrutées pour le service de France, l'exploitation de mines dans la vallée de Bagnes et celle de la carrière d'Aproz, près de Nendaz, d'où il tirait ce beau tuf dont il encadra tant de porches et de fenêtres.

★

Il fit si bien que le Valais était visité, de son temps, moins pour ses beautés naturelles que pour ses constructions nouvelles. Gilg Tschudi, notre grand chroniqueur, y vint dans sa jeunesse, suivi d'un autre de nos annalistes célèbres, Johann Stumpf, qui passa le Grimsel vers le milieu du siècle, suivant la vieille route dont un fragment nous arrête, admirant « les maisons de pierre en forme de châteaux, avec tours, créneaux et encorbellements », les ponts jetés sur les torrents, les embellissements de Sion. Sur ses pas vint le fameux cosmographe Sébastien Münster, hôte de l'évêque Adrien de Riedmatten, qui ne tarit pas d'éloges sur le pont de Stalden, cet arc entre deux à pic. Un autre de ces voyageurs curieux, l'annaliste Josias Simler écrivit en 1574 sa *Description du Valais*, et l'attrait architectural du Valais durait encore en plein XVIIe siècle, lorsque les chefs-lieux de ces dizains furent dessinés par Matthæus Merian, l'auteur de la *Topographie helvétique*.

★

Lorsque l'influence de Schiner fut supplantée par celle de son rival Supersaxo, Ruffiner passa au service de ce dernier qui poursuivait son adversaire jusque dans ses conceptions architecturales. A l'église de Saint-Théodule, il opposa la chapelle de Glis, près de Brigue, dont il voulut faire son mausolée familial, la faisant décorer de son blason et de ses emblèmes, orner de l'admirable retable de bois sculpté et doré dont les volets le représentent à genoux devant

la Vierge, entouré de sa femme et de ses vingt-trois enfants. A l'église d'Ernen, dotée d'un clocher par Schiner, il voulut laisser sa marque sous forme d'un chœur nouveau et c'est à cet antagonisme ineffaçable que le sanctuaire de ce village doit vraisemblablement les deux pièces inestimables de son mobilier. L'une est la coupe en or, d'une ciselure riche et savante, dont la dota le cardinal ; l'autre, le merveilleux retable gothique des Quatorze Protecteurs, d'un exquis travail rhénan, semble-t-il, œuvre précieuse, dont on ne s'explique l'existence dans ce village que par une volonté bien déterminée de marquer une présence.

★

Aucun des chemins incessamment suivis par le cardinal-diplomate en Suisse, en Allemagne, en Italie, en Angleterre, ne lui fut plus familier que celui qui reliait Mühlebach à Ernen. Dans sa jeunesse, il fut curé de ce dernier village, succédant à son oncle. On ne peut parcourir ces lieux presque inchangés sans revoir sa maigre silhouette accentuée, son nez en bec d'aigle, ses yeux passionnés.

De son temps, sans doute, Ernen possédait déjà cette place de village qui constitue un des plus beaux ensembles rustiques de la Suisse, avec ses maisons de pierre et de bois noir dont la parfaite dignité est affinée par les bordures blanches des fenêtres, avec l'ampleur de ses dimensions, sa maison communale, forte comme un refuge, son auberge à l'enseigne de Saint-Georges, sculptée et peinte dans le bois par un de ces décorateurs des autels foisonnants de figures qui ornent toutes les églises conchardes, ses façades couvertes de fresques. L'une représente la plus ancienne figuration connue de la légende de Tell. On y voit les protagonistes des scènes du chapeau, de la pomme, du serment des Trois-Suisses et du Chemin creux, en costumes de la fin du XVIe siècle, le tout figuré avec une vivacité et un coloris qui sont d'un narrateur de l'illustration. Elle date de 1578, étant de trois ans postérieure à la première édition de *La République des Suisses*, de Simler, inspirée de la chronique encore imprimée de Gilg Tschudi. D'autres maisons de la place ont été décorées récemment par Boissonnas de fresques qui sont un modèle d'adaptation à l'esprit du lieu.

★

A l'extrémité opposée de la Suisse, un autre petit village a sa grande place : c'est Gais en Appenzell. Elle date du commencement

du siècle dernier, alors que s'établit la vogue des cures de petit-lait. Avenante, pimpante avec ses claires maisons de bois, toutes en fenêtres sous leur toit à pignon violoné, elle forme l'antithèse de celle-ci. Elle est comme une Appenzelloise à bonnet de dentelle à côté d'une Valaisanne en jupe tuyautée, coiffée de noir et d'or. Celle d'Ernen l'emporte de beaucoup par la race.

On est soulagé de n'y rencontrer aucun monument du plus illustre des Valaisans. Quelle effigie de pierre ou de bronze pourrait ajouter au langage des lieux ? C'est lui qu'il faut continuer à faire entendre, sans que rien ne vienne le troubler.

28 août 1944.

Chemins écartés

Relâche dans une vallée solitaire où le drame côtoie l'idylle

Il semble qu'à aucune époque de l'humanité les heures de paix ne devraient être en plus grande bénédiction que pour la nôtre. Heures rares, infiniment précieuses dans le tumulte qui nous enveloppe de toutes parts. Le gain d'une journée est une chose merveilleuse, un répit qui nous apporte une grâce, une libération qu'il faut accueillir comme un miracle, un oubli qui est une faveur inappréciable. Au temps de Boccace, les seigneurs et leurs compagnes fuyaient Florence, ravagée par la peste et la discorde, et se retiraient à la campagne pour se dire des contes. Nous avons mieux. Notre campagne est encore faite de grands espaces, largement accessibles à tous ceux qui cherchent une trêve aux servitudes quotidiennes. Parcourir nos monts, ce n'est pas seulement fuir les bruits de la terre et du ciel, c'est s'élever au-dessus de ce qui cause nos peines, nous procurer une relâche donnée par le contraste apparent des formes immobiles qui nous environnent et la mobilité des foules humaines dont le bruit ne nous atteint plus.

Et pourtant, le drame côtoie partout l'idylle, la nature ne cesse d'être en travail sous son apparence immobile. Nous sommes dans un des villages les plus écartés de Suisse, à Binn, au fond d'une ramification de la vallée de Conches. Nous l'avons atteint en trois heures, par le vieux chemin solitaire, montant de Grengiols, qui pendant des siècles relia au monde les habitants de ce clos retranché des Alpes. A travers les mélèzes, nous sommes arrivés au pont en dos d'âne qui franchit les gorges profondes de Twingen. Il passe pour avoir été construit par Charlemagne. On ne prête qu'aux riches, mais le souvenir du grand empereur d'Occident, attaché à cette arche rustique enjambant un abîme alpestre, est un bel hommage à notre civilisation millénaire.

A l'âge du fer et du bronze, des colons venus peut-être par les cols qui relient à l'Italie ce vallon isolé, furent les premiers habitants des quelques villages de bois dont Binn est le nom commun. Tout est paix et silence sur ces humbles toits de grosse ardoise, coiffant les maisons de bois noir à linteaux blancs, formant des groupes épars. Le principal s'agglomère sur une terrasse de verdure autour d'une petite église blanche que spiritualise la pureté de l'ambiance. Moins sec que dans le Valais central, le climat fait prospérer les herbages. L'atmosphère s'imprègne du parfum du foin coupé. Pour ceux qui, dans la foule, sont mêlés aux agitations humaines emportées dans un tourbillon de plaisirs et d'angoisses, le vallon de Binn, dans sa transparente fraîcheur, apparaît comme l'asile du bonheur.

★

Mais nous n'y pénétrons que pendant une suspension du danger qui plane sur cette haute combe que les montagnes surplombent : il lui arrive d'être ensevelie sous trois mètres de neige et de demeurer pendant des jours sans communication avec l'extérieur. Et quand ces masses s'amollissent, c'est l'avalanche qui menace à chaque instant de se détacher des couloirs pour se précipiter sur les chalets. A la fin du siècle dernier encore, un des villages fut emporté ; vingt-cinq chalets et cinq hommes furent recouverts du blanc linceul. Devant le péril, l'homme impuissant n'a son recours que dans l'aide surnaturelle. La vie se concentre, en ces semaines où le silence est total, dans le petit sanctuaire d'où s'élèvent des prières ferventes, prolongées souvent toute la nuit.

La route carrossable, montant de la vallée de Conches, et le car postal qui relaie sur une petite place, non loin du pont arqué qui, depuis 1574, relie les deux fractions de l'agglomération principale, n'ont pas encore porté atteinte à l'intégrité du site. L'utilité alpicole de cette voie de communication est plus effective, quoique moins répandue, que son utilité touristique. A notre époque où les foules laissent à des conducteurs professionnels le soin de les guider sur les chemins battus et les avenues bien foulées du tourisme, l'existence de cette route permet celle d'un hôtel, fréquenté par ceux pour lesquels le silence et la solitude, tout au moins relative, ne sont pas des épouvantails. Mais elle facilite l'exploitation du bois, celle des alpages, amodiés à diverses communes, celle des fromages de Binn, dont les connaisseurs apprécient la finesse, celle des clochettes de bronze, qui sont la seule et modeste industrie du vallon.

Parmi toutes les pointes rocheuses qui limitent l'horizon de Binn, une haute coupole gazonnée se détache, séparant la vallée d'une

vallée plus isolée encore, le Rappental, qui descend, d'alpage en alpage, sur le village d'Ernen. Excursion idéale pour qui prend son plaisir aux altitudes moyennes et s'arrête aux limites où la nature cesse d'être humaine, où l'excursion devient escalade. Son sommet, croupe herbeuse, fait face, en subite et saisissante apparition, au monde glaciaire qui borde la haute vallée du Rhône, qu'on voit, dans sa dénivellation profonde, descendre de palier en palier, ses flancs tachetés de l'or des céréales jusqu'aux dégradés bleuâtres du Léman. De lointains orages, visibles et invisibles (ceux-ci les plus redoutables), nous faisaient apprécier, comme un inestimable bienfait, cette heure de silence sur les hauts lieux.

Puis, conduite par l'abbé Mariétan, interprète du Vieux-Pays, dont il connaît si bien l'Ame et les Visages, notre caravane, celle de ses fidèles Murithiens, dessina sa frise sur les champs de neige qui séparaient d'immenses étendues poupres, fleuries de rhododendrons. Nous redescendions sur les flancs du Rappental désert où le petit berger de Conches, Mathieu Schiner, qui finit sous la pourpre cardinalice, venait faire paître ses chèvres. Au bas de la montagne, Ernen, où son oncle, le curé, l'initie à la vie intellectuelle, nous ouvrit son forum rustique, décoré de la plus ancienne image murale de Guillaume Tell, et son église, ample et blanche, dont l'intérieur est discrètement orné de quelques beaux groupes en bois polychromé : une émouvante Pieta du commencement du XIVe siècle, la plus ancienne du Valais, l'autel portatif du grand cardinal, avec son petit peuple de statues dorées et ses deux vantaux faits pour être repliés sur le bât qui le convoyait par monts et vaux, enfin, avec le calice d'or dont il dota le sanctuaire au clocher reconstruit par ses soins, un précieux groupe sculpté, représentant la Vierge en majesté, entre l'adoration des bergers et celle des mages.

Jusqu'à notre retour dans le tumulte d'un soir dominical, les grandes images du monde naturel et divin nous accompagnèrent.

7 juillet 1950.

Moisson blanche dans les herbages

En amont et en aval de sa capitale villageoise de Münster, l'ancien dizain de Conches loge sous les toits de grosses ardoises de ses vastes maisons de bois une des populations les plus dynamiques du Valais. Il n'est que de lire la foule compacte des noms autochtones gravés dans les croix de bois des cimetières pour mesurer la force de résistance de cette race des Walser qui, non entamée dans sa longue vallée verte, modelée en auge, a bravé tous les remous démographiques qu'aurait pu soulever le sillage d'une route internationale comme la Furka, avec ses ramifications vers l'Est, le Nord et le Sud.

Il est peu de régions qui donnent une plus nette impression de pérennité. Il semble que ces villages bruns aient été toujours posés sur ces conques vertes et que le temps ne soit marqué que par la voie étroite du chemin de fer et le large ruban routier qui coupe les prés. Le rail ne se rappelle à l'attention que par le sifflet de la locomotive, qui se fait entendre à longs intervalles. Sa rivale, la route, est sillonnée de voitures qui paraissent pressées de se rendre ailleurs. Ces travaux contemporains s'effacent dans le travail autrement grandiose accompli par le Rhône au cours d'un nombre incalculable de millénaires en se creusant une voie à travers la barrière alpestre. Le fleuve, lui aussi, est un génial ingénieur.

★

La race est, plus que d'autres, demeurée fidèle à son berceau, mais plus que d'autres aussi, elle a essaimé. Elle s'est répandue sans se disperser, fondant dans les vallées voisines de l'Italie, dans les Alpes de Rhétie, dans les replis du Tirol, de ces colonies cohérentes qui, détachées de leurs foyers, ont gardé leur langue et leurs coutumes. A s'arrêter dans ces villages, on voit les traces de leurs ramifications lointaines vers l'Est. Les gens de la vallée descendaient bien en vainqueurs vers Sion et en conquérants jusqu'à Saint-Maurice. Rentrés dans leur vallée, ils portaient leurs regards vers les débou-

chés de la Furka et prolongeaient leurs courants d'échanges au-delà de nos frontières de l'Est.

Ces migrations se lisent dans le mobilier des églises et des chapelles dont chacune s'orne d'un ou plusieurs de ces autels à colonnes torses et volutes exubérantes qui transportent le visiteur vers les origines de leurs inspirations tiroliennes et vorarlbergeoises. Elles sortent pourtant de divers ateliers locaux, dont ceux des artistes menuisiers Sigristen et de la dynastie des Ritz sont les plus connus.

Leur production fut intense de la fin du XVIIe au second tiers du XVIIIe siècle. Elle correspond à une période de prospérité économique due à l'essor de l'élevage et aux services militaires étrangers dont la vallée de Conches était un des réservoirs. En moins de trois quarts de siècle, ce district où le Rhône commence à peine à s'assagir, vit s'élever une moisson blanche de plus de septante églises et chapelles. Ces ateliers exportèrent en grand nombre leurs pieuses menuiseries. Par la Furka et l'Oberalp, elles vinrent se loger dans une foule d'églises des vallées grisonnes et de leurs débouchés autrichiens.

Cette profusion d'images peintes et dorées, de figures saintes encadrées de fruits et de feuillages, d'architectures baroques ou rococo, contraste avec l'austérité des vastes maisons de bois, généralement dépourvues d'ornements, qui s'élevaient à la même époque. Cette dissemblance correspond à un désir naturel d'échapper à la sévérité d'existences rudes, occupées à lutter contre les intempéries et le danger constant des avalanches. Elles trouvaient une évasion dans une piété peuplée de visions célestes. On dirait un reflet lointain de cette ballade que le poète Villon fit à la requête de son humble mère pour prier Notre Dame :

Femme je suis povrette et ancienne,
Qui rien ne sais, oncques lettre ne lus.
Au moustier vois dont suis paroissienne,
Paradis peint, où sont harpes et lus.

★

La connaissance de cet art indigène s'est développée grâce à plusieurs études, dont une récente, publiée dans l'excellent périodique *Vallesia*, due à la plume du Père Steinmann, bénédictin de Disentis. La plus visitée de ces églises conchardes est celle de Münster qui, outre des œuvres de Sigristen et des Ritz, s'orne d'un des plus beaux autels gothiques de Suisse, ouvragé avec une grande finesse, peint et sculpté par le maître Jœrg Keller, de Lucerne, en 1509. Il déploie

au fond du chœur sa magnifique orfèvrerie de bois. Monsieur le Doyen nous disait l'autre jour qu'il en faisait les honneurs, pendant la saison d'été, à des centaines de visiteurs par jour.

Mais chacune des églises des autres villages enferme dans son enveloppe blanche un ou plusieurs de ces tabernacles fleuris. Il en est dans toutes les chapelles, construites au débouché des vallées latérales en protection contre les avalanches, comme dans les sanctuaires haut perchés tel celui de Bellwald et ceux qui s'égrènent au long de la route de la Furka. M. André Donnet, le diligent archiviste cantonal, en a dressé un précieux inventaire dans son excellent *Guide artistique du Valais*. Il en est où un arrêt s'impose, comme à Niederwald, patrie d'un autre Ritz, de célébrité universelle, celui qui donna un nom quasi générique aux hôtels de luxe des deux mondes. Sa maison natale est de bois, comme toutes autres et n'en diffère guère que par son inscription commémorative. L'église de Reckingen se distingue notamment par l'élégance des stucs de son plafond, l'harmonie de sa décoration de 1740, complétée par un orgue de la même époque. Nous eûmes le plaisir d'y entendre du Bach, joué par une jeune organiste valaisanne, Mlle Renée Chèvre.

★

A moins d'une portée de fusil du même village, se détache, blanche sur un vert mamelon, la chapelle de Saint-Antoine, peinte à fresque de médaillons du tirolien-conchard Pfefferlé. Elles représentent des scènes de pièces du théâtre religieux. On dirait un coffret, animé d'images où se mêleraient des réminiscences de Watteau et de Tiepolo : personnages de la comédie italienne curieusement transportés dans une vallée suisse des Hautes Alpes.

Ces stations conchardes furent les dernières étapes d'une excursion de la Murithienne, qui avait débuté à Fiesch et gagné, par un chemin boisé dominant l'idyllique Fieschertal, les pâturages fleuris du Wilern et de Nessel, pour rejoindre le fond de la vallée à Niederwald. Cette échappée dans la nature et dans l'art trouva sa conclusion dans le palais de bois de M. Guillaume de Kalbermatten à Reckingen, qui nous ouvrit les trente pièces de son antique et monumental chalet, édifié en 1754 par l'architecte Taffiner qui y employa toute une forêt. Sa façade monumentale s'ouvre sur un jardin rustique, fleuri de pivoines, au centre du village, et d'où part la charmante perspective d'une rue irrégulièrement bordée de vieux chalets brunis. La réception fut digne du logis.

14 juillet 1955.

II

BRIGUE-LA-RICHE

Le roi du Simplon

Il est impossible de passer à Brigue, même pour s'enfermer aussitôt dans le tunnel du Simplon, sans être frappé par la haute et massive silhouette du château Stockalper qui domine la petite cité. C'est une première vision d'Italie que ce vaste quadrilatère aux façades rugueuses, percées d'une multitude de fenêtres et de meurtrières, entourant une imposante cour intérieure à triple étage d'arcades. Son faîte, dépassant de beaucoup celui des toits de la ville, est rendu plus majestueux encore par les trois hautes tours d'angle qui le surmontent. Elles ont un aspect à la fois religieux et guerrier. Coiffées de clochetons métalliques, elles tiennent du campanile et du donjon. Elles portent les noms des trois rois mages auxquels elles sont dédiées et font penser à ces puissants palais italiens qui semblent absorber la modeste cité blottie à leur pied, comme à Urbino ; devant cette vision de maison forte, on évoque aussi San Gimignano, la *città turrita*.

Lorsqu'il fut construit, dans le second quart du XVIIe siècle, le palais Stockalper était la maison particulière la plus seigneuriale de Suisse. Aucun patricien bernois, aucun opulent bourgeois de Zurich ou de Bâle, aucun financier genevois n'était logé plus au large que Gaspard de Stockalper dans sa maison de Brigue. Il devait s'y sentir d'autant plus souverain que sa demeure paraissait de proportions plus royales encore à l'époque où il l'édifia. Sur toutes les estampes antérieures à la construction du chemin de fer, qui modifia profondément la silhouette de Brigue, le palais semble à lui seul occuper une superficie plus grande que l'ensemble du bourg.

Son propriétaire était une manière de marquis de Carabas. De Martigny à Domodossola, ses biens s'étendaient sur trente lieues. Il possédait des maisons, des auberges, des péages, des entrepôts de marchandises. Pendant trente ou quarante ans, il monopolisa tout le trafic du Simplon dont il avait fait, à ses frais, le chemin muletier. Il construisit à Gondo et près du sommet du col des entrepôts et des refuges en forme de maisons fortes dont les murs ont bravé les

siècles et qu'on voit encore. Il possédait des alpages, des troupeaux immenses, des vignes. On disait que voyageant à petites journées de Lyon à Milan, il pouvait faire étape chaque soir dans un de ses domaines.

Son génie commercial s'étendait à tout. Il avait monopolisé jusqu'aux escargots du pays et s'était assuré l'exclusivité, plus fructueuse, des mines. Pendant quarante ans, il fouilla les entrailles des montagnes, à la recherche de l'or à Gondo, du galène à Goppenstein, du plomb à Naters, du cuivre à Prajean, du fer dans la vallée de Ganter où il avait établi des hauts fourneaux, des forges et des ateliers. Surtout, il s'était assuré la régie du sel. Ce revenu contribua grandement à l'édification de sa fortune, mais fut aussi la cause de sa perte.

Le sel qu'il transformait en or arrivait de Milan par le Simplon, et de France par Saint-Gingolph. Il s'avisa que par cette dernière route le roulage lui coûtait cher et prit l'initiative du premier canal navigable creusé en Suisse. Il l'ouvrit de Collombey à Vouvry, mais dut l'abandonner à cause de l'inconsistance du terrain et des débordements du fleuve. Cette voie d'eau, qui porte son nom, existe encore, coulant dans les solitudes herbeuses de la plaine du Rhône. Le long de ses eaux lentes, la végétation a poussé. Dans son abandon, il est aujourd'hui le refuge d'une foule d'oiseaux aquatiques et un petit paradis pour les pêcheurs à la ligne.

★

Dans son palais de Brigue, il vivait en souverain, entouré d'une petite cour de conseillers, de secrétaires, de musiciens et de peintres. Dans un jardin dont on a conservé une partie, visible à travers une belle grille de fer forgé, il entretenait une ménagerie peuplée de cerfs et de chamois, dont il faisait aussi commerce. Une volière, pleine d'oiseaux rares, animait ce parc zoologique. Basses-cours, étables et écuries étaient abondamment fournies. Le seigneur du lieu se rendait à la Diète de Sion dans une berline attelée de mules blanches. A la manière des seigneurs du temps de Louis XIII, il portait la moustache effilée et la barbe en pointe. Une plaque de cheminée a conservé son image cuirassée et ses traits bien campés, à la manière des mousquetaires de Monsieur d'Artagnan.

Les visiteurs, libéralement admis dans son palais, y admiraient de vastes salles meublées d'une profusion de lits à tentures de soie, de buffets, de bahuts ouvragés. On y trouvait jusqu'à des instruments de musique, orgues, clavecins et violes. Aux murs abondaient les portraits de famille. Il montrait volontiers sa belle bibliothèque, riche en ouvrages relatifs au commerce, à la navigation, aux arts et à l'histoire.

A Ernen : la vie quotidienne à l'ombre du clocher

Cet opulent train domestique se complétait de douze pièces remplies d'une riche garde-robe, de vastes greniers et d'une dizaine de caves où l'on serrait beurre, vins, fromages, viandes et farines, de quoi nourrir des noces de Gamache. Enfin, la maison possédait un arsenal suffisamment muni pour équiper 500 ou 600 hommes. Son fronton était orné du blason de Stockalper sommé de la devise : *Nil solidum nisi solum*, « rien n'est solide que les biens-fonds ».

On l'appelait Stockalper le Riche ou le Grand, le baron de Brigue, le roi du Simplon. C'est à lui que Brigue doit son qualificatif de *Dives*, la « Riche », tempéré il est vrai par la malicieuse réticence : *sed plena pauperibus*, « mais pleine de pauvres ». On évaluait sa fortune à sept millions de notre monnaie, ce qui était énorme pour l'époque et le pays pastoral qui était le sien.

L'historien J. B. Bertrand, qui a consacré à son illustre compatriote une biographie captivante [1], le compare à Jacques Cœur, le grand argentier de Charles VII, dont le palais est un des ornements de Bourges. On pourrait aussi songer au surintendant Fouquet, à cause de sa disgrâce.

★

Tant de prospérité finit par attirer l'orage. Longtemps comprimées, les jalousies se détendirent. Ce fut une explosion générale. Le roi du Simplon, accusé de malversations dans la régale du sel, fut obligé par la Diète de résigner ses fonctions civiles et militaires, de se soumettre à des perquisitions, de subir des confiscations. Mais il était habile homme. Le gros de ses richesses prenait secrètement le chemin de l'Italie. Avec plusieurs mulets, chargés du solde de sa fortune mobilière, il prit la fuite, déguisé en ouvrier, la hotte au dos. Après six ans d'exil, il négocia les conditions de son retour et revint au pays, accueilli avec enthousiasme par toute la population de Brigue. En 1691, il mourait dans son château, plus qu'octogénaire.

Une ombre légendaire, assez énigmatique, semble flotter encore sur le monument décrépit de son opulence.

★

Un comité, formé d'éminentes personnalités, patronné par le conseiller fédéral Etter, s'est récemment constitué pour la remise en état d'un des monuments les plus remarquables du pays. Ses façades

[1] *Petites Annales valaisannes*, septembre 1930.

sont détériorées par le vent et les intempéries. On redonnera à la cour d'honneur sa beauté d'autrefois. L'escalier monumental donnant accès aux portiques du premier étage recevra une balustrade de serpentine adaptée à son dessin. Les arcades seront renforcées en pierres naturelles. Le tout sera recouvert à neuf de grandes ardoises. D'autres travaux seront entrepris pour que le château retrouve sa splendeur. La commune de Brigue ne peut se lancer seule dans une entreprise de cette envergure. Déjà, elle a racheté le château et contribué à la couverture financière des travaux les plus urgents. Pour la restauration du château, on envisage une dépense de 600.000 fr. Pour la couverture de cette somme, un appel sera adressé au peuple suisse.

La cour d'honneur avec sa triple rangée de portiques — construction unique en Suisse — pourrait servir de théâtre à la représentation d'œuvres dramatiques ou musicales. Déjà, la représentation de l'*Iphigénie* de Gœthe a prouvé que l'acoustique du lieu était excellente. Le château pourrait servir de siège à un musée du Simplon, à un musée régional du Haut-Valais, de lieu de congrès, etc.

Ne vaut-il pas la peine de tenter, dans le plein de notre prospérité, un effort pour conserver le monument le plus original de notre architecture civile ?

13 septembre 1941. Texte repris et complété le 23 mai 1955.

A l'enseigne des Trois Rois

Au temps où les récits bibliques formaient l'élément essentiel des esprits, la marche des rois mages vers Bethléem à travers le désert, guidés par une étoile, frappait les imaginations. Melchior, Gaspard et Balthasar devinrent les protecteurs attitrés des voyageurs. Leurs couronnes, déposées aux pieds de la Vierge, semblaient plus précieuses que celles des empereurs. C'est dans le culte des saints qu'il faut chercher l'origine de plus d'une enseigne depuis longtemps laïcisée. L'Aigle fut le symbole de Saint Jean bien avant de figurer dans les armoiries du Saint-Empire germanique. Le Lion, attribut de Saint Marc, répandit ses premières images dans les pays où cet animal était inconnu. L'Epée et la Clef étaient les emblèmes de Saint Pierre. Figures qui survivent aux façades des auberges depuis qu'on en a perdu l'originale signification.

De toutes ces images, les plus persistantes, les plus chargées de sens, pour les usagers de la route, sont encore celles des trois princes d'Orient que l'Etoile conduisit à la crèche de Bethléem. Les Trois Rois sont les voyageurs les plus célèbres de l'antiquité et les patrons de ceux qui suivaient les vieux cheminements. Saint Christophe, devenu celui des automobilistes, était primitivement invoqué pour avoir reçu la mission de transporter sur ses épaules les pèlerins qui devaient passer les gués.

★

L'enseigne des Trois Rois tient une place honorable dans notre imagerie hôtelière. Elle eut sa brève éclipse lorsque déferlèrent sur la Suisse les remous de la grande Révolution. Nos sans-culottes ne purent supporter ces têtes couronnées. L'hôtel très achalandé de Bâle dut supprimer les trois mages de sa façade et les rebaptiser sous le nom : *Aux trois Magots*, qu'il porta jusqu'à ce que les royautés mages fussent redevenues acceptables.

Le sens de ces images était encore vivant en plein XVIIe siècle. Lorsque le nabab helvétique de ce temps, Gaspard Stockalper, construisit à Brigue le palais qui porta plus tard son nom, il le mit à l'ombre de trois tours puissantes, dédiées aux trois rois mages. L'une l'était à son saint patron, Gaspard, les deux autres à Melchior et Balthasar. Sa résidence portait d'ailleurs le nom de Palais des Trois Rois. Il est regrettable qu'il ne se soit pas conservé, vu son pouvoir évocateur. Ceux qui s'attachent avec zèle et dévouement à la restauration du plus remarquable édifice civil de ce siècle, pourraient songer à lui rendre sa désignation primitive.

Gaspard Stockalper, qui avait en lui du mage, surveillait son négoce par monts et vaux. Le Simplon, dont il était le roi, avait des ramifications lointaines. Les chemins étaient souvent périlleux. Le richissime marchand de Brigue était naturellement porté à placer le centre de ses vastes affaires sous le patronage des trois voyageurs bibliques. Grand bâtisseur, modeleur du Valais architectural deux siècles après son illustre précurseur le cardinal Schiner, il avait construit, parmi d'autres édifices, une belle maison à Tourtemagne, une des étapes de son immense commerce de transit. Il l'avait nommée *La Lune*, pour marquer les distances avec son palais de Brigue, ambitieusement baptisé *Le Soleil*. Au sommet du Simplon, son hospice fortifié était sous l'invocation de *L'Etoile*. Ainsi les astres contribuaient avec les saints à l'assister dans ses audacieuses opérations.

★

Son palais de Brigue, dont les dimensions nous remplissent encore d'étonnement, s'était élevé en même temps que sa prospérité. A son origine étaient des entrepôts constamment agrandis, des écuries pour les animaux de trait et de bât, des remises pour les véhicules. Peu à peu, au cours d'une vingtaine d'années, de 1658 à 1678, le contemporain valaisan du Roi-Soleil construisit de grandes allées voûtées, une belle cour, entourée de deux ou trois rangs d'arcades, des jardins d'ornement là où se délestaient les lourds chariots, où les mulets étaient débâtés, ferrés, fourragés, chargés et déchargés.

Le monument s'élevait, plus disproportionné encore qu'il l'est avec le bourg qui en semble la modeste annexe. On pouvait dire : Brigue près du palais des Trois Rois, plutôt que le Palais Stockalper près de Brigue. Son fastueux constructeur empruntait des éléments d'architecture au cours de ses incessants voyages. A Florence, sa majestueuse cour intérieure avec sa double et triple rangée de portiques ; à Venise, le pont, inspiré de celui des Soupirs, qui relie deux ailes de l'édifice ; à la Bavière, à l'Autriche, à l'Orient les coupoles en bulbes d'oignons

qui coiffent les tours des trois mages. Les vallées du pied sud du Mont-Rose, colonisées par les Walser, fournissaient les maîtres d'état et la plupart des ouvriers maçons qui arrivaient par équipes en mars et repartaient en octobre. Les matériaux étaient fournis par le pays lui-même, en partie extraits des possessions de ce prédécesseur valaisan du marquis de Carabas. De ses mines de Ganter venait le fer ; le bois, des quarante communes où il était maître des forêts ; le plomb, de Mœrel ; la pierre des carrières, de la vallée de Conches ; le tuf, de Bérisal. Sur le chemin du Simplon, les fours à chaux du grand patron ne s'éteignaient jamais.

Que ne donnerait-on pour la conservation du mobilier et des objets d'art dont le baron avait rempli sa résidence ? Les meubles sortaient des mains habiles d'artisans locaux. La décoration artistique avait été placée sous la direction d'un peintre d'Augsbourg, auquel le maître reprochait d'avoir plus de goût pour le vin que pour l'huile. Il ne l'en chargeait pas moins de le ravitailler en tableaux dans les villes d'Italie.

Il faudrait un mécène introuvable pour faire revivre ce palais. Du moins peut-on le tirer de son sommeil et de sa décrépitude, le rendre accessible au public, utiliser sa cour pour des manifestations d'art, ses grandes salles pour des expositions, en un mot, sauver un monument historique unique en son genre dans notre pays.

16 août 1955.

Simplon romantique

A propos du centenaire de la naissance de Louis Forrer, nous rappelions naguère que le tunnel du Simplon fut inauguré sous une de ses présidences. La répercussion de cet événement fut moindre que celle de l'ouverture de la route, qui précéda le tunnel d'un siècle, assez exactement. Un grand souterrain n'était pas une nouveauté alors que le rail passait sous bien d'autres montagnes. Mais une route carrossable traversant à une grande altitude le cœur des Alpes, semblait un bien autre prodige et une chose bien plus extraordinaire en un temps où la haute montagne inspirait encore une sorte de terreur sacrée. Les hommes qui avaient vaincu la montagne « en se familiarisant avec ses horreurs », ainsi que s'exprimait un certain Quatremère Disjonval dans son rapport à Bonaparte, étaient célébrés comme des demi-dieux dans le langage d'alors, imprégné de grandiloquence.

Un de ces hardis constructeurs était désigné comme « la terreur des rochers » dans le mémoire de l'ingénieur en chef Céard, et la route passait aux yeux des premiers voyageurs comme « surpassant les ouvrages des Romains autant par la hardiesse de la conception que par la perfection du travail ».

C'est à Quatremère Disjonval, « chef d'Etat-Major de l'Expédition du Mont-Simplon », qu'on en doit une des premières descriptions. Pièce assez curieuse, due à un personnage dont la carrière fut aventureuse et l'esprit quelque peu chimérique. Dans l'armée consulaire il portait le surnom à consonance dépréciative de Citoyen la Science. Comparant le Simplon aux trois cols des Alpes centrales : le Gothard et les « deux Bernards » (les saints ne se réhabilitaient que lentement sous le Consulat), il constate que l'élévation du Simplon « semble s'arrêter juste au point qui commence à compromettre la sensibilité humaine, et tandis que les autres font ressentir en tout temps un froid insupportable, le Simplon commence à vous offrir les moyens de redescendre, lorsque l'ascension cesserait de vous donner du ton, lorsqu'elle ne vous ferait plus sentir que ce froid, l'ennemi ou plutôt la mort tant du moral que du physique ».

Il y avait, on le voit, de quoi donner un petit frisson aux voyageurs qui inauguraient cette route merveilleuse. Elle éveillait une curiosité dont témoigne, notamment, cet incident : l'ingénieur Céard avait fait faire un relief du Simplon pour être mis sous les yeux de Napoléon, mais l'artiste qui travaillait à cet ouvrage dans le bureau de l'entreprise à Genève, en fabriqua clandestinement un second qui fut envoyé à l'empereur Alexandre de Russie avant que le Consul en ait eu connaissance. Lorsqu'il en fut informé par ses fonctionnaires tremblants, Bonaparte se borna à leur dire : « Si l'empereur Alexandre a le relief, moi j'ai le Simplon ». Ce sont des mots qui mettent le sceau à une grande œuvre.

★

A peine la route fut-elle ouverte que les descriptions abondèrent. Le Genevois Mallet publia en 1809 ses *Lettres sur la route de Genève à Milan par le Simplon*, suivies deux ans plus tard par l'ouvrage monumental, illustré par Lory et Osterwald, magnifique album artistique, intitulé *Voyage pittoresque de Genève à Milan par le Simplon*. Il se vendait quinze louis à Paris chez Didot et en vaut vingt fois davantage. Mais le Simplon n'entra dans le grand tourisme qu'après avoir été consacré à Londres. Ce fut le cas sous la Restauration. En 1821, l'Empereur n'était plus, pour ses adversaires, qu'un mauvais souvenir. Il mourait à Sainte-Hélène lorsque l'éditeur Akermann offrit pour deux guinées et demi une édition anglaise du grand album de Lory. Le Simplon était lancé dans le monde britannique.

Des peintres contemporains de Turner se mêlaient aux touristes singuliers et pittoresques dont Tœpffer éternisa les silhouettes. Dans le fascicule de janvier 1945 des *Annales valaisannes*, M. Albert de Wolff, conservateur du Musée de Valère, profile l'image d'un de ces premiers errants romantiques qui « au hasard des relais, ou même au travers du cadre fugace d'une diligence, saisissaient les paysages qui menaient vers l'éternelle Italie ». Rentrés dans le brouillard natal, ils reprenaient leurs croquis, rendaient les monts plus vertigineux ou plus éthérés, magnifiaient les châteaux ruineux, dramatisaient les nuages et tiraient de ce travail en atelier d'innombrables aquatintes, gravures, lithographies qui propageaient des visions d'une Suisse haute en couleurs.

★

Une cinquantaine de sépias et de croquis du Valais romantique ont été trouvés à New-York. On les a attribués à Turner, mais cette

bonne fortune s'évapora. Ces images valaisannes sont dues à un contemporain moins illustre du grand paysagiste anglais, William-Henry Bartlett, dessinateur de la plus grande partie des planches de la *Suisse pittoresque*, rédigée en anglais par William Beattie, parue à Londres en 1835, éditée l'année suivante en traduction française. Sur ce précurseur d'une longue lignée d'artistes, la vallée du Rhône a exercé une séduction évidente.

Au cours de deux voyages, effectués l'été et l'automne de 1829, il a planté son chevalet devant des paysages éternels, mais aussi dans des villages, des bourgs et des villes dont les aspects nous enchantent parce que rien n'en déparait encore les ensembles. L'artiste anglais fait partie de cette dernière génération qui parcourut le continent avant les chemins de fer, nous léguant avec Tœpffer et Victor Hugo les images d'une Suisse au naturel, infiniment plus diverse qu'aujourd'hui, avec Léopold Robert celles d'une Italie faite de cent provinces, plus dissemblables encore qu'apparentées et où apparaissent, comme chez nous au temps du Pacte fédéral de 1815, toutes les couches du résidu humain.

★

Bartlett, dont les croquis constituent, selon la juste expression de M. de Wolff, un « carnet de poche », aborde le Valais par l'Italie. Crayon en main, il remonte de Baveno à Domodossola, s'engage sur la route célèbre, en croque les refuges et les galeries et descend sur Brigue dont il note sur son album les tours du palais Stockalper. Il relaie à Tourtemagne, le temps de faire quatre lavis vigoureusement enlevés de ce village qui fait si bien corps avec les rochers qui le surplombent. En traversant la pinède de Finges, il se souvient de Piranèse. Ce paysage, tombé des Apennins dans la vallée du Rhône, lui inspire un dessin dans l'esprit du célèbre illustrateur des ruines romaines.

Sion le ravit à tel point qu'il voudrait la peindre sous toutes ses faces. La capitale avait de quoi réjouir alors une âme romantique. Il nous en laisse une vue nocturne de Tourbillon où monte dans l'âpre chemin rocheux un cortège religieux brandissant des torches enflammées, des coins disparus, comme la porte de Conthey, qui fait penser à quelque bourgade espagnole avec les façades armoriées qui l'entourent, dominant un vaste abreuvoir ; il enrichit notre iconographie d'une estampe précieuse de la rue principale de la ville, à la fois rustique et monumentale, avec sa grande fontaine autour de laquelle se pressent parmi les prêtres en tricorne, les femmes en costumes du pays et les vaches à l'abreuvage, dans le décor des maisons

à arcades, de la grande auberge, de l'hôtel de ville, de la résidence de France, des édifices à tourelles et des échoppes en plein vent.

Il quitte le Valais par Saint-Maurice, dont il ne manque pas de dessiner le pont, plus fortifié encore qu'aujourd'hui, du moins en apparence. Mais l'automne le ramène dans la vallée. Sa seconde étape à Sion nous vaut huit études des environs de la ville, avant la correction du Rhône. A Sierre, il s'arrête devant la tour des vidomnes, en face d'une lourde berline, qui semble se préparer aux étapes prochaines. En passant, il n'a garde de manquer Loèche-la-Forte, ce petit San Gimignano rhodanien, au profil altier, et à Agarn, dans cette contrée contrastée, le blanc château des Werra lui rappellerait l'atmosphère des grands manoirs anglais, n'était le noir et menaçant Illhorn, qui le surplombe. Un dessin de chalet nous signale l'ascension du col et la descente automnale vers le paysage coloré des îles Borromées.

Visions fugitives d'une époque, d'un art et d'une sensibilité.

19 février 1945.

En traîneau postal vers le Simplon

Au petit matin, sous la neige, la cité de Brigue prend des dimensions considérables. L'éclairage est déjà éteint, mais le jour n'est pas levé : tout s'amplifie. L'avenue de la gare paraît interminable ; le dédale des rues pavées, infini ; les hôtels, vastes ; le palais Stockalper, immense ; l'arche qui donne accès aux quartiers hauts, peuplés de monastères, de clochers et de collèges, semble le portique d'une ville sainte. Dans la grisaille, où les détails se résorbent, se silhouettent, quelques groupes silencieux de religieuses se rendent aux offices matinaux. Les fenêtres des établissements d'éducation s'allument, des casquettes apparaissent, des luges écolières glissent sur les rues déclives.

Il faut du temps pour sortir de l'agglomération des maisons et glisser enfin sur la route du Simplon. Traversant Brigue au réveil, le traîneau postal n'a pas attiré grande attention. On le voit chaque matin, caisse jaune pleine de colis et de sacs, prendre le chemin du col, attelé en flèche de deux bons gros chevaux avec, parfois, un voyageur assis à côté du cocher. Dans cet équipage ouvert à tous les vents, il faut prendre le départ à la fortune du pot, car la berline à quatre places qui roule aussi loin que la roue peut faire son office, reste dans la cour de la poste lorsque les chemins sont enneigés dès le début du voyage, comme c'est le cas ce jour de janvier. Il serait plus confortable, peut-être, de voyager en voiture fermée, équipée en luge, mais un tel véhicule ne résisterait guère aux vents qui soufflent aux hautes altitudes. Le traîneau ouvert ne leur offre pas d'obstacles et ce mode de locomotion ne saurait être que recommandé aux gens qui ne sont pas frileux, qui goûtent une bonne aération et ne craignent pas l'allure lente.

★

A peine sortis de Brigue, nous prenons déjà la traverse. La chaussée napoléonienne est verglacée, mais un petit chemin, jalonné par

des saules ébranchés, gagne le premier village, Ried-Brigue, dont les toits enneigés se détachent à peine des premières pentes de la montagne. C'est ici qu'on commence à se rendre compte de ce que représente la transmission du courrier sur les routes non battues de la montagne, au cœur de l'hiver. Le véhicule journalier, annoncé par les grelots alternés de Sepp, le cheval de volée, et de Fuchs, le timonier, est attendu par un petit convoi de luges. Chacune reçoit sa part de la distribution et file par des pistes à peine frayées vers les hameaux dispersés dont Ried est la modeste centrale postale.

Déjà allégé, le traîneau gravit les croupes découvertes qui s'élèvent au-dessus de la vallée du Rhône. Des maisons, de plus en plus disséminées, s'échelonnent encore le long des lacets de la route. Au passage du véhicule solitaire, quelque figure de paysanne s'encadre dans une fenêtre minuscule, quelque rideau se lève l'espace d'un instant. Ces isolés nourrissent leurs vaches, chaudement enfermées dans l'étable au-dessus de laquelle ils habitent, du foin amassé l'été dernier dans les fenières qui les entourent.

Plus haut, la neige s'épaississant toujours davantage sur la route qui traverse des pinèdes dont les arbres ploient sous leur charge blanche, voici, se frayant difficilement un chemin, un camion chargé d'un puissant triangle et d'une équipe d'ouvriers munis de pelles. Il nous dépasse, mais s'arrête bientôt, les roues bloquées. Dégagé, ayant tourné Dieu sait comment, il a fixé le triangle à son avant et ouvert sur la route un chemin là où il n'y avait qu'une piste indistincte.

★

De circuit en circuit, on finit par tourner le dos à la vallée du Rhône et s'engager dans la sauvage vallée de Ganter. Solide comme un fortin, l'auberge isolée de Schallberg en marque l'entrée. Maintenant, des nuées enveloppent le haut des montagnes et le vent s'élevant chasse la neige en fines poussières de toutes les aspérités où elle s'est posée. Le mélèze a remplacé le pin ; ses élégantes ramures dépouillées se superposent sur les pentes. Quelque chose bouge dans l'une d'elles : un écureuil, seul être vivant dans ce grand paysage. Il dégringole prestement de branche en branche et saute sur la neige comme une balle élastique.

Ce n'est pas une petite entreprise que de maintenir cette communication postale tout l'hiver sur la grande chaussée alpine construite par les ingénieurs de Bonaparte. Il faut onze chevaux, faisant le service en trois relais. Le premier va de Brigue à Bérisal, le second de Bérisal à Simplon-Village, le troisième de Simplon-Village à Gondo. Chaque postillon fait un tiers de la route. Mais ce n'est pas tous les jours et le dimanche que le courrier, parti de Brigue, arrive à

Gondo. Aujourd'hui, par exemple, la neige étant tombée en abondance la veille et la nuit, on nous avertit qu'il ne sera peut-être pas possible de dépasser Bérisal. En fait, le trajet devient plus difficultueux à mesure qu'on avance. La neige s'épaissit dans l'étroit chenal que nous suivons ; les chevaux en ont jusqu'aux jarrets. Le Sepp, surtout, qui ouvre le chemin, peine durement. Il semble parfois s'aplatir. Il trébuche ; on doit le relever. Une fois, il faut même le dételer. Nous avons embarqué à Ried un cantonnier, muni de sa pelle. Lorsque l'étroit chemin s'engage entre les hautes murailles de neige coupées dans la masse d'une avalanche, il nous précède pour peller.

★

Au-dessus du pont du Ganter, qui découpe son arche robuste et massive à l'extrémité de la vallée, apparaît l'agglomération alpestre de Bérisal. Nous en approchons à l'allure de trois kilomètres à l'heure. Lorsqu'on y arriva, l'attelage « suait, soufflait, était rendu ». Un autre postillon, convoyant un autre traîneau, dont le siège est fait d'une caisse, capitonnée d'une couverture, attend avec des chevaux frais. Il charge ce qui reste du courrier, deux petits sacs de lettres et quelques menus colis. Comment atteindront-ils leur destination ? Ils iront si possible jusqu'au prochain refuge, à deux heures de l'Hospice, d'où les chanoines viendront à ski les chercher à moins qu'un cantonnier ne s'en charge. Quant aux gens de Simplon-Village, sur l'autre versant, ils se passeront de poste aussi longtemps que le chemin ne sera pas rouvert, à moins qu'on ne réussisse à leur faire parvenir l'essentiel de leur courrier par le tunnel jusqu'à Iselle en tentant de le faire remonter par le versant sud.

Le refuge de Bérisal offre asile au seul voyageur postal. Il se compose d'une chambre à deux lits, chauffée par un poêle en pierre claire, et d'une cuisine dans laquelle le postillon et le cantonnier fricotent leur repas de midi. A cette heure, le village se compose de huit habitants : trois douaniers, la femme et les deux enfants de l'un d'eux, le gardien d'un hôtel fermé et le postillon qui vient de se mettre en route pour le prochain refuge.

La montée avait duré quatre heures et demie. La descente est plus facile, à partir de l'auberge de Schallberg, surtout. La route, ouverte au triangle, permet de trotter allègrement et c'est à la bonne allure grelottière des diligences d'autrefois que le traîneau postal fait sa rentrée à Brigue, le Fuchs entre ses limonières, le Sepp déambulant gaîment derrière, jusqu'au moment où, arrivé au quartier de son écurie, il nous fausse compagnie pour enfiler la venelle au petit galop.

30 janvier 1946.

Hautes vallées pavoisées de rouge et de blanc

Sentiers détachés de la grande route du Simplon

Cinq à six cents voitures passent chaque jour, en ce début d'été, le col du Simplon. La technique routière a fait des progrès depuis que Napoléon a « ouvert au canon » le vieux passage italo-suisse. Le génie civil construit aujourd'hui des virages dont les spirales escaladent les flancs les plus escarpés de la barrière alpestre. Pourtant, la doyenne de nos routes de montagne demeure la plus impériale par la majesté de ses circuits et l'ampleur de son tracé. La voie qu'elle a ouverte à toutes les autres est d'une audace qui ne le cède en rien à celle de nos modernes ingénieurs. Leurs œuvres manquent encore de la patine de l'histoire qui donne son sens et sa beauté profonde à ces voies séculaires d'échanges entre les peuples.

Celle-ci est jalonnée des monuments de sa grandeur. Le plus remarquable est ce palais Stockalper de Brigue, sentinelle avancée de l'Italie en terre valaisanne par ses tours fortes et élancées, évocatrices de celles des villes toscanes, et par sa vaste cour à deux rangs superposés d'arcades, faite à la fois pour servir d'entrepôt et de salle des fêtes à un fastueux marchand.

La réplique de cette forteresse du négoce se voit encore au sommet de ce col si bien moulé par la nature. C'est la tour rugueuse, micaserne mi-hospice, dont le grand baron contemporain de Louis XIII se servait pour la garde et le transit de ses marchandises. Elle était solitaire dans le haut vallon évasé, rocheux et verdoyant, creusé par les glaciers qui y laissèrent les traces de leurs lacs, tel que le trouvèrent les ingénieurs et les arpenteurs qui travaillaient pour Bonaparte sous les ordres de Céard.

Depuis lors, le site s'est peuplé. Le témoin le plus émouvant et le plus ancien de l'ère de la route nouvelle est l'hospice dont Napoléon ordonna la construction sans en voir l'achèvement. Hanté par ses souvenirs récents du Saint-Bernard, il voulut que sa route eût aussi sa forteresse de la charité. On circule encore avec étonnement

dans les longs corridors sonores de ce bâtiment que les chanoines augustins du Saint-Bernard occupent depuis qu'il fut mis sous toit en 1831 par le célèbre architecte vaudois Henri Perregaux, reconstructeur de la flèche de la cathédrale de Lausanne et auteur d'une foule d'édifices dans son canton.

Les lointains précurseurs des religieux d'aujourd'hui furent des chevaliers de Malte. Il y a quelque chose d'un poste avancé de ces combattants de la foi dans cette maison-forte du Simplon que beaucoup d'étrangers prennent pour une caserne. Depuis le percement du tunnel, en 1906, elle a perdu sa destination première. Quelques années auparavant, elle voyait encore passer ces milliers d'ouvriers migrateurs d'Italie qui furent nos maçons jusqu'à la fin du XIXe siècle, qu'on peut placer en 1914. On les appelait poétiquement « les hirondelles ». 25.000 d'entre eux franchirent encore le col en 1899.

L'hospitalité n'est plus aujourd'hui la mission essentielle des religieux. Leur établissement donne asile à des colonies de vacances pour étudiants ; il contient un collège alpin, fréquenté par une trentaine d'élèves. En 1940, on y a transporté le scolasticat du Grand-Saint-Bernard.

C'est dans l'isolement du long hiver que la maison réalise le mieux sa double vocation : la prière liturgique et l'instruction de la jeunesse. Le bref été, le Simplon est plus animé qu'il le fut jamais avant le tunnel. Autos, motos innombrables et cars à la file n'y font guère que de s'arrêter le temps de laisser refroidir le moteur ou celui de prendre un rapide pique-nique. Mais deux hôtels indiquent que le col est devenu une station d'altitude, et l'antique tour de Stockalper est flanquée, peu gracieusement, d'un long bâtiment où des pères d'Immensée installent leurs élèves pour l'été.

Dans cette cohue motorisée, le piéton est un être exceptionnel. Il n'est pas mort toutefois, mais circule de préférence en groupes. Un des contingents, qui fait peut-être partie du dernier carré pédestre, occupait l'autre jour toutes les pièces que les pères laissent à la disposition des passants, en dehors de la grille claustrale. Plusieurs cars avaient déversé, devant le haut perron de la maison, les sociétaires de la Murithienne, où Valaisans et Vaudois fraternisent dans la communion de la grande nature. Ils étaient montés, véhiculés sur la grande route, pour s'élancer hors des chemins battus. Sans négliger le plaisir de la découverte, ils aiment aussi à être instruits de ce qu'ils verront.

Ils en furent informés par leur infatigable président, M. l'abbé Mariétan, qui célébrait son 25e anniversaire d'animateur de ces caravanes, et par le Révérend Prieur de l'hospice, M. le chanoine Quaglia, tandis que M. Charles Terrier les entretenait d'un sujet d'actualité pour les amis de la nature, la maladie des châtaigniers, et que

M. André Donnet, archiviste de l'Etat du Valais, leur apportait, dans le style élégant et précis d'un chartiste, le message du gouvernement de Sion.

★

Le lendemain, au sortir des chambrées, ce fut le départ pour la découverte de nouveaux lieux du Valais inconnu. Rayant légèrement le flanc de la chaîne qui sépare le Simplon de la vallée de Viège, un sentier monte au Bistinenpass, à 2400 mètres d'altitude. Il s'élève à travers des champs de rhododendrons et des champs de neige, qui déploient sur ces pentes un immense drapeau aux couleurs nationales. Absorbée par le rouge, la longue colonne pédestre formait sur le blanc une frise mouvante, égayée par les nuances que nos compagnes ont l'art d'assortir jusque dans leurs équipements les plus montagnards. Il fallait empêcher que la cohorte, qui s'égaillait en montant, ne s'égarât sur des sentiers de traverse. Le Petit Poucet ramenait ses frères au logis en laissant tomber le long de son chemin de petits cailloux blancs. Notre guide, inspiré peut-être par Perrault, nous indiquait aux endroits critiques la voie en semant des confetti. Du sommet du col, le sentier descend en sinuant dans le même pavoisement de la nature, sur le sauvage Nanzertal. Les moins ingambes contournaient les champs de neige ; les plus audacieux s'y élançaient sur la semelle de leurs chaussures. Il fallait voir Monsieur le Prieur descendre d'une envolée si sûre et si légère qu'il semblait porté par des ailes.

★

Le fond du Nanzertal est un admirable alpage où estivait, parmi les blocs erratiques et les rideaux de mélèzes tirés devant les glaciers, un troupeau où se mêlaient la race rouge, importée du Simmental par la vallée de Conches, la race grise de Schwyz et l'agile race noire d'Hérens. Un col encore, un peu moins élevé, contient sur son sommet évasé le lac de Gebidem.

C'est sur ces hauteurs que les gens de Visperterminen ont construit leur célèbre bisse dit « des païens », probablement parce que l'origine en est très ancienne. Il avait son gardien de jour et de nuit, logé dans une petite maison, munie d'un marteau avertisseur dont on entendait le bruit jusque dans la plaine. Du haut de la conque verte dont le lac occupe le fond, se détachent les nobles lignes de la vallée du Rhône et bientôt s'aperçoivent, allongés sur la pente, les toits

argentés de Visperterminen. Avant d'arriver au village, le sentier dévale parmi les dix chapelles blanches d'un chemin de croix [1], chacune précédée d'un gracieux péristyle. Elles contiennent, en grandeur naturelle, des groupes de figures, taillées dans le bois par un sculpteur uranais [2] en 1840, et récemment peintes en vives couleurs. Ce sont, de l'Annonciation à la Crucifixion, des scènes singulièrement expressives, touchant parfois involontairement à la caricature, d'une robustesse qui rappelle les images des almanachs populaires. Le drame humain y est plus présent que l'inspiration religieuse.

Visperterminen, où les vignes les plus élevées se mêlent à des pinèdes si intimement que le vin s'imprègne de saveurs résineuses, est la patrie du grand ingénieur Venetz, précurseur de la théorie du mouvement des glaciers, dont le nom s'associe aux travaux qu'il fit en 1818 pour tenter de sauver la vallée de Bagnes de l'inondation dont la menaçait la rupture de la digue de glace derrière laquelle s'étaient accumulées les eaux de la Dranse. Pour avertir les populations du danger, on fit usage, pour la dernière fois, des antiques signaux que constituaient les feux allumés sur les hauteurs. A chaque pas, le paysage valaisan livre son âme.

12 juillet 1951.

---

[1] Ou plutôt du Rosaire.

[2] Niederberger, le sculpteur, était originaire d'Unterwald.

Le palais d'un grand seigneur : le château Stockalper à Brigue

Une guerre des routes

Annibal et Scipion l'Africain au pied du Simplon...

La rivalité de Rome et de Carthage se répète en petit au pied du Simplon. Deux cités se disputent la clé du fameux passage : Brigue et Glis. Les ingénieurs de Napoléon l'avaient donnée à Glis. « La route du Simplon, disent les plus anciens itinéraires, commence à la place formée devant l'église de Glis. On a choisi le point de départ à Glis de préférence à Brigue, bien que cette ville soit plus importante pour le commerce. Placée trop bas et exposée aux dépôts du torrent de la Saltine, elle présentait de grands obstacles pour l'alignement de la route. »

Le chemin de fer d'abord, le tunnel ensuite portèrent un rude coup aux Glisois. Ils restaient à l'écart du trafic. La route était délaissée au profit du rail. Ils cessaient d'être l'étape où l'on relayait au pied de la montagne avant de l'attaquer au-delà du pont de la Saltine. La chaussée impériale qui se détachait de la vallée du Rhône en aval de Brigue pour aborder le col en passant par leur bourg, tombait dans l'oubli. Les heureux Brigois [1] se consolidaient au pied de la rampe. Glis ne vivait plus que dans la mémoire de quelques amateurs d'art qui visitaient sa belle église pour son architecture, où la renaissance s'allie au gothique finissant, et pour sa chapelle de Sainte-Anne, décorée du remarquable triptyque fondé par Georges Supersaxo, l'ennemi de Schiner, qui s'est fait peindre en compagnie de sa femme et de ses vingt-trois enfants à genoux, avec Valère à l'arrière-plan. Mais les tours du château Stockalper, scintillant au-dessus des toits de Brigue, attiraient les regards bien plus que le trésor caché dans la chapelle de Glis.

Toutefois le regain de la route allait réveiller la Belle au bois

[1] Pierre Grellet a sans doute préféré forger ce terme plutôt que d'employer le mot *Brigant*, plus usuel, mais qui lui paraissait probablement trop familier. M. le professeur Max Biderbost, de Brigue, a bien voulu confirmer la correction des termes *Brigois* et *Glisois* en français.

dormant. En évitant Brigue, les automobilistes gagnent du temps et trouvent une route moins encombrée que celle qui s'enfile à travers les pittoresques dédales du vieux Brigue. Malheureusement le raccourci de Glis avait été négligé au profit du détour par Brigue. Le tronçon primitif de la route Napoléon avait été déclassé en 1933 par l'autorité cantonale, ce qui signifie qu'on ne l'entretenait plus guère. Les Glisois allumèrent les torches de la discorde en réclamant la remise à l'honneur de la route par l'asphaltage et la restitution des subventions cantonales et fédérales, dues aux voies de grande communication. Ils trouvèrent leur Annibal en la personne de leur président, M. Escher, fils du conseiller fédéral, tandis que les Brigois, menacés dans leur empire, voyaient surgir un Scipion l'Africain en la personne du chef de leur municipalité, M. Kæmpfen.

Sous sa conduite, ils sonnèrent le tocsin, ce qui est une façon de parler, car les cités rivales et voisines ne forment qu'une seule paroisse, dont le clocher est à Glis[1]. Dans une alarme si chaude, Brigue publia un « livre blanc », bréviaire de ses droits, et multiplia les assemblées populaires, qui acclamaient des ordres du jour vengeurs. Les Glisois étaient accusés de vouloir enlever le pain de la bouche de leurs voisins, ce qui était d'autant plus offensant qu'ils étaient des frères. Ceux-ci persistant dans leur projet fratricide, les Brigois ne sachant plus à quel saint se vouer, entrèrent dans la voie des accommodements. Ils finirent par offrir à la princesse réveillée de son sommeil une gratification de 80.000 francs pour qu'elle renonce à sa revendication et veuille bien se contenter d'épousseter la route endormie.

Mais les Glisois ne se laissèrent pas soudoyer. Du moins, une contre-assemblée, réunie devant leur église, repoussa avec fermeté une proposition insuffisante pour l'entretien à la « va comme je te pousse » que les Brigois appelaient de leurs vœux. Les historiens de cette guerre punique diront un jour si les Brigois n'eurent pas tort de ne pas pousser la surenchère.

★

Le combat continua entre le tronçon primitif, long de 1300 mètres, établi par les ponts et chaussées en 1801, et le détour par Brigue, construit postérieurement par cette municipalité, en danger maintenant de se voir couper une artère. Elle souhaitait tout garder : la gare, le rail, la route. Ses gémissements montaient jusqu'au ciel valaisan. En se prolongeant, la plainte se fait souvent importune. D'ailleurs, il paraît difficile d'admettre que la remise en état du

[1] Brigue est devenue une paroisse distincte de Glis en 1957.

tronçon routier de Glis sonne le glas de la prospérité du vieux centre ferroviaire et routier du Haut-Valais, du chef-lieu du dizain auquel la malice populaire a donné le surnom de Brigue-la-Riche, *Briga dives.*

La querelle devait être tranchée en novembre 1952 par le Grand Conseil valaisan, appelé à se prononcer sur un décret reclassant la route de Glis. Mais les Brigois menèrent une guerre de retardement en demandant que l'objet du litige fût soumis à des commissaires spéciaux, pour être reconsidéré. Les experts opinèrent en faveur de la remise en état de la route primitive, aussi bien dans l'intérêt du tourisme que dans celui des avantages locaux. Le gouvernement cantonal s'empara de cet avis autorisé et proposa au Grand Conseil de reclasser la route contestée ; il y mit d'autant plus d'empressement que les autorités fédérales se montraient disposées à l'inscrire parmi les routes alpestres, ce qui signifie, pratiquement, que la Confédération contribuera aux frais.

Le combat se poursuivit ces jours derniers devant le Grand Conseil. Pendant plusieurs heures, les orateurs s'alignèrent sur le pré oratoire. Les Glisois remportèrent la victoire par 67 voix contre 30. Ce fut en première lecture. Mais un retournement se produisit en dernière heure. Lassée de ses efforts, apparemment, l'assemblée décida de ne pas passer aussitôt à la seconde lecture et de la renvoyer à sa session de novembre. Ainsi les hostilités restent ouvertes, avec toutes leurs surprises. La Paix est une déesse très sollicitée partout où vivent des humains, mais ceux-ci semblent avoir le don de raviver leurs querelles devant ses autels.

★

Les pacifistes valaisans font observer qu'une magnifique allée réunit les deux cités rivales. De Glis, les automobilistes pourront la suivre pour gagner, par Brigue, soit la route du Simplon, soit celle de la Furka et du Grimsel. Il suffira de l'élargir pour faciliter le passage du trafic de l'une à l'autre des cités rivales. Ce qui signifie sans doute que les frais de la guerre seront payés par les arbres qui ombragent encore cette allée. Leur massacre scellera l'entente. Un abattage qui achèvera le sillage marqué le long de la route alpestre par l'hécatombe des platanes de Villeneuve, privée de sa plus belle parure, et par celle de tous les peupliers qui jalonnaient si majestueusement les parcours valaisans. Quand la Suisse sera tondue comme un œuf, sera-t-elle plus attrayante pour les touristes ? Sans doute, si l'on mise sur la banalité, mais peut-être n'est-ce pas encore la bonne carte ?...

18 juin 1954.

III

GLACIERS ET FORÊTS

Oasis alpestres fertilisées par la débâcle glaciaire

Au milieu de la sécheresse estivale qui nous consume, c'est un spectacle impressionnant, quoique naturel, que celui des eaux tumultueuses du Rhône et de ses affluents. Entre leurs digues, qui les contiennent à peine, les flots du Rhône se pressent avec une exubérance magnifique ; ceux de la Viège mugissent et cascadent en écumant dans leur lit de roches à tel bruit qu'il couvre celui du train de Zermatt. Un sillage de fraîcheur s'insinue dans l'air torride. Ces veines gonflées, répandues sur un corps desséché, sont un symbole de l'éternelle vie de la terre.

Une immense surface glaciaire, équivalant aux deux tiers de celle des Alpes françaises, se précipite dans la plaine avec une abondance qui est comme une figuration de ces grandes transformations cosmiques qui firent changer de zone nos climats, alternativement passés des glaces aux tropiques. Nos glaciers fondent presque à vue d'œil, découvrant toujours plus leurs pierrailles, mais les bisses du Valais coulent à pleins bords. Avec toute la différence qui distingue un sol plat d'un sol soulevé par d'immenses convulsions de la nature, ces artères d'eau font un travail qui n'est pas sans ressemblance avec celui du Nil : partout où la terre est irriguée, elle porte ses fruits ; partout où elle ne l'est pas, elle est aride. Cette année-ci, particulièrement, la délimitation est d'une netteté qui semble tracée au cordeau : tout est marqueté de vert et de fauve dans les régions basses. Dans les régions hautes, sur ces terrasses vastes ou minuscules qui se superposent aux flancs des vallées latérales, c'est le damier des prairies et des céréales. Il n'est d'îlot surgissant d'un océan de roches qui ne soit défriché, image émouvante du travail des alpicoles, de leur lutte opiniâtre contre une nature hostile.

★

Si le Valais est la région la plus sèche de la Suisse, le plateau de Grœchen où nous sommes montés depuis Saint-Nicolas, est la région la plus sèche du Valais. Pourtant, c'en est une des plus vertes, grâce aux quatre bisses superposés qui l'irriguent. Sur cette oasis alpestre, couverte de prairies, de céréales, de champs de pommes de terre, étagés de 1400 à 1700 mètres, les villages et les hameaux s'étalent à l'aise. Sur cette terrasse abritée des avalanches, les maisons n'ont pas besoin de se serrer sous des éperons protecteurs ; elles se disséminent largement parmi les cultures, amples et vastes plus qu'ailleurs dans leurs parois de mélèzes noircis, égayées de géraniums qui ont parfois l'aspect et les dimensions de petits espaliers.

Au centre du plateau, s'élève l'antique flèche de pierre de l'église, qui domine depuis quelques années un sanctuaire reconstruit avec goût dans le gneiss à cristaux blancs du pays. De l'ancien édifice, le nouveau a hérité d'un de ces maîtres-autels que Johann Ritz construisait dans son atelier de Selkingen dans le premier tiers du XVIIIe siècle et qu'il répandit au nombre de plus de soixante-dix dans tout le Haut-Valais, dans l'Oberland grison, en Uri et en Unterwald. Il faut se placer dans l'ambiance pour apprécier à leur juste valeur ces chefs-d'œuvre de l'artisanat, avec leurs deux étages de colonnes enguirlandées de roses, de vignes ou de lauriers, la multiplicité de leurs figures polychromes et conventionnelles, toute cette imagerie taillée dans le mélèze au cours des longs hivers de la montagne, dorée, argentée et coloriée avec minutie. A la replacer dans son cadre, elle dégage une délicieuse et émouvante impression de piété rustique, un paradis ouvert aux âmes pieuses des humbles. Devant ces tabernacles du surnaturel, on songe à l'admirable ballade que Villon fit à la requête de sa mère pour prier Notre Dame, cette invocation pour la femme « povrette et ancienne », paroissienne du moustier où elle voyait,

Paradis peint, où sont harpes et lus,
Et un enfer où damnés sont boullus.

★

C'est un sujet d'étonnement que les hameaux les plus écartés aient produit des hommes qui, dans le monde, ont brillé comme des flambeaux ou des épées. L'esprit souffle où il veut. Saint Vincent de Paul vit le jour dans un village perdu des Landes. Mathieu Schiner, le plus grand esprit politique qu'ait produit la Suisse, garda les chèvres du village solitaire de Mühlebach, agrippé sur la pente de la

vallée de Conches, où l'on a conservé le très humble toit de schiste sous lequel il naquit. Celui-là voyait défiler voyageurs et pèlerins sur le sentier de la Furka, mais Thomas Platter qui fut un de nos bons humanistes, était plus isolé encore, les premières années du XVIe siècle, sur son plateau de Grœchen qu'il quitta pour enseigner la latinité aux Bâlois. Peut-être faut-il voir dans ces destins un des effets du privilège qu'eut le Valais de passer directement de la romanité au christianisme, sans la césure de deux siècles qui s'ouvrit entre les deux civilisations dans les régions moins romanisées de la Suisse.

★

La Murithienne, qui sous l'égide de l'abbé Mariétan, unit si amicalement Valaisans et Vaudois en une phalange de piétons impénitents, gravit en une longue colonne, sous le couvert des pins et des arolles, les pentes qui séparent la vallée de la Viège de Saas. Sur le sommet de l'Hannigalp, on fit halte autour du professeur Onde. Les géologues ont un sens profond de la morphologie. Celui qui nous parlait nous définit de façon captivante l'architecture du grandiose paysage alpestre qui se découvrait à nos yeux. La pyramide glacée du Weisshorn se dégageait majestueusement de ses vapeurs ; la pointe farouche du Bietschhorn perçait, émergeant dans le soleil, les nuées qui l'enveloppaient. Les deux vallées que nous regardions de ce toit apparaissaient graduellement, libérées de leurs brumes légères. Leur formidable englacement nous devenait plus sensible quand on nous apprit que si les montagnes pouvaient être jetées dans les vallées, l'altitude de ce plateau idéal serait de 2800 mètres et que le bassin des deux Vièges, qui unissent leurs bras à Stalden, est aussi vaste que celui du Rhône en amont de Viège.

Comme sur une carte en relief, toutes les cultures s'étageaient au-dessous de l'immense ceinture des glaces et des roches : les forêts poussaient leur velours sombre jusqu'à nos pieds, rejointes par les derniers champs d'orge et de seigle que touchaient les plus hauts vignobles au-dessus des toits argentés des villages.

Une descente abrupte par les lacets d'un sentier audacieux nous fit tomber en une plongée de plus de mille mètres sur la route carrossable, sillonnée de motorisés parmi lesquels le piéton, descendu de ses royaumes, redevient prolétaire.

16 juillet 1952.

Les téléphériques ont aussi du bon

Découverte de deux paysages

Le romancier Edouard Rod déplorait, à l'aube de ce siècle, la multiplication des funiculaires et prédisait qu'en s'élevant, le niveau moderne finirait par abaisser les montagnes. Après avoir abondamment disserté sur ce thème et publié ses réflexions dans un des trois volumes de *La Suisse au XIXe siècle*, les hasards d'un petit voyage en Suisse l'amenèrent à user du mode de locomotion qui lui inspirait tant de craintes. Il se voyait obligé d'avouer que les funiculaires avaient du bon et présentaient des avantages qu'il serait puéril de contester.

Il y a longtemps que les funiculaires, alors dans leur nouveauté, ont acquis droit de cité et que nos Alpes ont subi de bien autres transformations. Aujourd'hui on a cessé de rayer de crémaillères les flancs de nos montagnes. Rouler vers leur sommet à fleur de terre sent déjà un peu son passé. De plus en plus souvent, nous volons vers les cimes et les hauts plateaux dans de légères cabines suspendues à un fil. Edouard Rod serait probablement amené à faire un deuxième peccavi après s'être insurgé contre les pylônes qui jalonnent nos gorges et nos forêts. Il aurait dû convenir qu'il est bien agréable de gagner en quelques minutes des altitudes qu'on ne peut atteindre qu'après deux ou trois heures de pénible grimpée. Surplomber des abîmes au fond desquels roule un torrent, dominer les faîtes des sapins et des mélèzes dont les racines s'accrochent aux roches escarpées est plus impressionnant que de s'engager dans la nuit d'un tunnel, même pour en ressortir sur un hardi viaduc.

★

Une des moins connues encore des régions rendues accessibles par le téléphérique est le vaste plateau qui se déroule au-dessus de la

vallée du Rhône entre Rarogne et Viège. Les cabines argentées voguent d'abord sur le paysage quasi dantesque de la dépression taillée par le Mühlebach dont les eaux écument dans leur lit pierreux. Elles s'élèvent sur cette nature morte, ponctuée de place en place par un arbre, posté en vigie tourmentée sur quelque replat, et qu'on a la sensation de frôler au passage, quand subitement, un pylône franchi, un monde nouveau s'ouvre. C'est un imposant amphithéâtre de verdure, adossé à des hauteurs très boisées dont les ondulations se développent de 600 à 1000 mètres au-dessus de la vallée.

Ce magnifique belvédère, couvert par notre tardif printemps d'une flore singulièrement riche, fait face à la chaîne sauvage et ravinée, farouche et déchiquetée des hauts sommets que domine le pic menaçant du Bietschhorn, vision d'une intensité hodlérienne. La présence de l'homme ne s'y manifeste que par quelque route solitaire, dont le ruban gris, aminci par la distance, effleure légèrement, comme une caresse, les rugueux soubassements de ces pyramides colossales.

★

Quelques villages se disséminent parmi les prés, les uns agglomérant leurs maisons brunes autour d'une vaste église blanche, les autres dispersés en groupes sur les pentes. Leurs logis alpestres, analogues en ceci à ceux des villes, abritent souvent plusieurs familles, parfois jusqu'à neuf, sous leurs amples toits rugueusement ardoisés. Le plus en aval du fleuve, vu de ces hauteurs en perspective cavalière, est celui d'Eischoll qui acquit quelque notoriété pour avoir vu la mort de la bête qui terrorisa longtemps le Haut-Valais et fit si fortement travailler les imaginations. Ce fauve, devenu légendaire, pâture des faits-divers de la presse, sujet inépuisable de reportages, sortit un soir du bois touffu qui pousse vers le village une pointe sombre et se mit à rôder autour d'une maison, fortuitement habitée par un braconnier dont le fusil clandestin mit fin à l'aventureuse existence du monstre.

Il avait choisi sa dernière retraite dans une région des plus longtemps hantées par ses congénères. Jusqu'en 1830, le loup et l'ours, suprêmes figurants du romantisme alpestre, s'étaient cantonnés sur ce plateau. Les villages protégeaient par des clôtures spéciales leur bétail contre leur rapacité.

Nombre de maisons s'entourent de jardins fruitiers, méticuleusement entretenus. A Unterbæch, terminus du téléphérique et station inférieure du monte-pente, des chalets neufs et un bazar marquent la fin d'une longue existence à l'écart du monde, mais l'église s'orne encore, parant gracieusement sa blanche nudité, de trois de ces

grands autels polychromes aux colonnes enguirlandées, sortis si nombreux, au XVIIIe siècle, des ateliers des Ritz, avec la profusion de leurs figures pieuses.

★

Le contraste des deux paysages, le sauvage et l'idyllique, le stérile et le verdoyant, est ici particulièrement opposé. De toutes parts, les eaux ruissellent sur les flancs du Bietschhorn, y creusant des entailles profondes. Sur le plateau, elles se cachent sous les hautes herbes. Ici, le travail des eaux semble se faire d'une main plus douce. Il y a d'innombrables millénaires que le glacier du Rhône, modeleur de cette églogue alpestre, se retire sur ses positions actuelles. Il n'en rabota pas moins la crête qui sépare le plateau en deux versants, le second incliné vers la vallée de la Viège que regardent de leurs fenêtres les villages de Zeneggen et de Tœrbel, reliés par des sentiers cheminant de forêt en forêt, d'alpage en alpage, face aux grandes terrasses dont les inférieures sont escaladées par les plus hauts vignobles de Suisse. Leurs ceps montent à 1200 mètres d'altitude vers le clocher effilé de Visperterminen.

Encore une exploration accomplie par la très sympathique Murithienne sous l'experte direction de M. l'abbé Mariétan qui ouvre les secrets du Valais à ceux qui sont dignes de les connaître.

2 juin 1954.

Vallées perdues

Y en a-t-il encore ? Existe-t-il une parcelle de notre sol qui n'ait été foulée par un pied humain ? Il est des lieux inhabités, il n'en est plus de déserts. Ceux où nous conduit le beau volume illustré dont le titre figure en tête de ces lignes [1] ont été découverts à l'âge du fer, si ce n'est antérieurement. Depuis plus de deux millénaires, des hommes y vivent, régis par des lois beaucoup plus fortes que toutes celles qui furent fabriquées à un rythme de plus en plus effréné par les régimes divers sous lesquels ils ont vécu, souvent sans en être conscients : les lois des saisons et de la terre.

★

Trois vallées valaisannes, celles de Tourtemagne, de Binn et de Lœtschen se sont ouvertes plus tardivement que les autres à la curiosité des touristes à cause de leur accès un peu moins aisé. Leur découverte ne s'est pas faite sans publicité. Eventrée par la ligne transalpine de Berne à Brigue, la vallée de Lœtschen, séparée de celle du Rhône par un long couloir aride, balayé par les avalanches, célébrait dans l'intimité, le dimanche suivant la Fête-Dieu, une procession où les hommes portaient les uniformes décoratifs du temps des Bourbons de Naples et où les femmes, agenouillées devant les images, semblaient détachées des vieilles nativités de Memling. Ce spectacle a passé en cartes postales et en affiches. Cessant d'être ignoré, il a perdu de son ingénuité. Une route carrosable a remplacé l'ancien chemin muletier. Elle s'arrête au dernier village, Blatten, dont les maisons de bois noirci sont juchées sur des rochers de granit, comme un troupeau de chèvres. Dans un site formant amphithéâtre naturel et qu'il suffit de fermer par deux rangées de planches pour en faire une

[1] *Vallées perdues :* Tourtemagne, Binn, Lœtschen. Editions Spes, Lausanne.

salle de spectacle, les villageois jouent *Macbeth* et *Hamlet*. Ces représentations, filmées pour les Etats-Unis, défilent sur l'écran des salles de Chicago et Cincinnati. Pour le public américain, le moment le plus drôle est celui où les spectateurs, surpris par une ondée, ouvrent tous ensemble leurs parapluies.

Le Prieur Siegen, de Kippel, est le conservateur diligent de ce musée du folklore. Il nous explique ce qu'il fut et ce qu'il en reste. Le paysage, fort heureusement, est indestructible. L'ouvrage dont il est question ici nous en montre d'excellentes photographies. Pour ce qui est des mœurs, il faut s'en référer à des dessins à la plume, car les scènes de genre s'estompent dans le passé et l'artiste doit les recréer.

La civilisation se modifie, ce qui est une loi de la nature. De celle qui subsista jusque vers le milieu du siècle dernier, alors que le Lœtschen cessa lentement d'être une des contrées les plus inexplorées de Suisse, on protège précieusement les vestiges. On les rencontre dans les inscriptions pieuses des anciennes demeures, fleuries d'œillets, dans la salle communale des villages où des peintres rustiques ont fait des portraits des notabilités, à la cure de Kippel, où se trouve le rôle des armoiries des familles de la vallée, curieux monument d'héraldique paysanne, née des marques de famille, ces signes hiéroglyphiques qui servaient et servent encore de titres de propriété et à désigner, par affichage au pilier public, les gens de corvée.

Quant à l'art rustique, il fut représenté jusqu'à l'arrivée de la locomotrice à Goppenstein, par des lignées d'artisans qui sculptaient dans le bois des coffres et des coffrets, menuisaient de belles tables massives, des berceaux et des rouets. Les antiquaires en ont fait leur beurre. Il en reste encore suffisamment pour orner les maisons que leurs habitants font visiter comme des témoins de ce qui fut.

★

Dans la vallée de Tourtemagne, la seule qui échappe encore complètement au trafic routier, le décor de la vie a peu changé, car il ne joua jamais un grand rôle.

On pense à ce petit pays endormi sous l'épaisse couche de neige qui ensevelit tant de discordances et restitue à la Suisse les grandes données de ses paysages ; Tourtemagne est retombé dans son isolement, dans son état d'hivernage. La vie s'en est retirée, aucun toit ne fume. L'homme, occupé ailleurs, laisse faire la nature. Il reviendra quand la terre aura besoin de lui. Cette vallée d'estivage n'a pas le sédiment d'une vieille culture : ni costume, ni folklore, ni architec-

ture. Tout porte la marque utilitaire et pratique des établissements temporaires, mais la nature que ne dérègle aucune intervention étrangère à ses lois éternelles, a gardé des beautés inviolées qui font de Tourtemagne une petite réplique du Parc National. Des bisses, contemporains des hommes du Grutli, de petits ponts de bois, sur lesquels veillent de vieux crucifix pathétiques, attestent la continuité d'un habitat pastoral point encore troublé par la poussée touristique. Il n'y a point d'autre attraction ici que les ascensions nombreuses auxquelles le modeste hôtel de Gruben sert de quartier général. « Pourvu que cela dure ! »

L'ouvrage consacré avec beaucoup d'amour pour la chose aux vallées perdues n'est pas seulement un livre à présentation soignée : il entend guider aussi l'excursionniste vers les sommets.

★

Plutôt qu'une vallée perdue, celle de Binn est une vallée cachée. Elle s'ouvre obliquement à Grengiols par une faille étroite, taillée d'un sentier, mais le car postal y mène en été par les terrasses verdoyantes qui s'étagent entre Fiesch et Ernen d'où l'on y arrive par un puissant portail de rochers. Ce quartier alpestre bien clos pousse ses ramifications vers la frontière italienne où conduisent une série de hauts cols, gardés avec vigilance pendant la dernière guerre. Binn fut un petit « réduit » dans le Réduit.

C'est probablement d'Italie que lui vinrent ses premiers occupants, dont on a trouvé les tombes, creusées quatre siècles avant notre ère. Etablis dans ces solitudes, ils n'en bougèrent guère et demeurèrent longtemps sans relations avec leurs futurs compatriotes valaisans. Les gars du pays conservèrent l'habitude de repasser les cols et les plus anciens visiteurs de la vallée parlent d'un certain *Albergo alpino*, à l'alpe Veglia, où les jeunes Binnois retrouvaient, au son de l'accordéon, des filles aux yeux noirs. Ces découvreurs de la vallée ne furent pas des touristes, mais de savants minéralogistes, attirés par les cristaux. Il en existait un gisement fameux, si scintillant qu'on l'appelait le palais des fées. Les savants y pénétraient avec respect, mais ouvrirent la voie à des pionniers plus utilitaires qui exploitèrent le gisement à la mine. On parle maintenant d'une perforatrice motorisée. Les fées ont pris la fuite.

Leur palais profané se trouve loin des lieux habités. Ceux-ci sont particulièrement charmants : une série de hameaux noirs, groupés autour de leurs chapelles blanches. Les Binnoises furent à la page

bien longtemps avant leurs sœurs plus évoluées du bas-pays : elles fument depuis deux siècles ; elles le faisaient au rouet, à la cuisine, aux champs, à la fontaine, sur les chemins, en allaitant. Mais c'est dans la pipe qu'elles trouvaient leur plaisir.

Elles passèrent ensuite au cigare, grâce aux contrebandiers, vraisemblablement. Aujourd'hui, nous apprennent les textes de *Vallées perdues*, il ne reste plus que deux ou trois vieilles pipes, à titre folklorique pour les photographes : des essais avec la cigarette ont été tentés, sans esprit de suite.

La vallée est retournée à sa poésie agreste. Il n'en est guère qui procurent de plus pures impressions.

25 juillet 1947.

Après la Procession : Grenadiers de Kippel

Promenade au Lœtschental

La „Vallée de la Lumière"

On ne peut écrire du Lœtschental sans adresser une pensée reconnaissante à M. Daniel Baud-Bovy pour la place que, voici un quart de siècle, il fit à cette vallée encore solitaire dans son admirable ouvrage : *L'art rustique en Suisse,* édité par les soins de *The Studio* de Londres, une des revues artistiques les plus justement célèbres des deux mondes. Lorsqu'il pénétra, vers 1905, dans ce repli des Alpes, il se crut transporté dans une Suisse du XVIIe ou du XVIIIe siècle. Elle n'était parcourue que par un chemin muletier, en partie dallé. Une auberge d'alpinistes existait parmi les mélèzes du merveilleux parc naturel de Fafleralp qui s'achève dans les moraines et les glaces de la Lœtschenlücke. A Kippel, le village principal, les rares touristes logaient chez le prieur. Le modeste hôtel de Ried n'abritait guère que les ascensionnistes audacieux qui voulaient tenter la périlleuse escalade du Bietschhorn, dont le vainqueur, le vieux Peter Siegen, qui vivait encore, montrait de sa longue-vue le chemin qu'il avait choisi pour atteindre le sommet avec Leslie Stephen.

Déjà, s'agitait la question d'une route. « Nous ne savons ce que nous aurions à y gagner, mais nous savons bien ce que nous aurions à y perdre », disait-il. En 1916, c'est encore le chemin muletier que nous suivons pour monter à Kippel, le dimanche après la Fête-Dieu, pour assister à la procession conduite par les grenadiers en pantalon blanc, habit rouge, coupé à la française, les basques brodées d'or, la poitrine barrée de larges courroies de buffleterie blanche, reliques précieusement conservées des services étrangers.

Mais déjà, depuis deux ans, la ligne du Lœtschberg coupait à Goppenstein l'étranglement fermant la vallée ; déjà, la concession était demandée pour une route carrossable. Là où le messager postal, coiffé de son large chapeau de toile cirée (cuir bouilli), attendait avec ses deux mulets le courrier, stationne l'automobile qui prend voyageurs, lettres et colis pour Kippel. Ici, une seule maison de

pierre, toute neuve, faisant tache parmi les maisons de bois, posées sur le sol comme un vol d'insectes bruns, autour du clocher blanc de l'église.

★

Que reste-t-il trente ans plus tard de ce petit monde où tout avait la force que donne l'homogénéité ? Plus qu'on ne le pense, plus qu'on ne pouvait l'espérer. Dans leurs cinq villages de Ferden, Kippel, Ried, Wiler et Blatten, les huit ou neuf cents Lœtschards vivent soumis aux lois de la nature alpestre, plus fortes que la dynamite qui perce les tunnels. Quelques maisons neuves mêlent leur bois clair et frais aux teintes brunes et chaudes des autres. Chacune s'orne, selon la tradition, de l'inscription pieuse qui, gravée sur la poutre de mélèze, appelle la protection divine sur ces demeures perpétuellement menacées par les forces élémentaires. Ces incessants périls d'avalanches, d'éboulements, d'inondations, d'incendies sont encore figurés, avec une exquise naïveté, sur les ex-voto de la chapelle de Kühmatt. C'est la lutte contre les puissances hostiles : l'arbre foudroyé sur le bûcheron ; le pont qui s'effondre, entre deux parois de rochers, sous les pas du mulet ; le sentier qui s'éboule. Pendant la prière du soir et toute la nuit qui précède le dimanche, l'antique lampe de pierre s'allume encore au village de Ried, alimentée par du beurre. Elle ne s'éteignit pas pendant toute la guerre. Cette lumière est le signal de l'angoisse et de l'espérance de certains hivers où le risque d'avalanches est sans cesse suspendu au-dessus des villages.

La réalité de cette menace est inscrite sur les flancs striés des montagnes où les glaciers suspendus se retirent sur leurs immenses sculptures. Aucun barrage ne rompt encore le cours torrentueux de la Lonza qu'on peut remonter, de Kippel à la Fafleralp, sans autres rencontres que celles des piétons et des animaux de bât. Dans les fenils égrenés le long de la route, les faucheurs enfournent leur fenaison. L'homme disparaît sous la masse de son fardeau odoriférant ; il gravit une échelle, atteint le toit dans lequel une ouverture pratiquée par le déplacement des ardoises, permet de jeter les bottes de foin.

Les changements qu'apporte la civilisation technique ne sont pas encore sensiblement apparents dans cette vallée qu'effleure maintenant une grande ligne internationale. Tant que l'industrialisation n'y montera pas, l'harmonie de l'homme et de la nature ne sera pas troublée. La population qui ne se mêle encore d'aucun élément étranger y reste solide et grave ; les femmes y ont une dignité frappante, soit qu'elles portent leur vêtement de travail, aux lignes si sobres, soit

qu'elles se parent de leurs costumes dont les couleurs s'opposent avec une violence où l'on veut voir l'influence de l'art italien, introduite par les constructeurs de ces autels villageois aux colonnes torses, rutilantes de dorures enlacées d'une ornementation florale multicolore. La rupture d'un isolement séculaire se manifeste surtout par la perte lente des traditions de l'art rustique. Certains artistes, épris de pittoresque facile, cherchent à les perpétuer en les mettant au goût du jour, ce qui est la façon la plus efficace de leur faire perdre leur caractère.

★

Le vieux Peter Siegen, auprès duquel M. Baud-Bovy allait souvent s'asseoir sous l'auvent, lui disait que jadis la vallée s'appelait le Lichttal, la « Vallée de la Lumière ». C'est bien ainsi qu'elle apparut aux membres de la Murithienne qui en firent samedi et dimanche le but de leur excursion d'été, dirigés par l'abbé Mariétan, qui connaît comme personne les chemins non battus du Valais. Le Prieur Siegen — admirable silhouette de vieillard aux traits fins, illuminés d'un regard plein de bonté — voulut bien nous accompagner dans cette pérégrination dont la seconde journée fut consacrée aux alpages, ces miniatures de villages qui se succèdent sur les plateaux de la rive droite, face à l'impressionnant Bietschhorn, et où les femmes et les enfants s'installent pour l'été, occupés aux soins des troupeaux, tandis que les hommes vaquent dans la vallée aux travaux des champs. La « Vallée de la Lumière » avait un de ses grands jours de splendeur alpestre.

6 juillet 1949.

Les tanks contre les pins

Abstraction faite du Parc National, trois de nos sites forestiers sont des pièces particulièrement précieuses de notre parure végétale. Elles nous seraient sacrées si notre temps n'accordait à l'utilitaire une place inhumaine, parce que dépourvue d'âme. Ce sont la châtaigneraie de Castasegna, la forêt d'arolles du glacier de l'Aletsch et la pinède de Finges. La première est grisonne, les deux autres valaisannes. La châtaigneraie incline vers l'Italie ses clairières où les puissantes ramures des arbres mettent des ombres légères ; elle est majestueuse et aérée, silencieuse et profonde, spacieuse et noble, imprégnée de senteurs végétales, toute peuplée de divinités sylvestres. Les arolles de l'Aletsch frangent de leurs sombres verdures le plus grand de nos paysages glaciaires. Leurs formes dramatiques s'accordent avec l'aspect tumultueux de l'immense coulée immobilisée dans son lit rocheux. Ici, la vie côtoie la mort ; de la masse gelée, on passe sans transition sur un sol tiède ; on baisse les yeux sur un chaos crevassé, on les lève vers des cimes vertes, gonflées de sève.

Un tiers de ce temple forestier avait été débité en planches et en fagots quand on s'avisa de préserver le reste. Ce qui a été préservé dut encore être défendu contre le génie militaire qui projetait de faire de ce paysage alpestre une place d'exercice pour les tirs contre avions.

★

Pour bien voir la pinède de Finges, il faut monter à Loèche-la-Ville d'où elle se déroule dans toute son ampleur, à travers la vallée élargie, bosselée des collines formées par le vaste éboulement préhistorique descendu des montagnes qui dominent Miège, et striée par le cours ramifié du Rhône, roulant ses flots gris entre des berges de cailloutis et des plages de sable. Paysage vaste et grandiose qui fixe magnifiquement un des aspects primitifs du fleuve, avant qu'il ait été

endigué. Il tire sa beauté de son eurythmie végétale. Parmi toutes nos essences, le pin sylvestre se distingue par l'harmonie de ses formes. Nulle part on ne le rencontre plus heureusement groupé que sur ce sol où il présente alternativement la masse de ses dômes dans les bas-fonds et le profil de ses ramures fines et fortes sur la crête des collines.

Tout ce territoire forestier est en perpétuel travail. Il offre sans cesse au monde végétal des terrains neufs où il prend pied, de sorte que l'éternel renouvellement de la forêt y est plus apparent qu'ailleurs et qu'on y suit pas à pas le pouvoir conquérant de la vie.

Notre manteau végétal a subi de rudes atteintes ces dix dernières années. La guerre nous l'a légué tout troué. L'ère des grands abattis ne semble pas terminée. On y a pris goût. C'est comme une frénésie. Hier, c'est parce que nous manquions de charbon ; aujourd'hui, parce que les remaniements parcellaires exigent des surfaces planes. A se promener dans la campagne, on dirait qu'un cyclone a passé sur le pays.

★

Finges, on le sait, est menacé d'être transformé en place de tir. Le chemin de fer avait respecté notre grande pinède : la route qui la traverse, loin de nuire à sa beauté, l'a rendue plus accessible. Un morceau de notre patrimoine national va-t-il encore être sacrifié par ceux qui s'en sont solennellement proclamés les défenseurs par ce message fédéral du 9 décembre 1938 « concernant les moyens de le maintenir et de le faire reconnaître » ? Tant de promesses ont été formulées et violées que nous ne combattrons avec succès contre une profanation nouvelle que si l'instinct national se réveille à temps.

Il s'agit de raser la forêt le long du Rhône entre la Souste et les collines sur une longueur de quatre à cinq kilomètres et sur une largeur de 500 mètres. Cette entaille gigantesque serait transformée en place d'exercice pour tanks et engins blindés, avec baraquements à Finges et le long du fleuve. Pour justifier ces installations, on déclare ces terrains « incultes et pierreux ». L'inspecteur forestier cantonal répond que ce sont des terrains en train de se boiser naturellement et qui, en vingt ans, seront devenus une grande pinède. C'est précisément une des beautés de cette forêt que ce reboisement naturel sur des terrains formés par l'érosion.

Mais l'administration militaire a encore jeté son dévolu sur le val boisé de l'Illgraben, qui forme la partie supérieure de la forêt, entourée de l'immense cirque de ce nom. Cette partie de la sylve deviendrait une place de tir pour canons de 75. L'Illgraben est le

plus grand cirque d'érosion des Alpes ; ses roches sont très poreuses, s'imbibent d'eau et se désagrègent par le gel. Emplacement mal choisi, disent les géologues, pour des tirs d'artillerie qui augmenteraient les risques d'éboulements et d'inondations.

Au demeurant, rien n'est plus inflammable qu'une forêt de pins. Ces arbres résineux, croissant dans des terrains secs, brûlent comme des torches. En bonne logique, l'artilleur devrait être accompagné ici du pompier.

★

Sans doute, les communes voisines ne verraient pas sans déplaisir la transformation d'une partie importante de la forêt en camp militaire. Les politiciens locaux font valoir auprès de qui de droit des arguments qui peuvent peser dans les décisions finales de plus de poids que les immatériels. Mais la beauté de la Suisse est un patrimoine commun et non une propriété particulière, exploitable pour le profit de quelques-uns. D'ailleurs, les intérêts locaux qu'on fait valoir sont des plus illusoires. Pense-t-on que les touristes afflueront dans la région de Sierre pour voir évoluer des tanks sur les rives ravagées du Rhône ou pour entendre les échos des tirs d'artillerie se répercuter parmi les rochers de l'Illgraben ? Le Valais protège avec raison la physionomie de ses villages. Il a raison de prendre soin de sa beauté ; il aurait tort de la laisser saccager dans le plus beau de ses paysages forestiers.

La nature et les générations humaines ont donné à la vallée du Rhône un caractère unique qui vaut au Valais non seulement une multitude infinie d'amitiés précieuses et ferventes, mais encore un revenu substantiel : celui de ses innombrables visiteurs. Déjà, il s'est banalisé à un point qui l'inquiète lui-même. Personne n'a le droit de lui demander de se fermer au progrès et de se transformer en un musée folklorique, mais les changements qu'apporte le temps ne sont pas nécessairement des enlaidissements et il y a des valeurs naturelles qui doivent être préservées avec un soin d'autant plus jaloux qu'elles sont irremplaçables. Il y a eu de tout temps des gens acharnés à les détruire. Aujourd'hui, heureusement, ils rencontrent des gens résolus à défendre notre patrimoine contre toutes les dégradations évitables.

30 mars 1948.

Délibération devant la forêt

Au village de Varone, qui couronne un cap vineux d'où la vue s'étend sur la partie la plus grandiose du Rhône valaisan, paraît s'être scellé, il y a quelques jours, le sort de la forêt de Finges. Un jeune printemps s'épanouissait sur la pinède ; d'illustres personnalités civiles et militaires contemplaient le spectacle de cette vaste conque boisée, où le fleuve noue ses bras sableux. De l'abondance du cœur la bouche parle. Tout portait au bonheur. Aussi les allocutions finales de Messieurs les Conseillers furent-elles « tout empreintes d'optimisme et de confiance » et « l'assemblée sembla les approuver sans restriction », selon les réconfortantes constatations d'un témoin. Le lendemain, le public apprenait par tous les journaux que la forêt était sauvée. Heureuse nouvelle parmi tant d'autres qui ne le sont guère.

★

Nombreuses sont les plumes qui se sont aiguisées sur cette controverse. Il faut reconnaître que la défense de ce site naturel s'est faite en ordre dispersé et dans une assez forte confusion. C'est un aveu que le civil doit au militaire. Et si, comme l'écrit M. Pierre Vallette dans *La Suisse*, « la lumière est aujourd'hui sur Finges », on pourrait ajouter qu'elle luit après une longue obscurité. Posons quelques jalons dans cette pénombre.

En juillet 1947, le service des troupes légères, à la recherche d'un terrain pour l'instruction des recrues et des cadres à la conduite mécanique tactique des engins blindés, obtient l'accord de principe, clair et net, du chef du Département militaire valaisan, pour l'établissement de postes dans la forêt de Finges. En octobre, des pistes sont établies au Rottensand (et non Rhonesand, comme tous les journaux l'ont imprimé). En novembre, les membres de la Commision de défense nationale et tous les commandants d'unités d'armée sont sur

les lieux et constatent unanimement l'excellence de l'emplacement. Les travaux sont poursuivis, contact est pris avec les communes avoisinantes et les propriétaires de terrain.

Le projet mûrit dans d'innombrables conférences, entretiens, correspondances, etc., avec la Direction des constructions fédérales, le Service de l'état-major général, le Groupement des fortifications (pour les baraques), le Commissariat central des guerres, etc., etc. La mobilisation générale de l'armée plumitive préparait le terrain préalablement pisté et inspecté. Tous ces préparatifs se poursuivaient dans l'idée que le Conseil d'Etat valaisan était renseigné. Il fallut constater avec surprise, au début de cette année, qu'il ne l'était point. Tout ce branle-bas se passait à son insu, mais comme il ne demeurait pas inaperçu du public, toutes sortes de bruits se mirent à courir, sans qu'il se trouvât quelqu'un pour les mettre au point.

★

Selon une de ces rumeurs, il était question de transformer l'Illgraben en place de tir. Elle n'était pas infondée. L'artillerie avait plusieurs fois exécuté des tirs dans cet immense cirque dont les parois rocheuses se délitent lorsqu'elles s'imbibent d'eau. Le service des troupes légères avait songé pour ses tirs à l'Illgraben, mais y renonça sur un rapport défavorable de l'inspecteur forestier Perrig.

Mais selon l'accord de Varone la forêt de Finges sera ouverte aux engins chenillés qui sont, en l'espèce, des chasseurs de chars. Croyant le Conseil d'Etat informé, l'autorité militaire fédérale a déjà tracé ses pistes dans le Rottensand, dans la partie de la forêt qui longe le Rhône, entre la Souste et les collines. Contrairement à ce qui avait été dit, cette partie du sol forestier, en train de se boiser naturellement, ne sera pas rasée. En effet, pour les exercices qu'on se propose d'y exécuter, le caractère actuel du terrain sera conservé. La structure est considérée comme idéale pour l'école de conduite et l'instruction tactique. Ses « couverts » et ses éclaircies se prêtent particulièrement bien aux exercices projetés ; chaque arbre, chaque buisson a sa valeur. Le colonel de Muralt, chef d'arme des troupes légères, s'est déclaré prêt à donner toutes garanties en ce qui concerne la conservation de la végétation au Rottensand ; il a même intérêt à ce qu'elle augmente.

Il a fallu que l'inspecteur forestier cantonal se donne lui-même comme mal informé. Le 24 février 1948 encore, dans un rapport au chef du Département militaire valaisan, il déclarait que les projets militaires feraient du Rottensand une plaine dénudée.

La visibilité partielle de ce terrain offre deux autres avantages militaires : les troupes pourront suivre, à titre de spectateurs, le travail de leurs camarades, lequel pourra en outre être dirigé par radio, de la hauteur de Varone. Les amis de la nature, réunis dans ce village avec les officiels, se sont déclarés rassurés, paraît-il. Ils étaient probablement tout aises, ayant redouté le pire. Un grain de scepticisme n'est-il pas tombé dans leur verre de l'amitié ? Ce serait la première fois que des installations militaires se feraient sans dégâts pour la nature. S'ils ont songé un instant aux abords de Chillon, peut-être un léger doute s'est-il glissé dans leur esprit. Malgré leur bel optimisme, ils ont dû se dire que la forêt ne sera plus tout à fait ce qu'elle était.

Ils émirent toutefois quelques appréhensions sur d'autres points, mais ici aussi, les brouillards furent dissipés. Pour loger des troupes, il faut des baraques. Celles-ci seront de petites idylles : un certain nombre de chalets bas et bruns, installés sur une bande de terrain découvert et qui s'incorporeront de façon très heureuse dans le paysage. Ceux qui seraient tentés d'applaudir à cet embellissement du site apprendront peut-être avec regret que ce charmant village militaire sera masqué par un rideau d'arbres, complété par des peupliers. Si ce joli camp doit être caché, vaut-il la peine de le faire si coquet ?

Quant au danger d'incendie, augmenté par le maniement de l'essence, il sera paré par une discipline sévère et des mesures de précaution qu'on n'est pas à même d'exiger des campeurs, des promeneurs et des bûcherons. Enfin, les unités motorisées disposeront d'un équipement moderne de lutte contre le feu.

★

Sous ces conditions formelles et sous la réserve expresse que la zone d'exercice des engins à chenilles devra être strictement limitée à la surface prévue à ce jour et qu'en aucun cas elle ne saurait être étendue dans l'avenir, il fut solennellement reconnu que les visées des chefs militaires ne porteraient aucun préjudice au bois de Finges. Ayant ouï les allocutions finales, tout empreintes d'optimisme et de confiance, les interlocuteurs de Varone se séparèrent contents... Chacun exprima sa satisfaction, sauf la forêt. Tout est au mieux dans le meilleur des mondes possibles, disait Candide, père d'une nombreuse progéniture.

3 mai 1948.

A propos du Bois de Finges

Le dernier mot n'est pas dit

Contrairement à une information de source militaire, récemment communiquée à la presse, le dernier mot n'est pas dit dans cette affaire de la forêt de Finges, dont il a été plus d'une fois question dans nos propos.

Aucune décision n'a été prise encore par le Conseil d'Etat du Valais au sujet des visées militaires sur ce site essentiel du pays. Les choses se sont passées comme si on avait voulu enlever le morceau en plaçant l'opinion devant un fait accompli, mettre fin à une opposition grandissante en brusquant la conclusion.

L'approche de cette menace a suscité une mobilisation nouvelle des esprits. Une requête au Conseil d'Etat s'est couverte, ces jours derniers, de signatures. Tout ce qui a un nom dans le Valais y figure : hautes autorités civiles et ecclésiastiques, personnalités politiques de tous les partis, magistrats, membres du corps enseignant, présidents des associations touristiques, artistiques, historiques, représentants des carrières libérales, artistes et écrivains, mais aussi une foule de gens qui, sans faire partie des « notabilités », comprennent la valeur du patrimoine qu'il s'agit de conserver. De Monthey à Brigue, c'est une levée de boucliers.

Comme il arrive souvent lorsque le public s'élève contre les profanations évitables de la nature, des atteintes à des sites gravés dans les cœurs, on regrette que les décisions prises par les autorités ne puissent être plébiscitées. Cette requête, signée avec un si réjouissant empressement, est un plébiscite à sa manière. Toutes les couches de la population y ont adhéré, de l'illustre professeur Piccard qui, estimant que toute la région de Finges forme un tout indivisible, « serait désolé qu'on y touchât, même d'une façon minime », aux employés et ouvriers de Chippis, des chefs conservateurs et radicaux au socialiste Dellberg, en passant par Son Excellence Louis Haller, évêque de Saint-Maurice, et Sa Révérence Nestor Adam, prévôt du Grand-Saint-

Bernard, pour demander au gouvernement de ne point permettre que la forêt de Finges devienne un camp d'expériences militaires.

« Considérant, disent-ils, que la protection de la nature est une partie intégrante de la défense des valeurs spirituelles, notre attention a été attirée par les atteintes multiples dont notre canton a été l'objet et le sera sans doute encore dans ce domaine. Aussi comme le débat actuel porte sur la question du bois de Finges, nous vous prions pour que tout soit mis en œuvre pour préserver : le cône, les bords du Rhône (Rottensand), les collines et les étangs, l'Illgraben. Il s'agit de protéger entièrement cette contrée unique en Suisse et de n'en pas céder une parcelle. Il serait absurde de contrôler l'architecture du moindre bâtiment de village et de sacrifier une surface aussi grande d'un vaste paysage qui forme une entité indivisible... Ni concessions, ni engagements ne contrebalanceront le vacarme et la présence destructrice des tanks. Pourquoi précisément et absolument Finges ? L'armée avait, l'an passé, jeté son dévolu sur l'Aletsch ; elle a pu, sans mal, s'accommoder de terrains d'un moindre intérêt. Le Valais risque de devenir un champ d'expériences militaires et industrielles. Il faut, d'une façon ferme, protéger l'âme et la physionomie de ce grand pays .»

De son côté, la Ligue suisse pour la protection de la nature, dont le comité se rend ces jours-ci en Valais, étudie un projet de faire de la forêt de Finges une réserve nationale libre, afin de sauver ce magnifique domaine forestier.

★

Rien de ce qui touche à la physionomie du pays ne saurait nous laisser indifférents. L'image de la patrie est un bien commun à tous les Suisses. Tout appauvrissement, tout enlaidissement de ce qui fait sa beauté nous rend solidaires de ceux qui luttent pour l'intégrité de notre patrimoine naturel. Les craintes des Valaisans ne sont pas chimériques ; elles éveilleront de l'écho chez tous ceux qu'inquiètent les atteintes portées si fréquemment à nos régions alpestres. Les signataires de la requête ont bien raison de dire que le Valais, en particulier, risque de devenir un champ d'expériences militaires et industrielles. La plus récente victime des chantiers est la cascade de Pissevache. Comme elle est condamnée, on a sans doute estimé superflu de conserver le rideau de peupliers derrière lequel elle tombait. Les arbres jonchent le sol pour faire place à des baraques. On s'est dit sans doute qu'il n'y avait plus qu'à jeter le manche après la cognée.

6 mai 1948.

Le Bois a perdu son mystère

Vers 1920, des ouvriers travaillant à un canal de dénivellation dans la forêt de Finges firent surgir du sol plusieurs channes remplies de pièces d'or. Un trésor était caché au plus profond du bois. Il y demeure, accessible à tous, sous une forme qui vaut mieux que l'argent : la beauté, qui est une élévation des êtres. Beaucoup de gens vivent encore sans penser que la beauté est à leur usage. Nous avons consacré à celle de notre pays des chants innombrables. Qui n'a vibré aux accents d'Amiel : « Oui, nous veillons sur toi, patrie ! » Tout nous incite à ne pas protéger que des biens matériels, mais toutes les valeurs qui nous rendent sacré le visage maternel de la Suisse. Défendrions-nous notre sol avec le même cœur s'il était sans beauté ?

On s'apprête à sacrifier à la défense armée une des plus précieuses de nos parures naturelles : le grand site forestier de Finges. En le livrant comme place d'exercices aux chars d'assaut, le gouvernement valaisan est parfaitement conscient d'abandonner un temple dont il est le gardien. Il déplore « les dégâts inévitables que les chars feraient dans un paysage unique de son espèce en Europe », déplore « que l'un des derniers refuges du silence soit abandonné au ronflement des moteurs », regrette la « présence de baraques fatalement peu esthétiques dans le voisinage d'un des monuments les plus chers de notre histoire ». Il lui serait « extrêmement agréable d'apprendre » que les troupes légères trouvent un emplacement moins dommageable pour leurs exercices. Ayant déploré tout cela, il capitule en cherchant encore maladroitement à sauver la face : il cède la forêt aux chasseurs de chars en attendant qu'ils trouvent mieux. Comme s'il n'était pas payé pour savoir, comme le dernier des pékins, qu'il n'y a que le provisoire qui dure !

D'ailleurs, les engins blindés n'ont pas attendu l'autorisation formelle du gouvernement valaisan pour s'installer dans leur territoire concessionné : ils en ont pris possession, y ont placé leurs sentinelles qui barrent le passage aux promeneurs et s'il plaisait à un des hauts magistrats valaisans de fouler les sentiers où il est encore permis de

circuler, il pourrait se rendre compte que ce n'est déjà plus au futur qu'on peut parler de dégâts inévitables. Que voudrait-on qu'un pin fît contre un char blindé ? Les effets sont en grand ceux d'un sanglier dans un fourré.

★

Cette immolation, dont nous ne voyons encore que les débuts, se comprendrait si elle était exclusivement inspirée par des raisons supérieures. Il y en a de beaucoup moins nobles et qui relèvent de la petite politique locale, électorale, de mesquines susceptibilités régionales, d'appétits excités par la présence de troupes. Rien ne serait plus erroné de croire qu'il n'y a que du patriotisme cristallin dans cette remise en nantissement « d'un des monuments les plus chers de notre histoire ».

Cette installation sous la condition de partir dès qu'on aura trouvé à se loger ailleurs fait penser à une fable de La Fontaine :

Du palais d'un jeune lapin,
Dame Belette un beau matin
S'empara . . .

Jean Lapin eut beau alléguer la coutume et l'usage : il perdit son terrier.

On a posé à l'occupant des conditions : qu'il se confine dans ce Rottensand déjà tout empoussiéré par les pistes frayées par les blindés. Une fois dans la place, où il est arrivé par une habile stratégie, il agira comme Mac-Mahon à Malakoff : « J'y suis, j'y reste ! » Entre accepter des conditions et les tenir, il y a de la distance. On en sait quelque chose à Saint-Maurice, ainsi que le rappelle *Le Nouvelliste valaisan :* « Des conditions avaient été également posées lors des installations de Vérolliez. Autant en a emporté le vent ! »

La Ligue suisse pour la protection de la nature, dont les efforts ont été appuyés par toutes les Universités suisses après avoir été encouragés et sollicités par un puissant mouvement d'opinion, offrit son concours financier pour faire du bois de Finges une réserve naturelle, analogue à celle de l'Aletsch. On lui fit la sourde oreille. Il existe une Commission fédérale pour la protection des sites. Quoi de plus naturel que de soumettre le cas à cette autorité qui sert d'organe consultatif au Conseil fédéral ? Elle eût tout au moins partagé les « sérieuses hésitations » du Conseil d'Etat du Valais et aidé l'autorité militaire à trouver un emplacement où le sacrifice eût été moindre.

Ce qu'il y a de décevant dans cet acte de reddition est du moins compensé par la réaction vive, profonde, générale, toute désintéressée, de ceux qui pensent que nos beautés naturelles sont un bien commun auquel nous ne devons toucher que s'il est démontré que leur existence même est un péril pour le pays. La jeune génération y a pris une large part, ainsi qu'on le vit à l'excursion faite sur les lieux, l'autre dimanche, par la Murithienne, qui groupe en un égal amour du terroir les Valaisans et leurs amis d'autres cantons.

Ce paysage forestier est bien unique en son espèce. Vieux royaume du pin sylvestre, dont les formes évasées rappellent son frère, le pin maritime, il étend son manteau végétal sur la région la plus grandiose de la vallée du Rhône. On foule un sol aux aspects variés. La pinède recouvre de ses ombres légères des collines provenant d'un éboulement tombé de Varone à la fin de l'époque glaciaire, alors que le glacier du Rhône s'avançait jusque vers Loèche. Des étangs frangés de roseaux reflètent toutes les nuances délicates de leur végétation aquatique, peuplée d'oiseaux rares, d'insectes connus dans toutes les régions du monde. Le Rhône, qui coule librement à travers la forêt, alluvionnant et rodant le terrain, entretient la lutte entre la vie et les matières végétales.

Le Rottensand, domaine concédé aux blindés, forme une partie du cône d'alluvions du fleuve. La végétation commence à s'y installer : petits pins aux branches déjà fracassées, genévriers, saules sortent du tapis des lichens qui forment la terre végétale en se mariant à elle. Puis c'est la montée majestueuse de la forêt vers l'immense cirque calcaire de l'Illgraben, dont les roches poreuses, gorgées d'eau, s'écoulent en un filet jaune, sinuant dans une puissante coulée pierreuse qui donne au site quelque chose de dantesque. On évoque les grandes images des époques primitives. Sur les bords de cette tranchée pélagique, les pins étagent leurs dômes de terrasse en terrasse, formant d'élégants et gracieux salons de verdure où l'on verrait se dérouler des scènes du *Songe d'une nuit d'été*, passer Titania et son cortège d'elfes.

On a renoncé à faire de ce lieu une place de tir. Du moins, cette condition a-t-elle été posée par le gouvernement du Valais. Il suffit que le bois ait perdu ailleurs son mystère. Le seul moyen de le lui rendre, serait d'en faire une réserve naturelle. Le pays conserverait sa beauté et cette beauté lui serait matériellement plus profitable encore que les recettes escomptées par les débitants de Loèche sur la présence des militaires.

Et surtout, quand on a reçu un patrimoine comme la forêt de Finges, il faut savoir le garder.

20 mai 1948.

IV

LA CITÉ DU SOLEIL ET SA CONTRÉE

Tour octogonale et loggia au château de Villa sur Sierre

A travers champs et villages

Promenade dans la „Noble Contrée“

Notre langue, émanation du terroir, crée des noms de lieux qui sont souvent des réussites vocales. On ne comptera pas parmi celles-ci l'appellation qui se donne, de plus en plus souvent, au pays romand : la Romandie. Elle a un son de guitare, de romance sentimentale et niaise qu'il serait souhaitable de proscrire, si ce souhait était réalisable. Parmi les noms issus du sillon, des bois et des prés, il en est de larges et majestueux comme Auboranges, de parfumés comme Le Fenalet, d'harmonieux comme Derborence, de résonnants comme Javernaz, de bocagers comme Corin. Ces syllabes musicales désignent un hameau dont les maisons de bois se profilent au-dessus de la route, en aval de Sierre, à la crête d'un des vignobles de la Noble Contrée. Dans sa région médiane celle-ci est bocagère, c'est-à-dire semée de petits bois. Ici, ils sont à feuillages clairs, plutôt espacés que groupés, épars parmi les ruisseaux qui descendent des montagnes, pareils à ceux que les anciens peuplaient de nymphes et de dryades. Plus haut, ce sont, montant en gradins vers les rochers, les grands herbages, semés d'étangs, où le mélèze et le sapin se multiplient jusqu'à former les forêts profondes qui ourlent le bas des monts.

Des localités aux noms célèbres ont surgi, un peu comme des cités américaines, de ces régions hautes : Montana et ses sanatoriums, Crans qui disperse ses hôtels élégants sur le vaste plateau vert et boisé dont les larges horizons s'infléchissent vers les Alpes de Savoie. Ces créations artificielles ne sont pas encore entrées dans l'histoire, mais se tiennent dans son antichambre. On s'y sent en regardant les portraits des princes en exil, des souverains dépossédés de leur couronne, des reines de l'écran et des vedettes de sport, qui tapissent les murs d'un de ces halls élégants qui servent de rendez-vous aux gens dont les déplacements alimentent les faits divers des journaux et des périodiques illustrés. Ils n'ont pas encore gravé leur empreinte

humaine sur ce sol très anciennement peuplé. Pour la retrouver, il faut monter ou descendre.

★

En montant, on rencontre les bisses, qui sont les artères du pays. Il en est de très anciens, dont on ne voit plus que des vestiges. En reculant, les glaciers ont obligé les hommes à capter leurs sources ailleurs ; les vieux aqueducs en bois sont remplacés par des galeries creusées dans le roc et des tunnels qui perforent les obstacles, mais ces bisses abandonnés sont souvent entourés de légendes, comme celui des Fées, qui aurait été construit au temps des Sarrasins ou des païens.

D'autres, comme celui de la Rioutaz, évoquent des combats entre gens des villages voisins. Ils ne se disputaient pas l'eau seulement, mais les alpages. Les hommes de Lens et ceux d'Ayent eurent peine à fixer leurs limites. En un temps que l'histoire est incapable de fixer, ils décidèrent de trancher leur querelle en un combat singulier. Des antécédents illustres de cette manière de régler une affaire, l'histoire des Horaces et des Curiaces leur était probablement moins familière que celle de David et de Goliath. Il se trouvait que les Ayentaux disposaient d'un géant auquel les Lensards ne pouvaient opposer aucun adversaire de taille. Ils se virent nargués et bafoués jusqu'à ce que l'un des leurs se décidât enfin à relever le pompon de ses compatriotes. Le nouveau David vint à bout du nouveau Goliath non grâce à sa fronde, mais en s'approchant de lui en tordant dans ses mains une plante grimpante. Il en fit un lien dont il entoura brusquement la taille de l'athlète...

Une des belles routes modernes dont la région est sillonnée conduit au Pas de l'Ours. C'est un lieu où les gens du pays eurent l'honneur de déconfire une bande de pillards bernois descendus du Rawyl et qui n'en étaient pas à leur première expédition. Cet exploit date du commencement du XVe siècle. Les vainqueurs étaient d'excellents soldats qui peuplèrent plus tard les régiments de Courten au service de France et d'Espagne. Leur succès au Pas de l'Ours fut suivi d'un revers. Leur bannière fut conquise par les Bernois au second combat de Villmergen. L'estimant de bonne prise, ceux-ci la conservent depuis plus de deux siècles parmi leurs trophées.

★

Confortablement installés dans les moelleux fauteuils de l'hôtel *Alpina* à Crans, les membres de la Société d'histoire du Valais ro-

mand se laissaient raconter, l'autre dimanche, ces souvenirs et bien d'autres par l'aimable hôte de céans, M. Alfred Mudry, auquel succéda M. Lucien Lathion qui les conduisit agréablement sur les traces des voyageurs dont Rousseau avait frayé la voie. Le Christophe Colomb des Alpes et le Luther de la montagne, comme un écrivain anglais qualifia pittoresquement l'auteur de la *Nouvelle Héloïse*, amena ses premiers disciples pédestres dans des auberges mal préparées à les recevoir. Elles ne valaient guère mieux, à tout prendre, que celles d'Espagne, où l'on ne trouvait, disait-on, que ce qu'on y apportait. L'histoire de ce long inconfort est copieuse et variée. Il faut remonter le cours de la chronique anecdotique des voyages en Suisse jusqu'aux *Promenades dans Rome* de Stendhal pour trouver le premier des éloges décernés à l'auberge de Simplon-Village, tenue par un Lyonnais, « une des premières d'Europe ».

★

La capitale villageoise du pays est Lens dont le puissant clocher, percé d'ouvertures à colonnettes torses, construit par Ulrich Ruffiner, l'architecte du cardinal Schiner, est en partie englouti par la haute cathédrale rustique qu'on y accola fâcheusement en 1846. Il est question de modifier les dimensions de cet énorme cube, dont la sacristie conserve quelques orfèvreries remarquables. Lens est depuis près de mille ans un prieuré du Grand-Saint-Bernard, dont il forme, au cœur du Valais, une enclave ecclésiastique. La maison du prieur, construction monumentale, ouvre son porche, sommé du blason à deux colonnes du célèbre monastère alpin, sur une place pavée, entourée de maisons vénérables et qu'ombrage un très vieux tilleul, entouré d'une esplanade de pierres d'où le crieur public lit ses ordonnances. Des siècles de communauté municipale et rustique respirent dans ce petit forum.

D'autres villages s'égrènent sur les gradins inférieurs de la Noble Contrée, à la limite supérieure des vignobles. L'un d'eux, Vaas, enserre entre ses maisons un petit castel peint de fresques si ignorées qu'elles ont échappé aux yeux très informés de Hans Jenny, l'auteur du *Guide artistique de la Suisse*. Elles sont de 1576 si l'on s'en rapporte à la date peinte sous le faîte du toit. L'artiste a figuré une scène de chasse où l'on voit des cavaliers en costumes de l'époque poursuivant des cerfs, des chamois et des renards. Sur une autre façade, on reconnaît des labours. Ces fresques, qui semblent avoir été retouchées, sont de deux ans antérieures à celles, beaucoup plus connues, qui sur une maison d'Ernen nous donnent la première image connue de l'histoire de Guillaume Tell, et avec lesquelles elles pré-

sentent, à première vue, certaines analogies. Les embrasures des fenêtres ont conservé, intacte, une gracieuse décoration végétale. L'artiste a signé son œuvre du nom de Mattheus Luiter, répété sur une poutre du plafond de l'une des chambres. Il a aussi tracé, dans un cartouche, cette naïve devise : « Qui n'a ni crédit ni argent ni habit de lanne qu'il aille boire à la fontaine ». Il est bien rare qu'on en soit réduit à cette extrémité dans la Noble Contrée.

15 juin 1951.

Evocations dans un manoir valaisan

Pressés dans une salle basse, au plafond poutré de châtaignier, les adhérents et amis de la Société d'histoire du Valais romand ne furent pas peu amusés d'apprendre qu'ils étaient réunis dans l'ancienne chambre des poires du Manoir de Villa, à Sierre. « Des poires et du pain », s'empressa d'ajouter M. Conrad Curiger, qui faisait les honneurs de ce logis, entré après des fortunes diverses en possession de la charmante cité qu'entoure la Noble Contrée. Ce dernier dimanche d'octobre, une brume légère, voilant l'éclat d'un paysage somptueux, facilitait le confinement pendant une couple d'heures dans cette ravissante vieille demeure, si finement évocatrice du passé rural du patriciat valaisan. Les de Preux, les de Quartéry, les de Platéa s'y succédèrent et souvent s'y confondirent dans d'antiques logements, aménagés parmi les dépendances d'un train rustique : pièces où se conservaient les provisions, le grain, le fromage et les salaisons, vastes communs, les granges, les écuries et surtout l'impressionnant pressoir qui s'ouvre dès le porche franchi, comme l'entrée naturelle de la maison.

Le tout est transformé de façon heureuse en un relais des plus accueillants qui en occupe les pièces basses tandis que les étages supérieurs, reliés par des tourelles d'escaliers, offrent des salles partiellement meublées à l'ancienne et dont les murs sont occupés, à titre temporaire, par des toiles modernes qu'on voudrait moins lugubres. Souhaitons qu'avec le temps, elles reçoivent une décoration plus adéquate.

★

Une de ces pièces était, ce dimanche-là, fermée d'un ruban que coupa, assistée du président sierrois Elie Zwissig, Mlle Ellen Reibold de La Tour, donatrice de ce qu'elle contenait : des souvenirs de la Duchesse de Vendôme, la châtelaine de Tourronde, qui mourut à

Sierre, le 28 mars 1948. Mlle Reibold de La Tour, qui fut une de ses fidèles amies, a confié à la ville de Sierre les reliques de cette princesse, en particulier nombre de ses aquarelles, des images d'elle à diverses époques de sa vie, des lettres et autres objets.

Préalablement, elle avait présenté aux historiens du Valais romand un portrait attachant de cette personnalité qui fut définie par elle comme une des dernières grandes dames de notre époque : la princesse la plus accomplie d'Europe, ainsi que la nomma un de ses familiers. Petite-fille de Léopold Ier de Belgique et de la reine Louise (fille elle-même de Louis-Philippe), sœur du roi-chevalier Albert Ier, épouse du duc de Vendôme, elle réunissait en elle le sang royal de deux illustres Maisons. Sa beauté sculpturale, souveraine, s'alliait à une bonté constamment attentive à la joie des autres. Elle se dépensa généreusement pendant les deux guerres. Elle occupa ses loisirs au dessin et à la peinture. Ses talents artistiques nous ont été légués entre autres par deux volumes admirablement illustrés : *Fleurs des Alpes* et *Croix des Alpes*. Elle se plaisait à parcourir les montagnes de Savoie et de Suisse, avide de mouvement et de grand air. Plus tard, atteinte par des revers de fortune, elle publia plusieurs volumes dont la documentation était extraite des archives de Tourronde, sur la reine Marie-Amélie, son aïeule, sur Madame Elisabeth, sœur de Louis XVI, etc. Venue en convalescence à Sierre, elle y fut atteinte par la mort. Sa nièce, la reine Marie-José, s'était associée à la commémoration de son souvenir par un télégramme.

★

Ce fut à un passé assez récent que se consacra, en cette journée, la Société d'histoire du Valais romand, dont les réunions sont toujours empreintes de cette fine cordialité et de cette exquise aménité que retrouvent avec une joie particulière ceux qui portent le Valais et les Valaisans dans leur cœur. Sous la présidence, d'une qualité rare, de M. le chanoine Dupont Lachenal, la séance suivit agréablement son cours avec une brève et substantielle communication de Mlle Jeanne Cretton, de la Bibliothèque cantonale de Sion, sur des épisodes inédits du passage en Valais de l'impératrice Joséphine en juillet 1812. Princesse errante, l'épouse divorcée de Napoléon se rendait à Milan pour le baptême de sa petite-fille, chez son fils, le prince Eugène, vice-roi d'Italie. Elle prit la route du Simplon, voyageant sous un de ces incognitos transparents auxquels se complaisent les souverains en voyage. On n'ignorait guère la vraie personnalité de la comtesse de Saint-Alphonse, dont la venue donna maintes tribulations au préfet de Sion, Derville-Maléchard, talonné par

son chef hiérarchique de Paris, le duc de Rovigo, ministre de la police. Comme il arrive, les éléments contrecarrèrent les dispositions les plus minutieuses. Lorsque l'ex-impératrice arriva à Sion, au matin du 22 juillet, la route avait été interrompue pendant la nuit par une pluie d'orage qui y avait déversé des matériaux arrachés de l'Illgraben. Deux cents ouvriers furent dépêchés sur place par un temps épouvantable. La voyageuse s'ennuyait mortellement à l'auberge du *Lion d'Or*. Elle fut curieuse de voir une dame en grand costume valaisan. Mme de Lavallaz lui fut présentée dans les gracieux atours des dames de Sion.

Le pont jeté sur le torrent de l'Illgraben fut emporté deux fois. Une passerelle volante permit à la voyageuse de passer. Elle avait quitté Sion à 4 heures du matin. Mais à une demi-lieue de Brigue, une avalanche de boue rendait la route impraticable. Cent ouvriers, mobilisés d'urgence, jettent un pont au moment de son passage. Elle franchit ensuite le Simplon sans obstacle et arrive le même soir à Domodossola. Derville-Maléchard respira.

★

Quant aux auditeurs, ils allèrent, de leur côté, prendre l'air dans la cour à l'italienne du manoir, où le fendant brillait dans des verres posés sur les dalles. Le repas fut de venaison, comme il convenait à la saison et à l'ambiance. Agréable intermède en charmante compagnie, ouvrant les esprits à une troisième communication qui permit à M. Michel Salamin, professeur à Sierre, de développer les péripéties des luttes qui s'engagèrent en 1799 entre constitutionnels et Haut-Valaisans autour du grand-châtelain de Sierre, Pierre-Joseph de Chastonay.

Ce vieux coin de Villa, avec sa ruelle tortueuse, bordée de ces maisons encore mi-alpestres de pierre et de bois qui font place, hélas ! au béton envahisseur, était si plaisant qu'on ne s'en sépara pas sans peine. On pensait à une inscription, lue sur une façade de la cité d'Aoste : « La maison a nom : Revenez ».

28 octobre 1953.

Rêverie dans un hameau

Un des personnages de la comédie humaine — éternellement jouée dans des décors changeants — tend à se raréfier : c'est celui du misanthrope. C'était un homme que les excès de la vie sociale avaient dégoûté de ses semblables. Pour fuir les salons, foyers d'artifices, Alceste se proposait de se retirer dans le désert, c'est-à-dire loin de Paris. Pour échapper à la boutique littéraire, aux faiseurs de fausses réputations et à la sottise des parvenus, Rousseau s'en allait arboriser dans la solitude. Il a beaucoup d'émules, qui ne sont point pour cela ennemis des hommes.

Les excès de la civilisation se manifestent aujourd'hui par un grand besoin d'évasion, mais ceux qui prennent la clef des champs ne la mettent qu'exceptionnellement dans leur poche pour échapper au genre humain : au contraire, c'est pour le retrouver sous d'autres aspects. Les peuples se mêlent : qu'ils se rapprochent, c'est une autre histoire. Les progrès de la vie collective, prenant le pas sur la vie dite de société, qui passe à l'état de beau souvenir, fait de tous les humains les anneaux d'une chaîne infinie, les pièces d'un engrenage si bien assemblé qu'aucune ne peut se libérer de l'ensemble sans compromettre le fonctionnement de la machine.

Le terme même de misanthrope tombe en désuétude. Les êtres insociables du temps de Molière et de Rousseau passaient pour des originaux. Ils sont aujourd'hui dénoncés comme criminels d'Etat. C'est une autre façon de leur dire : « Sois mon frère ou je te tue ! » Le misanthrope était l'expression d'une civilisation raffinée où des régimes politiques, autoritaires en apparence, respectaient les libertés individuelles et laissaient du champ au développement de la personnalité. Nos façons de vivre, de plus en plus collectives et usinières, nous jettent dans un creuset où nous nous fondons en solidarité. On nous impose un conformisme social beaucoup plus étroit, en dépit des terminologies fallacieuses, que celui des organisations sociales plus libres où l'évolution était dans les esprits plus que dans la matière.

★

Cette civilisation nous paraît-elle plus aimable, plus belle, plus noble que celles dont nous pouvons évoquer le souvenir ? Le misanthrope est, en son tréfonds, un homme qui regrette un état antérieur. Rousseau pensait que le bonheur parfait résidait dans une humanité vivant à l'état primitif. Alceste ou même Molière, qui ne sont qu'un, éprouvait à l'égard des outrances de son temps le même éloignement que ressentent certains de nos contemporains vis-à-vis des frénésies qu'exprime le nôtre dans son art, sa littérature et les autres manifestations de son esprit. Au sonnet d'Oronte, tarabiscoté au point d'être inintelligible, Alceste oppose une « vieille chanson » dont « la rime n'est pas riche » et le style ancien :

Si le roi m'avait donné
Paris, sa grand ville,
Et qu'il m'eût fallu quitter
L'amour de ma mie, etc., etc.

Le souvenir nous en revenait, ces jours derniers, en écoutant d'autres chansons sortant des fenêtres d'un haut village du Val d'Anniviers. Plusieurs chalets noircis, aux volets bleus, en sont loués à des colonies d'écolières en vacances. Du matin au soir en sortaient d'obsédants « Youp haïdi, Youp haïda », servant de refrains à des paroles à peu près vides de sens. C'était là tout le répertoire de ces jeunes chanteuses. Pourtant, un vieil air nous chantait dans la mémoire. C'était comme une transposition alpestre de « Paris ma grand ville ». Il s'intitule *Mon hameau :*

Quand je pense à mon village,
Là-bas au Val d'Anniviers...

dont les paroles ont plus fait que tous les prospectus pour populariser ce coin de la terre valaisanne. Il est vrai que depuis que Jaques-Dalcroze le composa, le Val d'Anniviers n'est plus autant « là-bas ». Mis à notre portée, relié par des voies rapides au reste du monde, il a cessé de nous apparaître comme un lointain refuge de la nostalgie. Du moins, le sentiment prêté au villageois par le compositeur nous semble-t-il aujourd'hui un peu forcé. En retrouvant son hameau, peut-être ne se sent-il plus autant dans l'asile inviolable de son âme depuis qu'il est si facile d'en sortir et d'y rentrer.

★

Ce sont là des transformations inévitables, imposées par le temps inexorable. Tout ce que nous pouvons espérer, c'est d'empêcher de trop soudaines révolutions. Si le Val d'Anniviers, comme la plupart des hauts lieux, ne peut en arrêter le cours, il cherche à défendre son visage. Les grandes disparités l'ont épargné, bien que cette règle soit confirmée par des exceptions. L'initiative d'un hôtelier intelligent veille précieusement sur Grimentz, mais il est difficile de lutter sur toute la ligne contre l'intrusion, jusqu'aux plus hautes altitudes habitées, des *tea-rooms* et des *Kaffee-Stübli*. La langue la plus usuelle, sur les chemins touristiques, n'est pas l'indigène, malgré les Tchambrons, équivalent valaisan du Carnotzet, qui convient les hôtes à boire un breuvage plus autochtone que le thé et le café.

Ces hôtes sont invités à autre chose encore qu'à se désaltérer. Les Anniviards les engagent, avec un succès assez relatif, à la décence. Honnêtement, ils commencent par eux-mêmes. « Valaisans, Valaisannes ! affichent-ils, défendez vos fils et vos filles contre les toilettes immodestes et inconvenantes. Touristes ! Respectez le pays. Habillez-vous décemment. Pas de nudisme sur les voies publiques ! Il est interdit de se montrer sur les voies publiques en toilettes inconvenantes, offensant les bonnes mœurs ! »

L'offense est aussi pour le goût, tant il est vrai que l'esthétique d'une villégiature alpestre n'a rien à gagner à des torses nus, étalés autour d'une table à thé et de shorts sautillant sur le pavé des villages. Mais un heureux concours de circonstances a préservé le Val d'Anniviers d'une profanation qui n'aurait pas été que passagère. Au début de ce siècle, une concession fut accordée à un chemin de fer qui de Sierre atteignait Zinal et continuait « après avoir traversé les beaux bois de mélèzes et les pâturages », comme s'exprime un ancien guide, en longeant le glacier de Durand, pour atteindre Zermatt en un tunnel. De Vissoie un funiculaire était projeté pour Saint-Luc.

C'était là un des derniers effets de la fièvre ferroviaire. La Confédération a fait l'économie d'une nouvelle ligne à racheter. Et les cars jaunes de la poste valent bien le rail et la crémaillère. On peut se demander seulement comment il se fait que leurs braves chauffeurs s'expriment avec un accent tudesque dont on chercherait en vain la réciprocité sur les parcours desservis dans les terres de la majorité linguistique.

31 juillet 1949.

Vissoie, vieux bourg alpestre

Quittées par les touristes, les vallées du Haut-Rhône sont parées de leur somptueux manteau d'automne. Les peupliers qui forment un portique à celle d'Anniviers, élancent sur le flanc de la montagne six gerbes incandescentes. Sur le clocher argenté de Vissoie, les petits bouleaux apportés par le vent font scintiller leurs feuilles d'or. Dans le pâturage où s'étagent les vaches noires, gardées par des fillettes en bleu, le soleil déploie ses féeries. Il fait resplendir comme un vitrail ces humbles scènes de la vie rustique.

Délaissée par ses hôtes d'été, la vallée n'est pas solitaire, ce dimanche. Les cars jaunes de la poste ne circulent pas à vide sur la route améliorée pour les besoins du grand barrage qui fermera l'extrémité du val de Moiry et où, sur les pentes rocheuses que dominent les glaciers, se superposent les longs baraquements d'un village qui a introduit un coin du Tibet dans ce paysage alpestre. Cette petite lamaserie, construite au-dessus de la végétation, est suffisamment écartée de l'ambiance pour n'y pas faire tache, ce dont il faut louer les dalaï-lamas qui l'ont édifiée.

Sur la place de Vissoie, où les chalets noircis sont côte à côte avec des façades moins autochtones, il y a « de la voiture », comme on dirait en des lieux plus encombrés. Les Valaisans promènent leurs plaques et leurs familles sur ces routes nouvellement soutenues par les modernes fortifications du génie civil. A l'entrée de la gorge sauvage des deux Pontis, une petite chapelle blanche est abandonnée au bord du vieux tracé [1], remplacé par un beau tunnel supplémentaire.

Pour ce qui est du mulet, il semble bien avoir fait son temps. Les derniers types de l'espèce sont peut-être destinés à nos parcs zoologiques. Il est singulier de penser qu'il fut un âge où le bruit de leurs sabots était seul, avec le murmure de la Navizence, à animer le chemin raboteux de la vallée. Lorsque Tœpffer et son pensionnat frappaient les cailloux de la route de leurs semelles ferrées et de la

[1] Une nouvelle chapelle a été érigée depuis en bordure de la route actuelle.

pointe de leurs longs bâtons, la roue cerclée de fer ne faisait pas encore grincer les ornières.

Sur la place de Vissoie, parmi la population qui s'ensoleille, un petit vieux circule de groupe en groupe. Cent ans et dix mois ne semblent pas peser sur ses épaules. C'est Frédéric Kittel, ancien forgeron, qui se souvient d'avoir construit la première carriole de la vallée. Ceux qui, comme lui, peuvent chanter leur chant séculaire, ont vu de plus grandes transformations que les hommes de tous les temps. Frédéric Kittel a passé du mulet convoyeur à l'hélicoptère, et peut-être n'a-t-il pas encore tout vu, car il ne semble pas pressé du tout d'aller rejoindre ses ancêtres dans le petit cimetière qui surplombe le lit profond de la Navizence, devant l'église du bourg. Tout à l'heure, il sera fêté comme un témoin historique par la Société d'histoire du Valais romand, réunie dans le chef-lieu d'Anniviers, ce beau dimanche d'octobre. Il avalait d'un robuste appétit sa viande séchée, son tournedos, dégustait vaillamment son vin de la Raspille et humait avec plaisir la fumée du tabac noir de sa cigarette. Juché sur un trébuchet, il fit à l'assistance le plaisir de la régaler d'un petit discours au nom de la vallée.

★

Il n'y a qu'un demi-siècle que cette petite capitale alpestre a été érigée en Commune par le Grand Conseil valaisan, mais huit siècles au moins qu'elle forme le centre administratif de la vallée. Au-dessus de ses toits de grosse ardoise, s'érigent depuis le haut Moyen Age, les tours de ses vidomnes qui administraient le pays au nom des comtes de Savoie, puis du Chapitre de Sion, avant que, l'évêque étant devenu le seigneur le plus influent du Valais, la haute et basse juridiction fût administrée par eux au nom du suzerain. La charge devint héréditaire, passant des Challant aux Rarogne, et cela jusqu'au moment où des différents survenus entre le vassal et le suzerain, firent revenir le fief à la mense épiscopale. Jusqu'à la fin de l'ancien régime, un châtelain à terme succéda au vidomne.

Les vicissitudes de ce vidomnat furent agréablement contées par M. Georges Sauthier, après que M. Alfred Comtesse, Dr ès sciences, qui présidait l'assemblée en lieu et place du président M. le chanoine Dupont Lachenal, eut apporté à Vissoie les vœux des historiens. Ceux-ci goûtèrent comme il se devait le judicieux et spirituel salut du président de la commune qui les remercia de rendre la patrie mieux connue pour la faire mieux aimer.

★

Une autre image de la vie séculaire de cette communauté alpestre fut illustrée par le R. P. Alexis Vianin : celle qui se reflète dans la Confrérie du Saint-Esprit d'Anniviers. Au milieu du XIIIe siècle, on ne parlait pas encore de politique sociale, mais la chose se pratiquait efficacement par des associations pieuses de personnes des deux sexes, qui consacraient une partie de leur temps aux œuvres de charité. La Confrérie d'Anniviers est la plus ancienne du Valais. Dirigée par des prieurs, puis des procureurs et des métraux, elle percevait des redevances en froment, en séracs, en fromages, ce qui représentait l'argent de ce temps où il était rare. Le produit de ces primes servait à venir en aide aux pauvres. Convoquée au son de la cloche, la Confrérie tenait séance le lundi de Pentecôte, jour de sa fête patronale. Elle possédait des vignes, des maisons, des moulins. La Révolution amena sa suppression, mais elle renaquit en 1821 pour subvenir aux frais du culte. Cette AVS bien avant la lettre, rendit de précieux services à la vallée qui ne formait alors qu'une seule paroisse.

Surgissant de la double évocation de ce passé, le relief du bourg s'accuse plus nettement, groupé autour de ses deux collines, celle que surmonte, dans le rideau de ses mélèzes au vert pâlissant, la chapelle blanche aux fenestrages jaunes qui prit la place du château dont nulle image ne s'est conservée, et celle que domine le rugueux cube de pierres de la tour des vidomnes, dressée au centre stratégique et économique de la vallée, protégeant et dominant le groupe pressé des hautes maisons, dont les fenêtres regardent du côté d'Ayer et du côté de Grimentz et dont les murs étaient assez épais à la base pour défier les offensives des vieilles armes de siège.

22 octobre 1954.

V

CAPITALE FÉODALE ET VIVANTE

Peupliers près de Saint-Léonard

Images valaisannes

Depuis quelque temps, les Sédunois illuminent l'église de Valère. Par une de ces chaudes nuits d'été, qui dans le climat sec de la vallée du Rhône prennent une splendeur presque orientale, le spectacle est d'une qualité rare. Posée sur son immense piédestal de roc, qui demeure invisible, l'église-forteresse est comme suspendue dans l'espace. Aucun détail de ses formes robustes et massives ne se perd. Et pourtant, la vision est irréelle et touche au symbole. Ce qui resplendit entre ciel et terre, ce n'est plus la vieille résidence épiscopale, mais l'éternel refuge des âmes. Les grandes masses noires des montagnes encadrent magnifiquement cette lumière d'espérance qui luit au-dessus d'une cité dont le nom prend alors une résonance religieuse.

De jour, les deux collines de Sion reprennent leur aspect farouche et guerrier. On vient de fort loin contempler les deux pitons volcaniques du Puy. Valère ne peut lutter avec les beautés architecturales et polychromes de Notre-Dame du Puy, mais le paysage alpestre dont l'église valaisanne est le centre est un des plus beaux qui soient. Nulle part en Suisse, la montagne n'y présente une alliance si heureuse de grandeur et de grâce, d'humanité et de sauvagerie, de culture et de stérilité. Une vieille chaleur humaine flotte partout sur le granit.

Dans son enveloppe rugueuse, l'église fortifiée des évêques de Sion renferme de charmantes fleurs de civilisation. Ses murailles massives abritent une délicieuse madone de l'école de Sassoferrato, dont la grâce rappelle la proche Italie. On n'y voit plus le grand Christ pathétique du XVIe siècle qui étendait ses bras douloureux dans une chapelle latérale, mais on y admire toujours les belles fresques armoriées du chœur et de la nef, conservées depuis des siècles dans la fraîcheur de leurs couleurs, grâce à la sécheresse du roc sur lequel l'édifice pose ses assises. Celle du chœur a un caractère nettement féodal : c'est une transposition religieuse du décor d'un tournoi, un sujet de tapisserie traité en fresque, selon la coutume de l'époque

où, pour des raisons d'économie, on faisait peindre sur le mur ce qu'on aurait voulu y faire broder en tentures.

Les évêques étaient les souverains temporels du pays. Leur église est encore entourée d'une partie des bâtiments de leur cour. Ils renferment aujourd'hui un musée qu'on ne devrait pas manquer de visiter, parce qu'il en apprend plus long sur l'histoire valaisanne que bien des livres.

Ce rocher abrupt, coupé de terrasses où croît une herbe maigre et poussiéreuse, où les vignes se chauffent au soleil réverbéré par la pierre que couronnent les ruines déchiquetées de Tourbillon, hantées par les chèvres, est une sorte d'îlot sicilien au milieu des Alpes. Le grenadier et certaines variétés d'agaves y poussent en pleine terre, bravant la rigueur des hivers.

La grande image du cardinal Schiner domine encore ce paysage héroïque. Son intime ennemi, Supersaxo, s'était construit, en trafiquant de son influence politique, un beau palais au pied de la résidence épiscopale. C'est aujourd'hui la maison de Lavallaz. L'escalier par lequel on monte à la grande salle porte, sculptées dans la pierre, de cruelles caricatures du rival du seigneur de ces lieux. C'était un humaniste. Il recevait ses affidés et les ambassadeurs étrangers sous un admirable plafond sculpté dans l'arolle sur lequel le Moyen Age sourit à l'aube de la Renaissance. Au centre d'un grand ciel bleu et étoilé, entouré de rosaces sculptées dans le bois et dont les fines arabesques s'apparentent aux dentelles de pierre de l'Alhambra de Grenade, un artiste comasque a orné un pendentif polygonal d'une image sculptée de l'étable de Bethléem. Cette scène humble et divine occupe le centre du firmament, autour duquel sont gravés en majestueuses lettres d'or les vers mystérieux de la quatrième bucolique de Virgile prédisant la venue d'un nouvel homme qui descend des hauteurs du ciel. Cette prophétie, où les chrétiens ont cru distinguer les premières lueurs de l'Etoile que devaient suivre les rois mages, a toutes les beautés verbales et spirituelles qui devaient séduire une imagination chrétienne éprise d'humanisme.

De Sion, la capitale, une grandiose avenue alpestre conduit à Loèche-la-Forte. Comme un petit San Gimignano, elle hérisse le flanc de la montagne de ses tours crénelées et rivales. La tour civile où la municipalité s'est récemment réinstallée avec un goût intelligent, se dresse en face de la tour épiscopale, détruite naguère par la fureur populaire. Puissant donjon ruiné, entouré de pans de murs puissants et effrités, elle complète et souligne magnifiquement le paysage farouche de la vallée creusée par la Dala. Elle domine la verdoyante oasis de la forêt de Finges dont les pins forment des groupes étagés, comme on les voit sur les fonds des vieux tableaux florentins. Comme Pérouse, qui fut aussi guerrière qu'elle, Loèche-la-Forte

arbore fièrement dans son blason un griffon ailé, agressif, les serres en bataille.

Derrière cette façade belliqueuse, l'idylle fleurit. Elle se cache derrière les hauts murs discrets du château de Werra, délicate et fine gentilhommière construite au XVIIIe siècle par un gentilhomme enrichi aux services étrangers. Une longue et harmonieuse façade ouvre ses volets gris sur un jardin en terrasse qui vous transporte subitement de la haute vallée du Rhône dans quelque repli béni de la Campanie. Au bout d'une allée bordée de grenadiers apparaissent les élégantes colonnettes d'un temple rustique où un Neptune débonnaire pointe son trident sur une cascatelle de rocaille ; des vases à figurines bordent cette charmille, au-dessus desquels des amandiers tordent leurs longues et fines branches, tandis que, çà et là, cette verdure se ponctue des touffes roses et argentées des tamaris.

Telles furent quelques-unes des visions valaisannes qui furent offertes, samedi et dimanche derniers, avec l'exquise cordialité du pays, aux héraldistes accourus de tous les cantons de Suisse, à l'appel de leur savant président, M. le professeur Paul Ganz, de Bâle.

27 juin 1934.

La fête du soleil

Dimanche après-midi, sur la place de la Planta, à Sion, la lumière vibrait comme sur les arènes de Nîmes. Un ciel lumineux d'un éclat provençal, magnifiait le décor des montagnes. Assis dans un immense amphithéâtre naturel, les spectateurs étaient adossés aux rochers roux de Prabé, et faisaient face aux terrasses herbeuses où les mayens s'abritent sous les mélèzes que l'automne n'a pas encore piqués d'or.

Remonter la vallée du Rhône, de Martigny à Sierre et à Brigue, c'est pénétrer au cœur de notre midi alpestre, c'est éprouver la sorte d'allégresse qu'on ressent à descendre le cours du fleuve glorieux, vers Orange et Avignon. On célèbre une fête du cœur et de l'esprit assez complète, semble-t-il, pour se passer de tout apport artificiel. Du moins, aucune autre région du pays n'est susceptible de donner à une glorification des fruits d'automne une atmosphère plus festivale que le Valais. C'est là le secret de l'incontestable succès remporté par la manifestation de Sion. Pour un coup d'essai, ce fut un coup de maître.

Les occupants des dix mille chaises de la Planta tournaient le dos, fort heureusement, à la statue saugrenue et figée qui est censée représenter la Valaisanne, et regardaient de tous leurs yeux les filles et les femmes du pays évoluer sur la scène dressée en bordure de la route cantonale. Devant le décor d'une de ces antiques maisons rurales qui, avec leur ligne horizontale, leurs grandes portes cintrées, leurs petites fenêtres et leurs murs fissurés, évoqueraient une ferme de la proche Italie si elles n'étaient recouvertes de dalles de grosse ardoise, on fit passer les trois parties du *Jeu des Vendanges*, paroles de M. Jean Graven, musique de M. Georges Haenni.

★

Ce n'est pas une pièce de théâtre, mais une succession de chants exécutés en chœur, avec quelques soli, par des groupes portant les costumes du riche folklore valaisan. Le tout est relié par les récits

déclamés d'un personnage qui joue ici le rôle du coryphée de la tragédie antique : le métral, qui est le vigneron-chef des domaines viticoles valaisans. La Muse de M. Graven passe sans effort du riant au sévère. Elle lui inspire des accents d'une belle et noble envolée pour célébrer les peines et les travaux du vigneron ; elle se fait spirituelle, badine et caustique pour décrire ses plaisirs et ses délassements.

★

Un orchestre en bras de chemise, dirigé par M. Haenni, occupait le devant de la scène, flanquée à droite et à gauche d'estrades en gradins peuplées d'une foule en costume du pays, laquelle, placée selon « un plan conçu à l'avance » de manière à faire chanter les couleurs, faisait fonction à la fois de figuration et de décor. Le spectateur assis de face avait l'illusion fort originale que la pièce se jouait pour un public descendu des vallées voisines.

D'un côté, des rangées d'hommes en vieux uniformes militaires, parmi lesquels se mêlaient quelques gardes pontificaux portant la hallebarde et le vêtement aux couleurs éclatantes dessiné par Raphaël, alternaient avec des lignées de chapeaux plats et de fichus roses ; de l'autre, les bonnets en forme de tiares roses ou noires, lamées d'or, des femmes de Conches et de Vex, jouaient une gamme somptueuse comme une enluminure de missel.

Les trois parties du jeu n'ont d'autre lien que celui d'une succession naturelle. La première s'intitule *L'Héritage.* C'est une résurrection du passé viticole, fixée aux années charmantes et nostalgiques d'avant la Révolution de 1789. Les scènes principales gravitent autour du retour au pays des soldats du régiment de Courten au service de France. Leur apparition en tricorne noir, habit rouge à parements jaunes, culottes blanches et guêtres noires, précédés des tambours aux couleurs flammées du régiment, souleva la première explosion d'un enthousiasme qui allait se renouveler jusqu'à la fin.

Les beaux uniformes rouges se mélangent à un groupe de dames sédunoises, habillées à ravir de robes aux nuances exquises. Ce déploiement de grâces citadines, qui va tantôt prendre la forme charmante d'un menuet dansé devant la vieille maison vigneronne, avait toute la délicatesse d'une estampe de Greuze.

Une seconde partie représente les travaux de la vigne. On y voit la descente des gens d'Anniviers et des scènes dansées et mimées figurant les labeurs variés qui aboutissent à la maturation des grappes.

Le dernier tableau est celui de la récolte. Il s'intitule, avec particulièrement de raison, cette fois-ci, *La Récompense.* Les gens d'Evolène sont descendus dans leurs vignes, avec armes et bagages, les

femmes assises sur leur mulet, bâté des deux baquets ovales portant leurs enfants. On chante, on danse, les brantiers défilent, les filles confient leurs secrets amoureux à leur seille. La nuit descend : on entend au loin le chant des vendangeurs qui rentrent et le jeu se termine par le grand chœur de *L'Hymne au vin valaisan*. Le jeu est mené, comme on l'a dit, par le métral. Ce personnage trouva en M. P. de Torrenté un interprète excellent. La voix puissante et étoffée, le visage mâle et bronzé, coupé d'une forte moustache noire, portant l'habit de milaine et une large ceinture de laine colorée, il supportait sur ses robustes épaules tout le poids du spectacle et contribua grandement, presque uniquement même, à sa cohésion. On fit fête aussi aux deux solistes, Mme M. Grasso-Dorthe et Mlle C. de Lavallaz.

Ce qui frappe le plus dans le costume valaisan c'est l'extrême distinction dont il revêt celles qui le portent. Il affine les filles de Savièse et de Bagnes, donne à celles d'Evolène une noblesse presque espagnole et confère aux femmes du Lœtschental et de Conches une dignité quasi monacale. Ils défilèrent tous en cortège dans les rues bondées de la capitale. Ceux qui, il y a huit jours, ont vécu la grande fête des costumes de Montreux, retrouvaient ici une réduction, plus parfaite peut-être en ses affinités électives, de ce vaste kaléidoscope. La qualité particulière du spectacle provient de ce que nous avons affaire ici aux costumes qui n'ont cessé d'être portés depuis des générations et non pas à une reconstitution à caractère plus ou moins factice encore.

★

Les Sédunois ont bien fait de lier à leur fête de l'automne une exposition des produits de leur sol. Une politique agricole intelligente et hardie, dont le grand promoteur est M. le conseiller d'Etat Troillet, a activé depuis une quinzaine d'années la transformation de la plaine du Rhône.

De vastes surfaces, jadis couvertes de gravats par les inondations du Rhône et les débordements de ses affluents, ont été rendues à la culture, comme ce magnifique domaine viticole du Grand-Brûlé, conquis mètre par mètre sur les cailloux et la broussaille et qui donne actuellement, en une année moyenne, cent mille litres de vin, produit par les cépages les plus perfectionnés.

Cette œuvre de restitution du sol à la culture est près d'atteindre son achèvement. Plus de 35 kilomètres carrés de terres nouvelles. ce qui est plus des trois quarts de la surface du grand district d'Aigle, ont été transformés en vignes, en vergers, en champs.

Alors qu'ailleurs en Suisse, on s'adonne avec excès à la culture plus facile des herbages, la vallée du Rhône s'est muée en un immense jardin fruitier, où grâce à l'action combinée du soleil et des bisses, on arrive à produire toutes les spécialités du midi de la France et du nord de l'Italie. On a créé ainsi une réserve agricole que nous ne possédions pas encore et qui constitue un véritable enrichissement de notre culture nationale.

Mais ce beau jardin méridional, dont les fruits magnifiques sont exposés ces jours-ci autour de la place de la Planta, ne peut vivre sans une protection intelligente de ses produits contre la concurrence étrangère. Dans les Conseils de la nation, dominés par des préoccupations trop exclusivement herbagères et fromagères, on a peine à le comprendre, comme le montre, entre autres exemples, l'épisode de l'impôt sur le vin. *Le Jeu des Vendanges* y fit une allusion qui souleva une manifestation à laquelle il aurait fallu convier, pour leur ouvrir l'intellect, la majorité des pères fédéraux.

2 octobre 1934.

Raphy Dallèves

et les amitiés valaisannes

Le signataire de ces lignes n'a pas connu personnellement le peintre valaisan Raphy Dallèves. Ses regrets se sont avivés en tournant les pages du vibrant ouvrage que consacre au maître sédunois M. Louis Buzzini et dont on nous a aimablement prié de parler à cette place [1].

C'est le livre d'un ami, un émouvant *In memoriam* consacré à la fois à l'homme et à l'artiste, harmonieusement unis dans l'identité de la personne et de l'œuvre. Celle-ci a fortement contribué à approfondir ces amitiés valaisannes qu'évoquent avec une telle ferveur ceux qui les éprouvent et qui forment entre eux un lien si analogue à l'entente aussitôt réalisée parmi ceux qui ont une même façon de sentir et de comprendre l'Italie. « Je m'assis auprès d'elle et parlai d'Italie », dit quelque part Musset. Le Valais a le même don de communication. Il a beaucoup d'amis. On serait même porté à dire qu'il en a trop. Les amitiés profondes sont discrètes. Trop de bruit les effarouche, trop de partage aussi. Il y a aujourd'hui une certaine façon de mettre le Valais en vedette, de faire de cette terre suisse une sorte de Miss Valesia, de tirer de son folklore des attractions publicitaires qui durent sans doute projeter une ombre sur les dernières années d'une existence dont M. Buzzini nous décrit d'une plume délicate les harmonies.

Car Dallèves nous apparaît comme un des produits les plus raffinés de sa race. Il en a fait rayonner l'âme profonde et hermétique dans une œuvre dont M. Buzzini nous dit avec autant d'exactitude que de noblesse qu'elle constitue en quelque sorte le mémorial et l'armorial d'une race.

★

[1] Louis Buzzini : *Raphy Dallèves*. Editions La Concorde, Lausanne.

Sans doute, à côté de Genève, Lausanne, Neuchâtel et Fribourg, villes universitaires au grand passé intellectuel, unies aux destinées des lettres françaises, Sion tient une place modeste parmi nos capitales romandes. Mais il y a des siècles qu'on cultive fidèlement les humanités au pied de Valère et de Tourbillon. Le Valais romand, grâce à ses écoles conventuelles, est même une des terres romandes qui restent les plus attachées à cette discipline fondamentale qui est, après le christianisme, le facteur essentiel de la civilisation.

Le bourgeois de Sion qu'était Raphy Dallèves, est tout imprégné de culture classique à la fois acquise et héritée, plus héritée encore qu'acquise, peut-être. C'est pourquoi son œuvre frappe par sa mesure et son élégance. Lui-même offre un exemple remarquable de ce que peut produire sur un petit terroir une tradition que les générations se sont léguées comme un bien précieux.

Les traits nets, le regard vif et scrutateur, la bouche expressive et mobile, la tenue soignée, il porte en lui le cachet d'élégance qui marque ses tableaux. Fils d'un chancelier de l'Etat du Valais, descendant par sa mère de la famille de Stockalper, il ne part pour Paris, à l'âge de vingt et un ans, en 1899, qu'après avoir acquis une solide culture générale. Mais son attachement à Sion est si profond que ce n'est pas sans peine qu'il quitte sa ville natale. Il vit dix ans à Paris, élève de l'Ecole des Beaux-Arts, dirigée par Bonnat. Lorsqu'il revient à Sion, ayant pris la peine d'apprendre son métier, il reçoit les encouragements d'Hodler et de Biéler. Désormais celui qui va devenir le portraitiste d'une race, selon les termes de son biographe, passe le reste de sa vie au cœur du Valais. Il ne quitte le pavé de la capitale que pour se rendre à Hérémence et Evolène, où il trouve la plupart de ses modèles, pour monter à la traditionnelle villégiature estivale des Mayens et, parfois, pour un pèlerinage artistique en ces lieux qui ont une résonance si profonde dans les âmes qui vibrent aux souffles divins de la beauté : Assise, Orvieto, Ferrare, Venise, Pérouse...

★

M. Buzzini nous fait pénétrer dans son atelier, dont les fenêtres s'ouvraient sur un jardin d'où on aperçevait les hautes perspectives des Mayens, allant et venant au milieu d'un beau mobilier ancien. Il nous le fait voir, en ample cape grise, débouchant d'une vieille ruelle sédunoise et dans ses promenades sur cette terre « archaïque et médiévale » de la vallée du Rhône, s'arrêtant sans cesse pour contempler avec émotion la grandeur épique du paysage sédunois.

Sa formation artistique, intellectuelle et civique surtout, ne l'incitait point à s'enfermer dans une tour d'ivoire. Il participait cons-

tamment à la vie municipale, se dévouant pour dessiner les costumes des dames de Sion, organiser un cortège, une fête locale, une représentation théâtrale. Il quittait volontiers son atelier pour une belle audition musicale ou une conférence de choix.

Nul, affirme M. Buzzini, ne fut mieux compris et aimé des gens de la terre. C'est pour cela sans doute que ses peintures expriment si bien leur âme. Lorsqu'il mourut, le 6 juillet 1940, et qu'on l'eut étendu dans son atelier, au milieu de fleurs, entouré de ses tableaux, « agenouillée auprès du cercueil, une femme en costume valaisan, un missel à la main, priait : Philomène Sierro, le fidèle modèle de l'artiste qui figurait en ce moment une de ses plus touchantes effigies ».

★

Grâce à son legs, la ville de Sion et l'Etat du Valais possèdent un ensemble admirable de ses tableaux, de sorte que, nous dit M. Buzzini, « le voyageur curieux de voir l'essentiel dans un pays, aura l'aubaine, en commençant à Sion par Dallèves de finir par Biéler à l'église de Savièse ».

L'essentiel de son œuvre a été groupé par son biographe dans l'ouvrage, remarquablement édité, qu'il lui consacre et qui contient près de soixante-dix planches en noir et en couleurs. La majeure partie sont des portraits. En tournant ces feuillets, qui constituent une sorte de galerie paysanne, on est saisi par la noblesse de la race. Une dignité, une grandeur austère se dégagent de ces effigies, nettes et précises comme des silhouettes de Clouet. Nombre d'entre elles se profilent, à la manière des grands peintres espagnols, sur un arrière-plan architectural, que ce soient les contours médiévaux qui servent de fond au groupe des dames de Sion, ou l'humble village de bois sur lequel se penche, de sa galerie, la vieille paysanne arrivée « au soir de la vie ».

Cette noblesse rustique est rendue plus sensible encore par la somptuosité des costumes ruraux. Elle prend même quelque chose de royal dans une toile comme celle qui porte le titre de *Mère et fille* où des tiares aux formes majestueuses et aux couleurs magnifiques contribuent à la grandeur de l'ensemble. Seule, détail émouvant, l'humilité des mains, déformées par le travail de la terre, dissipe l'illusion, mais quelle beauté toutes ces mains vivantes et noueuses ne donnent-elles pas à cette épopée picturale valaisanne !

Voilà un Valais qu'il ne faut pas laisser avilir par les entrepreneurs de spectacles folkloristes !

10 septembre 1941.

Renouveau valaisan

Le pays romand possède quatre foyers de vie intellectuelle dont la flamme est entretenue par les universités de Genève, Lausanne, Neuchâtel et Fribourg. Deux provinces ne reçoivent que des reflets de ce rayonnement : le Jura bernois et le Valais. La partie française du canton de Berne comme l'Etat rhodanique sur lequel flotte la bannière étoilée, font des efforts pour demeurer attachés à ce faisceau et pour maintenir les droits de l'esprit dans la prospérité matérielle dont ils bénéficient : essor industriel dans le Jura, essor agronomique dans les vallées du Rhône.

★

Le Valais spécialise aujourd'hui son effort général sur deux points : le développement de sa Bibliothèque cantonale et la défense de son patrimoine artistique. La première pierre de ces travaux a été posée jeudi à Sion, en une petite cérémonie présidée par M. Cyrille Pitteloud, chef du Département de l'Instruction publique du Valais, qui est un des artisans principaux de ce « nouvel esprit ».

On le vit d'abord souffler dans un lieu où il stagnait quelque peu : la Bibliothèque cantonale, fondée en 1853, transférée quarante ans plus tard au rez-de-chaussée du vaste lycée cantonal et qui fut, jusqu'ici, toujours traitée en Cendrillon par le pouvoir politique. La cité des livres eut pourtant des conservateurs dévoués et compétents, comme Jean-Charles de Courten et l'érudit abbé Léo Meyer. Mais ces bibliothécaires, considérés comme des rouages très accessoires de l'Etat, ne mirent guère en valeur leurs collections que des legs, à défaut de subsides, enrichissaient cependant avec les années. Cette bibliothèque, ignorée du public, avait fini par devenir un centre d'études spécialisées.

Son fonds valait pourtant mieux que cela. Lorsque les Jésuites furent expulsés en 1848, leurs livres furent dispersés et vendus à l'encan. L'Etat en acheta quelques centaines pour les sauver. Un nouvel et important apport, spécialement valaisan, fut le don des

archives de l'historien Anne-Joseph de Rivaz, qui sont une mine encore inexplorée pour le passé du canton. Puis vint la Bibliothèque de la section Monte-Rosa du C. A. S. En 1930, l'acquisition d'une collection particulière fit entrer dans la cité valaisanne du livre une soixantaine d'incunables précieux et d'ouvrages illustrés du XVIe siècle.

★

Un jeune bibliothécaire, formé à bonne école, M. André Donnet, travaille depuis des mois à faire de l'ordre dans cet hypogée et s'attache à mettre à la disposition du public ces trésors trop enfouis et surtout trop ignorés.

Première étape de cette résurrection, une salle de lecture, meublée d'ouvrages de consultation et fort pratiquement installée [1], ouvrit pour la première fois ses portes aux invités du Département valaisan de l'Instruction publique, salués par M. Cyrille Pitteloud, entouré de personnalités laïques et religieuses valaisannes et d'amis romands qui sympathisent particulièrement avec ce qui est entrepris pour que le pays garde son caractère et connaisse mieux sa véritable richesse. Car, dans un foyer de vie régionale, une bibliothèque est un élément important, comme le releva M. Marcel Godet, conservateur de la Nationale, de Berne, qui fut avec M. Léon Kern, archiviste de la Confédération, le haut conseiller de la reconstitution des collections valaisannes.

★

Cette *vita nuova*, comme on disait au siècle de Dante, se répand dans d'autres directions encore que le livre. Le mouvement d'opinion suscité par les atteintes portées au visage de la patrie a abouti, en Valais, à la création d'un service cantonal pour la défense du patrimoine artistique. M. Cyrille Pitteloud a eu l'excellente inspiration d'en confier la direction à notre très apprécié collaborateur Maurice Zermatten, dont l'œuvre littéraire, si importante déjà et si fortement puisée dans le terroir, a grandement préparé les esprits à une lutte méthodique pour le maintien de la civilisation originale de son canton.

En une forme fine et forte, M. Zermatten nous exposa le programme de l'action lente, mûrie et réfléchie, à la fois urgente et lointaine, qu'il se propose d'entreprendre.

En mille ans de vie autonome, le Valais a accumulé un trésor dont il est toujours plus pressant d'empêcher la dilapidation : maisons

[1] La Bibliothèque et les Archives cantonales ont été transférées depuis, en 1957, dans de vastes locaux spécialement aménagés dans l'ancien bâtiment de la Banque cantonale.

citadines et rustiques, châteaux, églises et sculptures, meubles patriciens et paysans, costumes et coutumes, sagesse rustique inscrite sur les poutres des chambres et la façade des maisons, traditions de théâtre populaire, bref, toute une façon particulière de vivre.

★

Vint, assez brusquement, le moment où cette communauté fermée cessa d'être bloquée dans ses montagnes, où, soudain, la vie se transforma, le monde s'ouvrit. Tout parut désuet : maisons construites sur le modèle des aïeux, statues de saints, channes vénérables, costumes, patois. On découvrit et on importa les maisons à toit plat, la fade imagerie pieuse de Saint-Sulpice, le mobilier fait en série, la confection vestimentaire ; le langage hérité des pères parut désuet.

Comment remettre les esprits à l'endroit ? Par l'enseignement d'abord, pense M. Zermatten. En Valais, la pédagogie s'est trop longtemps enlisée dans l'abstraction. Il faut préparer une race de paysans fiers, conscients de leur origine et des devoirs qu'elle leur impose. Souvent, les instituteurs ont été les premiers à trahir. Toute une opinion publique est à reformer par des causeries dans les villes et les villages, des séances de projections, l'établissement d'un enseignement primaire où les élèves entendront parler de leur pays. Les défenseurs du patrimoine valaisan se proposent aussi de créer une revue de défense des valeurs authentiques et de faire collaborer artistes et artisans à cette remise à l'honneur de la saine tradition. M. Zermatten projette aussi la publication d'un ouvrage consacré à l'illustration des richesses autochtones dont beaucoup ont déjà été pillées. Une de ses tâches consistera aussi à mettre fin aux déprédations des antiquaires pour le compte d'amateurs irrespectueux et souvent avides.

Un premier monument de cette œuvre nouvelle va s'ériger : dans le fier château de la Majorie, la demeure des princes-évêques du Valais, on vient de décider d'installer les peintures léguées par Raphy Dallèves et de rassembler aussi, dans cet illustre quartier de la terre valaisanne, les artistes qui ont puisé leur inspiration dans le vieux pays.

★

Comme Romands et comme Suisses, il nous est précieux de nous associer à ce renouveau valaisan.

7 décembre 1942.

Journée sédunoise

Avec son bicorne gansé, ses épaulettes rouges, son habit à basques et ses larges buffleteries blanches posées en sautoir sur sa poitrine, le beau gendarme qui, baïonnette au canon, monte la garde sur le palier de l'escalier du Grand Conseil de l'Etat du Valais, est sans doute un souvenir du temps qui prit fin ce jour de 1815 où les députés revinrent de la Diète de Zurich portant l'acte faisant du Valais un canton suisse. Les Valaisans ont raison de conserver cette grande tenue décorative, qui donne du prestige aux cérémonies et n'est certes pas nuisible au respect de l'autorité.

M. de Rambuteau, le dernier préfet de Napoléon dans son Département du Simplon, ne quitta pas sa résidence de Sion sans laisser au pays un cadeau involontaire : c'est le beau mobilier en tapisserie de Beauvais qu'on voit aujourd'hui encore à l'hôtel du gouvernement. Des motifs ravissants, tirés des fables de La Fontaine, font une guirlande fleurie à la salle des délibérations gouvernementales. Mais ce que le haut fonctionnaire qui devait donner son nom à une des rues les plus animées de Paris ne put emporter non plus de son éphémère préfecture valaisanne, fut un cadeau plus précieux que ce vestige charmant d'un garde-meuble de la monarchie : la route impériale du Simplon. Et il n'eut pas dépendu de Bonaparte que son protectorat ne laissât pas un renom durable dans la république des lettres : n'avait-il pas voulu faire de Chateaubriand son premier préfet[1] à Sion ? Avec Rousseau qui découvrit la montagne en parcourant, piéton inconnu, la vallée du Rhône, le Valais aurait eu une place assez belle dans l'histoire des idées.

★

A la ville de Sion — *Sedunum caput !* — incombait la charge de fournir au Grand Conseil la salle de ses délibérations. Elle le logea

[1] Plutôt son représentant diplomatique près la République valaisanne, en 1803.

fort dignement dans son vieil hôtel de ville où il tint longtemps ses assises dans une belle pièce richement boisée qui faisait un cadre approprié aux délégués des dizains.

Ils finirent, semble-t-il, par s'y sentir trop à l'étroit. Sion leur offrit alors un bâtiment voisin, son casino. C'est là que la société sédunoise du siècle dernier célébra ses fastes. Une salle de bal, lambrissée de blanc et d'or, avec, pour l'orchestre chargé de rythmer les quadrilles et les mazurkas, une petite tribune ornée des attributs de la musique, sert aujourd'hui d'antichambre à la salle nouvelle où siègent les élus cantonaux. Elle ne vaut pas l'autre, bien que discrète avec ses boiseries brunes, coupées de panneaux mauves. Les élus du peuple souverain ne donnent pas l'impression de siéger, mais plutôt celle d'être assis comme des écoliers adultes dans une salle de classe.

On a renoncé à la disposition des bancs en hémicycle, qui a toujours l'avantage de grouper une assemblée délibérante en lui donnant une ambiance. On a posé sur le parquet quatre rangées de pupitres séparés par trois couloirs étroits, ce qui donne une impression un peu scolaire. L'avantage est que ce mobilier est fort mobile. En un tournemain il est enlevé et le parquet reprend tous ses droits.

Quant à l'acoustique, elle est pire encore qu'au Conseil national. Selon une tradition historique les députés sont groupés par districts. Au premier coup d'œil ils semblent uniformes dans le vêtement masculin d'aujourd'hui qui a supprimé ce qui servait à distinguer les hommes les uns des autres. Toutefois, les traits permanents de la race apparaissent dans la similitude vestimentaire et il n'est pas difficile de reconnaître, ici le Bagnard, là le Conchard, pour ne parler que des extrêmes.

Comme dans tous les parlements cantonaux, à notre connaissance, chacun parle de sa place, la tribune aux harangues s'étant acclimatée en Suisse dans les cantines bien avant d'avoir pénétré, non sans les plus vives résistances, dans la salle du Conseil national, où il ne semble pas que cet exemple doive faire école.

★

Mais cette salle qui ne sort pas beaucoup du commun, il a suffi de tirer un rideau pour lui donner subitement une lumière, une ampleur, une majesté et une signification dont elle était dépourvue. Apparaissant derrière les toiles qui la masquaient, la fresque de Biéler fit ce miracle lundi après-midi. Tout fut magnifié. On n'en entreprendra pas la description, mais on se devait de noter cette métamorphose soudaine d'une salle anonyme en une salle distincte de toutes les autres, d'une salle muette en une salle où s'élève désormais le langage de l'âme.

Sous les personnages peints à fresque en jabot et en culotte sur le mur, évoluaient leurs descendants et l'esprit se plaisait à trouver une identité entre les magistrats sortis des mains de l'artiste et ceux qui, aujourd'hui, continuaient leur vie publique. M. Joseph Kuntschen, qui parla le premier, est président de la ville de Sion. On trouvait en lui l'incarnation du bourgmestre, de l'esprit de cité. M. Edmond Gay, qui parla le second, est président du Grand Conseil. Jeune et bien pris dans sa jaquette noire, le visage à la fois grave et vif, il semblait la réplique d'un des conseillers de la fresque s'avançant pour prendre des mains du député à la Diète l'acte libérateur. M. Albano Fama, qui parla le dernier, est un magistrat presque octogénaire, grand, droit, robuste et digne, tout semblable, précisément, à ces avoyers, grands-baillis ou landammanns qui revenaient des diètes fédérales où ils représentaient leur canton souverain.

Dans la salle, Vaudois et Genevois se mêlaient aux Valaisans, M. Philippe Etter était venu de Berne. A l'acte officiel succéda, selon la tradition, l'heure intime. L'Etat du Valais offrit ses crus les plus veloutés dans son annexe viticole de la rue de Conthey. Là, le maître ayant été salué par son compatriote vaudois, M. le syndic David Dénéréaz, Mme Biéler évoqua en termes délicats, pleins de grâce et d'émotion, les premiers contacts du peintre de Savièse avec la terre valaisanne qu'adopta si souverainement son art.

10 février 1944.

A l'ombre de Valère

Quand le soleil déclinant allonge sur la vallée les contours augustes de Valère, les ombres crénelées et héroïques de Tourbillon, les veufs de paille de Sion que l'été retient en ville tandis que ces dames prennent le frais aux Mayens, arrosent les salades et les haricots dont ils rempliront, le samedi, sacs et paniers. Ce jour-là, ces préposés au ravitaillement familial laissent la ville déserte aux visiteurs étrangers. C'est d'une cité endormie dans les vestiges de son décor de pierre que la plupart des touristes estivaux emportent l'image. Pour la ranimer, à défaut de prendre sous le bras le gros livre que M. Maurice Zermatten[1] consacre à la capitale valaisanne, ils reverront en esprit les visions multiples et colorées que sa plume a fait surgir.

★

La monographie composée par notre collaborateur et ami justifie son ampleur par celle du sujet, car la grandeur d'une ville ne se mesure pas à ses dimensions, mais à sa noblesse. Sion a de qui tenir et cela indépendamment du préjugé favorable que tout vrai Romand accorde à la terre valaisanne. C'est sur elle que la latinité, dont nous sommes les enfants, a ses titres les plus anciens et les plus authentiques ; c'est sur elle que la civilisation qui nous a formés a imprimé ses traces les plus profondes. Le paysage sédunois est modelé à la romaine, avec cette « cité au-dessus de la cité » où les grands organisateurs de la vie civique prirent leurs quartiers au pied des élancements rocheux dont ils firent leurs postes d'observation. Rilke, dont la moindre parole est recueillie dans une coupe d'or par ses dévots prosternés, a vu, après maint autre, l'Espagne et la Provence

[1] Maurice Zermatten : *Sion, capitale aristocratique et paysanne.* Editions V. Attinger, Neuchâtel.

mêlées dans le paysage. C'est une banalité de carte postale, un motif de chromo touristique. Pâmoisons mises à part, rien dans nos sites ne ressemble davantage que la ville haute de Sion à ces cités fortifiées qui, aujourd'hui encore, espérons-le, s'accrochent au-dessus des fleuves asséchés de la terre italique, dans les anfractuosités de l'Apennin, hérissant leurs tours au-dessus de leurs remparts. La *città turrita*, telle est l'effigie dépouillée qui se grave dans l'œil.

Toutefois, la romanité de Sion le cède, pendant les cinq siècles d'imprégnation latine, à celle de Martigny. Le Grand-Saint-Bernard ou Mont-Joux était alors le grand passage transalpin ; le Simplon ne le supplanta que très tardivement. Sion ne prit rang de capitale que lorsque les évêques s'y transportèrent, de Martigny, menacée par les débordements de la Dranse et les invasions lombardes. Ce fut au VIe siècle. Mais le christianisme y avait pénétré depuis trois siècles, ainsi que l'atteste une pierre scellée dans le corridor de l'hôtel de ville, qui est le plus ancien témoignage lapidaire de notre religion en Helvétie.

★

Des Romains, les Sédunois héritèrent entre autres trois choses : le français, le sens du forum et le goût du vin. On y honora très tôt Bacchus et la politique. Mais notre langue, qui florit aussi longtemps que le Valais et la Savoie s'interpénétrèrent, fut proscrite lors de la conquête du pays par les Valaisans du Haut. Ce fut dans la seconde moitié du XVe siècle. Le vainqueur, Walter Supersaxo, germanisa la ville et cette œuvre fut vigoureusement poursuivie par le plus illustre des princes-évêques du pays, Mathieu Schiner. Ce grand prélat, secondé par son architecte, Ruffiner, remodela le visage de la cité. Il y édifia des monuments civils et religieux dont quelques-uns existent encore et ces transformations architecturales, à l'aube de la Renaissance cisalpine, furent si remarquables, dans la capitale comme dans d'autres lieux du Valais, que les voyageurs cultivés d'alors visitaient la vallée du Rhône non pour ses beautés naturelles, mais pour ses beautés architecturales.

La capitale vieillit dans ce décor trop grand pour elle. Elle devint dans le cours des âges cette « petite Jérusalem catholique » que Tœpffer vit encore, élevant, sur le flanc d'une montagne aride, des sanctuaires incessamment encombrés de fidèles. Qui veut retrouver une aquatinte de l'époque des voyages en zigzag monte dans la ville haute sur la place solitaire où l'ancien collège des Jésuites fait face au théâtre où leurs élèves déclamaient la tragédie latine. Mieux que ce quartier abandonné, les visiteurs en connaissent un autre, voué

à la prière et à la méditation : celui de la cathédrale. « Des hommes tout en noir traversent de temps à autre la placette des églises, délicieusement fraîche de l'ombre de ses arbres, et disparaissent, d'un pas solennel et réfléchi, dans le trou bleu d'une porte. »

★

Ainsi les montre M. Zermatten dans un de ces tableautins délicats qui alternent dans sa riche monographie avec les pages évoquant les fastes séculaires de la capitale valaisanne. Mieux que tout autre cité suisse, elle semble tenir l'histoire dans le creux de la main par la continuité et l'intensité avec lesquelles elle participa aux destins changeants des sociétés humaines. Barbare, romaine, chrétienne, avec une passion émanant de son sol calciné, elle fut plongée dans la sauvagerie des querelles médiévales qui incendièrent, sur toutes les collines, les châteaux dont nous voyons encore les ruines ; elle fut déchirée par les querelles des factions, le duel farouche entre Schiner et Supersaxo, les levées tumultueuses et sanguinaires de la mazze. On entend sans cesse le tocsin alterner avec les carillons liturgiques, les cris de fureur populaire avec le pieux bourdonnement des oraisons. Sans cesse, la grandeur des événements fait sauter le cadre modeste où ils sont enclos ; dans ce petit théâtre, les spectateurs assistent à des scènes qui les dépassent.

★

Le vaste bouleversement social qui précéda celui dont nous sommes les témoins et les acteurs généralement inconscients, s'annonce par le plus grand des nombreux incendies qui ravagèrent la cité : celui de 1788. Des ruines des maisons écroulées, les flammes montèrent jusqu'à Tourbillon, dévorant le plus fier édifice qu'ait construit la féodalité en Valais. De ses vestiges fumants, on dominait la ville aux deux tiers détruite. Sur les décombres des masures médiévales, s'élevèrent les maisons élégantes dont les légères ferronneries se courbent si gracieusement aujourd'hui sur les rues étroites.

Dix ans plus tard, après des troubles causés par la propagation des idées nouvelles, les feux sur les montagnes annonçaient que les colonnes françaises remontaient la vallée du Rhône. Le général Turreau, qui s'était fait la main sous la Terreur, s'installe à la Préfecture sédunoise, pressurant le pays. Echassériaux lui succède. Danses et Te Deum alternent en l'honneur de Napoléon qui construit le Simplon et annexe le Valais à la France, Derville-Maléchard étant

préfet. La cité se francise. Les vieilles enseignes de la *Croix-Blanche* et du *Lion-d'Or* font place à des cafés-billards.

Mais voici Leipzig. Le comte de Rambuteau, successeur de Derville, quitte la place en abandonnant son beau mobilier de Beauvais. Les Autrichiens arrivent. On crie : « Vivent les Alliés ! » Le patriciat est rétabli dans ses droits et la ville, toujours enclose dans ses hauts remparts magnifiés par les estampes romantiques, reprend sa petite vie. Mais, après 1830, la mystique de la destruction gagne les esprits. « Ce que les guerres ni les incendies n'avaient pu faire, les décisions d'une administration imbécile l'accomplissent. » La fièvre ferroviaire, survenue sur ces entrefaites, cause de nouveaux ravages en partie compensés par la belle avenue qui relie la gare à la ville, cette allée plantée de marronniers presque séculaires aujourd'hui, qui nouent leurs ramures au-dessus des passants et sur lesquelles s'élève, les belles nuits de juin, le chant pur des rossignols.

7 février 1945.

Soir à Sion

Par les nuits claires, les vieux quartiers de Sion, ceux qui montent vers la Majorie, peuvent donner l'illusion d'une cité médiévale d'Italie. Plus d'une façade sombre clôt sa lourde porte sur les pavés luisants des venelles. D'étroites fenêtres à ogives semblent faites pour laisser passer la main qui lâchera quelque mystérieux billet ; des nobles demeures, tombées en roture, bombent les ferronneries usées de leurs balcons pansus ; des terrasses se superposent, unies par des escaliers débouchant sur des placettes en belvédère. Il est des endroits où la ruelle, devenue sentier, s'engage dans le rocher qui sert d'entablement à Valère. Les touristes qui y montaient l'été et, souvent, les soldats des brigades de montagne casernées dans l'ancienne résidence des évêques, étaient seuls à animer ces lieux que hantaient naguère les dignitaires et les clients du gouvernement des comtes et préfets du Valais et, lors des diètes, les députés des dizains, logés dans une vaste maison, solide et digne encore malgré le poids des ans.

★

Deux édifices de la ville haute voient des destins nouveaux ou renouvelés. Dans le château de la Majorie, résidence d'hiver des évêques, on prépare l'installation d'un Musée valaisan des Beaux-Arts, qui groupera, autour des tableaux légués par le peintre Raphy Dallèves, les œuvres des artistes valaisans ou que le Valais a inspirés. De l'ancêtre, Raphaël Ritz, la collection ira jusqu'aux contemporains. La galerie sédunoise ouvrira ses portes l'été prochain.

Un autre bâtiment, entouré d'un moindre lustre historique, a été rendu récemment à sa destination première, grâce surtout à l'initiative et à l'énergie de M. Georges Haenni, directeur de la « Chanson valaisanne ». C'est l'ancien théâtre construit au XVIIIe siècle par les Jésuites qui, fervents de l'art dramatique qu'ils étaient, y réga-

lèrent longtemps les Sédunois de tragédies et de drames empruntés au répertoire latin.

Depuis longtemps cet édifice, inutilisé, était délabré. Il conservait une galerie aux peintures pâlies, une scène munie d'une rampe permettant d'y amener les chars monumentaux et autres machines des pièces à spectacle d'autrefois ; la salle, vaste, ample, sonore, était couverte d'un plafond allégorique du peintre Vincent Blatter, qui fut élève de l'Ecole des Beaux-Arts de Naples au temps où les derniers régiments suisses y tenaient garnison. Cette œuvre agréable continue à décorer une salle repeinte, dont les principaux éléments ont été conservés et qui, avec son ample scène, pourvue des perfectionnements indispensables, constitue pour le Sion d'aujourd'hui, un théâtre tout trouvé, ou tout au moins retrouvé. Son existence, vieille de deux siècles, est un témoignage de la vie intellectuelle enclose dans la petite cité, alors tapie au pied des deux collines dans l'enceinte de ses remparts.

★

On y jouait l'autre soir *l'Arlésienne*. Remontant le cours du Rhône, la tragédie rustique de Daudet revenait de la Camargue aux Alpes, de l'embouchure du grand fleuve méditerranéen à sa source glaciaire. Il est vrai que de Gletsch à Sion, son lit a eu le temps de se réchauffer. Le fait est que dans cette région où le pays romand a son visage le plus rhodanique, ce drame provençal ne se trouvait pas très dépaysé. L'Harmonie municipale de Sion, tenant lieu d'orchestre, exécutait les beaux intermèdes de Bizet. Renforcée d'un chœur mixte, la Chanson valaisanne chantait délicieusement la musique de scène. On regrettait seulement que ce fût dans les coulisses, comme l'exige la pièce. Les ravissants costumes qu'elle porte n'auraient nullement déparé ceux des acteurs. La farandole, dansée par de jeunes Sédunoises, permit de constater que le bonnet d'Arles seyait fort à leur genre de beauté.

La Compagnie Jean Bard assurait la partie parlée du spectacle. On peut se demander si l'accent méridional adopté par les acteurs était indispensable pour marquer la couleur locale de l'œuvre de Daudet. L'expérience montre qu'il est un peu difficile de le soutenir sans défaillances pendant trois actes et cinq tableaux et que pour certaines scènes, particulièrement dramatiques, comme celle de l'acte final, il risque d'affaiblir l'intensité du jeu. Ne serait-il pas préférable de réserver, tout au moins dans les domaines français où il est exporté, le fameux *assent* à une figure comique, comme celle du patron Marc ?

L'œuvre est de celles qui dépassent le temps ; le public des générations montantes parut y prendre le même plaisir que ceux de la génération dont elle avait enchanté la jeunesse. M. Jean Bard, en berger Balthasar, et sa principale partenaire, Mme Iris Avichay, en Rose Mamaï, s'y distinguèrent particulièrement, le premier, en exprimant toute la poésie incarnée dans son rôle, la seconde, servie par une voix au timbre flexible, toute la passion que comporte son personnage de mère prête à tous les sacrifices.

Peut-être les étoiles scintillaient-elles presque autant que là-bas lorsque les portes s'ouvrirent sur la fin du spectacle et que le public, figurant inconscient d'un autre tableau scénique, se mit à descendre le long escalier qui accède à la petite place solitaire qui dominait la cité endormie.

5 décembre 1945.

Dans la Majorie restaurée

On ne trouverait guère, dans notre pays, de paysage plus épique que celui dont est le centre une terrasse suspendue entre le château de la Majorie et celui de Tourbillon. Elle fait partie d'un système de fortifications reliant ces deux résidences des princes-évêques de Sion. Ces prélats ne portaient pas que la crosse et la mitre, insignes de leur pouvoir spirituel. Ils avaient un emblème moins ecclésiastique : l'épée, symbole de la force et de la justice.

C'est en guerriers et en justiciers qu'ils apparaissent de cette terrasse, foyer géographique de leur Etat alpestre. La ville est à leurs pieds, surveillée par leur palais fortifié de la Majorie, qu'ils habitent l'hiver. Au-dessus d'eux, à l'extrémité de ses approches bien gardées par un système de tours et de remparts, leur forteresse de Tourbillon crête le ciel de ses créneaux, farouche sur son rocher, comme ces châteaux fantastiques qu'imagina Gustave Doré ; en face, sur le piton jumeau, l'église fortifiée de Valère, si mariée au sol, elle aussi, qu'elle semble le prolongement architectural de l'énorme socle de granit qui la supporte. Entre les deux rochers gigantesques apparaissent les cimes neigeuses qui séparent l'ancien domaine épiscopal de cette Italie qui joua un si grand rôle dans les destinées des souverains ecclésiastiques du Valais, tandis que le paysage est encadré par la double chaîne au pied de laquelle coule le Rhône entre deux larges rubans de verdure.

C'est en ce lieu évocateur que les Sédunois fêtaient samedi, à la mode du pays, en vidant quelques channes, remplies du produit des vignes partout nichées dans les anfractuosités du roc, l'ouverture du Musée valaisan des Beaux-Arts. Notre collaborateur et ami, Maurice Zermatten a consacré plus d'un de ses savoureux « Billets »[1] à ce projet, aujourd'hui réalisé.

Après de nombreuses vicissitudes, la Majorie est sauvée. Demeure du major épiscopal, elle devint celle des évêques qui s'y installèrent avec leur cour à la fin du XIVe siècle. Détruite par un incendie en 1529, elle fut reconstruite par l'évêque Adrien Ier de Riedmatten,

[1] Dans la *Gazette de Lausanne*.

Hautes murailles de la Majorie à Sion

Maison de Kalbermatten à Sion, Préfecture du Simplon

qui y apposa partout son blason à feuille de trèfle et lui donna son aspect actuel. Un nouvel incendie l'endommagea fort en 1788. On projeta des réparations, mais bientôt les événements politiques en décidèrent autrement. Le palais fortifié demeura inhabité jusque vers le milieu du siècle dernier. L'Etat du Valais le racheta pour en faire une caserne où passèrent des générations de soldats, sans se douter, généralement, qu'ils logaient dans des lieux historiquement augustes.

Il y a quelques années, les militaires ont vidé les lieux, logés désormais dans les noires casernes des Champs-Secs [1]. L'idée de convertir la Majorie en Musée des Beaux-Arts naquit du legs du peintre Dallèves, qui laissa à l'Etat les tableaux dont il était resté propriétaire.

Ils sont installés depuis samedi, en compagnie d'autres collections picturales, dans les huit salles rénovées de la Majorie. La nouvelle galerie a trouvé en M. Albert de Wolff un conservateur remarquablement préparé à sa mission. Il a le goût de l'artiste allié à la science de ce qu'on appelle la muséographie, qui est l'art non seulement de classer et de présenter les œuvres, mais aussi d'assurer leur conservation technique.

★

Une chose frappe d'emblée dans ces salles : leur éclairage. On a conservé avec soin les fenêtres primitives. Celles qui s'ouvraient dans les façades médiévales, même à l'époque où les maisons fortes se faisaient plus habitables, n'étaient ni nombreuses, ni vastes. Pourtant, ici, tout est lumière. La limpidité du ciel valaisan fait ce miracle et aussi sans doute cette élévation en plein ciel de ce bâtiment, construit sur un promontoire de Tourbillon. Il y a les tableaux fixés à la cimaise, mais il y a aussi ceux qui se découpent dans chaque fenêtre, formant des paysages divers : les vergers et les bois des Mayens, les rochers dénudés du Grand-Bé ou les deux collines illustres, encadrées dans une croisée comme une gravure héroïque du vieux maître Stumpf.

Les magistrats valaisans s'expriment avec aisance dans une langue respectueuse des formes. Ils doivent cet inestimable bienfait à leur Collège de Saint-Maurice dont les chanoines gardent le culte des humanités. — Sous le manteau de la grande cheminée, timbrée du blason d'Adrien de Riedmatten, dans la vaste salle où les sept dizains tinrent mainte séance orageuse, M. le conseiller d'Etat Pitteloud, s'adressant à un auditoire au premier rang duquel se trouvait le successeur des anciens maîtres de céans, Son Excellence Mgr Bieler, évêque du Valais, retraça en excellents termes les circonstances qu'on vient de

[1] Les casernes construites en 1943 aux Champs-Secs, ont leurs façades peintes en couleur sombre.

résumer et exprima, en sa qualité de ministre cantonal de l'éducation, sa joie de ce que le Valais, sorti grâce à sa terre de ses préoccupations d'autrefois, symbolise sa prospérité en mettant à l'honneur la beauté qui ennoblit l'existence. Me Etienne Dallèves, frère de l'artiste, parla au nom de la famille et M. Waldemar Déonna, conservateur du Musée d'Art et d'Histoire de Genève, apporta à la nouvelle galerie valaisanne le salut des musées suisses.

La Majorie ne prétend pas rivaliser avec les musées des grandes cités : elle restera un musée régional, mais ambitionne de l'être aussi complètement que possible. La salle de la Diète, ancienne salle d'apparat des princes-évêques, est réservée à la peinture primitive du Valais : quelques rares panneaux religieux, derniers, mais précieux vestiges, de ceux que brocanta une époque béotienne qui n'est point reculée dans le lointain des âges.

Un grand saut à travers les siècles nous conduit au XIXe, illustré par Laurent et Raphaël Ritz, le premier, portraitiste, le second, fondateur de l'école paysagiste valaisanne, le révélateur du folklore. Ce contemporain de Tœpffer vécut, sans le savoir, en même temps qu'un Anglais, émule de Bonington, qui laissa de séduisantes gravures de Sion romantique. Raphaël Ritz est fort bien représenté à la Majorie où l'on préférera peut-être à ses peintures ses dessins dont on a groupé une collection intéressante, demeurée inédite.

Une autre salle est consacrée aux vétérans de l'école valaisanne : van Muyden, Biéler dont on regrette de ne pouvoir encore admirer qu'une seule œuvre, fort belle, il est vrai, Bille et Matthey qui font la transition avec les jeunes : Cini, Chavaz, Monnier, Mussler, mais on espère voir bientôt sur ces murs Vallet et mainte autre œuvre inspirée par la terre du Haut-Rhône.

La Majorie a hérité des toiles de Mme Roten-Calpini, qui remplissent une petite salle. Un cabinet des estampes promet des jouissances aux amateurs de cette forme d'art, si séduisante par son double intérêt artistique et documentaire. Pour l'ouverture, M. de Wolff a eu l'heureuse idée d'y grouper une série de gravures permettant de se faire une idée des transformations de la Majorie à travers les âges.

Raphy Dallèves, enfin, occupe deux salles présentant l'ensemble de son œuvre qui apparaît comme une pastorale consacrée à l'habitant des hautes vallées dont l'artiste a su évoquer le double caractère de rusticité et de spiritualité. Le sommet de cette œuvre fervente est un tableau inachevé, représentant une Nativité, expression exquise d'une scène divine dans laquelle la madone et les bergers, pris parmi les types du pays, semblent être les continuateurs des humbles qui se penchèrent les premiers sur le berceau du Sauveur.

3 juin 1947.

En regardant défiler de beaux gendarmes

Fête-Dieu à Sion

Banni des lois, le fédéralisme se réfugie dans les mœurs. Les peuples ont la tendance de rester plus fidèles à leurs usages qu'à leurs institutions, plus attachés à leurs traditions qu'à leurs principes, plus conservateurs de leurs habitudes que de leurs libertés. On peut se demander si, pratiquement, le but suprême que peut atteindre un gouvernement n'est pas de veiller, par sa politique, à ce que le peuple puisse vivre selon ses coutumes. Le respect pour la tradition, si souvent tourné en ridicule par les esprits superficiels, disait Disraëli, me semble avoir son origine dans une profonde connaissance de la nature humaine. C'est un point de vue qui manque d'« idéologie », cette idole qui réclame de si grands sacrifices humains, mais qui est raisonnable, en ce qu'il simplifie la tâche de l'Etat dont le protéisme pullulant risque de finir par tout brouiller.

Le génie national survit à tous les bouleversements et — ce qui est tout aussi significatif — à toutes les colorations politiques. Ployées sous les catastrophes, l'Angleterre, la France, l'Italie, l'Allemagne se relèvent avec toutes leurs qualités et tous leurs défauts. Seul, un placage, composé de terminologies nouvelles, peut nous inciter à croire qu'en changeant d'enveloppe, elles ont changé de contenu. Le particularisme est plus fort que les lois qui veulent le juguler. C'est manquer de psychologie élémentaire que de le contraindre : comprimé, il fait des étincelles.

★

Ce sont des réflexions qu'on peut se faire partout. Elles nous venaient à l'esprit, jeudi dernier, à Sion, en regardant les uniformes des gendarmes. Aucun canton n'habille plus somptueusement les siens que l'antique République des Dizains. Nul doute que ces gars si cos-

tauds ne soient d'excellents gardiens de la loi, mais ils sont plus et mieux. Quand on les voit défiler dans une procession comme celle de la Fête-Dieu, ils prennent la valeur de symboles ; ils ne sont pas concevables ailleurs : c'est le fédéralisme qui passe. Celui-ci ne manque pas d'allure avec cette maréchaussée imposante, si bien adaptée à l'impressionnant décor de cette capitale qui porte, mieux que tout autre, sa couronne murale, cet attribut de noblesse citadine dont se somment les blasons des villes fortes.

Devant et derrière les officiels et les hautes autorités de l'Eglise, ils tenaient majestueusement toute la rue. Précédés de leur commandant Gollut, qui semblait descendu d'un portrait en pied de maréchal de l'Empire, ils rythmaient lentement le pas, coiffés de leurs grands bicornes noirs à cocarde, bombant le torse dans leur plastron bleu croisé de buffleteries blanches, moulés dans leur habit à basque orné de grenades, la jambe bien prise dans le pantalon noir à large passepoil rouge, les épaules carrées sous les épaulettes. Ailleurs, ils auraient paru costumés : ici, ils étaient dans leur décor naturel, dans leur climat, dans leur ambiance. Par-dessus le Simplon historique, ils tendaient la main à leurs voisins les carabiniers d'Italie et l'on se réjouissait que le nivellement, ironiquement appelé Progrès, ne les ait pas encore affublés à l'Américaine. Ce sont des choses qui donnent du prestige à l'autorité. A côté de cette gendarmerie cantonale, le petit peloton de milices fédérales qui participait à la cérémonie semblait un peu miteux dans cette tenue délavée. Il mettait la seule grisaille dans cette polyphonie colorée.

Devant les gendarmes éclatants marchaient, sur deux files tenant la largeur de la rue, leur antithèse vestimentaire, les capucins enveloppés de leur bure immuable dont sortaient des visages qui semblaient taillés dans le chêne des stalles. Des groupes ingénus et fleuris d'enfants vêtus de blanc étaient ponctués par le noir monastique des Ursulines ; d'autres, habillés de bleu, par les vêtures claires et les grandes coiffes blanches des religieuses de l'hôpital, sœurs valaisannes des béguines de Beaune qu'au temps de Memling, le chancelier de Bourgogne Nicolas Rollin fit venir de Bruges pour le service de son Hôtel-Dieu. Le soleil dardait des rayons impitoyables sur les vêtements de cérémonie du Conseil d'Etat, précédé de son huissier, mais donnait tous leurs avantages aux dames de Sion qui passaient, gracieuses comme des contemporaines de Marie-Antoinette qui auraient atténué leurs parures juste ce qu'il faut pour participer à une grande solennité de l'Eglise. Quand l'Harmonie municipale faisait entendre le salut au drapeau, on savait que, quittant son dais, Monseigneur l'évêque, tout chapé d'or, montait avec le Saint-Sacrement à l'un des trois reposoirs fleuris et ornés de tapis précieux qui se dressaient à la sortie de la ville vers Savièse, devant la Préfecture et sur la

place de la Planta. Ici, cet autel de circonstance masquait sans aucun dommage la statue saugrenue qu'on eut la fâcheuse idée d'édifier naguère à la Valaisanne qui mérite beaucoup mieux que cette effigie famélique.

A travers les rues, entre la double rangée des dignes façades tapissées de mélèzes, la procession gagna, de reposoir en reposoir, la cathédrale restaurée [1]. Les querelles se sont apaisées autour de cette restauration, qui fit couler tant d'encre. Maintenant, il n'est pas difficile pour ceux qui ont attendu la fin des travaux avant de prendre parti, d'aimer cet édifice qui a singulièrement gagné en ampleur et en majesté avec sa vaste nef ogivale où le regard est conduit sans obstacles vers le chœur dont les hautes fenêtres contiennent des verrières si ardemment discutées. A les trouver si adaptées à l'ensemble, on s'étonne maintenant de cette âpreté. On s'apprête à en poser d'autres dans la nef. A la voir si bien éclairée telle qu'elle est aujourd'hui, il est permis de se demander si c'est bien nécessaire.

12 juin 1956.

---

[1] La cathédrale actuelle, Notre-Dame du Glarier, dans la ville même de Sion.

D'un vieux jardin à de beaux livres

Le jardin est un lieu où généralement on descend. Y monter répond mieux à l'image qu'on se fait, ou qu'on se faisait, de ces espaces bien clos, logés dans l'enceinte végétale d'une vieille demeure. Certaines petites villes de France, vues du haut d'une colline, ressemblent à des alvéoles, avec leurs maisons dont chacune s'entoure d'un jardin dérobé aux regards par des murs élevés et qui participe si parfaitement à l'intimité de ces logis. Est-ce cette cohabitation de la pierre et de la verdure qui a inspiré la formule : le Français est un jardinier ?

Nous étions l'autre jour dans un de ces jardins ignorés où l'on monte et dans lequel on est introduit comme dans une pièce à ciel ouvert par la porte d'un vieux salon. Nous avions gagné le troisième étage par un large escalier de pierre, couvert d'une voûte d'arêtes, et nous nous étions trouvés soudain dans un jardin tout peuplé d'arbres dont la jeune verdure frissonnait dans l'air cristallin. Nous étions en plein air et pourtant nous n'étions pas sortis de la maison, tellement cet enclos en faisait partie, protégé contre toutes les curiosités, suspendu au-dessus de la rue, entouré des toits d'un vieux quartier. C'était à Sion, au pied de la colline de Valère, dans le palazzino où logeaient naguère les députés à la Diète descendus de leurs maisons de bois du Louable Dizain de Conches.

A un des angles de cette patricienne demeure, fief des Riedmatten et des Kalbermatten, s'élève une tour coiffée d'ardoises rugueuses. Elle n'est point percée de meurtrières, mais de fenêtres. Son faux air guerrier faisait illusion. Il recouvrait sans doute des desseins plus pacifiques. Comme tant d'autres, cette chambre haute servait de séchoir à ce pemmican valaisan, savoureux produit du soleil et de la sécheresse, qui accompagne si bien le jus doré des coteaux voisins. Un muret, servant de console à des socles de statues romaines, était le buffet de service des flacons.

Les hôtes jouissant de l'hospitalité de ce lieu charmant, qui apportait à certains le plaisir de la découverte, venaient de parcourir les

pièces de cette demeure qui tient à la fois des deux versants du Simplon. L'extérieur est celui d'un petit palais florentin, l'intérieur celui d'un logis autochtone, bien protégé du froid par des boiseries et des poêles en pierre ollaire. Son premier étage sera occupé jusqu'à cet automne par une exposition qui porte un titre prometteur : *Le livre et le vin dans le cadre de l'art ancien.* L'initiateur et l'organisateur en est M. Alfred Comtesse, président de la Chambre valaisanne du commerce. Cet industriel, ami éclairé des belles formes du passé, était assisté d'un comité d'honneur, de bibliophiles et érudits, auréolé lui-même d'un comité, où figure le nobiliaire valaisan de la politique, de la finance, de la jurisprudence, du tourisme, de l'œnologie et de diverses autres activités appréciables.

★

Un trésor, généralement insoupçonné, est caché dans la capitale sédunoise. En matière de bibliophilie aussi, elle a ses lettres de noblesse. Chanoines et chefs militaires, gens de toge et d'épée ne dédaignaient point les beaux livres. La Bibliothèque cantonale a conservé de précieuses reliques de ces cabinets bibliophiliques qui ouvraient leurs portes sculptées dans les vieux logis de cette capitale rhodanique du vin. Cette association du livre et du vin procurait un thème original pour l'organisation d'une manifestation d'art. Le vin, en tant que matière, est absent de celle-ci, mais très présent en esprit. Les organisateurs, comme le dit fort bien M. Comtesse dans son introduction, ont simplement cherché à situer, dans l'espace et dans le temps, par quelques exemples bien choisis, un choix d'ouvrages qui traitent plus ou moins directement de la vigne et de son jus.

Ce choix, sévèrement limité, va de la Genèse, où Moïse, quinze siècles avant notre ère, fait remonter la viticulture au déluge, thèse que confirmerait l'ivresse de Noé, et se continue de nos jours par les publications souvent luxueuses et généralement artistiques, éditées par les maisons suisses et étrangères, spécialisées dans le commerce du vin.

Entre les magnifiques Bibles à figures, qui furent parmi les premiers ouvrages sortis des presses de Gutenberg, et les éditions contemporaines, illustrées par Dunoyer de Segonzac, Maillol, Derain, Dufy, ou Utrillo, se placent Rabelais, dédiant aux buveurs illustres ses truculentes satires, et Olivier de Serres, dont une édition de son *Théâtre d'agriculture* fut publiée à Genève en 1651.

Ce ne sont là que quelques pièces maîtresses d'une collection de près de deux cents ouvrages choisis traitant de la vigne et du vin. Pasteur, étudiant les maladies du vin, n'y est pas plus oublié que

Colette, chantant la Treille Muscate, ou Raoul Ponchon et sa Muse au Cabaret. Parmi les belles éditions suisses, une place d'honneur est réservée aux *Vendanges* de Ramuz, avec bois de Henri Bischoff, et au *Mémorial du Mont-d'Or* de C.-F. Landry.

Le tout est logé dans le cadre ancien remarquablement composé par l'antiquaire Léopold Rey, qui a eu la bonne fortune de faire l'acquisition du petit palais sédunois, plus exactement (à la mode du pays), de deux de ses étages et à qui l'on doit d'avoir sauvé cette classique et sobre demeure d'une destruction lente, mais certaine. Lors de son ouverture au public en 1949, M. Albert de Wolff, conservateur des Musées cantonaux, en fit l'historique. Remise dans son état primitif, elle offre désormais une atmosphère idéale aux œuvres d'art qu'elle abrite dans le définitif comme dans l'éphémère.

Qu'il eût été agréable de sortir de son coffret de verre quelqu'un de ces précieux ouvrages pour le feuilleter à loisir sous le tendre feuillage du jardin suspendu, dans la compagnie qui s'y trouvait cette après-midi-là, et quel délicat plaisir qu'un pinot blanc, dégusté dans le charmant entourage d'un cocktail de la société valaisanne !

25 mai 1954.

Satins et sourires : Dames de la Capitale

La voix rendue à la doyenne des orgues de Suisse

Aucune de nos églises ne possède un piédestal comparable à celui de Valère. Ce roc abrupt, dressé au centre de son amphithéâtre alpestre, est un paysage d'eau-forte d'une grandeur inégalée dans notre pays si riche en sites singulièrement divers. Le sentier aux marches rugueuses par lequel on accède à ce sanctuaire qui fut une forteresse, a été usé par les pas de la continuité des générations qui se sont succédées dans le vieux foyer païen, puis chrétien qu'alluma la romanité entre Saint-Maurice et Sion. Valère, nom aux consonances latines, s'imprime comme un sceau sur nos plus antiques parchemins. Le premier évêque du christianisme en Helvétie, saint Théodule, gravit ce rude escalier, suivi au cours des siècles de la longue lignée de ses successeurs, princes ecclésiastiques, portant la crosse et l'épée du plus vieil évêché de Suisse. Aujourd'hui encore, ce lieu conserve tout son pouvoir d'évocation ; il résume, à travers les âges, dans son symbole d'église fortifiée, la défense de la foi contre les barbaries qui l'assaillent continuellement.

Cette image de la cathédrale-citadelle s'imprime pour toujours dans la rétine de qui l'a contemplée de nuit, quand elle est illuminée. Alors, le socle de granit sur lequel elle repose, est englouti par l'obscurité. Suspendue entre ciel et terre, c'est la cité des âmes qui apparaît dans sa signification la plus sublime.

★

Les touristes qui gravissent la colline visitent une église généralement déserte, quelque chose comme la pièce la plus belle du musée installé dans les anciennes habitations des évêques, princes du Valais. Dimanche dernier, sur les dalles escarpées, les touristes étaient remplacés par les longues files des fidèles qui, aux sons des cloches qui

sonnèrent alternativement le tocsin et l'appel à la prière, se rendaient à un office solennel, célébré par l'évêque actuel du diocèse, Mgr Adam, à la place où tant de ses prédécesseurs offrirent le saint sacrifice.

Office pontifical et sermon qui marquaient l'inauguration des anciennes orgues de la cathédrale [1], qui viennent d'être restaurées. Tous les visiteurs les ont vues, sur le mur massif qui fait face au chœur, posées sur leur tribune de bois, développant leurs modestes tuyaux flanqués de panneaux peints d'images pieuses. Elles datent du XIVe siècle et passèrent pour un butin de guerre, rapporté de Saint-Jean d'Aulps par une expédition valaisanne. Les historiens ont détruit cette légende, comme tant d'autres. Depuis longtemps, l'instrument était silencieux, accablé par le poids des ans. Haut fixé au-dessus des fidèles, il fait penser à ces petites orgues devant lesquelles les enlumineurs et les artistes des tapisseries flamandes asseyaient sainte Cécile, patronne de la musique religieuse. Elle est fêtée le 22 novembre. La cérémonie aurait pu être placée sous l'invocation de celle dont la dépouille, retrouvée intacte dans les catacombes, repose dans l'église du Transtévère qui lui est dédiée, reproduite dans le marbre par un des plus grands sculpteurs du XVIe siècle, le Tessinois Maderno. L'époux de la martyre ne portait-il pas un nom comme prédestiné : celui de Valérien ?

Mais la patronne de la musique sacrée présidait en esprit les offices qui déroulaient leur rituel majestueux sous les ogives peintes du vénérable sanctuaire. Au chevet, MM. les séminaristes, dans leurs surplis blancs, faisaient une guirlande aux tentures coloriées par le fresquiste du XVe siècle. Au-dessus des stalles, sculptées de scènes de la Passion, la maîtrise de la Cathédrale accompagnait de chants de Frescobaldi et de Palestrina les cérémonies du culte, alternant avec les chœurs des séminaristes. M. Georges Haenni, si incorporé à la musique vocale valaisanne, présida avec sa maîtrise coutumière aux chants de l'office, ainsi qu'à ceux qui alternèrent ensuite avec les jeux de l'orgue dans le concert spirituel qui termina la cérémonie.

L'instrument restauré émit avec une plénitude dont l'intensité contrastait avec la modestie de ses dimensions, les plus suaves mélodies de compositeurs qui auraient pu en jouer en son bel âge : C. Bat, Bassani, Gilles Binchois, Josquin des Prés, T. L. da Vittoria, P. Certon et d'autres, dont les chants furent exprimés par le distingué organiste du couvent d'Einsiedeln, le R. P. Stefan Koller.

Valère est une de nos très rares églises où le chœur soit encore séparé de la nef par un jubé. Les cérémonies du culte alternaient entre ces deux parties de l'édifice ; à certains moments, l'évêque

---

[1] Notre-Dame de Valère, l'ancienne cathédrale, sur la colline qui domine Sion.

officiant se transportait avec ses diacres sur cette tribune transversale, dominant le peuple des fidèles, renouvelant ainsi les rites antiques qui se célébrèrent en ces lieux au cours des âges. Car — et ce fut le thème du très beau sermon de Mgr Adam — tout change : la foi seule demeure.

★

La cérémonie achevée, on se pressa devant les orgues restaurées. Sur leur élégante carène de mélèze, elles ouvraient les deux faces de leur buffet, dont les peintures habilement ravivées représentent d'une part le mariage mystique de sainte Catherine et de l'autre le Christ avec Marie Madeleine, tandis que les revers figurent, avec la simple grandeur d'un Fra Angelico, la scène merveilleuse de l'Annonciation.

Cette restauration fut l'œuvre du peintre Cadorin, tandis que l'instrument lui-même, grâce à d'« insignes bienfaiteurs », inspirés par M. Riggenbach, Bâlois et Valaisan d'adoption, fut tiré de sa léthargie et rendu à sa vie spirituelle.

La petite terrasse herbeuse qui surplombe les toits argentés du vieux Sion, sur lesquels semble encore résonner la voix puissante du cardinal Schiner, réunit, à l'issue du concert, le Vénérable Chapitre de la Cathédrale de Sion avec les généreux mécènes de la restauration de la doyenne des orgues de Suisse. Ce furent de ces moments où l'ambiance valaisanne agit par toutes ses grâces si cordiales, si spontanées, si agréablement imprégnées d'urbanisme et d'humour.

11 novembre 1954.

Reflets dans notre miroir

Ne nous empâtons pas

Il est bon que des voix s'élèvent hors du Valais, contre la profanation de Valère par des immeubles locatifs. La défiguration de ce site sans pareil ne touche pas seulement ceux qui vivent au pied des soubassements de granit qui supportent la cathédrale fortifiée, mais le pays tout entier, et au-delà, la grande communauté de ceux pour lesquels la beauté est encore la source généreuse des émotions les plus nobles, les plus profondément humaines. Nulle part ailleurs, si ce n'est au Mont Saint-Michel et sur le rocher volcanique qui supporte Notre-Dame du Puy, on ne trouverait d'église posée sur un tel piédestal. L'élancement de la roche sur laquelle trône, au-dessus de la vallée, ce sanctuaire crénelé, lui donne la valeur d'un symbole. C'est, dominant notre terre-à-terre, le refuge des âmes, la cité haute, l'évocation d'une autre colline de Sion dont le sommet s'irradie dans la lumière au-dessus de nos destinées.

Il ne faut pas que les flots de béton viennent battre le pied de ce socle grandiose qui doit à son isolement sa grandeur et sa signification. Une immense marée de banalité nous envahit, recouvrant non seulement nos paysages, mais nos diversités morales. Dans cette uniformité, où les villages ne se distinguent plus des villes, où les agglomérations ne cessent de mordre dans les zones vertes, conservons du moins quelques points de repère, quelques phares émergeant au-dessus des vagues figées. Valère en est un. Il jaillit plus magnifiquement que d'autres. Ses gardiens se doivent de nous le conserver.

Qu'en resterait-il si on réalisait le projet d'accoler le flanc du rocher de deux gratte-ciel de trente mètres de haut dont les faîtes s'élèveraient jusqu'aux deux tiers de la colline ? Ce barbarisme détruirait à la fois le site et la silhouette particulièrement originale de la ville, désormais découronnée de sa beauté de capitale de la plus grande vallée de nos Alpes.

Devant une violation aussi brutale, d'un des aspects les plus justement admirés du pays, l'opinion locale s'insurgea suffisamment pour que les édiles, dont une majorité était favorable au projet, si incompréhensible que ce soit, fissent appel à une commission fédérale d'urbanisme. Celle-ci déclare irrecevable l'édification de ces tours de Babel au flanc de Valère, mais pense concilier les exigences de l'esthétique avec celles de l'utilitarisme en fractionnant en six les deux mastodontes envisagés. Ainsi le rocher serait ceinturé de constructions qu'on voudrait justifier par les coulées de verdure qui seraient ménagées entre ces buildings. Ce serait tout simplement remplacer un disparate par un autre.

Personne ne saurait raisonnablement refuser au chef-lieu du Valais le droit de participer aussi largement que le reste du pays à la prospérité qu'on voit se traduire par un essor, inconnu jusqu'ici, des agglomérations urbaines et de la construction en général. Mais cette prospérité, précisément, nous impose des devoirs, dont l'un des essentiels est de sauvegarder dans toute la mesure du possible l'intégrité de ce qui donne à notre pays son expression particulière, les traits caractéristiques de son visage, de lutter contre l'empâtement et l'épaississement qui nous menacent au physique comme au moral. D'autres nations, qui n'ont pas eu l'inappréciable privilège d'échapper aux désastres de deux guerres, s'y sont employées en restituant à leurs villes détruites la physionomie qui en faisait des cités originales. Plus riches qu'elles, nous ne pouvons sans déchoir laisser s'altérer ce qu'il nous a été donné de conserver.

Sans doute, la vie est une continuelle transformation, mais il est possible de se transformer sans s'enlaidir. C'est même l'essence du progrès véritable qui consiste, en urbanisme, à allier les techniques nouvelles aux anciennes et à les fondre en un tout harmonieux. Cet encerclement d'un site comme Valère serait une négation flagrante des efforts qui ont été entrepris jusqu'ici pour concilier les heurts inévitables de deux époques dont l'une empiète si rapidement sur l'autre et menace de la submerger.

Il ne s'agit pas seulement d'opposer des considérations immatérielles aux impératifs trop catégoriques du mercantilisme. Ce qui fait notre capital touristique, c'est précisément la réunion sur un petit espace de sites si divers, de villes et de villages aux physionomies différentes, qui donne à ceux qui nous visitent en apportant leur contribution à ce secteur si important de notre économie qu'est le tourisme, l'impression de passer sans cesse d'un pays à l'autre.

Nous semblions commencer à sortir d'une période de trop grande euphorie où, en nouveaux riches, nous gâchions notre patrimoine. Un mouvement d'opinion s'est dessiné, encore souvent mal compris et maladroitement exprimé, comme les deux initiatives pour la pro-

tection du Rhin et pour la sauvegarde de nos grands sites naturels contre les excès de l'industrialisation. Il y a dans ces remous populaires les indices d'un réveil heureux où peuvent se concilier les exigences de notre temps et celles d'un des grands facteurs moraux de notre développement, qui est de vivre dans un cadre où la nature et les générations ont prodigué des beautés sans lesquelles nos seules vertus ne nous donneraient pas la place à laquelle nous aspirons dans le monde.

Cette marche vers un progrès respectueux de la beauté se poursuit entre autres sur la voie du Gothard, où les viaducs de fer sont systématiquement remplacés par des ponts bétonnés, revêtus de granit, rendant ainsi au paysage des accords détruits à la fin du siècle dernier. C'est une raison de plus pour ne pas grever d'une laideur évitable et irréparable, la route concurrente du Simplon, qui vient d'être si bellement glorifiée.

9 juillet 1956.

VI

VALAIS CENTRAL

Au cœur d'un vieux pays

Dans le Val d'Hérens

« Il m'arrivait de dire à propos de rien : Mon Dieu ! que j'ai bien fait de venir en Italie ! » Cette exclamation de Stendhal, plus d'un la répéterait en Valais parmi ceux qui vont chercher ce cher pays loin des pôles où convergent des foules trop mêlées. Cette vallée si bien fermée malgré ses grands passages sub et transalpins ne s'ouvre vraiment qu'à ses fidèles. Ses plus fervents ne sont pas, peut-être, les coureurs de sommets, les habitués des vastes solitudes blanches, trop absorbés par leur propre effort au sein d'une nature immuable, mais ceux qui veulent la voir dans son empreinte humaine, dans l'union séculaire du sol et de l'habitant. On en trouve les aspects les plus émouvants dans les régions où la conquête patiente de la terre, comme une pensée qui s'élève, ne s'arrête qu'aux limites où la végétation expire.

Toute la gamme des cultures se superpose, des vignes les plus basses aux derniers mélèzes, jetant sur l'humus cette parure changeante à laquelle les flancs étagés des montagnes donnent ici une majesté particulière. Mais cette grandeur demeure partout accessible. On ne s'y sent jamais perdu. Tout en restant souveraine, elle n'est nullement intimidante. Elle met à l'aise le cœur et l'esprit ; elle procure un mélange de bien-être matériel et de contentement moral.

★

Ces sentiments étaient éprouvés, une des dernières journées de ce bref intermède automnal, par une petite assemblée groupée sur les gradins d'un amphithéâtre naturel, au cœur du pays valaisan. Le lieu s'appelle Pralovin, un alpage juché sur un des hauts contreforts du Val d'Hérens. A nos pieds, à cinq cents mètres au-dessous de nous, Vernamiège dessinait sur sa verte terrasse l'arc de ses toits gris,

insoucieux peut-être du privilège de porter un nom d'une si parfaite harmonie. Il signifie : au milieu des vernes. Autour de nous, les montagnes nous enveloppaient de leurs pans, ondulés comme une immense tunique végétale. Vêtus de pins et de bouleaux dans leurs plis inférieurs, ils nous faisaient assister dans leurs régions supérieures à l'antique lutte des épicéas et des mélèzes. Ceux-ci avançaient victorieusement leurs bataillons parmi ceux-là. Leur progression était particulièrement apparente en cette arrière-saison où, avant de tomber, les fines draperies des mélèzes se colorent des plus subtiles nuances du jaune et du roux. Le vainqueur est l'arbre des paysages lumineux. Son plus grand ennemi est le brouillard qui le tue en vingt jours.

Vernamiège mérite d'être inscrit au tableau d'honneur de la sylviculture pour avoir renoncé à exploiter ses forêts de mélèzes pendant la guerre, malgré le profit immédiat que le village aurait pu en tirer. Il fit une chose qui devient rare : un placement à longue échéance. Le village aura, pour longtemps, le matériel de construction de ses chalets.

★

Tout le Valais s'ouvrait devant nous comme un prodigieux éventail. A notre gauche, le versant opposé de la vallée, surgissant de toute sa hauteur de la profonde dépression de la Borgne, s'élevait jusqu'aux sommets déjà neigeux qui couronnent les Mayens de Sion, si heureusement épars dans leurs prés boisés. Tracé dans la verdure, le mince sillon des routes nouait les villages étagés, Vex, Hérémence, poussant son tracé audacieux jusque dans le vallon latéral des Dix, dont un promontoire nous masquait le puissant barrage, moins gigantesque encore que celui qui s'y superposera, muraille babylonienne, haute comme la tour Eiffel, à laquelle un peuple de constructeurs travaillera pendant vingt ans, le temps de changer une génération.

Plus bas, la route d'Evolène marquait le paysage d'une fine et droite éraflure, disparaissant sous les pyramides d'Euseigne, réduites, de cette hauteur, aux proportions de châteaux de sable. Au débouché de la vallée, s'étalait le grand peuplement qui, autour de Sion, massée autour de ses rocs ecclésiastiques et féodaux, essaimait en villages, égrenés le long du Rhône, posés sur les paliers des monts d'en face. Le sol montait en s'amincissant jusqu'aux rochers polis par l'érosion. Le glacier de Zanfleuron mettait une tache pâle dans les nuages. Tous les bruits faisaient silence. On entendait battre le cœur du pays, qui apparaissait dans tout son pouvoir de réalité et d'évocation. Partout, les grands souvenirs se joignent aux beautés naturelles.

★

Ces villages de bois parmi les mélèzes ne le cèdent pas en ancienneté aux villes et aux bourgs nés du trafic des cols. La vie pastorale a aussi ses parchemins et ses lettres de noblesse. Les premiers défricheurs ne tardèrent guère à prendre de la hauteur : c'était leur espace vital. Mais le bois étant moins durable que la pierre, il y a peu de traces de leurs établissements primitifs. Comme la plupart des autres, ce sont de très vieux villages que ceux de la rive droite de la Borgne : Vernamiège, Mase, Saint-Martin. Restés longtemps isolés le long du chemin muletier qui les reliait, ils n'ont pas encore subi les disparates que sème sur sa route l'avance de la civilisation industrielle. Ils sont entrés dans la circulation en 1931, date de la construction de la route postale qui les fait communiquer avec Sion. Les grands cars jaunes des PTT sont les annonciateurs des temps nouveaux, signalés par les sons mélodieux mais illusoires du cor des postillons romantiques.

Ils furent précédés, bien loin dans le temps, d'un illustre cortège de sabots ferrés : celui du grand évêque de Sion Mathieu Schiner, non encore vêtu de la pourpre cardinalice, qui, en 1503, monta dans ces alpages pour régler un différend particulièrement coriace entre ceux de Mase et ceux de Vernamiège. Leurs habitants, fixés sur des pentes bien ensoleillées, ne pratiquent qu'un nomadisme restreint. On ne les voit pas descendre en corps et par étapes dans la plaine. Mais ils possèdent des vignes aux alentours de Sion et les cultivent individuellement. Ils continuent, comme leurs ancêtres, à emporter leurs raisins dans des outres de cuir, ce qui est encore une vignette d'Italie.

★

Sur le haut alpage de Pralovin, on parcourait des yeux ce vaste et émouvant paysage où souffle l'esprit. La fumée légère de feux de bois mort se diluait dans l'air frais tandis qu'une fois de plus la Murithienne tenait ses assises alpestres en écoutant son président et son inspirateur, M. I. Mariétan, évoquer en naturaliste l'âme du vieux pays.

Pour ceux qui la sentent, elle demeure discrète et réservée dans sa beauté rustique comme ces filles de Vernamiège, en casaquin noir et en jupe violet sombre, qui faisaient couler de leurs channes d'étain le vin monté aux chalets dans les outres de cuir.

21 octobre 1948.

Le vieux chalet et la cascade

Un Suisse, revenu des mers de Chine, racontait avoir entendu chanter, par un équipage jaune, la plus populaire de nos chansons : *Le vieux chalet*. Aucune image n'est plus évocatrice du pays que la maison de bois noir de nos villages alpestres. Elle est un des trésors les plus authentiques de notre patrimoine, un de ses éléments les plus précieux, la création la plus originale de notre art indigène.

Pourquoi faut-il que nous vilipendions encore, inutilement, ce qui parle à nos cœurs ? Entre tous les villages qui assemblent leurs toits d'argent à l'ombre de leur clocher de pierre, Evolène au nom mélodieux, peut être fière de ses grands chalets à plusieurs étages de fenêtres jumelées. L'un des plus beaux, au cœur du village, est à la veille d'être sacrifié à la circulation. Sa condamnation a été prononcée par la Commune et l'Etat du Valais. La chose paraît à peine croyable. Verrons-nous vraiment un village dont le charme a séduit tant d'estivants fidèles se mutiler pour laisser passer une route élargie ? Evolène perforée ne sera plus Evolène. La clientèle des grands cars, qu'on se propose d'attirer en abattant ce qui fait obstacle à leur passage, ne vaudra jamais celle de ceux qui, année après année, reviennent par attachement à ce coin de terre où se rencontrent encore tant d'affinités électives.

Sans doute, la clientèle hôtelière aujourd'hui passe et repasse, mais il est encore quelques hauts lieux où l'esprit cherche un refuge. Celui-ci en est un. Déplorable spéculation touristique que de le banaliser, de le rendre aussi semblable que possible à ceux où passe une foule sans âme, avide seulement de déplacements rapides et de spectacles changeants, à peine entrevus, jamais vus, jamais compris.

La commission valaisanne des sites, que préside notre très apprécié collaborateur Maurice Zermatten, intervient en faveur du chalet menacé. Si l'on pouvait organiser en Suisse et à l'étranger un plébiscite, les magistrats dont dépend la décision se rendraient certainement un compte plus exact des sympathies ferventes qu'éveille la préservation de la ravissante capitale de bois du Val d'Hérens et du deuil qu'en porteraient ses amis les plus authentiques et les plus fidèles.

★

Ce ne sera jamais en se banalisant que notre pays gardera son attrait, mais par tout ce qui le fait différer des autres, par tout ce qui exprime le plus fortement son caractère, par tout ce qui marque encore l'enracinement de l'homme au sol.

Jusqu'ici, le goulet qu'on se propose d'élargir a livré passage non seulement aux cars postaux, mais à tous les camions qui, depuis cinq ans, assurent le transport des matériaux nécessaires aux travaux gigantesques entrepris dans la région d'Arolla. Ne vaut-il pas la peine de continuer à franchir cet obstacle, en prenant les précautions nécessaires, plutôt que d'avilir un des plus beaux de nos vieux villages alpestres ? Déjà, deux grands érables qui formaient ogive au seuil d'Evolène jonchent le sol de leurs troncs. Il serait encore temps de réfléchir avant de procéder à la destruction projetée de ce magnifique et digne monument de notre architecture de bois, construit avec piété par les ancêtres des familles qui l'habitent depuis 1824 qu'il fut taillé dans le mélèze, avec les charmantes moulures en chaînes qui courent le long de ses quatre façades. Quelle maison de ciment remplacera jamais les témoignages émouvants de cette main-d'œuvre familiale dont le lent et persévérant labeur a forgé les destins de la patrie ?

On ne saurait trop le répéter : il y a des choses qui font partie du patrimoine commun, qui sont une légitime propriété collective et morale de tout le pays. On aurait pu espérer que la conscience s'en serait mieux éveillée dans l'âme de ceux qui en sont les protecteurs. Le Valais a le privilège d'être gardien d'un trésor d'une valeur particulière. Il possède nos paysages les plus nobles et les monuments les plus émouvants de notre architecture rurale. Noblesse oblige. Les sacrifices les plus impies sont ceux qui se font sur l'autel de la banalité.

★

Un autre village alpestre risque de perdre la face. C'est le charmant et solitaire Lauenen, dispersé en maisons isolées et en petits hameaux au pied de la grandiose paroi de rochers qui ferme sa vallée. Les villégiaturants de Gstaad poussent parfois jusqu'à ce cirque alpestre, comparable à celui de Gavarnie, où le Geltenbach forme des cascades, tombant de rocher en rocher, qui donnent au site une sauvage grandeur, contrastant avec la paix idyllique de ce petit village alpestre, égrené autour de son humble église blanche qui veille sur

lui du haut de sa verte colline. Lauenen est aux confins de l'ancienne Haute-Gruyère et porte en souvenir de cette appartenance historique le nom français de La Lauvine.

Or, ses cascades menacent d'être asséchées par les Forces Motrices bernoises qui, pour leur nouvelle usine du Sanetsch, projettent de détourner vers leurs turbines le Geltenbach par une galerie. Il n'y aurait plus que de maigres filets d'eau là où bruit et bouillonne depuis le fond des âges l'écume des glaciers.

Les gens de Lauenen adressent au Gouvernement bernois une modeste supplique, le priant de bien vouloir ne pas faire abstraction de la beauté de leur paysage naturel lorsqu'ils se prononceront sur la demande de concession. Ils nous demandent de faire écho à leur voix. Comment ne pas nous joindre à leurs vœux et à leurs espérances ! Tous les villages de Suisse nous sont précieux, surtout les plus humbles.

26 avril 1955.

Transformations de la vie alpestre

Sur un promontoire valaisan

Etagés sur leur éperon rocheux, les mayens de Volovron dominent de haut la partie supérieure du Val d'Hérens. Du village d'Eison, on atteint ce belvédère alpestre par un sentier qui prend en écharpe, à travers les mélèzes, le flanc oriental de la vallée. Le paysage est vert et blanc, comme l'écusson vaudois. Le vert se ponctue des cubes bruns des maisons d'Evolène et vient expirer au pied des Dents de Veisivi où, en ce printemps tardif, s'ouvre le royaume du blanc. Encadrés de parois givrées, les glaciers superposent leurs cassures dont s'élève, immaculé, le dôme ennuagé de la Tête Blanche.

Cent soixante et quelques promeneurs pique-niquaient l'autre dimanche à la manière de Tœpffer, sur ce promontoire. L'auteur des *Voyages en zigzag* a un continuateur pour excursionnistes pédestres de tous les âges de la vie, en la personne de M. l'abbé Mariétan qui, printemps, été et automne, conduit sa troupe sur les sentiers valaisans. Il y a les vieux habitués, plus qu'octogénaires, qui arpentent encore d'un pied solide les chemins caillouteux de la montagne ; il y a les jeunes néophytes qui font leur première communion avec la nature sauvage. Les costumes en moins, le tableau ne différait pas beaucoup de ces dessins si vivants dont le fameux magister genevois illustra ses pages.

Le bruit de sabots ferrés frappant les pierres blanches du sentier dévalant sur Evolène, l'apparition d'une femme de la vallée portant l'adorable costume rouge et noir auquel les Evolénardes restent si loyales, celle du chef de ce petit convoi n'avaient rien pour déparer le charme du moment.

Le mulet portait dans ses couffins des bouteilles dont le vin faisait beaucoup plus d'étoiles que celles qui figurent dans le blason valaisan. L'Evolénard était vêtu de gros drap brun, tissé de la laine de ses moutons. Cette étoffe se raréfie, nous dit-il, parce que le

mouton disparaît des vallées alpestres. Pourtant, il s'élevait à peu de frais. Les jours d'écurie étaient rares. Les troupeaux pâturaient même en hiver sur les maigres herbages qui croissent entre les roches sur les pentes exposées au soleil. Le tourisme, puis les grands travaux d'électrification ont modifié la vie économique. D'autres occupations que les agricoles intéressent les autochtones. Les métiers à tisser sont désertés, de sorte que la laine, même achetée ailleurs, ne se travaille plus. Sur les petites terrasses où se cultivent légumes et grains, on voit des terres en friche.

Le village est sorti de son long isolement, auquel il doit tant de ses particularismes. Pendant des siècles, il vécut de sa vie propre. Contrairement aux Anniviards, voués au nomadisme à cause de leurs terres et de leurs vignes des environs de Sierre, les gens d'Evolène, ne possédant d'autres biens que leurs alpages, étaient confinés dans leur vallée, ne descendant à Sion que pour les foires annuelles. Aujourd'hui, leur route est sillonnée de voitures, mais leurs maisons de pierre et de bois, hautes comme de petits gratte-ciel, occupent encore leurs emplacements séculaires des deux côtés de la route, élargie toutefois par la destruction de celles qui empiétaient sur elle.

Le village au nom si mélodieux en était encore à sa vie cénobitique quand Tœpffer et sa joyeuse troupe y firent leur entrée par un soir pluvieux de l'été 1843. Toute la population, groupée des deux côtés de la ruelle bourbeuse, les accueillit comme des espèces d'exotiques, venus tout exprès pour honorer la contrée de leur présence. Ils y étaient cependant attendus. Sous la présidence de son chef, du nom de Favre, le Conseil s'était occupé d'hospitaliser ces visiteurs dans ce que le bon pédagogue appelle leurs huttes embraminées. Partout de bons feux de mélèzes séchaient les excursionnistes. Ceux-ci se croyaient revenus à l'âge d'or. Dans tous les foyers, on mangeait du petit salé, arrosé de rouge d'Ardon et de muscat de Sierre. Appelé par le Conseil à faire choix entre ces deux crus, M. Tœpffer, après les avoir dégustés avec recueillement, s'était déclaré dans l'impossibilité d'opter entre des vins aussi égaux en excellence.

Le festin apprêté, le Conseil tout entier en vint à surveiller l'ordonnance. Il était éclairé par quatre cierges sur des chandeliers avec une paire de mouchettes de luxe. Ces luminaires projetaient leurs lueurs sur deux chaudières de potage au lait, un grand jambon trônant parmi des choux, des omelettes, des pommes de terre frites, du fromage, des noisettes. Beaucoup mieux que le repas du rat des champs. Et tandis que par détachements, conduits chacun par un magistrat, les rassasiés gagnaient leurs différents logis, le fils Follonier était expédié vers les chalets d'en haut pour y quérir le beurre du petit déjeuner du lendemain. Lorsque vint l'heure des comptes, les anciens, s'étant formés en conseil secret, décrétèrent que la dé-

L'Automne, saison des fruits et des vendanges
(statue au manoir de Werra à Loèche)

pense s'élevait à deux francs par tête, tout compris, âtres, mélèzes, banquet et déjeuner.

La troupe de la Murithienne de l'abbé Mariétan fit à Evolène une entrée beaucoup moins remarquée, bien que le village fût encore vierge de touristes, mais non d'automobilistes. Au rez-de-chaussée des vieux chalets aux poutres sculptées, des bazars ouvrent leurs devantures, pleines de conserves et de souvenirs de la vallée. Le fourneau électrique cuit sans fumée les repas qui mijotaient dans les flammes du mélèze ; le trop plein des restaurants se déverse sur les terrasses bordant la rue où les maisons de bois noirci par les ans alternent avec les maisons de pierre, décorées de fresques rustiques. Vieux décor animé par des acteurs qui s'efforcent de se mettre à la mode du jour. Seules les femmes de tout âge y mettent la note de leurs costumes. Puissent-elles savoir ce qu'ils sont beaux !

21 mai 1956.

Le Maître de Savièse

Le très beau livre que M. J.-B. Manson, directeur de la *Tate Gallery* de Londres, vient de consacrer à l'œuvre d'Ernest Biéler, est mieux encore que le témoignage donné par un grand critique étranger à un des maîtres de notre peinture : il marque le cinquantenaire d'une carrière artistique en plein essor et qui fut une ascension constante vers la perfection.

Dans sa jeunesse, Biéler illustra plusieurs des petits livres d'art que vers 1880 l'éditeur Guillaume, de Paris, lançait sur le marché. C'étaient des chefs-d'œuvre de bibliophilie ; M. Manson en admira si fort les dessins qu'il fit des copies de cet illustrateur inconnu, sans penser que bien plus tard il le rencontrerait dans son atelier solitaire de Savièse, « si loin des agitations éphémères de la politique artistique et si proche de l'univers qui l'entourait ».

C'est en 1884 que Biéler, à l'aube de sa carrière, découvrit le village sous les noyers auquel il allait donner une si grande illustration, qui devait lui inspirer plusieurs de ses plus purs chefs-d'œuvre et surtout la réussite la plus complète que puisse ambitionner un artiste qui a acquis la maîtrise en tant de moyens d'expression : huile, fresque, tempera, vitrail, mosaïque. On sait — on ne saura jamais assez — combien ils se sont épanouis dans cette église de Savièse, dont il a fait un des édifices religieux les plus émouvants du pays. Au sujet de ce monument, le critique Emile Vuillermoz faisait cette juste remarque : « Le goût des couleurs, chez Biéler, est une sorte de génie ». Nous pensons, en effet, que personne n'a su les faire chanter comme lui, en Suisse. Il en est comme le magicien : on dirait qu'à son appel, elles viennent se coucher à ses pieds comme les licornes devant les châtelaines sur les tapisseries flamandes.

C'est en quoi le Maître de Savièse ressort avec éclat sur le fond plus en grisaille de ceux de nos peintres qui se sont donné la peine d'apprendre leur métier : les autres, mieux vaut n'en point parler et les abandonner aux snobs, peuple nombreux sous tous les climats.

L'œuvre de Biéler est un grand festival des couleurs. C'est pour-

quoi elle est difficilement reproductible. Les éditeurs [1] des 88 planches qui accompagnent le texte de M. Manson ont sagement renoncé à tenter l'expérience. Ils ont su ne pas trahir cette éclatante palette. S'ils ne nous donnent pas cet enchantement polychrome qui saisit, la première, triomphalement, notre rétine, leurs magnifiques héliogravures nous révèlent des aspects aussi remarquables, quoique moins immédiatement perceptibles, de son talent.

M. Manson dit quelque part qu'il « y a une sorte de *Comédie humaine* dans l'ensemble des sujets et dans la manière dont ils sont traités ». La plus grande partie des hors-texte de l'ouvrage sont consacrés à Savièse. Le village y vit d'une vie prodigieuse. Ce n'est pas un Savièse du dimanche matin seulement qu'il nous montre, comme dans cet exquis défilé, à travers les vergers enneigés, des paroissiens sur le chemin de l'église. Cette œuvre d'une si fine poésie est datée de 1919. Elle nous semble marquer approximativement la fin d'une étape où l'artiste s'est intéressé de préférence à la vie collective des hameaux dispersés sur la verdoyante terrasse du pied du Sanetsch, et dont le ravissant *Pendant la messe* du Musée de Lausanne est l'expression classique. Plus tard, les types humains, les scènes de la vie quotidienne se multiplient.

Il est impossible alors de ne pas évoquer Balzac. C'est la galerie de ces portraits saisissants, concentrés, expressifs, comme ce *Duc le Forgeron* du Musée de Bâle, qui est un puissant Vulcain rustique, comme cette vieille *Françoise*, ratatinée, ridée, brèche-dents, et dont les traits conservent une si grande noblesse dans leur déchéance ; ce sont des portraits de haute psychologie comme celui de ce *Vieux garçon*, type achevé d'Harpagon villageois, ou la merveilleuse scène d'auberge intitulée *Pourparlers :* deux compères cauteleux, barbus, méfiants, discutant d'une affaire autour d'un verre et que l'artiste a brossés avec une intensité dramatique digne d'illustrer Shakespeare.

Savièse et le Val d'Hérens lui ont inspiré des portraits de femmes et d'enfants qui figurent parmi les expressions les plus achevées du folklore valaisan, qui sont des hymnes à la grâce robuste et fine des femmes et des filles de ce noble terroir, où la race s'est conservée si forte et si pure. Avec autant de raison qu'Horace, M. Biéler pourrait dire du pays de sa dilection : *Exegi monumentum.*

En tournant lentement les pages de ces quelque cent reproductions, on demeure émerveillé et surpris de la plénitude et de la diversité de cette œuvre, dont tant de parties sont inconnues, dispersées dans une foule de collections particulières du pays et de l'étranger. Bien que Biéler ait dans nos galeries publiques, sur les murs de nos édifices, dans les vitraux de nos églises nombre de monuments

[1] La Concorde, Lausanne.

durables, une exposition de l'ensemble de ses œuvres mobiles serait pour une très grande partie du public une véritable révélation.

Le livre édité par La Concorde en donne un intelligent avant-goût. Bien qu'il se soit attaché à son œuvre suisse, dont il ne fait qu'une excellente sélection, sans en oublier les sobres et puissantes mosaïques de Savièse, les grandes compositions ornant l'hôtel de ville du Locle, quelques vitraux de l'église de Savièse, les fresques de la chapelle de Tell, de Lausanne, du Musée Jenisch de Vevey, on possède des vues suffisamment riches et variées pour avoir l'impression de se trouver non seulement devant un grand artiste suisse, mais devant un grand artiste de tous les temps.

Et la publication de ce livre jubilaire le trouve en pleine possession de son talent, mettant la dernière main aux trois grands vitraux qui vont être posés à Saint-François de Lausanne et qui, eux aussi, sembleront « fabriqués avec des pierres précieuses liquéfiées », comme dit M. Vuillermoz de ceux de Savièse.

15 décembre 1936.

Magies automnales

Paysages d'églogue au cœur du Valais

L'automne est un prodigieux transformiste. Sa lumière transfigure les scènes les plus humbles. Une paysanne en robe bleue, menant à la gaule deux chèvres blanches pâturer le long d'un bois de chênes flammé d'or, ce n'était plus une simple pastorale, mais une féerie où tout devenait merveilleux, irréel, irradié, quelque chose comme une sublimation des peines et des travaux de la vie dans leur noblesse rustique.

C'est de ces visions que Cervantès dut être imprégné quand, pour Don Quichotte, il faisait apparaître Maritorne en princesse de légende.

Ces mirages se succédaient pour nous, l'autre dimanche, au long du chemin montant et solitaire qui suit les rives escarpées de la Sionne. Ce torrent, qui ravagea si souvent la ville resserrée à ses pieds entre les pitons de Valère et de Tourbillon, coulait assagi mais non domestiqué, sur son lit de granit, parfois étayé de murs. Les maisons s'espacent aussitôt dans son ravin. Quelques fermes resplendissantes de zinnias, quelques modestes moulins qui ont cessé de moudre, puis c'est la montée dans les vignes jaunissantes aussitôt que dépouillées. De terrasse en terrasse se superposent des paysages d'églogue, clairières entourées d'ormeaux, esplanades couvertes de noyers, masquant d'un rideau encore feuillu les toits égrenés du village de Drône, section orientale de la commune de Savièse ; puis, à travers des draperies forestières toujours moins clairsemées, se développe le plateau boisé de mélèzes où voisinent, avec leur chapelle, les mayens de la Dzour.

★

Appuyé aux puissants contreforts du Grand-Bé, ce belvédère fait face aux Alpes pennines. Au-dessus d'une buée légère, elles estompaient leur profil aquarellé de blanc et de bleu. Le fin dégradé des ombres et des lumières tempérait de douceur leur majesté. La Dent Blanche surgissait, pyramidale, à l'extrémité du sinueux et profond couloir creusé par la Borgne d'Evolène. Les glaciers étaient suspendus dans l'éther comme des nuages immobiles ; celui de Ferpècle s'allongeait vers celui de Trient, surmonté d'une minuscule pointe noire, l'Aiguille de la Za. Au-delà des Aiguilles du Tour, l'horizon se perdait insensiblement dans des gazes argentées. Les immenses murailles de notre forteresse mitigeaient leurs aspérités, atténuaient ce qu'elles ont de farouche. Tout était sérénité dans cette nature dont l'apaisement contrastait si fort avec les passions humaines, jetait un voile tissé d'or et d'azur sur les hontes de la civilisation.

Sur ces gradins étagés au cœur du Valais habitent six mille paysans dans une dizaine de villages. Ils y ont édifié, voici cinq siècles, le vieux bisse de Savièse, un des travaux hydrauliques les plus remarquables du pays. Cet art des amenées d'eau, localisé dans le climat sec de notre vallée du Rhône, ne serait-il pas un héritage oublié des Sarrasins qui colonisèrent cette contrée et dont le type se retrouve si souvent dans les traits des indigènes et le costume des femmes, embéguinées de noir ? On évoque ce génie hydrographique dans les canaux qui sillonnent les jardins de l'Alhambra, et plus encore dans ceux qui strient les flancs rocheux du Liban, arrosant des milliers de terrasses couvertes de cultures. Ce vieux bisse de Savièse, abandonné aujourd'hui, était cité comme une merveille d'adaptation au rocher par des moyens naturels. Des billes roulant sur une planche servaient à calculer les pentes. Lorsque, chaque printemps, on le livrait aux eaux, la chapelle du bisse s'ouvrait pour la célébration d'une messe. L'onde fertilisante se répandait de plateau en plateau, animant le paysage, coulant tantôt dans des galeries forées dans la roche, tantôt se fractionnant en rigoles sur les champs souvent bordés de ces ormeaux et de ces chênes bizarrement taillés pour la nourriture du petit bétail.

★

La gorge profonde de la Sionne sépare le territoire des Saviésans de celui d'Arbaz. Une passerelle effilée la franchit, suspendue à sa grande hauteur au-dessus du torrent. Deux chèvres ne s'y rencontreraient guère sans subir le sort de celles que La Fontaine fit s'obstiner sur une planche étroite.

A chaque étage, ses villages. Le supérieur, Arbaz, est encore montagnard. Deux cents mètres plus bas, Grimisuat s'étale déjà dans les vergers, dominé par sa vaste église aux murs ornés de fresques du XVIIe siècle, récemment restaurées, célébrant la gloire de saint Pancrace, martyr, qui avait la vertu de faire découvrir les faux témoins. Non loin du clocher, une forteresse d'aspect très médiéval, avec ses murs rugueux, de six pieds d'épaisseur, a cessé depuis longtemps d'être un repaire féodal. Cette maison-forte sert de presbytère.

D'autres bastions, plus impressionnants encore, se rencontrent sur la route qui, à travers les vignes, dévale sur Sion. Ce sont les remparts soutenant les vignobles suspendus dans la roche vis-à-vis de Tourbillon. Dans cette forteresse vinicole, on pénètre classiquement par un souterrain, creusé pour frayer un passage au bisse de Clavoz. Dans son trou de lumière se découpe fantastiquement, comme une eau-forte, l'altière silhouette crénelée de Tourbillon, posée sur son rocher noir, cuirassé de cuivre et d'or.

La découverte de cet arrière-pays fut un plaisir pris en commun par des promeneurs, demeurés fidèles aux chemins non motorisés. « Un très beau dimanche à l'actif de la Murithienne », comme le dit justement *Le Nouvelliste valaisan*, et à l'actif de son animateur, l'abbé Mariétan, pour qui l'âme et les visages du Valais n'ont plus de secrets.

16 octobre 1950.

Le souvenir d'Ernest Biéler

Dans l'intimité spirituelle de son atelier

Toute destinée humaine est un drame palpitant. Heureuse celle qui revit en son biographe. Rien ne ressemble moins que la vie d'Ernest Biéler à l'image conventionnelle qu'on se fait encore si souvent de l'artiste, telle que l'a fixée avec persistance Murger, prolongé par Puccini. Il faudrait chercher son modèle beaucoup plus loin et surtout beaucoup plus haut, en un temps où l'artiste était un être universel, une sorte d'humaniste du visuel, un homme à qui rien d'humain n'était étranger. L'art de Biéler, inséparable de la première moitié de notre XXe siècle, a été situé il y a une quinzaine d'années par J.-B. Manson, directeur de la *Tate Gallery* de Londres. Ce témoignage étranger n'honore pas seulement celui qui en fut l'objet. Il est un hommage précieux à ses sources d'inspiration.

Comment son art a imprégné sa vie quotidienne nous est raconté aujourd'hui par la compagne vigilante et dévouée des vingt dernières années de l'artiste [1]. Le récit de cette existence au jour le jour pourrait porter en épigraphe l'inscription que Mérimée lisait sur la bague d'un de ses personnages : la vie est un combat.

★

Combat pour l'existence, comme tant d'autres, mais aussi et surtout combat pour un idéal. Interrogé sur son credo, Biéler qui parlait peu de son art, répondit : « Le travail, c'est le plus sûr et le plus grand plaisir de ce monde ; vivre avec les belles choses, loin des fâcheux ».

---

[1] Madeleine Biéler : *Ernest Biéler. Sa vie, son œuvre.* — Ed. de la Louve. Charles Bonnard, Lausanne.

Alors que revenu de Paris, il commençait à exposer dans nos salles, Philippe Godet voyait en lui non seulement un riche tempérament de peintre, mais un chercheur qui va se renouvelant par l'intelligente curiosité de ses visions. Sauf la tapisserie, à laquelle il ne put se livrer faute d'argent et de commandes, il se voua à toutes les formes de l'art, depuis les dessins élégants, spirituels et savants dont il illustrait les ravissants petits volumes de la Collection Guillaume, recherchés des bibliophiles, jusqu'à la grande fresque qu'il brossa, octogénaire, pour la salle du Grand Conseil valaisan. Son talent souple et audacieux, toujours pénétré de l'importance de la ligne et du dessin, s'exerça dans l'huile comme dans la tempera, dans la peinture à fresque comme dans le vitrail et dans la mosaïque. Le pays lui doit ces œuvres durables qui continueront à orner nos églises, nos temples, nos monuments publics bien après que ses tableaux de chevalet auront disparu de nos musées.

★

L'histoire des vingt dernières années de sa vie, racontée par un témoin quotidien des alternatives des défaites et des victoires, des joies et des peines de sa sensibilité artistique, nous introduit dans ce qu'on pourrait appeler l'intimité spirituelle de son atelier. Le lecteur assiste à la genèse des grandes œuvres décoratives qui marquent l'apogée de sa longue carrière, à l'ardeur qui l'anime lorsque, abordant un sujet nouveau, il se lance dans la bataille des formes et des couleurs, à ses expériences, à ses hésitations, à ses recherches, constamment soutenu par un insatiable appétit de travail. Les quelques propos qu'il laisse échapper sur sa création artistique peuvent se résumer dans cette exclamation : « La peinture est une maîtresse terrible : elle vous tient. C'est une passion de toujours ». Certaines de ses réflexions sur le travail illuminent de traits vifs cette existence laborieuse, solitaire, indépendante : « Dès que je ne travaille pas, je m'ennuie. — Le travail, c'est ma raison de vivre. — Ne pas travailler me diminue. — Je devrais travailler dix fois plus ! » s'écrie-t-il plus d'une fois devant le spectacle toujours renouvelé de la nature valaisanne.

Quand il a achevé l'œuvre en chantier, il s'inquiète de ce qu'il fera après. Il souhaite « avoir encore quelque chose de très difficile à composer ». Et lorsqu'il est en pleine action et qu'arrive le soir, on l'entend dire : « J'ai hâte d'être à demain ».

★

Cette ardeur inlassable se maintient, intacte, jusqu'au terme d'une longue vie, qui s'éteignit dans la 85e année de son existence. Elle devient pathétique lorsque la fatigue d'un cœur surmené le condamne à des inactions passagères. Il ronge son frein, ne peut se résigner au repos que lui prescrivent de plus en plus instamment ses médecins. C'est le plus émouvant duel entre la vie et la mort. Quand arrive sa dernière journée, après la mauvaise nuit qui suit l'opération à laquelle il ne survivra pas, il a ce mot admirable : « Je me sens paresseux », et quand se produit un dernier répit dans sa souffrance, il prie sa femme de téléphoner au verrier qui s'occupe des matériaux de l'œuvre en chantier.

Quand il a cessé de vivre, on ramène sa dépouille dans cette maison du Montellier sur Rivaz, qui est une des plus belles créations de son esprit. Les peintures de son atelier semblent le saluer une dernière fois au passage. A ses amis se joignent des habitants de sa terre d'élection, le village de Savièse, conduits par leur curé, l'abbé Jean. A cette garde d'honneur se joignent les pasteurs de Vevey, MM. Narbel et Menthonnex. Cette émouvante cérémonie de fraternité chrétienne et de ferveur artistique, s'achève par la descente du cercueil, porté à travers les vignes de Lavaux par deux vignerons vaudois et deux Saviésans.

★

Ses amis le revoyaient, grand, mince, toujours alerte, le regard vif et malicieux, tel un grand seigneur de la peinture, coiffé d'un chapeau vert orné d'une plume de geai, un ample manteau flottant sur les épaules, avec cette distinction et cette allure qu'il devait à sa mère polonaise.

La richesse de son art avait sa source dans une culture étendue, nourrie par des voyages en Italie, en Provence, des pèlerinages dans les capitales de la beauté, une étude constante des grands chefs-d'œuvre de l'art de tous les temps et des procédés des maîtres de la peinture murale, de l'art religieux sous toutes ses formes. Une de ses révélations de jeunesse fut la fresque de Botticelli du Louvre, point de départ de son goût pour la décoration et l'art mural. Quand il quittait son atelier, après une laborieuse journée, mêlée des inquiétudes et des joies de la création artistique, c'était pour lire Sainte-Beuve ou Flaubert ou écouter la musique de Mozart.

Cette vie d'une si belle plénitude, entourée jusqu'à la fin d'amitiés fidèles et dont chaque jour semblait marqué par une conquête chèrement achetée, devait nécessairement connaître la rançon du succès, qui est la jalousie et la malveillance, les tristesses aussi d'une âme

profondément éprise de beauté et qui voit le monde s'enlaidir. Toutes ces péripéties qui font d'une destinée humaine un drame palpitant, revivent dans les notes prises au jour le jour par Mme Madeleine Biéler. Elle nous devait ce témoignage dont nous lui sommes reconnaissants.

2 octobre 1953.

Une avenue et son décor

Nous avons des passages alpestres plus accidentés, plus pittoresques que celui du Simplon : il n'y en a pas de plus grandiose. Il l'est par sa route, commencée sous le consulat et terminée sous l'empire d'un des plus grands architectes politiques que le monde ait connus. Personne jusqu'à Napoléon n'avait pu réaliser le projet de relier la Suisse à l'Italie par une route carrossable. Celle qu'il fit construire par les ingénieurs du génie civil formés à l'école française est la plus ancienne de nos grandes chaussées transalpines. Elle est demeurée la plus moderne par l'envergure de sa conception à la fois stratégique et commerciale. L'Etat du Valais peut se borner à l'entretenir. Il n'a pas besoin de l'élargir. Les routes qui, plus tard, traversèrent le massif alpin sont construites pour la diligence. Elles ne répondent plus aux nécessités de la circulation motorisée. Le Simplon a été bâti pour le passage des armées. Ses ingénieurs semblent avoir devancé le temps. Aujourd'hui, comme il y a près d'un siècle et demi, le tracé qu'ils ont conçu est parfaitement adapté aux besoins du trafic moderne. Cette porte ouverte sur l'Italie a une grandeur romaine.

★

Grandiose, le Simplon l'est aussi par ses voies d'accès. Elles longent les deux rives du Léman, se joignent à Saint-Maurice et suivent l'immense et majestueuse avenue que creusa le Rhône entre les deux chaînes les plus magnifiques des Alpes suisses. Aucune de nos vallées alpestres n'égale le Valais en ampleur et en noblesse. Un immense portique naturel aboutit au pied de la montagne dont les terrasses sont comme les marches d'un temple gigantesque.

Cette avenue valaisanne est, en toute saison, irradiée de lumière. La végétation annonce l'Italie par son exubérance à laquelle s'ajoute

une sorte de grâce virgilienne. Ces longues routes droites qui courent sur cette voie triomphale des Alpes suisses sont bordées du seul arbre qui convienne à la magnificence du décor : le peuplier. Il forme des allées régulières dont la double rangée de troncs semble se joindre au bout de la perspective. Ces colonnes végétales strient la route d'ombres ordonnées comme les pièces d'un ordre architectural. Elles changent de couleur et d'aspect avec les saisons. Au printemps, elles sont légères comme des amazones dans leur parure vert tendre ; l'été, elles s'habillent d'un uniforme sombre et ressemblent à des soldats au port d'armes ; l'automne, c'est un jaillissement doré comme si du sol s'élançait un jet d'eau formé de paillettes.

Mais ce décor s'élimine progressivement du paysage. Naguère, les peupliers projetaient leurs ombres en fuseau sur des terrains en partie incultes. Tout est transformé aujourd'hui. Chaque pouce de terre représente un fruit. L'abricot, la fraise, l'asperge, la pomme de luxe ne peuvent faire l'économie d'aucun rayon de soleil. Ils ne s'accommodent pas d'être derrière un rideau de verdure. On a commencé, timidement, par abattre quelques troncs, mais le rythme s'accélère. Les fûts tronqués se multiplient au long de la route, les rangs s'éclaircissent, les allées se fragmentent et la chaussée du Simplon finit par n'être plus bordée que par des architectures végétales qui rappellent les aqueducs ruinés de la campagne romaine. La beauté recule devant l'utilité. Il y a beaucoup de gens pour appeler cela le progrès. C'est un des mots les plus sottement employés qui soient.

Mais il n'y a pas de peupliers que sur la route du Simplon. Cet arbre aime le voisinage de l'eau et des prairies fraîches. Il avait poussé au bord du Rhône dont il traçait au loin le cours. Né parmi les mélèzes et les roses des Alpes, le fleuve latin roulait ses eaux plus paisibles entre des peupliers avant de rencontrer le cyprès et l'olivier. Aujourd'hui, le Rhône valaisan coule entre des digues. La Confédération a payé une bonne partie des travaux. Un Monsieur de Berne est venu faire abattre les peupliers, dont les racines, disait-il, disloquent la maçonnerie. Qui paie commande. Mais qui commande n'est pas toujours digne de commander.

Chassé de la route, chassé du Rhône, le peuplier cesse peu à peu de jalonner la grande avenue du Simplon. Elle finirait par ressembler à un corridor démeublé si le peuplier, sa plus belle parure, n'ornait encore les voies moins passantes. On ne roule plus, ou plus beaucoup, entre ses majestueuses allées. Il faut aller le chercher hors des chemins battus où il a peut-être des chances de durer. La route qui, de Martigny à Saillon, longe le pied des montagnes offre encore des joies à ceux qui se plaisent aux jeux de verdure. Tantôt les peupliers, plantés en ligne dans les prés qui forment sur les pentes

inférieures des monts de larges gradins verts, soutenus par de vieux murs, superposent leurs écrans comme dans un parc magnifique, tantôt ils s'alignent au bord du chemin, plantés deux par deux, et on a l'impression de parcourir un de ces cloîtres à colonnes géminées où le recueillement s'accompagne d'une grâce exquise.

On fait actuellement de grands efforts législatifs pour protéger l'intelligence du pays. Que n'en fait-on autant pour protéger son visage, qui est le reflet de son âme, d'une âme sans laquelle l'intelligence serait vaine.

19 novembre 1938.

Quelques stations d'un voyage architectural

« Sans le changement, qu'est-ce qui se ferait dans le monde ? » se demandait Marc Aurèle, prédécesseur de ceux qui ont, à travers les siècles, médité sur ce thème. Nous-mêmes changeons continuellement. Il est certains lieux où cette loi de la nature nous est plus sensible. Elle s'imposait à l'esprit, l'autre jour, avec la netteté d'une belle synthèse, dans le bourg valaisan de Saillon, brusquement envahi par trois cents visiteurs, tout yeux, tout oreilles. Les congressistes de la Société suisse d'histoire de l'art, conduits par leur président, M. Louis Blondel, se trouvaient à la juxtaposition de deux mondes : un monde figé, sculpté dans le roc, la forteresse médiévale de Pierre de Savoie, farouche sur sa colline abrupte ; un monde mouvant qu'arrose le Rhône, roulant ses flots puissants et contenus dans une plaine dont les riches cultures s'étendent sur toute la largeur de la vallée, refluant encore sur les pentes inférieures des montagnes.

Au début de ce qu'on devait appeler plus tard l'entre-deux-guerres, le paysage qu'on dominait de ce vieux nid d'aigle était abandonné et sauvage comme lui. La plaine, en partie inondée, formait des îlots marécageux, couverts de mousse et d'oseraies ; les espaces secs, peuplés de chétives broussailles, servaient de pâturages à des troupeaux de chevaux maigres.

Mais le changement n'était pas seulement dans l'aspect des lieux. Saillon délaissé s'effritait lentement, pierre à pierre. Rares étaient les curieux en quête d'impressions pittoresques à se détourner de la grande route du Simplon, ou à descendre à une lointaine petite gare, pour traverser la vallée. Le changement est dans les esprits. Saillon est une des mailles du réseau d'art qui s'étend maintenant sur notre carte touristique et y suscite un intérêt qui n'exista guère pendant la longue période alpiniste. Le goût de cet aspect de notre visage s'est largement développé. Grâce aux patients efforts de groupements comme celui qui se rendait sur le lieu d'une de ses plus belles conquêtes, nous possédons un tourisme qui pourrait s'intituler monumental. Il a ses itinéraires et ses guides. On veille sur ce trésor dont la valeur finit par être comprise.

★

Il n'y avait pas que ces congressistes à Saillon, mais une foule d'autres visiteurs. Le village blotti dans le corset de pierre que lui fit le Moyen Age est une des étapes importantes de ce nouveau tourisme. Il a son parc automobile au bas de la route qui prend la colline en écharpe au pied des remparts. Il serait souhaitable de réserver l'usage de ce chemin d'accès aux piétons et au trafic local : le village conserverait mieux son caractère. Mais on voit bien, à son image, qu'il reçoit beaucoup de monde. Il a des auberges fleuries qui restent encore proportionnées à l'ambiance et une municipalité qui sait qu'elle ne perdra rien en luttant contre la démesure.

Quant à l'enceinte fortifiée, élevée par Pierre de Savoie au milieu du XIIIe siècle, sa lente dégradation a été si habilement arrêtée qu'on ne voit trace de ces travaux de consolidation. M. Blondel, qui a étudié mieux que personne en Suisse la construction de la tour ronde, importée par les dynastes savoyards, a retrouvé à Chambéry les comptes des fortifications de Saillon dont les architectes furent choisis parmi les spécialistes de Savoie et de Guyenne : Pierre Meynier et Mesoz, ce dernier gascon, qui vinrent diriger les travaux sur place. Ainsi, le système défensif de Saillon apparaît comme un prolongement valaisan de l'architecture militaire de l'Aquitaine. Il faut reconnaître que ce style ne messied pas au pays. L'art de ces remueurs de pierres était de si bon aloi qu'il aurait défié les âges avec quelques soins donnés en temps et lieu. Le donjon qui domine encore le site possède un escalier en spirale, ménagé dans l'épaisseur des murs. Il suffirait d'une échelle intérieure pour le rendre accessible jusqu'au sommet.

★

Le village a débordé, assez modestement, de son enceinte devenue inutile. Il possède encore ses portes, ses remparts crêtés de tourelles et de créneaux, mais les maisons y sont adossées, avec leurs poulaillers, leurs appentis, leurs étables à chèvres. Le pittoresque y gagne, mais quelques travaux non irréalisables rendraient à l'ensemble sa fière allure et profileraient un Carcassonne en miniature sur l'âpre rocher dressé comme un récif au-dessus de la vallée.

Quand les architectes de Pierre de Savoie s'en emparaient, le clocher roman de Saint-Pierre de Clages, petite sœur paysanne de Saint-Sernin de Toulouse, se dressait déjà depuis un siècle et demi au bord de la route du Simplon. On a restauré récemment cette église en sacrifiant peut-être un peu trop à la mode du vitrail. Le Valais

Le vieux donjon savoyard de Saillon veille encore...

monumental a été remis à l'honneur à Sion, qui a rendu son visage à la Majorie, devenue musée après avoir été avilie en caserne, rétabli dans sa dignité la vieille maison de la Diète et agrandi sa cathédrale. Ce dernier grand travail, qui souleva autant de poussière archéologique que de poussière minérale, a été généralement salué comme une heureuse réussite. Mais il y aurait une réserve à faire, ici comme ailleurs : l'effet d'ampleur de ces grandes nefs gothiques est en partie coupé par les rigides rangées de bancs qui se succèdent du portail au chœur. L'exemple de Lausanne, qui a remplacé ce lourd mobilier par des chaises, paraissait cependant heureux.

★

A l'autre bout de la vallée, dont Saint-Maurice garde la porte, l'église, devenue basilique mineure, est relevée de sa dévastation. Elle ne fut jamais plus digne de son histoire millénaire et pleine de vicissitudes. On pense à la belle formule d'André Chénier :

Sur des pensers nouveaux faisons des vers antiques.

Présenté avec les ressources combinées du verre réfractaire et de l'éclairage électrique, le précieux Trésor scintille en sécurité dans les arcs de son caveau, auquel un cloître gracieux forme péristyle. La contemplation de ces chefs-d'œuvre d'orfèvrerie, miraculeusement préservés à travers quinze siècles de l'histoire agitée des destinées humaines, et la visite de quelques-unes de ces cours intérieures, à galeries superposées et à majestueux escaliers à balustrades de fer forgé que dissimulent des façades de la rue principale, furent la dernière étape de ce voyage dont on n'a marqué ici que quelques stations. Il fait mieux apprécier le rôle joué par notre Société d'histoire de l'art, qui compte aujourd'hui plus de 5500 adhérents et les gratifie chaque année d'un des admirables volumes de sa collection des *Monuments d'art et d'histoire de la Suisse*, dont la série formera un inventaire complet et magistral de nos richesses monumentales. A mesure que cette grande œuvre progresse, on va de découverte en découverte. Chacune de ces publications coûte actuellement cent mille francs, procurés par le double effort des sociétaires et des pouvoirs publics. On peut penser que c'est de l'argent bien placé, puisque la valeur de cette propagande est pour nous une source d'inspirations, pour l'étranger une lumineuse explication de notre nation.

9 septembre 1949.

Soleil sur les monuments de la nature et de l'art

Un caillou blanc

En cet été finissant, si calamiteux, le samedi 8 septembre 1956 pourrait être marqué d'un caillou blanc. Après une longue éclipse, la lumière oubliée brillait enfin sur le monde. On redécouvrait la beauté de la terre. Tout semblait nouveau comme au lendemain de la création. L'univers renaissait avec une limpidité rendue plus sensible par un long clair-obscur. L'atmosphère sortait brillante d'un bain de vapeur.

Sous un ciel qu'on s'émerveillait de voir sans nuages, le Rhône sinuait majestueusement dans sa grande coulée alpestre. Une troupe de gens de tous âges, où les jeunes classes étaient pourtant moins nombreuses que les autres, gravissait à des allures diverses les rudes pentes herbeuses que couronnent les tours découronnées et les remparts effrités de Saillon. Ces monuments de l'architecture humaine souffraient, il faut le dire, de la concurrence de ceux de l'architecture divine. Du Grand-Combin au Monte-Leone, du Saint-Bernard au Simplon, les sommets neigeux resplendissaient dans le clair firmament. Des montagnes, de grandes ombres tombaient sur la vallée, striant de bleu les forêts et les cultures, déjà touchées par les premières atteintes de l'automne.

De cette protubérance rocheuse, on domine tout le pays, comme au temps où elle se crêta de murs et de donjons. Ces ruines altières, qui auraient pu inspirer le crayon de Gustave Doré comme elles inspirèrent le pinceau de Courbet, sont, à tout prendre, les vestiges héroïques d'un poste de douane. Ceux d'aujourd'hui sont moins romantiques et les opérations de leurs occupants plus policées. Mais elles ne diffèrent guère, dans l'essence, de celles que pratiquaient leurs prédécesseurs casqués : rançonner les voyageurs et les marchands pour le compte du seigneur.

Le Rhône, alors, coulait indompté au pied des rochers. La route traversait le bourg où il fallait payer péage. Elle passe depuis long-

temps à distance de ce vieux nid féodal, délaissé des voyageurs incurieux. L'homme le mieux fait pour en parler, M. André Donnet, archiviste cantonal du Valais [1], en évoquait, ce lumineux samedi, les destins à l'intention de la Société vaudoise d'histoire, qui avait eu la bonne fortune de tomber sur le plus beau jour de l'été pour pousser une pointe en Valais.

Les comtes de Savoie étaient devenus les portiers des Alpes alors que, sous Pierre II, ils donnaient, au XIIIe siècle, sa couronne murale à la colline abrupte où s'étaient réfugiés les habitants à l'époque de l'invasion des barbares. Les tours de garde de Saillon firent partie d'un réseau de fortifications jalonnant la vallée et qui se continuait par Saxon, sur la rive gauche du fleuve, La Bâtiaz au coude du Rhône à Martigny, Saint-Triphon, etc. C'était la grande voie des marchands lombards se rendant aux foires de Champagne. Le détournement du cours du Rhône, au XIVe siècle, fit perdre à Saillon son importance militaire et péagère. Le bourg fut pris et partiellement détruit par les Haut-Valaisans au temps des guerres de Bourgogne. Depuis lors, dans sa ceinture démantelée, la forteresse est devenue village. Cette vie agricole, déroulant ses rites dans les vestiges encore impressionnants de cet appareil féodal, donne au lieu un charme romantique qu'accroît encore, pour les âmes éprises d'aventures, la tombe du faux monnayeur Farinet, pris et tué dans les gorges sauvages de la Lozence, dont les alluvions avaient détourné le cours du Rhône.

Préservée maintenant après des siècles d'abandon, cette silhouette picaresque, hérissée sur son roc, dominant de haut la plaine cultivée, se présente de la route du Simplon sous son aspect le plus farouche. Elle est plus continue, plus complète du côté nord, le plus faible, avec son rempart à peu près intact, renforcé de cinq tours semi-circulaires, ouvertes à l'intérieur de façon à empêcher les assaillants de pouvoir s'y retrancher.

Aimablement dirigés par leur président, M. Paul Bonard, et leur trésorier, M. Olivier Dessemontet, les historiens vaudois avaient commencé par visiter, guidés par M. André Donnet, Saint-Pierre de Clages, ce petit joyau d'architecture romane, tassé au bord de la route du Simplon, type parfait des églises clunisiennes de la fin du XIe et du commencement du XIIe siècle. En 1952, tenant son congrès en Suisse romande, la Société française d'archéologie l'avait honorée de sa visite. Autour d'elle, les alluvions ont accumulé des masses de matériaux qui lui donnent un aspect un peu trapu, en dépit de son élégant

[1] M. André Donnet a publié une plaquette intitulée : *Saillon, bourg médiéval*, dans la Collection *Trésors de mon pays*, N° 47, Editions du Griffon, Neuchâtel, 1950.

clocher octogonal, décoré de deux étages de colonnettes dessinant leur blancheur sur la brique rose. Obscure à l'origine, comme tous les sanctuaires romans, elle a été percée de fenêtres [1] ornées de vitraux d'Edmond Bille, restauration discutée qui, sans être strictement conforme aux lois archéologiques, rehausse l'effet d'ensemble de ce petit sanctuaire vieux de neuf siècles.

Entre ces deux visites, les participants eurent l'occasion de saluer et d'entendre, au déjeuner pris au Casino de Saxon, les délégués des Sociétés sœurs du Valais, de Neuchâtel et de Berne, au nom desquelles s'exprimèrent MM. Paul de Rivaz, Maurice Jeanneret et Hans Michel. Un coucher de soleil d'une rare beauté fut le dernier spectacle offert, sur le Léman rose et or, par cette journée en tous points réussie.

12 septembre 1956.

---

[1] Les fenêtres percées ou élargies un peu au hasard au siècle dernier, ont été autant qu'il était possible ramenées à leurs formes primitives.

Grandeur et décadence du Monte Carlo valaisan

Les croisiéristes du pays romand qui font escale à Spalato, sur la côte dalmate, pourraient, à l'ombre des murs immenses du palais de Dioclétien, vouer un souvenir à un personnage chez qui l'on retrouve comme une lueur en veilleuse du faste impérial. Natif du lieu, il portait un nom prédestiné : Fama, qui est l'appellation latine de la Renommée. Quel destin l'amena dans cette vallée du Rhône, fertile en rencontres imprévues ? Dans ces provinces adriatiques, colonisées par Venise et insoumises à l'Autriche, il avait fait le coup de feu au temps du Risorgimento. Ce romantique de la révolution devait finir, comme tant d'autres, dans la peau d'un grand bourgeois. Du maquis d'alors, il avait rapporté de la hardiesse et de l'esprit d'entreprise. Il les mit dans les eaux et le casino des bains de Saxon, qui périclitaient dans les mains défaillantes d'un de Sépibus.

Après des luttes homériques qui alignèrent sur le pré du papier imprimé conservateurs et progressistes, il réussit à obtenir la concession d'une maison de jeu qui fit les beaux jours de Saxon à l'époque du Second Empire. Le Pactole commença à couler en 1855. Il y a cent ans de cela. Le souvenir de cette date, qui figure dans la petite histoire valaisanne et suisse du siècle dernier, a été commémoré l'autre dimanche en une séance de la Société d'histoire du Valais romand, siégeant sur les lieux mêmes où les râteaux des croupiers prenaient et distribuaient les louis et les napoléons d'or.

★

Rompant avec l'usage de remonter dans un passé plus lointain, la Société se plut à feuilleter cette page anecdotique des annales valaisannes. Il est regrettable que les listes des clients de l'établissement aient disparu au cours de son lent naufrage. On y aurait vu

défiler une foule de notabilités de l'Europe de Napoléon III et de la jeune reine Victoria. A défaut de ce document capital, on a pu réunir, en une petite exposition au Casino de Saxon, des débris de la splendeur d'un établissement qui rivalisa pendant une génération avec Monte Carlo. Comme François Blanc, animateur de Monaco, Joseph Fama, son émule et contemporain, était un peu magicien. Sous sa baguette, le trou perdu de Saxon vécut d'une vie brillante et éphémère qu'on peut reconstituer d'après ses traces sur le terrain et les vestiges de l'habile publicité imaginée par l'esprit inventif du Dalmate immigré.

Il transforma en un parc à kikajons le pied de la colline que domine de haut la ruine du repaire des sires de Saxon, incendié par les Valaisans du Haut, comme tout le bas-pays, à la fin du XVe siècle. Sur des sentiers circulaires, bordés de buis, se promenait le *high life* de l'époque, dames en crinolines, abritées sous de minuscules parasols, saluées de leurs chapeaux à larges bords retroussés par de beaux messieurs à favoris, en pantalons à sous-pieds. Les calèches arrivaient et repartaient de la gare. Le chemin de fer, alors, s'arrêtait à Sion, où voyageurs et bagages étaient transvasés dans des files de voitures qui s'acheminaient vers Brigue et le Simplon, tandis que ceux qui descendaient la vallée s'enfourgonnaient dans les wagons de la Compagnie du Jura-Simplon.

★

Au milieu de la géométrie verdoyante dessinée par Fama s'élevaient les lignes frêles et compliquées d'un casino, ouvragé comme un grand jouet de bois où, autour de longues tables à tapis vert, s'affairait la foule des joueurs. De lourds rideaux de peluche masquaient à demi les fenêtres. Des salons, meublés dans le goût pesamment coquet du Second Empire, recevaient la foule des élégants baigneurs. Au théâtre annexé à la maison de jeu, des troupes italiennes de renom représentaient des opéras : *Le Barbier de Séville* consacrait la gloire bien assise de Rossini, *Le Trouvère* la renommée montante de Verdi, mais des compagnies de Paris venaient aussi porter à Saxon la réputation des dernières créations : *Les Noces de Jeannette, Si j'étais Roi, Faust.*

Le parc est retourné à l'état de nature, la société dramatique du village joue sur la scène incendiée et refaite à la mesure du Saxon d'aujourd'hui, les hôtels sont transformés en modestes logements.

Prospectus, vignettes publicitaires, photographies d'antan témoignent encore de la vogue du Monte Carlo valaisan. Des portraits conservent les traits accentués de la dynastie des Fama, sur laquelle

trône l'effigie du grand ancêtre, impérieuse, hardie, la barbiche belliqueuse, le torse cambré, l'œil vif, la tête haute. Son règne dura de 1855 à 1878. Un seigneur russe, N. de Rodionoff, écrivait en 1869 : « Si j'avais à rêver un roman, j'irais le faire à Saxon... Balzac trouvait dans les maisons de jeu de son temps une atmosphère poignante et farouche, mais Balzac écrivait en pantoufles. Ici, les joueurs sont convenablement coiffés. S'ils se montrent inconvenants, on les met poliment à la porte avec un billet de retour ».

Effectivement, Fama, qui avait l'âme munificente, prenait en commisération les plus malchanceux et leur procurait de l'argent pour regagner leurs pénates.

★

M. Théo Montangero-Fama narra à un auditoire attentif les origines de la réputation de Saxon-les-Bains et les longs démêlés nés de la concession des jeux. Entre conservateurs et radicaux de ces temps héroïques de la politique s'élevaient des polémiques qui, aujourd'hui, sentent fortement le rance. Finalement les puritains, qui étaient les partenaires les plus furibonds de ce duel, l'emportèrent. Les Chambres fédérales firent droit à leur véhémence et un nouvel article constitutionnel décréta la fermeture de l'établissement en 1878. Son fondateur mourut à Nice en 1882, précédant de cinq ans dans la tombe son illustre « collègue » François Blanc de Monaco, qui acheva sa carrière terrestre en 1887 à Loèche-les-Bains dont il était un vieil habitué.

Confiée à des gérants, l'entreprise de Saxon périclita et fut vendue en 1897 par les descendants de Fama. Par un curieux destin, le casino devint une maison pieuse. De 1901 à 1904, des Chartreux y établirent leurs cellules. Les salles de jeux furent transformées en chapelles.

★

Parmi les hôtes de Fama, un des plus fameux fut Garibaldi. En 1867, il se rendit à Genève pour un de ces innombrables congrès qui ambitionnaient de réaliser une paix générale et perpétuelle. Descendu de la diligence à Sion devant le *Lion-d'Or*, vêtu de sa légendaire chemise rouge, d'un pantalon blanc et d'une casquette bleue, il reçut les hommages de ses admirateurs auxquels s'étaient mêlées trois miss exaltées, arborant par sympathie des casaquins rouges. A Saxon, Fama pressa sur sa large poitrine bombée la « personnification de la liberté », son compatriote qui, après avoir été abondamment ova-

tionné dans la cité de Calvin, revint pour quelques heures à Saxon, exalté par les radicaux, honni par les conservateurs. La presse locale du temps a gardé, sur ses feuilles jaunies, l'écho affaibli de ces parades de plume. M. Lucien Lathion, à qui l'on doit plus d'une étude captivante sur le passé valaisan, rendit agréablement la vie à cet épisode du pré-tourisme [1].

8 juin 1955.

---

[1] Ces communications, plus développées, ont paru avec d'autres études sous le titre : *Une station valaisanne en vogue au XIXe siècle : Saxon-les-Bains, ses Eaux, ses Jeux, ses Hôtes,* dans les *Annales valaisannes,* avril 1958.

VII

LE BASSIN DES DRANSES

Sous les platanes de Martigny

Sous les platanes aux troncs léopardés de la grande place de Martigny, on peut rêver à la relativité des choses. Ce bourg valaisan ne tient plus qu'un rang modeste dans la colonne des recensements. Des abîmes de chiffres le séparent de métropoles citadines cent fois plus peuplées que lui. Pourtant, le sol tiède qu'on y foule quand un chaud soleil de printemps passe entre les branches encore dénudées, vibrait de l'incessante animation d'un vaste municipe commercial alors que Zurich, Bâle et Berne étaient, la première de ces puissantes concentrations urbaines, sans importance, la seconde, un village de pêcheurs et de passeurs, la troisième, inexistante. Mais Octodure — le nom sous lequel Martigny entra dans l'histoire — fut une des capitales de notre romanité et, sans doute, la doyenne de nos stations hôtelières.

Le col du Mont-Joux, qui devint celui du Saint-Bernard, est un des plus anciens passages des Alpes. Comme des cailloux blancs, laissés tomber par le petit Poucet pour retrouver son chemin dans la forêt, il est semé des objets dont se délestèrent les commerçants romains qui trafiquaient à travers les Alpes et les légionnaires dont les uns gardaient le défilé et les autres passaient et repassaient la barrière alpine, ainsi que font, mais plus commodément et plus confortablement, les soldats britanniques emportés par des trains rapides d'Italie en Albion.

★

En débouchant dans la plaine, légionnaires et marchands trouvaient une ville pleine d'hôtelleries et de gîtes pour bipèdes et quadrupèdes, des entrepôts et des comptoirs d'échange, des bains, des temples, des basiliques marchandes, des lieux de divertissement. On voit encore les ruines du principal quand on s'écarte un peu des chemins battus. Au pied de la montagne de Chemin, un mur en grande partie effondré dessine une vaste ellipse dans les vergers. On l'appelle le Vivier. C'est ce qui reste de l'amphithéâtre. A la chaleur des

moellons millénaires, des pêchers avaient ouvert, l'autre jour, leurs corolles roses.

Ce sol, recouvert des alluvions de la Dranse, a été une mine de trouvailles dispersées : on en a exhumé les exemplaires les plus parfaits de l'art gréco-romain, les bronzes les plus remarquables trouvés en Suisse, de quoi remplir le riche musée qui manque à la ville. L'admirable tête de taureau du Musée de Sion, les fragments d'une statue colossale qu'on y voit également, une multitude d'objets d'usage domestique recueillis au Musée de Genève, témoignent des trésors que Martigny aurait pu conserver sur la place où ils furent amenés. On ne voit plus trace des fondations qui, explorées à la fin du siècle dernier, révélèrent d'importantes constructions groupées autour d'un forum.

★

Les inondations de la Dranse et les invasions des Barbares conjuguèrent leurs fléaux pour la ruine d'Octodure. Erigé sur ses décombres, Martigny doit un cierge à deux saints : à l'Africain Maurice, de la Légion thébaine au service de Rome, qui fut décapité près de la ville qui porte son nom, et au Savoisien Bernard de Menthon, qui délivra le Mont-Joux des Sarrasins qui l'infestaient et rouvrit la route, non seulement aux marchands, mais aux pèlerins qui affluaient sur les tombeaux des légionnaires thébains, morts pour leur foi. Comme les autres passages alpins s'amélioraient, les voyageurs faisaient étape à Martigny sur le chemin du Simplon et des cols menant vers la Suisse centrale par le Haut-Valais.

Mais Martigny doit aussi un sacrifice sur l'autel de sa prospérité au Genevois Horace-Bénédict de Saussure. En lançant le Mont-Blanc dans le tourisme alpestre, il ouvrit à l'ancienne Octodure la troisième artère de son carrefour. Au croisement des routes du Simplon et du Saint-Bernard se joignit le chemin des cols menant du Valais à Chamonix. Martigny devenait une étape du tour classique du Mont-Blanc, le point de départ et d'arrivée des caravanes pédestres montant et descendant la route de la Forclaz pour gagner le pied du Mont-Blanc par le Châtelard ou le col de Balme.

★

Si l'on ne peut reconstituer Octodure que par l'imagination, il n'y a qu'à regarder autour de soi pour voir renaître le Martigny d'avant les chemins de fer. Cette place, si agréablement ombragée de platanes, déjà évocateurs des horizons ultramontains, est au point de croisement des grandes artères du Simplon et du Saint-Bernard.

Autour du refuge planté du poteau de signalisation, les automobiles tournent sans arrêt. Le trafic passe et ne fait plus étape, du moins nécessairement, parce que la rapidité des moyens de transport a prodigieusement espacé les relais. Martigny n'est plus, comme on dirait aujourd'hui, la plaque tournante des piétons et des voitures.

On serait tenté de penser que ce Martigny-là atteignit son zénith avec le fameux bifteck d'ours dont Alexandre Dumas se serait régalé dans l'une de ses auberges jusqu'au moment où il lui fut révélé que l'animal avait dévoré un de ses chasseurs...

A l'ombre du donjon de la Bâtiaz, Martigny pousse ses avancées vers l'ouest. Dans ce faubourg, le long de la Dranse, en contre-bas de la route surélevée, s'alignent encore les écuries vétustes qui abritèrent chevaux et mulets. Passé le pont couvert, on est dans la Rue des Hôtels, ainsi nommée en souvenir de ceux qui y furent. Elles existent encore, facilement reconnaissables, quoique démunies de leurs enseignes, les grosses auberges où Tœpffer trouva si souvent une hospitalité bruyante et copieuse aux tables d'hôtes où se succédaient toutes les catégories de touristes : le trapu, le chevelu, le loustic, le revêche, et, déjà, celui qui marchait suffisamment dévêtu pour pouvoir être surnommé le dévalisé. Mais, sur la route du Simplon, il fallait renoncer au sommeil : « toute la nuit, tintamarre de chaises de poste, de grelots et de postillons ; vers trois heures, carillons de cloches dans toutes les églises ».

Ainsi en allait-il il y a cent ans. C'est à peu près l'âge de mainte maison de la grande place, celui de ses façades les plus discrètes et les plus évocatrices, comme celle de l'hôtel de ville à arcades qui en forme si dignement un des angles.

★

Passé la Ville, les rues pavées de Martigny-Bourg, gardant leur aspect de l'époque des alpenstocks et des voiles verts, résonnaient du pas des caravanes matinales en partance pour le Saint-Bernard ou Chamonix. Elles longeaient le pied de ces vignobles aux pentes vertigineuses où mûrissent le Coquempey et le Lamarque, et demeurent l'élément immuable du paysage végétal de Martigny. Le bruit des pioches vigneronnes s'y entend comme depuis le plus lointain des âges. Les mazots de Plan-Cerisier, enfouis sous leurs treilles exubérantes avec une humilité exquise, sont tels que les chanta Javelle en des pages d'anthologie. Ce furent ses dernières. Par « les mobiles trouées des pampres », il voyait au loin, sur la route de la Forclaz, monter et descendre les caravanes. C'était entre le chemin de fer et le car alpin.

13 avril 1946.

Au pays des abricotiers

Relais à la croisée des routes du Saint-Bernard et du Simplon

En juin 1945 décédait à Martigny, tandis qu'il assistait à la messe, un oblat du Saint-Bernard dont la vie humble et modeste fut celle d'un butineur d'histoire. Promeneur solitaire, assez isolé de ses semblables par une infirmité d'élocution, il trouva dans la Prévôté du Saint-Bernard, à laquelle il se « donna », un de ces refuges qu'offraient, des siècles avant l'invention de la sécurité sociale, les congrégations monastiques à ceux qu'on désigne de nos jours sous le nom quelque peu pharisaïque d'économiquement faibles. Sous cette égide il put développer, en autodidacte fort doué, ses goûts de chercheur, d'annotateur, de collectionneur. Abeille diligente, il répandit son miel pendant plus de trente années dans divers journaux et périodiques valaisans. Ces feuilles éparses, vouées à la destruction et à l'oubli, ont été heureusement sauvées par ses compatriotes martignerains. Fidèles à leur passé historique de vieille colonie romaine et de grande station commerciale et religieuse au lieu où la route antique du Saint-Bernard croise celle du Simplon, ils ont tenu à ajouter une page pittoresque à leurs annales [1].

★

L'œuvre dispersée du Frère Philippe Farquet pourrait porter le sous-titre d'« histoire par les sites ». C'est sur le terrain qu'il puise l'origine de la substance qu'il complète aux sources écrites. Mais sa source vive est dans la nature. Chez lui, le passé vit avant tout par les yeux. Celui de la cité qui fut le siège du plus ancien évêché d'Helvétie et le berceau dans notre pays de la civilisation chrétienne,

[1] Philippe Farquet : *Martigny, Chroniques, Sites et Histoire*, Martigny, 1953.

qui n'atteignit que deux siècles plus tard ses régions du centre et de l'est, serait digne d'une de ces synthèses trop rares dans notre littérature historique, trop souvent perdue dans les minuties. Les quelque deux cents monographies recueillies et classées par les soins de la Municipalité de Martigny pourraient donner du ton à un de ces ouvrages d'ensemble dont le défaut est parfois de manquer de couleur.

La vie de la doyenne des communautés valaisannes apparaît sous mille aspects depuis la défaite glorieuse des Véragres par les légions de César jusqu'à la transformation contemporaine de la vallée du Rhône qui fit du pays une terre entièrement nouvelle. Un amateur de sous-titres pourrait imaginer celui-ci : « De saint Théodule à Maurice Troillet », ce qui serait assez piquant pour une citadelle du radicalisme.

Dans ce long passé en croquis et en images, retenons-en une, popularisée par une estampe contemporaine du romantisme. On y voit un groupe de voyageurs relayant, devant la *Grand-Maison*, l'auberge « fashionable » du temps des chaises de poste. Deux chevaux sont à l'abreuvoir, tandis que les postillons et les domestiques s'affairent autour d'une voiture et qu'une autre, attelée, s'engage sur la route du Simplon. Le site est dominé, comme aujourd'hui, par la ruine-vigie de la Bâtiaz, dont le haut donjon pointe au-dessus de ses murs en partie écroulés.

Depuis qu'H. B. de Saussure avait, un demi-siècle auparavant, vaincu le Mont-Blanc, Martigny servit d'étape aux innombrables caravanes qui se dirigeaient sur Chamonix ou en revenaient. La cité entrait dans une phase nouvelle de son histoire : celle de l'alpinisme. Cette période était aussi celle des aquarellistes et des dessinateurs. L'album de croquis tenait la place de la « Leica ». On pourrait faire une petite exposition rétrospective des vues inspirées par l'ancienne colonie romaine d'Octodure, devenue bourgade hôtelière, toute retentissante du bruit des sabots et des grelots. Dans cette *Grand-Maison* étaient descendus, après les généraux de Bonaparte en route pour Marengo, Byron, Musset et George Sand, Lamartine, sans compter Alexandre Dumas, le grand précurseur du reportage, qui disait y avoir mangé le bifteck taillé dans la chair d'un ours qui avait dévoré son premier chasseur. A l'*Hôtel Clerc*, qui fut un des derniers survivants de l'ère des diligences, un singe en cage, un cerf et une biche dans un enclos, distrayaient les voyageurs.

★

Les ruines étant à la mode, la Bâtiaz avait été aménagée pour la commodité des curieux. On en avait expulsé la Prayère, vieille

paysanne qui y gîtait l'hiver sous une voûte en compagnie de trois biques et d'un petit cochon. On avait muni le donjon d'échelles et de parapets. Une buvette avait été installée dans la ruine. Un jour mémorable fut celui où la fanfare d'un bataillon valaisan, cantonné à Martigny, avait fait sonner ses cuivres au sommet de la tour. Le successeur du premier buvetier y avait fait aménager un pavillon-belvédère. A la baraque dans laquelle il débitait ses rafraîchissements, il avait eu la fâcheuse idée d'adjoindre, pour l'augmentation de ses produits, une fabrique d'allumettes. Ce qui devait arriver, arriva : elle prit feu. Ce fut la dernière flambée du château.

D'ailleurs, l'hôtellerie du temps des diligences était entrée dans son crépuscule. Son centre n'était plus au carrefour des deux grands passages transalpins, mais sur la place de la gare. L'ouverture du Martigny-Châtelard en 1906, suivie de celle du Martigny-Orsières, supprimait les nuitées martigneraines, dont Tœpffer fut le dernier chantre.

★

Bientôt ce fut la disparition des marécages, des roselières, des rubans bleus serpentant dans la plaine, des dunes, des bosquets et des taillis pleins du gazouillis des rousserolles, des mares survolées par le busard à l'affût des hérons, des poules d'eau et des canards. « Partout, la blanche parure des pommiers, des abricotiers en fleurs a pris la place des saules et des argousiers. La Camargue valaisanne est bien morte... »

La transformation de ce décor naturel n'est pas allée sans un vaste déboisement. La petite cité qui fut pour le Frère Philippe Farquet « une province et beaucoup davantage » n'a pas conservé intacte la parure des marronniers qui entourait son église, arborant au printemps leurs fleurs en pyramides, des grands tilleuls odorants, dont les fleurs sont cueillies à grand renfort de toutes les échelles du quartier, jusqu'à la vieille échelle mécanique des pompiers, mais surtout elle a perdu la plupart des noyers, monnayés pour la menuiserie. C'est que leur huile n'alimente plus les « creujets » des longues veillées d'hiver. L'ampoule électrique a hâté leur fin. Les changements de culture et les besoins du commerce ont achevé leur disparition. Un auteur du commencement du siècle dernier raconte qu'au-dessus du village de la Bâtiaz, les noyers faisaient un tel toit de verdure que l'air ne pouvait s'y renouveler, et prétendait que le rachitisme en était favorisé d'autant !... Nous ne savons si la science médicale d'aujourd'hui peut confirmer cette constatation, mais il est certes des cas où l'esthétique et l'hygiène ne font pas nécessairement bon ménage.

13 août 1953.

La Potinière
BAR À CAFÉ

Arcades et platanes : la Place centrale de Martigny

A Sembrancher, bifurcation routière

Le bourg valaisan qui porte le nom un peu énigmatique de Sembrancher serait plus exactement désigné sous celui de son pendant géographique des Grisons : Bivio. Ils sont nés, l'un et l'autre, d'une bifurcation. A Bivio, les routes du Julier et du Septimer se séparent en amont du village, mais à Sembrancher, on est à cheval sur la fourche même que forment l'antique passage du Saint-Bernard et le chemin remontant la vallée de Bagnes. L'endroit est posé sur ce carrefour alpestre qui s'étrangle ici à l'embranchement des deux vallées de façon à ne laisser qu'un étroit passage entre les maisons. C'est pourquoi les automobilistes, attentifs seulement à piloter leur voiture et à prendre la bonne direction, ne songent en général qu'à se dégager de ce nœud routier.

Un des aspects les plus attachants des hauts lieux est l'ancienneté des traces humaines au milieu d'une nature sauvage. L'homme s'est établi dans les régions les plus inhospitalières. Elles nous sont devenues accessibles : nous les avons mises à notre portée. Mais dans le lointain des âges, ceux qui s'y aventuraient devaient, à notre sentiment, avoir l'impression de se lancer en enfants perdus et de rompre tous les liens avec leurs semblables. Cette vue est fort probablement erronée. Ceux qui, les premiers, passèrent les cols étaient moins grégaires que nous le sommes devenus. L'avion a beau nous transporter à nos antipodes en quelques heures, la civilisation nous retient captifs de mille habitudes communes. Notre espace vital, loin de s'élargir, s'est rapetissé. Tout nous devient trop proche.

Sur les sentiers mal frayés parmi les roches et les torrents, les habitants d'un continent à population plus clairsemée ne s'enfonçaient toutefois pas dans la solitude. Il y avait des passages, témoignés par des trouvailles, bien avant que le légionnaire romain eût ouvert la voie au marchand. L'huître qui nous arrive en une couple d'heures de la mer, n'était pas inconnue aux Helvètes. Et lorsque le christianisme s'édifia sur les ruines du monde romain, ce fut, pendant quinze siècles, un perpétuel défilé transalpin de pèlerins vers les tombeaux des apôtres et des martyrs.

★

Avant de voir passer les touristes, ces plus récents usagers des cols, le bourg valaisan vécut de sa vie d'étape pour les voyageurs et les marchandises. C'était un rendez-vous de malliers, de sommiers et de convoyeurs. Mais ce carrefour servait aussi de clef aux petits barons féodaux qui furent les ancêtres des douaniers. Sur les promontoires rocheux qui enserrent Sembrancher, les vestiges de postes d'observation apparaissent encore parmi les mélèzes. L'endroit portait alors le nom de Saint-Pancrace, celui du patron de sa chapelle. Il le conserva sous la forme qui s'est transmise jusqu'à nous, bien qu'il eût plus tard dédié son église à saint Etienne. Elle est desservie depuis huit siècles par les chanoines du Saint-Bernard. Leur monastère jalonnait de ses établissements religieux et hospitaliers les routes d'Italie, de la Suisse burgonde et savoyarde et de la France. Il était le point central d'un vaste réseau d'assistance aux pèlerins.

Les comtes de Savoie, dont Sembrancher relevait alors, y entretenaient un châtelain et un métral. L'endroit est encore empreint d'un cachet médiéval. Ses rues étroites sont faites pour les sabots ferrés et non pour les pneus. L'automobile y semble un anachronisme, ce qui ne l'empêche de brûler victorieusement le pavé. Par des portes armoriées aux blasons des Luder, des Dallèves, des Ribordy, on pénètre dans des maisons aux solides assises qui, derrière leurs façades, développent un dédale de cours voûtées. Parfois, une tour ronde surmonte un toit. Elle ne servait pas aux propriétaires à tirer sur les voisins, mais de garde-manger pour la viande séchée. De beaux plafonds de bois sculpté vécurent longtemps ignorés, parce que sans amateurs. Quand on les découvrit, ils avaient changé plusieurs fois de propriétaires. Il en partit pour l'étranger au temps, béni par les antiquaires, où nos trésors n'étaient pas inventoriés.

Les marchandises s'entreposaient dans une souste à large porche, fermée par des vantaux de bois. Les jours frileux, quand le soleil chauffe les planches, les Sembranchards s'y adossent comme à un poêle.

★

L'incessant passage des piétons et des cavaliers laissait des éclopés en route. On les hospitalisait dans un bâtiment qui existe encore, bien qu'affecté à d'autres usages. Mais l'hospitalier, privé de ses fonctions, y résida longtemps encore avec la charge d'entretenir, pour l'utilité de la commune, un taureau, un bouc et un coq. Tout près, est une ravissante chapelle édifiée à la fin du régime savoyard, qui

se place en 1475. Elle est consacrée à Notre-Dame des Sept-Joies. Quand les Haut-Valaisans s'emparèrent du pays et y firent force dégâts, la voix populaire changea le vocable de l'édifice qu'elle nomma Notre-Dame des Sept-Douleurs...

Un petit vignoble s'accroche aux parois nues de l'Armanet. A ses pieds, bouillonne la Dranse. Au-delà, la vallée se rétrécit soudain en une gorge que suit la route de Martigny. Ce site retiré fut choisi, au début de 1796, par Dom Augustin de Lestranges, abbé de la Trappe, réfugié alors à la Valsainte, pour y établir une petite colonie de Trappistes, fugitifs de France. Saint Bernard, fondateur de l'Ordre, prescrivait à ses disciples, astreints à la règle du silence, de ne jamais construire leurs monastères que dans des lieux éloignés de la conversation des hommes. Celui-ci était sauvage à souhait. Les bâtiments s'édifiaient modestement, les premiers légumes sortaient du sol pierreux quand l'approche des armées du Directoire obligea, en janvier 1798, les réfugiés à se mettre en quête d'un autre asile. De leur éphémère établissement, il ne reste aujourd'hui que quelques pierres parmi les buissons et, au bord de la route, une inscription que ne lisent plus que les rares touristes qui foulent encore cette chaussée alpestre en piétons.

★

Les Sembranchards vivaient bien sur leur carrefour routier. Leur chef-lieu de l'Entremont faisait figure de petite cité au centre d'un pays pastoral. Ils s'étaient offert, au début du XVIIe siècle, une maison bourgeoisiale, flanquée d'une tour carrée, insigne de dignité. Ils la démolirent à la fin du XIXe siècle, pour en construire une autre, qui porte la marque de son époque architecturale qui n'était pas des meilleures. C'est là que, l'autre dimanche, les historiens du Valais Romand tinrent leurs assises, sous l'aimable et érudite présidence du chanoine Dupont Lachenal, de l'abbaye de Saint-Maurice. Le passé, dit-il fort justement, ne doit pas scléroser le présent, mais celui-ci doit continuer notre héritage.

L'hospice du Saint-Bernard, construit sur les ruines et avec les matériaux du temple et des maisons élevées par les Romains du temps d'Auguste au sommet du col, est encore la capitale spirituelle de toute la région. Bonaparte ne songea-t-il pas à conférer à ses religieux le monopole de l'hospitalité des Alpes centrales ? Un chanoine de la maison, M. Quaglia, entretint ses auditeurs des origines de l'établissement fondé par saint Bernard et les trouva dans l'abbaye de Saint-Pierre de Mont-Joux, créée à Bourg-Saint-Pierre à l'époque carolingienne, à la fois refuge pour les pèlerins et poste de défense

contre les Sarrasins qui infestaient le pays. En écoutant l'histoire de ces combats, on songeait parfois à Roncevaux et à la *Chanson de Roland*.

La petite province dont Sembrancher est le centre a procuré aux lettres valaisannes un de leurs auteurs marquants du XIXe siècle, Louis Courthion, dont la carrière contrastée et l'œuvre sociologique, fort remarquable, firent l'objet d'un exposé très vivant de M. Emile Biollay-Kort.

Et quel complément à ces travaux qu'une visite sur le terrain, conduite par un cicerone informé et plein de bonhomie, M. Pellouchoud, ancien curé de Sembrancher, qui promena ses hôtes de maison en maison, mais à travers les rangs pressés de ses anciens paroissiens, autrement dit à travers un folklore local, d'une savoureuse et charmante familiarité.

18 novembre 1948.

Sentier oublié

Le val de Bagnes fut dévasté en 1818 par un grand cataclysme naturel. L'extrémité inférieure du glacier de Giétroz, dont on aperçoit subitement la masse énorme suspendue dans une échancrure, surplombant le lit torrentueux de la Dranse, se précipita dans la vallée qu'elle obstrua d'un puissant barrage de glace.

Derrière cette digue s'accumula l'eau qui s'écoule, abondante, en ruisseaux et en cascades, des flancs escarpés des montagnes. Un lac se forma. Lorsque la chaleur rompit la barrière, toute la masse se déversa dans la vallée, emportant sur son passage mayens et mazots, détruisant une partie du village de Champsec.

Il y a longtemps que les ruines ont été relevées, que la végétation a cicatrisé les blessures du sol, mais on ne peut parcourir ce district sauvage et relativement peu fréquenté des Alpes sans évoquer la catastrophe qui le rendit célèbre voici plus d'un siècle.

De Lourtier, dont les toits argentés sont défigurés par une église de béton qui est une insulte au paysage et au génie du lieu [1], un chemin muletier dont on voit les traces conduisait le touriste à Fionnay, qui est demeuré le type de la villégiature alpestre telle qu'on l'appréciait encore au temps où le ski n'avait pas encore détrôné l'alpinisme, où la conquête des sommets aux jours propices de l'été était préférée aux randonnées sportives d'hiver sur les hauts cols neigeux. Ces hôtels font penser à ceux qu'on voit sur les vignettes des prospectus de 1880. Ce sont de vastes bâtisses blanches et nues autour desquelles essaime un troupeau de petits chalets bruns dans un étroit fond de vallée parsemé d'énormes blocs de granit, arrosé par une de ces hautes et fines cascades que les touristes considéraient autrefois comme le complément naturel de toute station alpestre.

Depuis quelques années, une route carrossable, étroite et hardie, déroule ses sinuosités au-dessus de la Dranse, zèbre les flancs déchiquetés de la vallée et passe en tunnels à travers les rochers. Elle s'étrangle à Fionnay en un sentier commode qui continue à remonter

[1] Les vœux de l'auteur, qui étaient aussi ceux de beaucoup, ont été exaucés : l'église de Lourtier a été complètement transformée.

la vallée. Dans cette région sauvage, rien ne semble changé depuis le temps où le Doyen Bridel la parcourait pour en décrire à ses lecteurs les curiosités naturelles. On y mettrait ses pas dans ceux de la joyeuse troupe écolière de Tœpffer, si l'auteur des *Voyages en zigzag* avait poussé ses pérégrinations jusqu'au pied du Combin.

Suivant le fond de la vallée, qui s'élargit parfois en clairières dans des forêts de mélèzes, ce sentier va jusqu'à un col de réputation modeste, celui de Fenêtre, beaucoup moins connu que son homonyme de la région de Chamonix, et qui conduit dans la vallée d'Aoste. Au temps jadis, il servait à un petit trafic local. On y vit sans doute se mêler aux convoyeurs indigènes des touristes à redingote armés de longs alpenstocks et des dames intrépides en amazone sur un mulet et laissant flotter de longs voiles verts.

Un ravissant petit hôtel dont le toit apparaît sur une pente tapissée de mélèzes, semble avoir été construit pour l'usage de ces alpinistes de la première heure. Il est encore exactement conforme aux dessins dont l'auteur des *Voyages en zigzag* ornait ses récits. C'est Mauvoisin, aujourd'hui abandonné par le flot des excursionnistes, mais paradis des chasseurs. Pour y arriver, on franchit un vieux pont de pierre portant la date de 1828 et dont l'arche audacieuse enjambe la sombre gorge au fond de laquelle, à 40 m. de profondeur, bouillonne la Dranse.

Polis par les glaciers, des granits forment devant l'auberge une terrasse où il fait bon se chauffer au soleil en laissant ses yeux errer sur le petit replat sauvage où fut édifié, il y a un siècle, ce relais alpestre. Une vieille écurie à mulets s'abrite contre un pan de roche. Sur une éminence boisée, s'élève une antique chapelle aux murs rugueux et au clocher trapu, comme un petit fortin religieux fait pour affronter la tourmente et donner un signe d'espérance à ceux qui hantent ces parages où la montagne est en incessant travail.

Au-delà de Mauvoisin, le chemin est fréquemment interrompu par des éboulis qu'amène chaque printemps. A l'endroit où la vallée fut obstruée par le glacier, on voit encore les vestiges d'un barrage de pierres construit après la catastrophe pour retenir une nappe d'eau suffisante pour faire fondre les matières tombées du glacier.

Le site est d'une singulière grandeur. Sur l'étroite bande gazonnée, tapissant des rochers noirs, on voit brouter des chamois. Un couple d'aigles a construit son aire, occupée par deux aiglons, dans une anfractuosité du granit et plane majestueusement au-dessus de cette nature tourmentée. Sur les pentes dominant Fionnay prospère une des principales colonies de bouquetins importée dans nos Alpes, tandis que dans les taillis de la région inférieure on peut voir s'envoler en rase-mottes, dans un grand friselis de plumes, des coqs de bruyère.

4 juillet 1940.

La plus grande Commune de Suisse

Parmi ses particularités, le Valais a celle de posséder la plus grande propriété foncière de Suisse et la plus grande commune de la Confédération. Il est vrai que les terres appartenant au fief de Gletsch de la famille Seiler n'ont rien des *latifundia* romains puisqu'elles consistent en un vaste alpage et un territoire beaucoup plus étendu encore, recouvert de moraines, d'éboulis et de glace. Mais il n'est pas dévolu à chacun d'être seigneur d'un glacier comme celui dont sort un fleuve aussi illustre que le Rhône.

Quant à la plus grande commune de la Confédération, elle est de taille, puisqu'elle dépasse en superficie le canton de Schaffhouse, qu'elle déborderait largement le territoire cantonal genevois et plus encore celui de Zoug : c'est la commune de Bagnes qui recouvre 295 kilomètres carrés. Aussi, un de ses ressortissants, M. Edmond Troillet, avocat, a-t-il estimé avec raison qu'elle méritait bien une monographie [1]. Il a tenté d'esquisser le *Portrait de Bagnes*, c'est-à-dire de donner une image aussi vivante que possible de l'original. L'idée est excellente. Notre littérature historique abonde en études locales, mais ce sont trop souvent d'arides et monotones compilations, qui sentent fortement le renfermé et la poussière d'archives.

Ce serait une tâche utile que de mettre à l'air la personnalité des quelques milliers de communes dont les bannières couvraient d'un dais triomphal la haute route de l'Exposition de Zurich en 1939 ; les générations qui ont porté les destins de ces communautés, grandes et petites, petites encore plus que grandes, les ont marquées de leur empreinte et leur ont donné une physionomie. Ces visages multiples, expression de collectivités humaines bien distinctes, sont nôtres aussi bien que les infinies diversités de notre sol. Souvent, leur emblème héraldique résume leur individualité.

Ce n'est pas le cas de Bagnes, toutefois, dont les pittoresques armoiries portent une baignoire, de laquelle émergent deux baigneurs,

---

[1] Edmond Troillet : *Portrait de Bagnes*. Imprimerie montheysanne.

surmontés d'un soleil et de deux étoiles [1]. Pour un humaniste, il était tentant de faire dériver *Bagnes* de *bains*, mais l'existence d'une station balnéaire dans la vallée semble assez problématique. Comme on n'en trouve aucune mention dans les documents, on a estimé commode d'engloutir les sources dans un éboulement qu'on place au XVIe siècle. On se rabat alors sur une étymologie celtique. Les spécialistes donnent le choix entre *Bann*, qui signifie montagne, et *Band*, qui signifie vallée...

★

Quatre mille et quelques centaines de Bagnards sont groupés en une seule commune, comprenant pourtant onze sections, correspondant aux onze villages de la vallée. Chacun délègue au Conseil communal un représentant, le conseiller, qui joue le rôle de président de son village : un président muni de pouvoirs assez « pleins », puisqu'il lui appartient de répartir librement les crédits qui lui sont alloués par le Conseil des onze. Toutefois, les travaux d'intérêt général relèvent directement de l'administration centrale. Parmi ceux-ci, les plus importants sont les routes.

Il y a trente ou quarante ans, la seule route postale reliant Bagnes au reste du monde était celle qui se détachait à Sembrancher de la grande voie du Saint-Bernard et aboutissait au Châble, le village inférieur de la vallée. De là, un chemin accessible aux voitures légères seulement remontait le cours tumultueux de la Dranse jusqu'à Lourtier, d'où les touristes gagnaient Fionnay par le sentier qui, parcourant des sites de plus en plus sauvages, continue par Mauvoisin jusqu'au haut alpage de Chanrion. Quant aux villages situés sur les plateaux : Verbier, Bruson, Sarreyer, ils n'étaient accessibles qu'aux mulets.

Aujourd'hui, l'automobile circule partout. Le car postal dessert Fionnay, Verbier, stations de villégiature ; la poste arrive en voiture à Sarreyer. Mais le mulet reste toujours le principal « moteur » du pays : la différence, c'est qu'on l'attelle maintenant presque aussi souvent qu'on le bâte.

★

[1] Le soleil et les étoiles n'ont été que des adjonctions tardives et discutables ; celles-ci ont disparu du blason de Bagnes dans l'*Armorial valaisan* de 1946, avec l'accord de l'autorité communale dont un représentant déclara spirituellement que la « Grande Commune » compte parmi ses ressortissants suffisamment d'astres pour ne pas avoir besoin d'en encombrer encore son drapeau...

L'ancien château abbatial du Châble, dans la vallée de Bagnes

Retour de chasse
(peinture murale à Vaas, près de Lens)

La plus grande commune de Suisse fut, dès le Moyen Age, une terre de l'abbaye de Saint-Maurice. Aujourd'hui encore, c'est l'illustre monastère qui lui fournit son clergé. Il y eut bien, au cours des siècles, quelques jacqueries provoquées par la main parfois trop lourde des seigneurs ecclésiastiques, mais leurs plus grandes tribulations, les Bagnards les durent à la Dranse et non à leurs souverains. Il n'est guère de siècles qui ne soient marqués par de terribles ravages, dont l'origine est généralement la même. Le glacier de Giétroz, suspendu au-dessus d'un étranglement de la vallée supérieure, l'obstrue de ses glaces. Un lac se forme derrière ce barrage, qui fond à la fin du printemps ; les eaux accumulées se précipitent sur les villages et sur les cultures. Le dernier désastre date du 16 juin 1818. Plusieurs millions de mètres cubes d'eau descendirent à une allure folle jusqu'à Martigny, dévastant les champs, emportant nombre de bâtiments, donnant la mort à trente-quatre personnes.

Mais, comme le dit Joseph de Pesquidoux, cité par le portraitiste de Bagnes, « ni la nature du fonds, ni celle de l'homme ne se laissent longtemps violenter. Elles reprennent, envers et contre tout, fût-ce dans le déchirement et l'attentat, la discipline indispensable à ce qui veut durer ». Plus complètement que leurs ancêtres, les Bagnards tirent parti de leurs fonds. Leurs alpages mis en valeur nourrissent un bétail amélioré qui leur donne chaque année 180.000 kilos de fromage. A l'économie herbagère, ils ont ajouté la culture de la fraise, qui prospère à tel point, sur les coteaux ensoleillés, qu'ils en vendent annuellement pour plus de 100.000 francs. Une modeste industrie s'est développée. On fabrique des sonnailles et du drap. Prudemment, on règlemente les constructions pour empêcher les enlaidissements. La barbare église de Lourtier a été un avertissement.

★

Le Bagnard passe pour un homme fort avisé. Il est plus malaisé, assure un dicton populaire, de confesser un Bagnard, un Savoyard et un renard, que trois diables. Des esprits originaux, chercheurs, indépendants et libres de « préjugés », sont éclos dans cette petite communauté alpestre. Jean-Pierre Perraudin, né en 1767, chasseur de chamois, député et lieutenant de milices, reçoit dans sa maison de Lourtier les rares touristes aventurés dans la montagne, dont il connaît beaucoup de secrets. C'est lui qui, le premier, s'avise que les blocs erratiques ont été transportés par les glaciers. Cette observation est transmise à Louis Agassiz, qui devait formuler les principes et les lois de la glaciologie. Louis-Laurent Gard, mort en 1854, est chansonnier politique et satirique. Du service au roi de Naples, son esprit

aventureux le pousse jusque chez les tribus sauvages de l'Amérique. Rentré à « l'Abbaye » du Châble, le manoir mi-seigneurial, mi-rustique où résidaient les vidames des abbés de Saint-Maurice, il rime et politicaille avec truculence, se moquant du pouvoir établi en non-conformiste impénitent. Il est un peu le Béranger de la « Jeune-Suisse », autrement dit du radicalisme romantique. Un autre Gard se bat dans les troupes papales avec Lamoricière et laisse des mémoires inédits. Maurice Gabbud, mort il y a quelques années, trouve moyen d'être ensemble autodidacte et modeste, rare rencontre, et compose des contes un peu gauches, mais parfumés du terroir. Louis Courthion, folkloriste émérite, et son fils Pierre, essayiste et critique d'art, sont aussi de la petite patrie que représente sur le plan politique M. Maurice Troillet qui fut jugé trop franc de collier pour devenir conseiller fédéral.

26 octobre 1940.

Le dieu tué

Comme tant d'autres, le glacier de Giétroz s'est retiré dans sa gorge. Ici, il en a escaladé les parois immenses et semble maintenant tapi au haut de la fissure d'où son eau tombe dans le lit sauvage de la Dranse. Suspendue sur son dévaloir vertical, son extrémité visible est l'image même de ce qu'il y a d'instable dans l'immutabilité apparente de nos sites alpestres. Barrant ce couloir supérieur du val de Bagnes, qui s'étire en s'effilant longuement jusqu'à son désert de granit et de neige, le mur rugueux, construit naguère pour retenir dans une nappe d'eau les matières tombées du glacier, montre encore ses ruines. Au cours des siècles, d'autres barrages s'étaient formés, naturels ceux-là. Derrière les masses de glace, détachées par la fonte, les eaux s'accumulaient jusqu'à ce que, la digue se rompant brusquement, les flots se précipitassent, comme en 1818 encore, dans la vallée, dévastant tout sur leur passage, jusqu'à Martigny où l'eau arrivait au premier étage des maisons.

★

Ce quartier retiré des Alpes a conservé plus que d'autres les traces des grands mouvements de la nature. Il est semé de blocs énormes, laissés au cours lointain des âges par les glaciers qui reculaient sur leurs positions actuelles. Passé Fionnay et ses maisons blotties le long du torrent parmi les amas de granit, on pénètre dans un paysage qui n'est plus humanisé que par le chemin des alpages et les quelques groupes d'habitations nécessaires à l'économie alpestre. Sur les arêtes qui découpent dans le ciel leurs lignes nettes, comme dans les clairières de mélèzes qui s'ouvrent à leurs pieds, règne un dieu que nous avons tué : celui du Silence. Il suffit de le retrouver pour apprécier le bienfait que nous avons perdu et mesurer le repos que nous apporte la cessation des mille bruits artificiels parmi lesquels nous vivons. La fatigue auditive, la plus accablante,

est un mal auquel nous ne pouvons échapper. Son accoutumance est un leurre, qui nous trompe sur la lente et inexorable usure qui se glisse en nous. Les heures de silence, observées dans les sanatoriums comme moyen curatif, ne sont plus possibles depuis que le ciel même est plein de bourdonnements motorisés.

Les réserves relativement inaccessibles aux bruits du monde se raréfient. Les lieux où ni l'oreille ni les yeux ne sont offensés devraient être préservés comme des sanctuaires. Nous les profanons l'un après l'autre, alors que nous devrions multiplier ces refuges, aussi précieux dans le domaine immatériel que les sombres réduits où l'humanité apeurée se précipite pour s'abriter contre ses propres folies.

Ce petit royaume inviolé a sa modeste acropole : une terrasse herbeuse, dominant le torrent. C'est Mauvoisin. Une auberge, exactement telle qu'on voudrait la rencontrer dans un tel site, s'ouvre sur une esplanade où des dalles de granit, polies par les glaciers, chauffées par le soleil, invitent à la sieste ou au farniente, ces deux moyens de faire une parenthèse dans la prose du monde, soit en s'en abstrayant, soit en se donnant le plaisir délicat d'y échapper consciemment. Sur une colline boisée de mélèzes, une humble chapelle au clocher construit comme ces dômes de pierres édifiés par les pâtres au sommet des montagnes, pointe au-dessus des arbres le signe divin de l'espérance.

Rien ne trouble cette paix inappréciable. Toute la création y concourt. L'homme se fond dans la nature et fait participer la faune sauvage à ses harmonies. Pour son frère supérieur qui l'observe dans un silence amical, le chamois broute sur un replat vert, la marmotte dresse sa tête mobile au-dessus d'un roc éboulé, l'aigle plane avec majesté au-dessus de son aire branchue, posée comme un amas de broussailles dans une faille inaccessible, le bouquetin découpe sa fière ramure sur la ligne rocheuse de l'horizon.

★

Ce vieux barrage éboulé au pied de la cascade de Giétroz va renaître de ses ruines. Il sera en béton armé, reliera deux parois de rochers, séparera comme un prodigieux vantail la partie supérieure de la vallée de l'inférieure, transformant la première en un vaste bassin d'accumulation. La chapelle, profilée sur le ciel, aura un mur gigantesque comme arrière-plan. Mauvoisin, relié à la plaine par une route pour camions, aura vécu son existence alpestre et vivra d'une vie de garage, parmi les conduites tubulaires, les roches bouleversées par les concasseurs, les funiculaires agrippés sur les pentes. Des

canots-moteurs sillonneront le nouveau lac. Les animaux qui hantaient ces lieux iront se loger ailleurs, si on leur laisse de nouveaux gîtes. Ainsi le veut le progrès industriel et social, ainsi la volonté des citoyens de la vallée de Bagnes dont 750 sur 800 se sont prononcés pour la concession de leurs eaux. Les résistants mériteraient d'être cités à l'ordre du jour de la nation pour s'être distingués sur le champ de bataille électoral en préférant des valeurs non monnayables aux pépites d'or que roulent aujourd'hui les eaux électrifiées et à l'avantage supplémentaire d'être éclairés et chauffés pour le reste de leurs jours à prix réduit.

Ceux qui, dans le pays, auraient voté comme les cinquante minoritaires pour mettre quelque modération dans l'usinage progressif de notre massif alpestre, n'auront plus qu'à assister au combat des deux groupes financiers qui se disputent cette dernière opération. Ils doivent d'emblée abandonner l'espoir que ces antagonistes se dévoreront l'un l'autre : ce n'est point dans leurs usages.

Devant la cascade de Terni, Mme de Beaumont, l'amie de Chateaubriand, murmurait : « Il faut laisser tomber les flots ! » Nous nous en gardons bien. Plus une goutte ne se perd. La houille blanche crée des merveilles si éblouissantes que nous ne voyons plus qu'elle en supprime aussi beaucoup. Il faut donc faire la part de l'eau. On voudrait du moins que ces sacrifices raisonnables servent à sauver quelques lieux où l'homme peut redevenir lui-même.

16 juillet 1948.

Un dimanche d'automne dans la vallée de Bagnes

Les deux baigneurs qui se font face dans la baignoire d'argent[1] des armoiries de la vallée de Bagnes évoquent le temps où l'on prenait les eaux sur les bords tumultueux de la Dranse. On continue à les prendre, mais pour d'autres usages. Un éboulement a fait disparaître, au XVIe siècle, la source sulfureuse à laquelle les malades venaient demander la guérison. Une immense baignoire de plusieurs kilomètres de long se construit actuellement au pied du glacier ; des vannes, percées dans la montagne, écouleront son eau dans des turbines sur les rives du Rhône. Ce lac noiera — est-ce un heureux présage ? — le site de Mauvoisin, où les derniers promeneurs pouvaient encore s'imaginer mettre leurs pas dans ceux de Tœpffer. La nature avait d'ailleurs précédé les ingénieurs. En 1818, elle avait construit en glace le barrage qu'ils édifient en béton armé. Le soleil d'été, fondant cette digue, avait fait le même effet qu'une bombe : les eaux accumulées s'étaient précipitées dans la vallée, détruisant de nombreux bâtiments et tuant près de quarante personnes « Mauvais voisin », parfois, que ce torrent ! Transformé en lumière, en chaleur et en kilowatts, se montrera-t-il plus accommodant ? *Chi lo sa ?*

Quoi qu'il en soit, sa domestication a achevé l'agonie de la station de Fionnay. Ce hameau, allongé parmi les blocs erratiques semés sur le fond étroit de la vallée, était un site démodé. On veut aujourd'hui moins de sauvagerie et plus d'espace. Sauf un, ses hôtels servent de bureaux et de logement aux ingénieurs et à leur personnel, mais une belle route déroule son ruban à la place du vieux chemin muletier qui conduisait si paisiblement à Mauvoisin. Le dernier mulet, d'ailleurs, ne tardera pas à être empaillé pour le musée, en attendant

[1] La baignoire d'argent mise à la mode par des dessinateurs du XIXe siècle a fait place dans l'*Armorial valaisan* de 1946 à une baignoire en bois dont les douves dorées se détachent sur un fond d'azur.

d'y figurer à l'état de fossile : la jeep qui grimpe partout, ne fait-elle pas son office ? On ne sait pas encore très bien comment le chamois s'accommode de l'invasion de son habitat, mais les biologues lui découvrent toutes sortes de maladies bizarres...

★

Les transformistes voient s'ouvrir de nos jours un vaste champ d'observations. Ils voient la Pissevache revenir à l'origine de son nom par la couleur et le volume de son eau... Les poètes s'étaient donné beaucoup de mal pour mettre un peu de lyrisme autour de cette prosaïque appellation, corrigée par la nature. Au-dessus des vieux toits de schiste du Châble, Verbier profile ses chalets sur la crête. Cette station est en plein développement, c'est-à-dire que les paysans du lieu vendent leurs lopins de terre pour la construction des chalets qui poussent comme des champignons dans la conque verdoyante dont le village occupe la charnière, et qu'ayant échangé le sol contre du papier, ils se livrent à des spéculations souvent malheureuses. Croyant saisir la proie, ils n'attrapent que l'ombre, semblables à tant d'autres.

Mais le temps, sourd aux objurgations des poètes, ne suspend jamais son vol. Il est bien plus fertile en miracles que lorsque Racine s'en émerveillait. Nous assistons à des transformations dont la rapidité semble faire mentir le vers d'un auteur oublié :

Le temps n'épargne pas ce que l'on fait sans lui.

Le nôtre ne construit qu'en détruisant. Sa plus grande accélération prend son départ avec l'invention des explosifs. Ceux auxquels cette fuite donne parfois le vertige, cherchent des points de repère. Il est bon de reprendre haleine pour contempler les images qui nous restent.

★

Ces vieux toits du Châble, chef-lieu de la plus grande commune territoriale de Suisse, puisque sa superficie dépasse celle du canton de Zoug, recouvrent des maisons qui sont plutôt celles d'un bourg que d'un village. Son église est une des plus vastes du Valais. La date gravée dans la pierre de son clocher gothique est 1488. Christophe Colomb ne devait découvrir l'Amérique que quatre ans plus tard. La haute nef, soutenue par de massives colonnes en pierres vertes du pays, fut édifiée de 1520 à 1534. Pendant ce temps, Magellan faisait

pour la première fois le tour du globe, la Diète de Worms séparait le vieux monde en deux confessions religieuses, la période des expéditions militaires des Suisses s'achevait sous les murs de Pavie.

Ces dates inscrites sur le sanctuaire, répétées sur les plus anciennes maisons du bourg, témoignent d'une ancienneté et d'une importance qui étonneraient moins sur un passage aussi fréquenté que le fut, depuis l'époque romaine, le Grand-Saint-Bernard. Mais la rustique capitale du Val de Bagnes est à l'écart de la grande artère routière de l'Italie. Elles ne s'expliquent que par la viabilité d'un autre passage, aujourd'hui tombé à l'état de sentier, le col de Fenêtre qui, au-delà des hauts alpages de Chermontane, conduisait à Valpelline et Aoste. Le verrons-nous reprendre son importance ? Déjà, la route carrossable atteint Mauvoisin, transformé en chantier. Il faudra bien la continuer jusqu'à Chermontane lorsque le palier supérieur de la vallée sera couvert d'un lac. L'automobile arrivera à pied d'œuvre. La liaison avec la route d'Italie se posera nécessairement, de sorte que nous voyons s'amorcer une renaissance commerciale de la vallée.

★

Ce transit d'autrefois peut expliquer l'esprit aventureux et voyageur des Bagnards, comme on appelle sans élégance les gens de ce pays. Le Chemin de croix de l'église fut peint, au début du siècle passé, par un homme de la vallée, Félix Corthey, qui, s'étant engagé au service d'Espagne, échangea le fusil contre la palette et fit une carrière de peintre à Barcelone. Un autre enfant du pays, Louis Gard, parti pour la Louisiane en 1825, vécut parmi les Natchez un an avant que Chateaubriand eût immortalisé cette tribu, puis rentra au pays pour s'engager au service du roi de Naples, souverain bienfaisant qui diminuait les impôts. Mais Gard, poussé par un démon satirique, le chansonna et dut rentrer au pays juste à temps pour régénérer notre république par ses chansons bouillonnant d'ardeur libérale. Ce rimeur impénitent et irrévérencieux, qui mourut en faisant son peccavi, fut évoqué devant les historiens du Valais romand, réunis au Châble, par le président du Tribunal d'Entremont, M. Edmond Troillet, qui mit le coupable au bénéfice des circonstances atténuantes [1]. Et M. André Donnet, archiviste et bibliothécaire cantonal du Valais, qui présida avec maîtrise cette rencontre fameuse sous l'égide de Clio, fit revivre la figure voyageuse d'un autre Gard, l'abbé Etienne, qui, dans la première moitié du XVIIIe siècle, parcourut à pied plus souvent qu'à

[1] Edmond Troillet : *Un chansonnier politique de la Régénération : Louis Gard (1799-1854)*, dans les *Annales valaisannes*, juillet-décembre 1952.

cheval et en bateau la moitié de l'Europe, totalisant des milliers de kilomètres. Pour ses études ou d'autres affaires, il se rendait de sa vallée à Besançon, à Lyon, Rome ou Vienne, cheminant inlassablement par monts et vaux, insoucieux des pirates, des fièvres, des malandrins et des armées qui guettaient les piétons aux détours de la route. Son manuscrit, de 600 pages, contient, avec beaucoup d'autres choses, un bréviaire de l'art de voyager pour touristes peu fortunés [1].

A contempler ensemble les magies d'un paysage automnal, à visiter les monuments d'autrefois, à évoquer des physionomies disparues, les changements inévitables qu'apporte le temps, les heures s'écoulent, amicales, dans la fine et cordiale atmosphère du vieux pays.

18 octobre 1951.

---

[1] Etienne Gard (1719-1758) : *L'Histoire de mes voyages*, publiée avec introduction et notes par André Donnet, dans *Vallesia*, VII, 1952.

Au-delà du Saint-Bernard

Le commencement des vacances d'été a amené une foule de cars et de voitures de tourisme sur la route du Grand-Saint-Bernard. Excellente jusqu'à Orsières, elle aurait grand besoin d'être élargie au-delà. Les croisements donnent souvent lieu à des manœuvres compliquées et il s'en faut parfois de quelques centimètres que les véhicules ne se frôlent. Un printemps froid et un tardif été ont ralenti la fonte des neiges. Passés les tournants de la rocheuse et dramatique Combe des Morts, la route défile, en certains endroits, entre des murs de neige hauts de plusieurs mètres.

Le monastère du sommet est un des lieux les plus célèbres du monde. Il est gouverné, depuis peu, par un nouveau prévôt, Monseigneur Nestor Adam. Originaire d'Etroubles, dans la vallée d'Aoste, mais naturalisé Valaisan il y a deux lustres, c'est un chanoine d'esprit vif et de grand savoir. Mince et élancé dans sa robe noire, le regard clair derrière des lunettes chevauchant un nez aquilin, la démarche longue et souple, il porte sa haute dignité avec une simplicité charmante. Comme son prédécesseur, Mgr Bourgeois, il est arrivé jeune à la direction de la communauté de chanoines qui, depuis un millénaire, accomplit sa mission hospitalière au cœur inhospitalier des Alpes.

Il n'est guère de corporation religieuse plus libre que celle de ce collège de chanoines. Elle suit la Règle de saint Augustin, mais n'est affiliée à aucun Ordre monastique. Elle est maîtresse souveraine de ses destinées et ne dépend que du Saint-Siège. Cette constitution indépendante sied particulièrement aux religieux alpestres créés par saint Bernard. Les temps ont pu évoluer autour de l'antique forteresse monastique qui dresse ses murs épais et frustes aux bords du lac sauvage et glacé, battu les deux tiers de l'année par les vents et les giboulées, qui sépare la Suisse et l'Italie. Les « marronniers », armés de longs bâtons et accompagnés des chiens portant la gourde au collier, ne descendent plus au secours des voyageurs égarés. La morgue est murée depuis longtemps. La sonnerie du téléphone a

remplacé celle de la cloche d'alarme. L'électricité et le chauffage central sont entrés dans la vieille demeure. L'automobile en été, le ski en hiver, ont tiré les religieux de leur isolement. Mais la maison reste fidèle à ses devoirs hospitaliers. Si les abus des entrepreneurs de tourisme ont obligé la communauté à cesser de tenir hôtellerie au sens ordinaire du mot, aucun des pauvres voyageurs pédestres qui passent le col ne frappe en vain à sa porte et les cas sont nombreux encore où, le flot touristique ayant passé, les religieux doivent se porter au secours de ceux qui hantent ces lieux dans un autre but que le plaisir.

★

L'existence de cette petite communauté humaine au sommet d'un des passages les plus élevés et les plus âpres des Alpes est une des expressions les plus émouvantes de la civilisation. Les hommes qui la composent représentent la culture dans le sens le plus humain du mot. Ce terme si souvent galvaudé aujourd'hui reprend dans cette haute altitude sa plus haute valeur.

Fréquemment, les hôtes de passage que les religieux reçoivent à leur table parlent des langues différentes. Un Hongrois voisine avec un Espagnol, un prêtre hollandais fait face à un ecclésiastique roumain. C'est alors que le latin reprend ses droits et c'est un plaisir exquis en même temps qu'un sentiment de solidarité humaine que d'entendre les convives converser avec leurs hôtes dans la langue qui, aujourd'hui encore, peut servir de trait d'union à tous les esprits unis par une culture supérieure aux nationalités, et participant au trésor commun des générations civilisées.

Entre eux, les chanoines sont d'une politesse charmante. En se parlant ils s'intitulent M. le prévôt, M. le prieur, M. l'aumônier, M. l'économe, M. le maître, M. le clavandier. Courtoisie précieuse en notre époque sommaire qui supprime toutes les nuances, expressions représentatives, parce qu'elles sont à l'image d'une communauté ordonnée, où chacun est à sa place et accomplit des fonctions précises et déterminées.

Il est rare que des religieux étrangers à la région prononcent les vœux qui les lient à l'œuvre de saint Bernard. Il faut être montagnard pour supporter les rigueurs d'une longue résidence à 2500 mètres d'altitude. Naguère, presque tous les chanoines se recrutaient des deux côtés de la montagne : dans le Valais et dans le Val d'Aoste. Pour des raisons nombreuses, surtout politiques, ces derniers se font plus rares, de sorte que la maison du Grand-Saint-Bernard est aujourd'hui une garnison spirituelle composée presque uniquement de Valaisans.

Toutefois, le jeune religieux qui tient le volant de la grosse « Voisin », aux portières discrètement armoriées du blason monastique, qui nous fait descendre le versant italien de la montagne, est un Belge. Avant d'être un soldat de la chrétienté, il a été officier dans la marine américaine et égyptienne. Il a survolé des continents comme pilote d'aviation. Son plus cher désir est de rejoindre, comme aviateur, ses confrères du Saint-Bernard au Tibet.

★

La route, admirable, descend en profondeur sur Saint-Rhémy. Il y a une quinzaine d'années déjà que les hommes de ce village ne sont plus les « soldats de la neige », libérés du service italien à condition d'entretenir la route et d'aider les voyageurs. Il avait 250 habitants, il n'y a pas si longtemps. Il n'en a plus que 40 aujourd'hui. Assez récemment, lorsque l'évêque d'Aoste voulut leur enlever leur curé, les gens de Saint-Rhémy ne se laissèrent pas faire. Ils recoururent au pape qui était alors Pie XI. Alpiniste, il connaissait ce nid alpestre. Prêtre du diocèse de Milan, il avait même célébré la messe dans la pauvre église du village. Il se laissa toucher. Les Saint-Rhémois conservèrent leur curé que les gens de la vallée n'appellent plus que le « curé papal ». Et Pie XI en fut récompensé par une gerbe magnifique de fleurs des Alpes.

La maison du Saint-Bernard possédait naguère plus de cent établissements disséminés en France, en Italie, en Suisse et jusqu'en Angleterre. La Réformation et surtout un édit du duc de Savoie, en 1752, l'ont privée de la plupart de ses possessions [1]. Elle a toutefois conservé deux fermes près de Pavie et deux métairies dans la vallée d'Aoste [2]. L'une est à Saint-Oyen, le premier village après Saint-Rhémy. C'est une grosse maison blanche, à l'italienne, où l'on pénètre par un large porche ouvrant sur une cour intérieure. Lorsque nous arrivons, M. l'économe, chanoine natif de Grimentz, surveille la fenaison. Les caves, vastes et profondes, servaient d'entrepôt aux denrées agricoles destinées à l'approvisionnement du monastère. Aujourd'hui, les camions rapides rendent le magasinage en partie superflu. En hiver, des religieux de la montagne reçoivent des permissions de quelques

[1] C'est une bulle de Benoît XIV qui détacha de l'Hospice en 1752 toutes ses possessions situées dans les Etats de la Maison de Savoie pour mettre fin à la tutelle que celle-ci exerçait sur la prévôté et pour rendre à celle-ci, avec son indépendance, ses constitutions religieuses.

[2] Les fermes de Pavie ont été données à l'Hospice par la République Cisalpine en 1802 ; celles de la vallée d'Aoste ont été achetées par la maison du Saint-Bernard, l'une, à Moncenis, en 1857, l'autre, à Saint-Oyen, en 1858.

jours pour la ferme de Saint-Oyen. Descendant de 2500 à 1370 mètres au-dessus de la mer, ils reprennent des forces.

L'autre propriété valdotaine du Saint-Bernard est plus bas dans la vallée : c'est Moncenis, une claire demeure à toit plat, profilant sa blancheur sur les coteaux dominant Aoste, dont les fumées d'usines tourbillonnent autour des clochers romans des églises. Ici, plus de foin ni de bétail : des vignes en terrasses et en pergolas, des vergers, des figuiers contre de vieux murs. Un Valaisan de vieille roche est l'administrateur de ce domaine.

Entre Saint-Oyen et Aoste, les villages s'étagent dans une verdure qui devient toujours plus exubérante. Il y a les villages que la route traverse, ceux qu'elle laisse à ses pieds et qui agrippent leur église blanche et leurs maisons de bois sur d'abruptes terrasses alpestres. L'un d'eux, suffisamment inaccessible, s'appelle Allein. C'est la petite patrie des contrebandiers. Gravissant des cols dangereux, ils vont en Suisse et en reviennent chargés de gros sacs de café. L'été, ils profitent des brumes nocturnes ; l'hiver, des bourrasques de neige. Il n'est pas de frontière si bien gardée qui n'ait ses trous dans la gigantesque barrière des Alpes : elle n'est pas franchie clandestinement par des contrebandiers seulement...

Quand, quittant le climat déjà méridional de l'antique cité d'Aoste, la « Rome des Alpes », on est retransporté, en une heure, dans le grandiose paysage alpestre du monastère, l'accueil est si chaud, si cordial et si courtois qu'on pense à la devise, en patois valdotain, lue dans le vestibule du château d'Introd : *Meison l'a nom : torna :* « la maison s'appelle : reviens-y ».

13 juillet 1939.

Images d'hier et de demain
sur un chemin alpestre

Par le jeu de certains phénomènes optiques, il arrive qu'une image humaine, démesurément agrandie, se projette sur les nuages. On cherche et on trouve celle de Bonaparte sur la belle route qui a remplacé le chemin pavé, raboteux et ardu que suivit, montant vers le Saint-Bernard, son armée ardente et gouailleuse, franchissant gorges et torrents sur d'étroits ponts de granit. Ce n'était plus le général hâve et fiévreux, émacié et farouche, qui avait rapidement traversé la Suisse deux ans et demi auparavant, à la fois consumé et illuminé par ses fulgurantes victoires. La majesté consulaire commençait à accentuer le masque césarien où l'expression du législateur se confondait avec celle du conquérant. Auprès du glorieux soldat d'Arcole, sur les étapes de la route de Genève à Bâle, s'étaient tenus, immobiles et silencieux, ses adjudants Marmont et Junot, grandis par leurs hauts shakos. Le même respect régnait, en floréal 1800, autour de la maison prévôtale du Saint-Bernard à Martigny, où il s'était retiré pour mettre la dernière main au passage de la montagne : « On ne le vit pas paraître dehors, raconte une chronique. Il ne sortait de sa chambre que pour aller au réfectoire. Un silence de chartreux régna à la prévôté et à l'entour. L'état-major ni les gardes n'osaient ouvrir la bouche ».

Mais il fallait bien que cette grandeur s'accommodât des humbles réalités des lieux. Flanqué de Bourrienne, son secrétaire, et des chanoines Murith et Terrettaz, Napoléon, qui était encore Bonaparte, accepta un rafraîchissement chez le révérend curé Rausis, de Liddes, et prit place, à Bourg-Saint-Pierre, dans le rustique fauteuil à bras de l'auberge de la *Colonne Milliaire*, où il mangea un œuf et du fromage : ce fut le *Déjeuner de Napoléon Ier*, qui servit désormais d'enseigne à l'hôtelier Moret.

★

Le quatrième dimanche de floréal de l'an de grâce 1949 nous montions, installés sur les confortables coussins du car postal, les

lacets de l'Entremont, cherchant ce qui pouvait avoir changé dans ce paysage, théâtre de l'étonnant exploit militaire d'il y a cent cinquante ans. Comme aujourd'hui, la haute et âpre vallée était ponctuée des clochers de ses églises, guidant le pèlerin vers le sanctuaire du sommet. Ceux d'Orsières et de Bourg-Saint-Pierre, rugueux et découpés de fins fenestrages, vont vers la millième année de leur âge. Et s'il fallait autre chose pour nous rappeler que le vainqueur de Marengo eut de très illustres prédécesseurs sur ce chemin « européen » bien avant la lettre, la colonne de ce dernier village, vouée à l'empereur Constantin, « pieux, heureux, invincible, fils du divin Auguste », suffirait à nous le rappeler.

On pourrait s'imaginer que ces villages de pierre et de bois, assis sur les paliers de la vallée parmi leurs petits jardins potagers et le damier que découpent les champs de céréales et de pommes de terre, se sont fortement animés depuis qu'ils semblent participer de plus près au mouvement du monde.

Les ethnographes nous enseignent qu'ils se dépeuplent comme résorbés par la civilisation, aspirés par la puissante centrale d'uniformisation à laquelle les relient maintenant de multiples transmissions. Orsières, tête de la voie ferrée, perd plus lentement sa population que Liddes et Bourg-Saint-Pierre, vidés d'un bon tiers de la leur. Ces localités prennent de plus en plus le caractère de village-rue. Ils vivent de trafic saisonnier, et toujours moins d'agriculture. Celle-ci manque de bras, enlevés par les usines et les besognes moins rudes de la plaine. Les villages supérieurs, notamment, abandonnent, faute de main-d'œuvre, leurs vignes de Fully et de Charrat.

Les hommes s'en allant, les troupeaux diminuent. Ils n'égaient plus, comme naguère, les terrasses herbeuses du pied des aiguilles de granit. Le cheval et le mulet sont décimés par le moteur et la bicyclette. Le mulet, en particulier, si spectaculaire sur les affiches de tourisme, se raréfie à mesure qu'augmente le nombre de co-propriétaires d'une seule bête. Sur la route sillonnée de véhicules rapides, les villages plus bruyants sont moins animés qu'ils l'étaient au temps de leur communion intime avec la terre ; plus rapprochés du monde, ils sont plus isolés dans leur solitude.

★

Nous devisions de ces choses et de bien d'autres, plus légères, en foulant le sentier qui, de Liddes, descend sur la Dranse, pour gravir les pentes assez abruptes qui séparent l'Entremont du Val Ferret. Une longue colonne s'égaillait à travers les prés et les mélèzes. Elle avait ses retardataires, dont nous fûmes. L'esprit naturaliste du Prieur Murith planait temporairement sur l'aimable compagnie de fervents Valaisans et Vaudois, groupés sous la houlette de l'abbé

Mariétan : la « Murithienne » était en excursion. Le rendez-vous était à 2000 m. d'altitude, au bel alpage de Bavon, dominant un paysage aux sommets enneigés bas et dont les hauts étaient voilés de vapeurs. Les botanistes avaient fait d'abondantes récoltes florales ; d'autres cherchaient et découvraient des traces de cerfs, des silhouettes de chamois et de chevreuils.

Mais les ingénieurs nous préparent de bien autres transformations que celles qu'on peut constater aujourd'hui. La concurrence des passages qui fut routière, puis ferroviaire, redevient routière depuis que la route, particulièrement en montagne, détrône le rail. Deux grands tunnels routiers s'affrontent : le Mont-Blanc et le Saint-Bernard. C'est de celui-ci que nous entretint, face à la vallée, M. Henri Chenaud, ingénieur, tandis que, sur les sacs entrouverts, l'arôme du tabac et du café se répandait dans l'air léger.

Il y a longtemps qu'on se bat ferme autour d'un souterrain qui ferait communiquer l'Entremont et le Val d'Aoste, soit Martigny à Turin. Seule une voie ferrée pouvait hanter les esprits des contemporains de la traction chevaline. Aujourd'hui, la route reprend triomphalement ses droits. L'autorité fédérale, qu'on voudrait plus active pour défendre les intérêts routiers du territoire national, romand particulièrement, est saisie d'un projet sur lequel elle a eu amplement le temps de méditer. Du côté suisse, le tunnel du Saint-Bernard s'ouvrirait à environ un kilomètre au-dessous de la cantine de Proz et sortirait de la montagne, à huit kilomètres au-delà, au-dessus de Saint-Rhémy. Il partirait à 1740 m. d'altitude et aboutirait à 1795 m. sur le versant italien. De part et d'autre, les routes d'accès sont maintenant excellentes. Celle de Suisse est ouverte toute l'année jusqu'à Bourg-Saint-Pierre. La liaison Bâle-Méditerranée serait ainsi établie à travers notre territoire. Du côté italien, les initiateurs ont l'adhésion de plusieurs ministères. Le projet étudié par le bureau technique A. Boucher, à Prilly, a été retenu comme le plus recommandable par la commission de la Société suisse des routes automobiles.

★

Si ce tunnel routier se réalisait [1], le monastère fondé par saint Bernard, séparé du flot motorisé de la circulation, retrouverait sa destination primitive de sentinelle avancée de la chrétienté dans les hautes solitudes hantées par l'homme.

27 mai 1949.

[1] La paix est faite entre le Mont-Blanc et le Saint-Bernard : les deux tunnels sont en chantier et Genève, plus intéressée au premier, participe aussi au second. Entre Aoste, Chamonix et Martigny s'est instituée une solidarité heureusement dénommée : « le triangle de l'amitié ».

Le visage du monde est passager

Vicissitudes d'un col alpestre

Le chien Barry autant que le général Bonaparte ont entouré d'une auréole de légende le plus illustre de nos cols. Son passé prestigieux lui conférait des titres de noblesse face auxquels le Gothard, tard venu à la célébrité, et le Simplon, de notoriété plus récente, faisaient presque figure de parvenus. Le sentier étroit et à pic des marchands gaulois, rendu carrossable par les Romains qui taillèrent dans le roc une voie large de 3 m. 70 en partie dallée, aura connu tous les modes de locomotion sauf la consécration du rail. Le Saint-Bernard est à la veille de rattraper le temps perdu : il aura son barrage et son tunnel.

Le bassin d'accumulation noiera l'antique Cantine de Proz, qui vit passer, au cours des âges, les messagers pédestres qui furent nos premiers facteurs postaux, les convois de mulets, le char à banc, la diligence postale et le car. Le moteur exerça son impérieuse royauté sur le vieux passage. Le tunnel routier achèvera de faire subir au paysage une nouvelle transformation. Il s'est plus d'une fois modifié depuis que les premiers voyageurs devaient se frayer un chemin à travers les épaisses forêts qui montaient jusqu'à la base du piédestal rocheux couronné par un des plus fameux monastères de la chrétienté. « Le visage du monde est passager », constatait déjà saint Paul au Ier siècle de notre ère.

Une antique cité alpestre tenait, sur le versant suisse, la clé du passage : Bourg-Saint-Pierre. Ses habitants gardent de l'attachement à la croyance qu'ils eurent un visiteur infiniment plus haut que les empereurs et tous les grands de ce monde : le prince des Apôtres en personne auquel ils auraient dédié leur église. Ils ont placé sur le fond d'azur de leurs belles armoiries deux clés d'or en sautoir, ce qui peut s'interpréter à la fois comme le symbole de l'Apôtre et celui de la position qu'ils occupent sur le chemin plus de deux fois millénaire.

Les destinées de ce bourg, jadis fortifié, ont été agréablement

compilées par un de ses bourgeois, M. Louis Moret-Rausis [1]. Comme le laboureur de La Fontaine, il n'a laissé dans le champ de ses investigations aucune place où la main ne passe et repasse. A la veille d'un nouveau tournant de l'histoire du col, il a légué à ses compatriotes un témoignage dont la valeur dépasse naturellement l'enceinte de leurs maisons de pierre et de bois. Avec l'acquit des historiens précédents et celui d'archives patiemment fouillées, l'auteur nous apporte les résultats d'une tradition orale, souvent captivante et parfois fantaisiste.

Moins fantaisiste, toutefois, que l'imagination des artistes. Un critique, qui eut de la vogue au commencement de ce siècle, Robert de la Sizeranne, tenait que l'art est le miroir de la vie. L'ère napoléonienne eut son grand peintre officiel en la personne de David. Il a figuré, en un tableau célèbre, Bonaparte au Saint-Bernard tel que se l'imaginaient sans doute les contemporains de ce temps baigné d'héroïsme. Sur un cheval caracolant, aux narines dilatées par l'air des sommets, crinière et queue au vent, le général, enveloppé dans les plis tumultueux d'une vaste houppelande rouge, tend le bras droit vers la formidable barrière de roc et de glace qu'escaladent ses premiers canonniers.

Pour être plus simple, la réalité n'en est pas moins attrayante. Accompagné de deux chanoines de l'hospice, figures familières sur la route, Bonaparte arriva anonymement dans le village dont il allait si fortement accroître la célébrité. Dès le début de l'opération, soigneusement préparée par son génie, il se tenait dans la coulisse. Le Premier-Consul n'avait pas formellement le droit de commander des armées hors du territoire de la République. La direction nominale des opérations avait été confiée à Berthier. Bonaparte s'était enfermé pendant trois jours dans la maison des chanoines du Saint-Bernard à Martigny. Ce 20 mai 1800, il l'avait quittée de très bon matin, à cheval, vêtu de la redingote grise qui devait devenir légendaire. A l'entrée du village de Bourg-Saint-Pierre, Murat attendait cet officier que rien ne signalait particulièrement à l'attention. Seuls les initiés savaient que le Premier-Consul en personne dirigeait les opérations.

Sans éveiller l'attention de ce village animé d'un grand mouvement de troupes, il pénétra dans l'*Auberge de la Colonne Milliaire*, en compagnie de Bourrienne, son secrétaire. Un des chanoines l'y avait précédé, recommandant à l'aubergiste d'accorder les plus grands égards à l'un des principaux chefs de l'armée française. Il fut introduit dans une pièce du premier étage et s'assit dans un fauteuil

[1] Louis Moret-Rausis : *La vie d'une cité alpine : Bourg-Saint-Pierre, souvenirs d'autrefois et images d'aujourd'hui.* Martigny, 1956.

devenu historique. Comme d'ordinaire, il était pressé. Conférant avec Murat, Marmont, Regnault et d'autres commandants, il avalait rapidement une collation faite d'œufs, de fromage et de vin. Ce casse-croûte ne passa que beaucoup plus tard sur l'enseigne du *Déjeuner de Napoléon*. C'est sous le Second Empire seulement, lorsque la gloire du héros fut bien assise, qu'on semble s'être avisé que ce repas spartiate valait bien la peine de figurer sur une façade hôtelière.

Il était à peine achevé que l'officier inconnu reprit sa route, non sur le beau cheval imaginaire de David, mais sur un mulet, conduit par Pierre-Nicolas Dorsaz, qui ne semble pas s'être rendu compte qu'il conduisait l'homme du destin sur les pas des autres officiers qu'il avait déjà guidés sur ces chemins périlleux. Même pas quand il reçut, quelques semaines plus tard, les 1200 fr. qui lui permirent d'acheter le petit chalet qu'on voit encore au-dessous de la Maison de Commune.

Cet événement passa si inaperçu qu'il ne laissa d'autres traces dans les archives communales que quelques mots de remerciements signés Bonaparte, dictés quelques jours plus tard d'Aoste au président de Bourg-Saint-Pierre, pour le zèle montré par les habitants.

Des milliers de sapins et de mélèzes avaient été coupés pour encaisser les canons ; les prairies, champs, jardins et murailles étaient dévastés, 88 chaudières et marmites de bronze, réquisitionnées, avaient passé le col. La facture s'élevait à 45.000 fr. Elle est encore due. Ainsi, conclut notre historien local, de cette journée historique il ne reste à Bourg-Saint-Pierre que la gloire d'avoir hébergé pendant deux heures le héros de Marengo. Et encore, pourrait-on ajouter, fut-ce à peu près sans le savoir. L'histoire est pleine d'enseignements.

25 février 1957.

Dans un vieux sillage alpestre

Un arc romain marque encore, à la cité d'Aoste, l'entrée de la route du Saint-Bernard. Il pourrait avoir son pendant à Martigny, qui est notre plus vieux carrefour alpestre. A la croisée de la route foulée par les légions romaines plus d'un millénaire avant que les Sarrasins en fussent chassés par le pieux fondateur de l'hospice, et de celle du Simplon, scellées l'une et l'autre de l'empreinte napoléonienne, Martigny devint la tête d'une troisième bifurcation lorsque de Saussure rendit célèbres le Mont-Blanc et Chamonix.

Le Simplon se passe en sleeping ; le Saint-Bernard, devenu grande chaussée transalpine, n'a pas perdu tous ses prestiges ; le rail relie commodément Martigny à Chamonix, mais sans emprunter l'ancien passage de la Forclaz, retombé dans une solitude relative, après avoir tenu une grande place pendant le premier siècle de notre tourisme alpestre. Même en le passant en car, on peut mettre ses pas dans ceux des caravanes de piétons et de mulets qui fréquentèrent intensément chaque été cet itinéraire célèbre. Ce chemin a conservé leur sillage.

★

On le prend sur le pavé de Martigny-Bourg, qui semble retentir encore du bruit des sabots et des roues ferrées. La longue rue sinueuse n'est guère différente de celle où s'ouvraient, au petit matin, les portes des hôtelleries aux voyageurs armés de bâtons de montagne. Les virages en épingle à cheveux de la route qui gravit les mille mètres d'altitude séparant Martigny du col ont laissé subsister le sentier rocailleux qui fit soupirer tant d'excursionnistes d'autrefois. Les auberges de la Forclaz et l'une ou l'autre de celles de Trient sont à peu près les mêmes qui les logèrent. Ce qui n'a pas changé non plus, c'est l'admirable végétation des pentes : les inférieures encore couvertes de noyers dans lesquels s'enfouissent les groupes

de maisons ; les suivantes où s'étagent majestueusement les châtaigniers ; les supérieures tapissées d'ormeaux, puis de sapins et de mélèzes.

Cette liaison pédestre du Valais au Mont-Blanc figure dès la fin du XVIIIe siècle dans les manuels du voyageur en Suisse. Ebel note déjà la grandeur prodigieuse des noyers et des châtaigniers et avise ses clients que l'auberge de Trient, la seule du parcours, n'est pas absolument mauvaise et qu'en cas de besoin, on peut même y trouver un gîte pour la nuit ! Il en existait une au sommet du col au temps où Tœpffer hantait ces lieux. Il y passa en 1833, 1835 et 1840, et plus souvent peut-être. Parmi les touristes qu'il croisait ou dépassait, il rencontra un brave homme avec son mulet chargé de deux barils de vin, destinés à « ceux de là-haut ». Il partait avec sa bête à minuit et redescendait avant la chaleur, mais pas dans la solitude, car il rencontrait plus de gens de nuit que de jour. Les auberges étaient rares alors et l'on circulait volontiers à la belle étoile. Celles que ravitaillait l'homme au mulet pourraient bien être les mêmes qu'on trouve aujourd'hui au sommet du col : modestes, basses, adaptées au sol.

A Trient, l'hébergement s'est fort perfectionné depuis que Tœpffer remarquait que comme dans presque tous les endroits de vaches et de pâturages, le beurre y était fort et le lait rare. En revanche, on s'y régalait d'un miel blanc « que les abeilles font avec le suc embaumé des fleurs alpines ». Aujourd'hui encore, on peut y faire halte, comme son pensionnat, sur de petits îlots de mousse, séparés par des ruisseaux jaillissants.

★

De Trient, comme aujourd'hui, on peut gagner Chamonix par le sentier du col de Balme ou par le chemin, plus commode, qui descend par la Tête-Noire sur le Châtelard. Une bonne route a remplacé le sentier d'alors. A mi-chemin, l'auberge de la Tête-Noire a pris meilleure figure que la maison isolée, « tenue par un Piémontais barbu et sa compagne mal peignée », où Tœpffer et sa troupe ne trouvèrent à se mettre sous la dent que quelques vivres misérables, servis sur une table sans nappe, dans une chambre sans meubles, tandis que deux hommes à figures de brigands tiraient à la carabine tout auprès.

Le voyageur faisait cette fois la route en sens inverse. Après la roide montée de Trient au col, la descente, sous les grands châtaigniers, est une forte épreuve pour les jarrets. Un couple singulier montait le sentier raboteux : un octogénaire gravissait à grand-peine la pente appuyé sur un jeune homme chancelant lui-même sous le poids. Emus de compassion, les jeunes touristes glissent une aumône

aux infortunés, mais apprennent que ce sont des gens revenant d'un baptême où ils n'ont pas baptisé leur vin.

Lorsque Bædecker publiait les premières éditions de son *Guide de la Suisse*, l'auberge de la Tête-Noire s'agrandissait, celle de Trient était encore chétive, dans celle de la Forclaz un employé valaisan visait les passeports pour un franc. Pour les voyageurs hardis, on indiquait un sentier escarpé qu'on ne pouvait suivre sans guide et qui, par les groupes de cabanes de Finhaut, du Trétien et de Salvan, gagnait la vallée du Rhône. Ils étaient avertis qu'on ne trouvait sur cette route que du pain, de l'avoine et de l'eau-de-vie. Le chemin de fer parcourt aujourd'hui le sentier malaisé ; les groupes de cabanes sont des centres de villégiature, peuplés de vastes hôtels ; une puissante conduite électrique, descendue de Barberine, est longée par un audacieux funiculaire : tout concourt à détourner le grand trafic du vieil itinéraire de la Forclaz.

Il eut encore ses beaux jours lorsque le sentier fut remplacé par une route carrossable qui, partant de Martigny, se soudait au Châtelard à celle de Chamonix. Le train des voitures y fut à son apogée lorsque se fonda une compagnie franco-suisse pour le transport des touristes. Du sommet du col, un service de wagonnets, tirés par des mulets, amenait la glace du glacier de Trient, ce qui permet aux promeneurs d'aujourd'hui de se rendre à ce glacier par un charmant sentier à plat, long de cinq kilomètres. Mais celui qui a gagné pédestrement le Châtelard sur la trace de tant de devanciers est tout aise de rentrer à Martigny non par un chemin sourcilleux, reliant des groupes de cabanes, mais par les confortables voitures du chemin de fer de la Compagnie Martigny-Châtelard-Vallorcine.

27 mai 1948.

Réminiscences

Sur une route un peu délaissée

Ceux qui se plaisent à parcourir nos sites en cherchant les traces de leurs prédécesseurs en rencontrent plus d'une sur le col de la Forclaz. Depuis que le rail unit Martigny à Chamonix, cette route est un peu délaissée. Bien que les cars postaux en gravissent les virages améliorés, elle est restée comme figée dans le temps. On entend encore, martelant de leurs chaussures cloutées et de leurs bâtons ferrés, les caravanes écolières de Rodolphe Tœpffer. Elles dégringolèrent plus d'une fois les sentiers pierreux qui, de la Caffe à la Fontaine et de la Fontaine aux Rappes, traçaient, avant Martigny, la dernière étape d'un voyage pédestre autour du Mont-Blanc. Au sommet du passage, les deux auberges qui se font vis-à-vis pourraient figurer dans un croquis des *Voyages en zigzag*, ainsi que cette autre, oubliée au bord du chemin par le village de Trient (que les Valaisans prononcent *Tri-in* et le commun des mortels *Tri-an*) où l'on servit à Alexandre Dumas, au prix du bordeaux, une bouteille de vin « avec lequel un Parisien n'aurait pas voulu assaisonner une salade ».

★

Il n'y a rien de changé sur le sentier dont les lacets gravissent, à travers les mélèzes, les alpages et les rochers, ce col de Balme qui fut si célèbre au temps des alpenstocks à corne de chamois. Sur le versant d'en face on en suit le tracé léger, foulé, depuis Horace-Bénédict de Saussure, par tant de piétons enthousiastes. Il ne reste rien des rails en miniature qui servaient à véhiculer au col de la Forclaz, dans des wagonnets tirés par un mulet, les glaces du glacier de Trient, si ce n'est le ravissant chemin sous-bois, bordé d'un bisse, qui conduit si agréablement au pied de la puissante masse dont les gradins crevassés descendent dans la vallée.

★

La route qui relie Trient au Châtelard n'était qu'un sentier jusque vers 1880, mais un sentier qui ne chômait guère. On en admirait l'audace aux endroits où il était suspendu dans les rochers. A mi-chemin, l'auberge de la Tête-Noire, une des hôtelleries alpestres les plus connues, disaient les guides d'autrefois, offrait son hospitalité aux piétons. Dans son voisinage, ils pouvaient gravir, par un escalier de bois, un gros bloc de rocher, sur lequel on avait construit un belvédère en forme de pavillon. La maison est toujours là, massive et carrée sous son toit montagnard, témoin d'un tourisme dont le *Tartarin sur les Alpes* fut le dernier monument littéraire.

Mais la route nouvelle, devenue assez solitaire aujourd'hui, fut l'héritière d'une vogue entretenue à travers tout le XIXe siècle. Les voitures à chevaux avaient remplacé les convois de mulets montés par des amazones à voiles verts. Entre onze heures et midi, disaient les livres de voyage, l'hôtel de la Tête-Noire devient la scène d'une animation qui ne peut être imaginée que par ceux qui l'ont vue. Une longue rangée de plus de cinquante véhicules de tout genre stationnent souvent devant l'hôtel, autour duquel deux ou trois cents voyageurs affamés réclament que leur repas soit servi dans le plus bref délai. Des gendarmes valaisans assurent l'ordre parmi les cochers, tandis que l'hôte diligent, M. Gay-Crosier, de Martigny, assisté de sa famille, fait de son mieux pour subvenir aux besoins corporels de tous : touristes, cochers et chevaux.

★

La Forclaz eut son Anabase, son Xénophon et sa retraite des Dix-Mille, le tout, bien entendu, sur une échelle réduite. C'est par ce col et celui de Balme que se retirèrent, en plein hiver, M. de Rambuteau, dernier préfet français du Valais, et les derniers contingents de son administration. C'était à la fin de décembre 1813. Déjà, Russes, Autrichiens, Prussiens occupaient Bulle, Châtel-Saint-Denis et Vevey. Une seule route restait ouverte : celle de Chamonix par la Forclaz. Le représentant de Napoléon réunit à Martigny tout son monde, gendarmes, douaniers du Simplon, employés civils : huit cents Français abandonnés dans l'Europe envahie. La colonne partit le 25 décembre à midi, par un beau soleil, mais par des chemins profondément enneigés.

Rambuteau avait fait distribuer double ration de pain et de vin et si bien mis sa propre cave à la disposition de tous qu'en route

il fut obligé de quémander, ça et là, quelques gorgées pour lui-même. Deux femmes voulurent partager les dangers de ce long et dur exode hivernal : l'une, mariée à un conservateur des douanes, dut être laissée chez le curé de Vallorcine, l'autre, vêtue en homme, fille du directeur des contributions, arriva saine et sauve au terme des six jours de marche, à Chambéry. Il était minuit quand la troupe fit son entrée à Trient, précédée de guides qui éclairaient sa route avec des torches. On marchait à la file indienne, tenant chevaux et mulets en main. Les gendarmes fermaient la marche ; un peloton de guides suivait en queue pour venir en aide aux jeunes soldats, surchargés d'armes, de vivres et de munitions. Dans les quinze ou vingt chalets de Trient, on passa une nuit pénible. La neige montait à la hauteur des toits qu'on craignait à chaque instant de voir défoncés par les chevaux parqués au-dessus. Le thermomètre marquait douze degrés au-dessous de zéro.

En dépit de ces difficultés, le col de Balme fut franchi sans dommages. Les administrés civils et militaires se trouvaient en terre de France. Dès Vallorcine, ils virent venir à leur rencontre les curés des paroisses voisines, avec tout leur monde, pour frayer la route. Le sixième jour, à Chambéry, le sort de la caravane était assuré. « De quelle responsabilité j'étais enfin soulagé ! » note dans ses Mémoires cet excellent administrateur, qui fut, sous Louis-Philippe, un des grands préfets de Paris, dont une des rues les plus animées porte son nom.

29 juillet 1949.

VIII

AGAUNE ROMAINE ET CHRÉTIENNE

Cloches effondrées

En huit jours, trois images se sont succédées au pied des rochers sombres qui forment l'immense portail du Valais : une massive tour romane, aux murs rugueux, ornés d'arcatures, percés de fenêtres hautes et étroites, le tout surmonté d'un clocher [1] de pierre, dont la pointe surgissait, solide et hardie, entre quatre clochetons. Elle signalait la basilique où l'on conserve les reliques du primicier Maurice, chef de la Légion thébaine, mis à mort pour sa foi, avec ses compagnons. Pendant plus de sept siècles, on la vit de la route qui pénètre dans la vallée, puis du train surgissant du rocher. La seconde image dura trois jours, du 3 au 6 mars. Le matin du 3, la tour était éventrée de la base du clocher au ras du toit de l'église, par un énorme bloc de rocher. Au-dessus de poutraisons démolies, le clocher tenait comme par miracle, suspendu sur l'ouverture béante. Le 6 mars, troisième image : le clocher est tombé dans le vide, la tour n'est plus qu'un amas de décombres, encore couronné par un seul des quatre clochetons entourant la flèche.

★

Le bourg valaisan auquel le saint donna plus tard son nom est encore plus ancien que Genève, qui se prépare à fêter son deuxième millénaire. Agaune, tel qu'il s'appelait primitivement, était le chef-lieu de la peuplade des Nantuates, mentionnée dans les *Commentaires* de César. Ceux qui, au temps des voitures, passaient la longue rue pavée de la petite ville, ne se doutaient pas tous, sans doute, qu'ils foulaient un sol qui pendant plusieurs siècles fut un des grands centres de la chrétienté, un pèlerinage presque aussi célèbre que Saint-Jacques de Compostelle ou que Lorette.

[1] Flèche du XIIIe siècle surmontant la tour romane du début du XIe.

Dans les champs pierreux que traverse la route de Martigny, les officiers et les soldats de la Légion thébaine qui avaient, dit la légende [1], passé les Alpes avec l'empereur Maximien, en 285, furent décimés par deux fois pour avoir refusé de sacrifier aux dieux. Thèbes, l'ancienne capitale de l'Egypte, était alors une des plus anciennes colonies chrétiennes. De nombreux solitaires — les Pères du Désert — avaient leurs cellules dans les ruines des temples des Pharaons. Il est pour le moins vraisemblable que les soldats thébains, au service des Romains, aient été chrétiens.

Ce ne fut que trois quarts de siècle après le supplice, toutefois, que les ossements et les reliques des martyrs furent recueillis par l'évêque de Martigny Théodule. Il les ensevelit et éleva sur leur sépulture une basilique qui devint une des plus célèbres du monde d'alors. L'affluence des pèlerins amena tout naturellement la fondation d'un monastère. Celui de Saint-Maurice fut fondé en 515 par le roi de Bourgogne Sigismond. Il a subsisté jusqu'à nos jours à travers toutes les vicissitudes de quinze siècles d'histoire, desservi depuis le commencement du XIIe siècle par des chanoines réguliers de Saint-Augustin qui ont repris de leurs prédécesseurs la *laus perennis*, l'office divin continu qui rendit célèbre dans toute la Gaule le plus ancien monastère de l'Occident.

Dès l'origine, il reçut des dons royaux. Les plus beaux sont conservés dans son Trésor qui contient quelques-uns des joyaux les plus précieux de l'art médiéval. Le plus ancien, contemporain de la fondation, probablement, est un vase de sardonyx, dont la pierre dure, fine, rougeâtre, porte des figures de la mythologie romaine et se décore d'orfèvreries d'une somptuosité barbare. La deuxième merveille du Trésor est l'aiguière, magnifiquement ornée de ciselures et d'émaux, qui passe pour avoir été offerte à l'abbaye par Charlemagne, qui l'aurait reçue lui-même du fameux calife Harounal-Rachid, le héros de beaucoup de contes des *Mille et une nuits*, et qui envoya au grand empereur d'Occident les clefs du Saint-Sépulcre. On y montre aussi un petit reliquaire en or et pierres précieuses de la même époque, et un autre, donné par saint Louis, dont on conserve la lettre d'accompagnement.

Lorsque le gouvernement révolutionnaire helvétique voulut s'emparer de ce Trésor, comme de maint autre, ces pièces de grand prix furent confiées aux montagnards des vallées voisines — Val d'Illiez, Bagnes et Entremont — qui les rapportèrent fidèlement au monastère lorsque le danger fut passé.

★

[1] La légende (lecture) du Bréviaire est tirée du récit rédigé par saint Eucher, évêque de Lyon, dans le second quart du Ve siècle.

Les grandes foules des pèlerins médiévaux, montant et descendant le Saint-Bernard, vinrent incessamment battre de leurs flots les murs de la vénérable abbaye. Le primicier de la Légion thébaine, décapité dans le champ de Vérolliez, fut longtemps le saint le plus populaire de la Suisse. Son effigie se dresse encore sur mainte fontaine du XVIe siècle. On l'y voit généralement en cuirasse, la poitrine barrée de la croix tréflée que les princes de Savoie ont donnée pour emblème à un de leurs Ordres de chevalerie. Souvent, le soldat mort pour sa foi est noir de visage, soit pour rappeler ses origines africaines, soit par dérivation de son nom, Maurice : le Maure.

Aujourd'hui que les rangs des pèlerins se sont éclaircis, Saint-Maurice continue à être, sous une forme différente, une vieille institution de la Suisse romande : il est le grand centre d'éducation valaisan. Il faut insister sur ce mot, car l'instruction qui se donne dans l'école du monastère est aussi une éducation. Les religieux, en notre époque de dissociation, demeurent fidèles à la culture classique, qui est la base de toute culture digne de ce nom. Ils maintiennent fidèlement la tradition humaniste, qui est la mieux faite pour élever les hommes sur le plan spirituel et les éloigner de la barbarie, car c'est une école de paix qu'un humanisme bien conçu.

C'est pourquoi, comme Suisses et comme Romands, nous pouvons appeler de nos vœux le jour où les cloches effondrées se remettront en branle dans leur vieux clocher reconstruit.

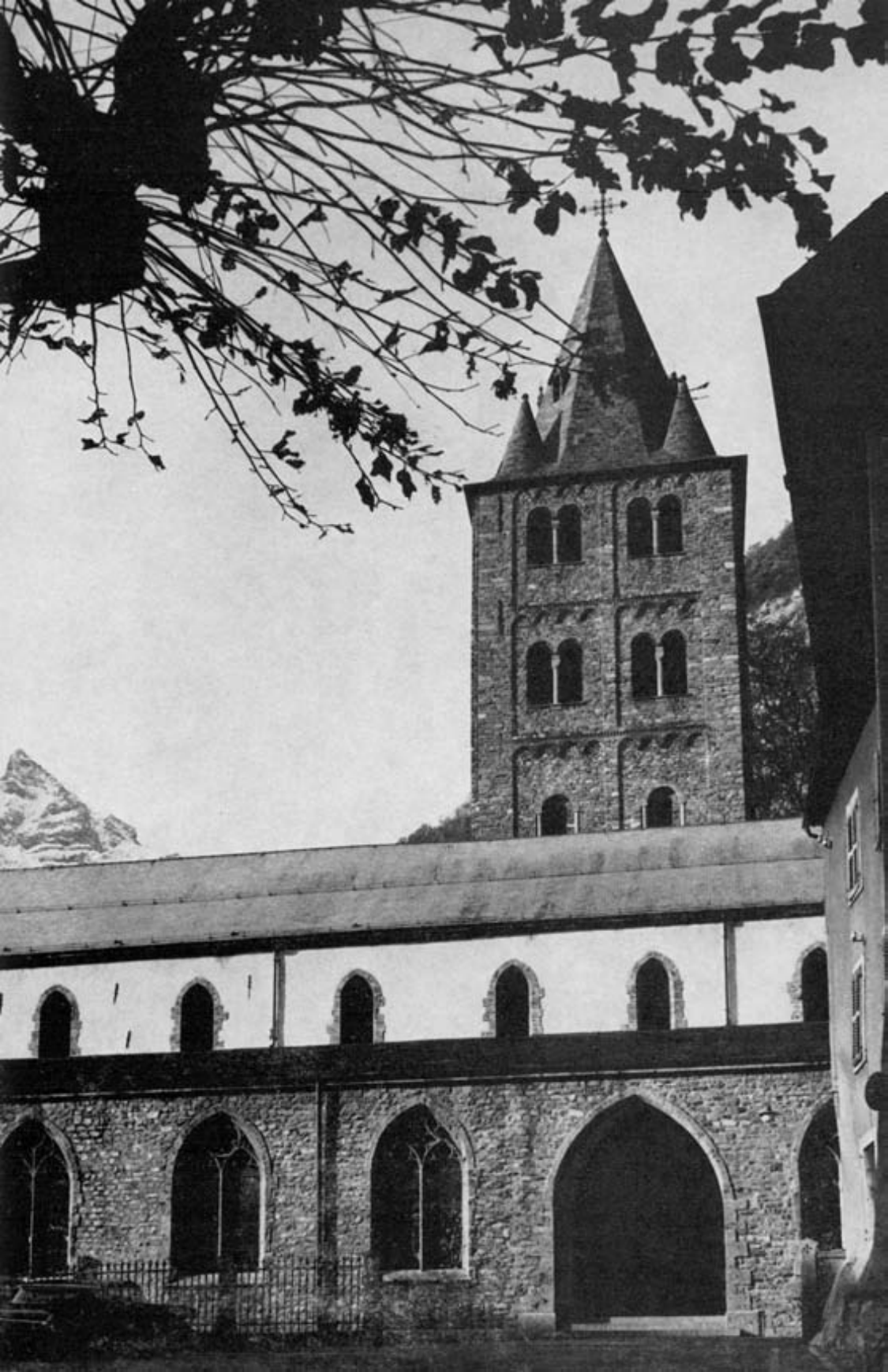
12 mars 1942.

Saint-Maurice relève ses ruines

Les 3 et 6 mars de l'année 1942, un des monuments d'art les plus vénérables de la Suisse romande, la tour de l'église abbatiale de Saint-Maurice, a été détruit par deux cataclysmes successifs. La première de ces journées, quelques minutes avant huit heures du matin, tandis que se célébrait l'office, un bruit sourd se fit entendre, l'église se remplit d'une épaisse poussière à travers laquelle on vit s'effondrer les tuyaux des grandes orgues. Un bloc de rocher, détaché de la montagne qui surplombe l'abbaye, avait éventré le clocher sur toute sa hauteur, de la base de la flèche de pierre qui le couronne jusqu'au niveau du toit de l'église. Une plaie béante et noire déchirait du haut en bas cette tour puissante et massive, empreinte de la grave beauté de l'architecture romane, qui est un des témoins les plus anciens de nos destinées historiques, puisque sa base remonte à l'époque carolingienne, la partie supérieure à celle de la Bourgogne transjurane et la flèche à l'époque savoyarde. Ainsi, l'édifice résume trois périodes de notre passé romand.

La flèche demeurait suspendue dans le vide. On ne pouvait douter qu'elle allait, à son tour, être précipitée sur les décombres. L'événement se produisit une heure plus tard : l'angle de base de la flèche s'abattait, entraînant dans un tourbillon de poussière un des quatre clochetons construits aux angles de la tour.

Les deux journées suivantes furent occupées par des pourparlers entre architectes. Il s'agissait de tenter, par la construction rapide d'un échafaudage, le sauvetage de ce qui restait de la flèche. Celle-ci était à la merci d'un coup de vent s'engouffrant dans l'ouverture géante formée par l'écroulement d'un des côtés de la tour. Ce qu'on redoutait se produisit. Dans la nuit du 5 au 6 mars, le fœhn s'éleva avec violence, hurlant lugubrement. Sur les murs des vieilles églises grisonnes, les peintres indigènes des siècles passés ont représenté le fœhn sous l'aspect d'un géant échevelé soufflant dans deux cornes ; à côté de lui, une fleur entrouverte pour symboliser le réveil de la nature.



A Saint-Maurice
La basilique des Martyrs et sa tour romane

La chapelle du souvenir sur le Champ du Martyre à Vérolliez

Sous ses coups, les pierres et les poutres enchevêtrées dans l'intérieur ravagé de la tour se mirent à tomber dans la matinée du 6. Les rafales continuèrent toute l'après-midi et la soirée. Quelques minutes avant dix heures du soir, la flèche s'affaissa dans l'abîme, entraînant dans sa chute toutes les cloches restées suspendues comme par miracle. Les matériaux vinrent accroître les poids des débris accumulés sur la tribune de l'église. La voûte de l'édifice fut crevée sur toute sa largeur, au-dessus de l'endroit où les orgues, trois jours auparavant, avaient été englouties.

Ce désastre se répercuta douloureusement dans toute la Suisse et dans les pays voisins. L'abbaye de Saint-Maurice perpétue de grands souvenirs chrétiens, ceux des martyrs de la Légion thébaine, morts pour leur foi à la fin du IIIe siècle de notre ère, en ce temps où la religion qui apportait la lumière au monde, éprouvait sa force dans les persécutions. Un grand foyer de christianisme s'alluma au pied du col du Saint-Bernard qui s'en trouva comme sanctifié. Pendant des siècles, pèlerins et voyageurs sillonnèrent les deux rives du Léman qui étaient les chemins d'accès à la route de l'abbaye de Saint-Maurice au monastère de Saint-Bernard. La première de ces maisons surtout est étroitement liée aux destinées historiques du pays de Vaud. Ces liens séculaires et de bon voisinage se renouvelèrent dans le malheur. Les jours qui suivirent le désastre, les Vaudois venaient en foule visiter les lieux.

★

Et voici que la vénérable abbaye s'apprête à relever ses ruines. A-t-elle tort de faire appel à d'autres concours qu'à ceux des Suisses de sa confession ? Ne trouverions-nous pas naturel, honorable et édifiant d'être aidés par nos compatriotes de toute la Suisse si un semblable malheur avait frappé un des édifices religieux les plus chers à nos cœurs ? C'est ce qu'a pensé avec raison le Conseil d'Etat vaudois, qui a autorisé la souscription ouverte pour suppléer aux moyens insuffisants qui seront fournis par la Confédération et les pouvoirs publics du Canton du Valais. Le président du gouvernement vaudois figure dans le comité d'honneur, avec le syndic de Lausanne.

Jamais la bienfaisance ne fut plus appelée que depuis qu'il y a tant de blessures à panser, jamais nos cœurs n'ont été plus multiplement sollicités. Nos devoirs sont innombrables.

A côté des existences humaines à sauver, il y a la vie de l'âme à maintenir, notre patrimoine spirituel à léguer à nos après-venants. Parce que tant de ruines s'amoncellent sur le monde, ce n'est pas une raison pour nous de négliger d'apporter notre obole à la reconstruc-

tion d'un de nos édifices religieux les plus étroitement liés à notre passé chrétien. Sans doute, comme l'écrivait au chef de la communauté de Saint-Maurice, M. le pasteur Gabriel Chamorel, professeur honoraire de l'Université de Lausanne, « il y a dans les choses dès longtemps consacrées à Dieu, une valeur bien difficile à remplacer », mais « les voyageurs passant à Saint-Maurice n'en salueront pas avec moins de respect le clocher reconstruit et les orgues rétablies, témoins renouvelés de la plus vénérable des institutions chrétiennes du pays ».

4 novembre 1942.

Un sacre à Saint-Maurice

La royale abbaye de Saint-Maurice, ainsi nommée à cause de ses attaches historiques avec la Maison de Savoie, est le sanctuaire chrétien le plus ancien et le plus illustre du Pays romand. A ce titre, elle mérite de figurer dans les *Institutions et traditions de la Suisse romande*, auxquelles un de nos éditeurs a consacré une collection [1]. Il y a plus de quatorze siècles que luit ce foyer de vie religieuse sur l'emplacement où furent martyrisés les soldats de la Légion thébaine, le primicier Maurice et ses compagnons.

Si les grands pèlerinages qui firent du monastère valaisan quelque chose comme le Saint-Jacques de Compostelle de l'Europe centrale et jalonnèrent nos routes d'églises, de chapelles, de maisons hospitalières, appartiennent au passé, la « louange perpétuelle » instituée par son fondateur, le roi burgonde Sigismond, n'a pas cessé de s'élever à travers les âges dans les étroits défilés d'Agaune, où les chanoines ont fondé des écoles dont le renom ne fait que croître. Le soin et l'amour avec lesquels on y entretient le culte des humanités en notre époque où tant de choses se désagrègent parce qu'on l'a trop négligé, font de la maison valaisanne, en dehors même de toute considération religieuse, une institution précieuse pour notre pays.

L'abbaye était en fête mardi 10 août 1943. On y sacrait son nouveau chef spirituel, Mgr Louis-Séverin Haller, son 93e abbé. On sait que ce haut dignitaire ecclésiastique a passé toute son enfance à La Tour-de-Peilz, où il fit ses premières classes. Aussi, parmi les personnalités de marque, conviées à la fête, les chanoines avaient-ils tenu à avoir parmi eux le syndic de cette commune, M. Henry, tandis que le Conseil d'Etat vaudois, pour témoigner des rapports empreints de compréhension et de cordialité entretenus avec Saint-Maurice, s'était

[1] François Bouchardy : *L'Abbaye de Saint-Maurice*, dans la Collection *Institutions et traditions de la Suisse romande*, Editions Victor Attinger, Paris et Neuchâtel.

fait représenter par M. le conseiller d'Etat Fischer qui, dans son toast, put saluer avec humour « le second évêque vaudois » [1].

★

En effet, par privilège spécial, l'abbé de Saint-Maurice occupe dans la hiérarchie ecclésiastique le rang d'évêque, dont il exerce aussi les fonctions dans les quelques paroisses faisant partie du territoire abbatial. C'est donc au sacre d'un évêque qu'assistèrent, mardi, les hôtes de l'abbaye. C'est sans doute une des cérémonies les plus belles du culte catholique que cette consécration de la dignité épiscopale. Elle avait réuni tous les hauts prélats de la Suisse et une grande foule d'ecclésiastiques de moindre rang. Les longs couloirs voûtés de l'abbaye fourmillaient de soutanes multicolores où le pourpre et le violet des évêques et des chanoines, le blanc, le brun et le noir des conventuels se mêlaient avec les redingotes et les vestons des laïcs.

Lorsque, devant la foule pressée dans l'église au clocher mutilé, les officiants occupèrent le chœur et que les quatorze prélats crossés et mitrés détachèrent dans les stalles sombres la splendeur rouge et or de leurs vêtements sacerdotaux, le tableau faisait penser à une de ces admirables enluminures qui ornaient les vieux livres d'Heures.

Au cours d'une de ces cérémonies où la liturgie romaine déploie toute la plénitude de ses symboles, les fonctions épiscopales furent conférées à Mgr Haller par le nonce apostolique de Suisse, S. E. Mgr Bernardini, assisté de NN. SS. les évêques de Sion et de Lugano. La cérémonie commence par un examen rituel et se poursuit, accompagnée des litanies ordinaires et de la messe, par les actes du sacre, qui consistent essentiellement dans l'imposition des mains par les trois évêques consécrateurs, suivie de l'onction, enfin de la remise de la crosse, symbole de l'office de Pasteur, de l'anneau, symbole de la fidélité, et de l'Evangile. Puis la communion est donnée au nouvel évêque et la cérémonie se termine par la remise des derniers insignes, la mitre pontificale, figure de lumière et de force, les gants, symbole de pureté et de bénédiction, et finit par l'intronisation.

Une assistance recueillie, formée de délégations des gouvernements du Valais, de Vaud et de Fribourg, du corps diplomatique et consulaire et d'autres corporations civiles et religieuses de la Suisse, suivit les phases de cet office pontifical, auquel on a assez rarement l'occasion d'assister dans notre pays.

---

[1] « Le premier » étant Mgr Marius Besson, l'illustre évêque de Lausanne, Genève et Fribourg.

Dans la nef, parmi les habits noirs des laïques et les surplis blancs du clergé, une double haie de gendarmes, habillés à la française, du long habit à queue, la poitrine croisée de buffleteries blanches, coiffés d'un bicorne noir à cocarde valaisanne, montaient la garde devant un imposant « Suisse » rouge, présentant les armes aux moments les plus solennels de l'office.

★

Sorti de la collégiale en donnant la bénédiction aux fidèles, le nouvel évêque parcourut ensuite, au milieu d'un brillant cortège ecclésiastique, les rues pavoisées de Saint-Maurice ; la vieille cité abbatiale resplendissait sous un soleil éclatant, dans une lumière préautomnale. L'été, sur son déclin, mettait déjà quelques points d'or dans la verdure.

Mgr Louis-Séverin Haller s'est donné, selon l'usage, des armoiries. On y voit, traditionnellement, la croix tréflée de Saint-Maurice et l'étoile de Bethléem, dont l'abbé est évêque titulaire, surmontant le blason personnel de l'abbé. Deux barres de forgeron, posées en sautoir sur une épée, rappellent les origines artisanales du chef spirituel de la Congrégation de Saint-Maurice, dont le père, venu d'Alsace après 1871, fut longtemps forgeron à La Tour-de-Peilz.

Le vaste réfectoire du collège réunit les quelques centaines d'hôtes de l'abbaye. Ce fut pour eux l'occasion de prendre un contact familier avec les chanoines, répartis entre les invités. De fort agréables conversations s'engagèrent dans l'intervalle des discours. Pour beaucoup de ceux qui se plurent dans cette ambiance, ce fut une trop rare occasion de communier dans le culte de l'esprit. La façon dont il est honoré ici, cet amour des valeurs les plus nobles du savoir humain, les « humanités », celles qui réunissent et élèvent, ne peut être que hautement profitable à notre pays. Epargné, il se doit de maintenir dans le monde, dans toute la mesure de ses modestes moyens, le flambeau de la véritable culture, qui ne peut donner toute sa lumière qu'alimentée de classicisme.

Puisse cette mission être continuée, sous son nouveau chef, par l'antique foyer mauritien !

12 août 1943.

A Saint-Maurice

La basilique à nouveau consacrée

Sur le front de nos institutions romandes et nationales dans lequel la *Gazette de Lausanne* s'honore de combattre, l'abbaye de Saint-Maurice occupe une position qui la place au-dessus des dissidences qui affaiblissent encore trop souvent la défense commune des valeurs essentielles. Il n'en est pas de plus haute que celle qui consiste à former les âmes, les esprits et les cœurs, à leur donner cette armature qui permettait à un éducateur religieux de répondre à un père qui lui demandait où il devait mettre son fils sorti des mains de ses maîtres : « N'importe où : il est armé ! »

Il y a longtemps que le collège de chanoines groupés autour du vénérable clocher d'Agaune reste fidèle à sa mission éducatrice dont il fait bénéficier, dans l'esprit le plus large, tous ceux qui cherchent une discipline chrétienne. Mais il y a plus longtemps encore qu'un foyer de vie religieuse s'est allumé, pour être entretenu à travers les siècles et les vicissitudes, sur la tombe des martyrs de leur foi. Nulle part en Suisse on n'a trouvé de plus anciens vestiges de la primitive Eglise que sur l'emplacement du supplice du primicier Maurice et de ses compagnons, sur ce sol romanisé du Valais où le paganisme et le christianisme coexistaient déjà comme dans les lieux classiques où la jeune foi germa sur la civilisation antique. La « Louange perpétuelle » s'éleva pendant de longs siècles de l'abbaye fondée en 515 par le roi Sigismond de Bourgogne sur les vestiges d'un établissement précédent, et il y a plus de mille ans que se substituèrent aux moines les chanoines qui depuis 1128 suivent la Règle de saint Augustin.

Leur communauté et son rayonnement contribuèrent puissamment à la victoire de la civilisation sur le pays retombé dans la barbarie après la chute de l'empire romain, et à donner à notre terre romande deux siècles d'antériorité civilisatrice et chrétienne sur les régions occupées par les Alémannes.

Ce sont là des états de service qui permettent à tous ceux qui sont les héritiers reconnaissants d'une même civilisation et les serviteurs d'un même Dieu de se réjouir de la promotion en basilique de l'antique collégiale de Saint-Maurice, sortie plus belle de la catastrophe du 3 mars 1942. C'est à juste titre que le pays romand s'est associé à la renaissance d'un de ses monuments les plus représentatifs.

★

L'église nouvelle, relevée de ses ruines sur les plans d'un jeune architecte vaudois de grand talent, M. Claude Jaccottet, a singulièrement gagné en grandeur. Non seulement son restaurateur s'est montré respectueux de l'esprit de l'édifice, mais il s'est acquis des lettres de noblesse professionnelle en lui restituant une beauté que ces derniers siècles avaient altérée. Les colonnes de la nef, avec leurs couches alternées de tuf et de granit, jaillissent vers les voûtes avec une puissance concentrée ; respectées aussi les lignes très pures d'un ogival de la première époque ; résolu aussi le problème difficile de donner à l'édifice des dimensions nouvelles tout en gardant sa robustesse de cathédrale alpestre. De l'église fondée par le roi Sigismond subsistait un meuble d'une extrême rareté dans notre contrée, un ambon ou tribune de pierre, en forme d'ellipse faiblement incurvée, couvert de bas-reliefs d'inspiration byzantine. Placé devant le chœur, du côté de l'épître, il sert maintenant de chaire, relié par une clôture en forme de *schola cantorum*, au chandelier pascal, également rétabli dans le style primitif.

Dans le chœur, le nonce apostolique, Mgr Bernardini, célébrait une messe pontificale, entouré de dignitaires ecclésiastiques et du collège des chanoines dont les camails rouges se détachaient en vigueur sur les boiseries sombres des stalles. Accompagné d'une liturgie chantée par une maîtrise dont la perfection est bien connue des auditeurs de la radio, l'office déroula avec magnificence son haut symbolisme. Mgr Haller, évêque de Bethléem et abbé de Saint-Maurice, parut dans l'ambon pour donner lecture de l'acte pontifical érigeant la collégiale au rang de basilique mineure ; Mgr Charrière, évêque de Fribourg, lui succéda pour prononcer une méditation sur les leçons données par les martyrs de la foi. Puis ce fut l'acte solennel de l'eucharistie, accompli à l'autel des fidèles, placé sur le devant du chœur, où l'on avait exposé les reliques des martyrs dans les admirables châsses en argent repoussé, sorties du fameux Trésor. Une foule immense, massée dans la nef et les bas-côtés, participa à cette communion avec une émouvante ferveur.

La basilique s'accompagne désormais d'un cloître, rétabli dans le style ancien. C'est par ce lieu évocateur qu'on se rend dans la salle nouvelle où le Trésor de l'abbaye présente ses raretés et ses merveilles d'orfèvrerie dans des vitrines qui permettent de les examiner dans les meilleures conditions de visibilité.

Leur visite fut pour de nombreux hôtes de l'abbaye la transition entre l'office religieux et le repas servi dans le grand réfectoire par des frères discrets et souriants. L'éloquence n'y manqua pas et fut successivement honorée par Mgr Haller, qui salua les invités de sa maison, et par MM. Maurice Troillet, président du gouvernement valaisan, Paul Chevillotte, consul général de France à Lausanne, Henri Carron, président du Grand Conseil valaisan, Linus Birchler, président de la Commission fédérale des monuments historiques, Joseph Ackermann, président du gouvernement fribourgeois, et Hyacinthe Amacker, président de la ville de Saint-Maurice, qui apportèrent à l'abbaye une moisson de vœux, de félicitations et de souvenirs.

Mais les propos les meilleurs furent peut-être encore ceux qui se tinrent entre convives, dans cette ambiance valaisanne où l'accord des cœurs permet d'échanger des pensées graves sans rigorisme, de tempérer de bonne grâce les conversations engagées au gré des voisinages fortuits et de renouer si facilement le fil interrompu des amitiés.

1er juin 1949.

Rencontre avec Saint-Maurice

Parmi les noms de lieux, il en est de particulièrement imagés. Tel ce Bois-Noir dont les pins couvrent le cône de déjection du redoutable Saint-Barthélemy. Les subites colères de ce torrent ont souvent menacé la route et la ligne du Simplon. Dompté aujourd'hui — du moins l'espère-t-on — il roule ses eaux, parfois furieuses encore, entre deux puissantes digues construites parmi les énormes blocs éboulés au cours des siècles de la Dent du Midi. Au bord de ce cône, le petit village d'Epinassey vit à l'écart des grands passages. Dans ce paysage tourmenté, propice aux légendes, on dit que s'élevait une ville d'Epaune, engloutie au début du Moyen Age par un cataclysme conjugué de la montagne et du torrent. Mais il est plus probable que le nom d'Epinassey est un souvenir des nombreux buissons d'épines qui n'ont pas encore complètement disparu des terrains occupés par les cultures et les vignobles.

Epinassey est aujourd'hui sur la route postale de Saint-Maurice à Mex, qui n'est pas des plus fréquentées. Ses 90 habitants sont moins solitaires qu'au temps, pas très lointain, où un savant y transportait ses pénates et ses livres pour vivre en gentilhomme campagnard. Il s'appelait Jacques-Etienne d'Angreville, un Français d'origine dont la famille, qui s'éteignit en sa personne [1], était établie à Saint-Maurice depuis le milieu du XVIIIe siècle. « Je juge une maison par sa bibliothèque » a dit un général jésuite. La demeure villageoise d'Angreville aurait eu l'approbation de ce fin observateur. L'ermite d'Epinassey n'a pas dû s'ennuyer pendant son existence. Il la vécut de 1808 à 1867, occupé de son médaillier et de son herbier, potassant les vieux grimoires, curieux de blasons, amassant des livres. De ce patient et paisible labeur sortirent entre autres une *Flore valaisanne* et, comme œuvre posthume, un *Armorial valaisan*. Heureux temps où, loin du bruit et ignoré du fisc, l'homme pouvait s'adonner à des travaux pour le seul plaisir qu'ils procurent ! Les œuvres qui

[1] Ou plutôt avec la génération suivante.

sortaient parfois de la thébaïde d'Epinassey ne trouvaient guère d'autres récompenses que des honneurs. D'Angreville était membre de diverses académies de France et de Savoie. Il aurait pu mettre à sa boutonnière la croix tréflée de l'Ordre des saints Maurice et Lazare, qu'il n'aurait pas été le seul à porter à l'ombre du clocher de la royale abbaye si chère à la Maison de Savoie.

De quoi se composait sa belle bibliothèque, abondante en ouvrages d'histoire de France, particulièrement de celle de la période révolutionnaire, d'œuvres de science et de littérature, comment, amputée par les héritiers d'un certain nombre de pièces maîtresses, elle parvint à la Bibliothèque cantonale du Valais, fut raconté fort agréablement l'autre dimanche par Mlle J. Pélissier, à un auditoire nombreux et attentif, réuni à la salle des fêtes de Saint-Maurice [1]. Cette fête-là, sans autres divertissements que ceux de l'esprit, était intercantonale. Elle réunissait la Société d'histoire de la Suisse romande et celle du Valais romand. C'est dire que les rangs se confondaient.

★

Pour la plupart des gens, sans doute, le nom de Saint-Maurice évoque une idée de gare et de garnison. Le saint n'est que la première moitié d'un nom de lieu. Pourtant, il est partout présent à qui sait voir et il explique tout. Car la cité qui garde la porte du Valais doit son existence aux soldats de l'armée romaine, qui, au déclin de l'Empire, furent décimés pour leur foi. Le culte des martyrs, si fervent dans la primitive Eglise et dont la flamme brûla pendant de longs siècles, fit de Saint-Maurice un des grands lieux de pèlerinage de l'Europe médiévale. Autour des tombes du primicier Maurice et de ses compagnons s'éleva, sous les premiers rois burgondes, la cité religieuse qui fut le noyau de celle d'aujourd'hui et longtemps même l'absorba tout entière.

L'abbaye que fonda le roi Sigismond en 515, n'était alors que le plus récent des édifices d'un culte qui se célébrait depuis deux siècles autour des sépultures des martyrs et dont les ruines ont été successivement exhumées de nos jours. Cette abbaye, bientôt puissante, ne cessa guère, jusqu'à la fin de l'ancien régime, d'être en conflit avec l'autorité politique, successivement représentée par les souverains de la Bourgogne, de la Savoie, et ceux du Valais lui-même incorporés par l'évêque de Sion, puis par la Diète. C'est un chapitre de la lutte séculaire entre le pouvoir religieux et le pouvoir laïque.

---

[1] Jacqueline Pellissier : *Jacques-Etienne d'Angreville et sa bibliothèque* dans les *Annales valaisannes*, juin-juillet 1950.

Les chanoines résistaient énergiquement aux usurpations. Ces conflits se manifestaient surtout au sujet de l'élection de l'abbé, qui était un des grands personnages de la république. La tendance des dirigeants politiques fut de réserver cette charge aux Valaisans. La Diète finit par l'emporter, obtenant le patronat de l'abbaye et l'obligation du consentement de l'Etat pour le choix de l'abbé. Celui-ci, en signe d'investiture, recevait le sceau et les clés sur le parvis de l'église, lorsqu'il prenait sa charge.

Les épisodes de cette longue lutte, entrecoupée de longues trêves, furent retracés sobrement par M. Grégoire Ghika, archiviste cantonal adjoint.

★

A la fin d'une saison particulièrement abondante en manifestations de tous genres, on eut l'occasion de faire, à Saint-Maurice, la constatation que le goût de l'histoire demeure vivace en dépit de toutes les tendances à rompre avec le passé pour repartir à neuf. Le seul défaut de cette rencontre de Saint-Maurice fut d'être trop nombreuse. L'histoire du Valais romand recrute constamment de nouveaux adeptes et la Société des historiens romands augmente en nombre à mesure qu'elle élargit le cercle de ses investigations en prenant l'initiative de voyages collectifs. Que de gens aspirent à sortir de leur coquille pourvu qu'on les y aide !

M. Henri Naef ayant présidé aux travaux de la matinée auxquels assista Mgr Haller, évêque de Bethléem et chef spirituel de l'abbaye, la découverte de Saint-Maurice se fit sous la direction de M. le chanoine Dupont Lachenal et de M. Louis Blondel. Par groupes, on visita la basilique, relevée de ses ruines avec une majesté accentuée, les splendeurs du Trésor, — dont chaque pièce, témoin de grandeur, fait briller ses gemmes dans les vitrines éclairées de son caveau de pierre — les vestiges de l'occupation romaine et ceux du premier baptistère des fidèles et surtout, chose moins connue, les vastes catacombes dont les dédales souterrains, édifiés en puissante maçonnerie, contenaient les tombes des martyrs. En parcourant ces frustes galeries, on parcourait en pensée le cycle que nous pouvons mesurer aujourd'hui. Il s'ouvre, il y a seize siècles, et se ferme par la garde que montent, parmi les mêmes rochers, d'autres soldats, contre d'autres ennemis de leur foi.

20 octobre 1949.

Un abrégé de l'art chrétien à travers les âges

La Basilique restaurée de Saint-Maurice

Le plus ravissant peut-être des théâtres d'Italie, celui de Venise qui, les soirs d'opéra, accueille sous son péristyle éclairé, les spectateurs sortant de leurs gondoles, de sorte que la représentation semble commencer à la porte — s'appelle *La Fenice*, le « Phénix », parce qu'il est sorti de ses cendres. Si l'on pouvait, sans irrespect, comparer une basilique à un théâtre, l'église abbatiale de Saint-Maurice porterait, à plus juste titre, le nom de l'oiseau fabuleux. Il n'est guère d'édifice qui, en Suisse, ait été plus souvent détruit et reconstruit que celui qu'édifia, dans la seconde moitié du IVe siècle, Théodore, le plus ancien évêque connu du Valais, sur les corps du légionnaire romain Maurice et de ses compagnons, martyrisés pour leur foi quelque trois quarts de siècle auparavant. Huit ou dix fois, au cours des âges, le sanctuaire fut relevé des ruines causées par les hommes et les éléments. Dévasté par les Lombards, pillé par les Sarrasins, restauré par Charlemagne, inondé par le Rhône, détruit par la chute des rochers qui le surplombaient, il fut reconstruit chaque fois plus grand et plus beau.

A la fin du XVIIe siècle, encore, un incendie le réduisit en cendres, avec la plus grande partie du monastère, qui lui avait été adjoint par le roi burgonde Sigismond. L'église fut réédifiée [1] les années suivantes : c'est l'actuelle. Sous un décor baroque, dont les stalles sont l'élément le plus remarquable, elle a conservé les grandes lignes de la basilique chrétienne des premiers siècles du christianisme.

★

[1] L'incendie de 1693 avait ravagé l'église sans la détruire : ses murailles et ses voûtes, demeurées en place, permirent une rénovation qui, faite dans le goût du temps, masqua les éléments anciens dans un vêtement baroque.

La plus récente calamité de ce très ancien centre monastique de l'Occident, qui fut pendant de longs siècles un des lieux de pèlerinage les plus fréquentés d'Europe, est encore dans toutes les mémoires : le 3 mars 1942, un énorme bloc de rocher, détaché de la montagne, vint heurter la tour dont les débris s'écroulèrent sur l'église. Il fallut sept ans pour réparer le dommage. Mais on ne se contenta pas de relever les ruines : l'édifice, agrandi, fut restauré en tenant compte de tous les éléments dignes de respect que les siècles avaient apportés. Cette œuvre, fruit d'une collaboration étroite entre les chanoines et l'architecte, notre compatriote vaudois Claude Jaccottet, a restitué à la basilique agrandie ses proportions harmonieuses, en la dégageant de certains éléments qui nuisaient aux espaces.

Des solutions à la fois judicieuses et esthétiques furent réalisées. Ainsi, l'agrandissement du chœur au moyen d'un avant-chœur, clôturé par un chancel inspiré des anciennes basiliques romaines, particulièrement celle de Sainte-Sabine à Rome, est conforme aux traditions architecturales de Saint-Maurice. On a pu y incorporer une des œuvres les plus précieuses de notre ancien art religieux, l'ambon du VIIIe siècle, qui appartient à l'une des anciennes basiliques du lieu.

La plupart des grandes églises avaient autrefois leur cloître. En Suisse, il ne reste malheureusement plus que de très rares exemplaires de cette forme si riche de l'architecture chrétienne. Les fouilles de Saint-Maurice avaient révélé l'existence d'un de ces cloîtres. Un nouveau s'élève aujourd'hui sur cet emplacement. Il a reçu son rythme du clocher roman qui le domine. C'est sur cet édifice, petit, mais parfaitement proportionné, que s'ouvre aujourd'hui la chambre du Trésor de l'abbaye, à laquelle l'architecte a donné avec raison le caractère d'un sanctuaire et d'une crypte.

★

L'œuvre achevée, consacrée et inaugurée, vient de faire l'objet d'une publication [1] abondamment illustrée où l'on trouvera nombre de renseignements précieux et accessibles au grand public sur l'histoire du monument si heureusement reconstitué. Comme l'abbaye valaisanne a joué un rôle considérable dans notre passé et qu'elle continue à être un des centres de la culture de la Suisse romande, qu'elle est, en outre, un des endroits de notre sol où les siècles ont le plus richement superposé leurs empreintes, l'intérêt de ce petit

[1] En collaboration : *Saint-Maurice d'Agaune*, Saint-Maurice, 1951.

volume, dépassant largement le cadre local, touche à une foule de problèmes liés à la connaissance de l'art chrétien à travers les âges.

La basilique restaurée est décorée d'une mosaïque de Paul Monnier, représentant Nicolas de Flue, et le sera d'une suite de vitraux d'Edmond Bille.

Mais le lieu qui résume de la façon la plus sensible l'importance historique de la fondation créée sur les reliques des martyrs de la Légion thébaine au service de Rome est le Trésor. Sa présentation nouvelle est une des réussites de la rénovation. Entre ces objets précieux et les formes architecturales, on a établi une relation intime qui souligne la valeur des pièces. Leur éclat propre est rehaussé par un éclairage très doux, tandis que dans l'ensemble de la crypte où ils sont exposés règne une pénombre favorable au recueillement.

Ce n'est pas sans peine que ce précieux dépôt a été conservé. Il a connu maints dangers, comme le rappelle son conservateur, M. le chanoine Dupont Lachenal : incendies, éboulements, guerres et révolutions. Il fallut l'emporter, le cacher, le disperser même. Ce ne fut pas toujours sans dommage. Tel qu'il demeure, ce Trésor constitue un ensemble exceptionnellement riche, permettant de remonter à cette époque captivante de l'histoire de l'art où les éléments chrétiens étaient encore éclairés par les derniers reflets de la beauté païenne. Tel ce vase antique, en sardonyx, cette aiguière d'une splendeur tout orientale, donnée par Charlemagne, ou cette coupe avec des médaillons racontant l'histoire du Christ surmontée du centaure Chiron et dont les flancs sont gravés de médaillons représentant la vie du Christ, tandis que la mystique médiévale reluit sur les fraîches couleurs des émaux de Limoges.

16 avril 1951.

Histoire d'une œuvre charitable

Les fées bienfaisantes de Vérolliez

Les anciens manuels du voyageur mentionnent en bonne place, parmi les curiosités naturelles du Valais, la Grotte aux Fées, qui s'ouvre dans une des parois rocheuses formant le cirque de Saint-Maurice. Elle fut en grande faveur au temps des calèches. Les gens du pays appelaient plus prosaïquement « Trou des Fayes », c'est-à-dire des moutons, le renfoncement qui en indiquait l'entrée. C'était, vers la fin des années 1860, un des buts de promenade de la classe de philosophie de l'abbaye, dirigée par le chanoine Eugène-Maurice Gard. La spéléologie n'était pas encore à la mode, mais les philosophes en herbe du chanoine étaient intrigués par un bruit d'eaux souterraines. Ils ébauchèrent des projets de prospection et eurent la surprise de découvrir une série de petites grottes formant antichambre à une vaste salle naturelle en forme de rotonde. Du milieu de la voûte, une cascade tombait dans un petit lac.

Le maître de philosophie, qui était un homme pratique, avait fondé quelques années auparavant un petit orphelinat, qui lui valait bien des déboires. Il put dire plus tard qu'il l'avait bâti avec les pierres jetées dans son jardin. Dans la découverte de cette grotte, désormais vouée aux Fées, il vit un fait providentiel et une chance commerciale : la grotte serait exploitée au profit de son établissement charitable, si démuni que les souris venaient grignoter les pantoufles brodées de la Révérende Mère. Une réclame fort habile, dont des traces subsistent en forme de panneaux décolorés, lança dans le tourisme d'alors cette curiosité nouvelle. Une route rendit l'endroit accessible aux piétons, plus tard aux voitures. A l'intérieur, un pavillon rustique fut construit pour le rafraîchissement des visiteurs. Une plantation de châtaigniers rendit la promenade plus attrayante. Le succès fut rapide : en 1868, on enregistra trois mille visiteurs. En 1871, il continuait si bien que la gardienne du pavillon reçut l'ordre d'offrir à chaque visiteur gratuitement un verre d'Amigne. Les re-

cettes montaient. Elles permettaient de payer la note du boulanger. Bientôt, il fallut engager un guide, fonctions tenues pendant quelques années par un vieil aristocrate ruiné.

La vogue de la Grotte aux Fées déclina vers la fin du siècle. Les cavernes romantiques perdaient leur charme. Les champs de neige et les skis commençaient à leur faire une rude concurrence. Toutefois, la découverte du chanoine Gard fut encore exploitée jusqu'en 1934 au profit de ses œuvres.

★

Au temps où elle faisait florès, Saint-Maurice comptait encore un patriciat en bonne partie formé d'anciens officiers au service étranger. Leur service terminé, la diligence du Simplon ramenait d'Italie dans leur maison de famille, dont la porte blasonnée ouvrait sur de beaux escaliers à balustrade de fer forgé, des hommes aux moustaches martiales, à la barbe en collier, larges de poitrine sous leur uniforme à grosses épaulettes d'anciens commandants des garnisons pontificales. Leurs enfants, nés sous des cieux plus cléments, y avaient souvent affiné leur latinité. Dans la petite cité abbatiale les chanoines maintenaient un niveau élevé de vie spirituelle, propice aux vocations monastiques. Les dames filaient encore la laine et brodaient au petit point le mobilier de leur salon.

La maison de Nucé, gentilhommière entourée d'un beau jardin clos, sur le champ des martyrs de Vérolliez, où la tradition place le sacrifice de la Légion thébaine, gardait dans son salon le portrait d'une amazone vêtue d'une ample jupe bleu marine, coiffée d'un chapeau empanaché chevauchant un cheval caracolant.

★

Ce fut sur ce petit manoir en déshérence que le chanoine Gard jeta son dévolu pour ses orphelines. Il les logea dans les deux étages et transforma les locaux agricoles, ainsi que l'écurie de l'âne, en réfectoires. Il confia la direction de sa fondation, en 1865, à la congrégation des Sœurs de Saint-Maurice, attachée à la Règle augustine. Ce fut l'humble origine des établissements charitables de Vérolliez, dont le groupe imposant s'élève dans un paysage solitaire et grandiose que borde une des grandes routes du continent, celle du Simplon. L'Orient-Express et le cortège ininterrompu des automobiles l'effleurent sans troubler son calme [1]. Sur ses vieux jours, on voyait le véné-

[1] La solitude et le charme de ce site, dont Henri Ghéon avait lui aussi admiré la beauté, ne sont plus, hélas ! qu'un souvenir depuis qu'une bruyante place d'exercices militaires et une immense usine de ciment ont défiguré les lieux...

rable ecclésiastique gagner tous les matins, par la route champêtre, son établissement dans une voiture démodée, attelée d'un antique cheval. On appelait ce véhicule : « La Malle des Indes ». Lorsque mourut ce grand bienfaiteur, en 1890, le Grand Conseil du Valais se leva en signe de deuil, pour témoigner de la gratitude du pays.

Pour le seconder, il rencontra dans le patriciat de Saint-Maurice une femme d'âme haute et de grand cœur, Virginie de Werra, qui de 1877 à 1918 assuma, dans la plénitude de la charité, la direction de la vaste cité hospitalière qui s'édifia progressivement dans le cadre austère du Champ des Martyrs. Cette fondation, partie d'un modeste orphelinat, eut une magnifique floraison. Un pavillon, entouré de jardins surplombant le Rhône, reçut les dames âgées et les religieuses en retraite : la Gloriette. Une école professionnelle de couture, avec école ménagère, forma des dynasties de brodeuses qui, sur des modèles tirés des incunables et des décorations de l'art roman, travaillèrent avec un tel succès qu'on ne tarda pas à venir leur demander d'enseigner leur art à Lugano, à Lausanne et ailleurs. Un asile des vieillards prit place dans cette cité que couronna l'importante clinique de Saint-Amé, qui, sans cesse transformée, est devenue le premier et le plus important établissement hospitalier du Bas-Valais.

★

L'œuvre des Sœurs de Saint-Maurice a trouvé un très captivant historien, mieux encore un narrateur de talent en Mlle Marcelle Dalloni, docteur en médecine [1]. D'une plume qui tient sans cesse le lecteur en haleine, elle fait mieux encore que de retracer les phases du développement d'une œuvre charitable : elle offre l'image émouvante de ces vies données au service de Dieu et au service du prochain sans lesquelles le problème humain ne pourrait trouver sa solution. C'est vainement qu'on a cherché à le résoudre par le social seul. La grande utopie est de s'imaginer qu'il n'y a pas de bonheur hors du bonheur matériel, tangible, accessible à chacun. Jamais le social ne remplacera les valeurs plus hautes auxquelles il cherche souvent à se substituer. L'ouvrage de Marcelle Dalloni procure, parmi beaucoup d'autres, l'exemple d'une de ces élévations collectives de l'âme humaine que les lois peuvent et doivent protéger, mais sont impuissantes à susciter pour que l'humanité d'aujourd'hui puisse reprendre espoir dans ses destins tourmentés.

9 mars 1953.

---

[1] Dr Marcelle Dalloni : *Au cœur du Valais chrétien.* Imprimerie Saint-Paul, Fribourg.

Prolongements de l'histoire

La fête de saint Maurice

Quand figure au calendrier la fête du commandant des soldats de la Légion thébaine, mis à mort pour leur foi, le fameux Trésor de Saint-Maurice quitte les armoires vitrées où il est précieusement gardé et si bien exposé à l'admiration des visiteurs. Le matin du 22 septembre, les châsses ouvragées, les coffrets sertis d'émaux, dons des souverains du Moyen Age, sont déposés à l'entrée du chœur de la basilique. L'office terminé, ils sont portés processionnellement à travers les rues de la cité née de leur culte.

L'histoire a de singuliers prolongements. Dans l'immense nécropole des pharaons, parmi les temples gigantesques de Louxor, les voyageurs peuvent évoquer, au milieu des ruines grandioses de l'ancienne Thèbes, le souvenir de ces légionnaires romains martyrisés dans les champs d'Agaune, à l'entrée des défilés que garde la cité valaisanne qui devint Saint-Maurice. Dans les temples de la Haute-Egypte, laissés à l'abandon, s'étaient installées ces colonies d'ermites qui propagèrent, les premiers, le christianisme parmi les populations africaines où les empereurs romains recrutaient leurs légions (déjà étrangères). Le chef ou primicier de la légion décimée pour avoir refusé de sacrifier aux dieux romains devint le saint le plus vénéré de Suisse. A cause de son nom, qui a des assonances mauresques, et de son origine, les imagiers du Moyen Age ou de la Renaissance lui ont souvent donné un visage noir sur les fûts des fontaines, où il est représenté en chevalier, tenant l'étendard.

★

Dans notre histoire, son culte occupe une place très grande. L'abbaye qui fut construite pour garder le tombeau des martyrs, devint, avec l'hospice du Saint-Bernard, fondé cinq siècles plus tard,

la grande étape des pèlerins et un des principaux lieux de dévotion du Moyen Age. Ces sanctuaires sont intimement liés à l'histoire du grand passage transalpin. Leurs chapelles et leurs hôtelleries jalonnaient au loin la route des pèlerins. Le souvenir de cette légion décimée pour sa foi se prolonge depuis le temps des premiers chrétiens en cette « Louange perpétuelle » qui rendit l'abbaye célèbre dans toute l'Europe médiévale.

Ce souvenir est commémoré avec une solennité particulière le jour de la fête de saint Maurice. Dans leurs stalles de noyer sculpté, les chanoines en camail rouge, réunis dans leur basilique sur laquelle luit la croix tréflée de leur maison, participent à un office pontifical célébré par un membre de l'épiscopat. Cette fois-ci l'officiant était Mgr Charrière, évêque de Fribourg, assisté de Mgr Haller, abbé de Saint-Maurice, tandis que la chaire était occupée par Mgr Adam, évêque de Sion. Un « Suisse » majestueux, de rouge et d'or vêtu, se tenait à l'entrée du chœur, portant sa pertuisane, encadré de quatre décoratifs gendarmes valaisans en grande tenue, coiffés du bicorne noir, épaulettés de rouge, ceints du plastron bleu, baudrier blanc en sautoir.

★

Au gouvernement valaisan, qui participe officiellement à cette cérémonie, s'était joint le gouvernement de Fribourg. Ce canton romand de la Suisse catholique a voulu contribuer par un don à l'ornement de la basilique, sortie restaurée et embellie de l'éboulement qui, il y a treize ans, détruisit ses orgues et une partie de son admirable clocher roman. Il offrait un vitrail du peintre-verrier Edmond Bille, représentant les soldats thébains engageant par serment leur fidélité au Christ. Par sa composition architecturale et la richesse orientale de ses couleurs, cette verrière complète l'œuvre dont cet artiste a embelli le sanctuaire. Elle a pris place dans la chapelle dédiée à saint Nicolas de Flue.

Le rayonnement de l'abbaye agaunoise n'a pas pénétré seulement dans toutes les régions de la Suisse, mais dans les pays voisins : Franche-Comté, Savoie, vallée d'Aoste. La France s'était associée à la cérémonie par M. Henri Guillemin, attaché culturel de l'ambassade de Berne, et par M. Michel Blot, consul général à Lausanne, tandis que l'Italie était, de son côté, représentée par son consul général. Ce dernier symbolisait les liens séculaires qui unissent l'abbaye et les provinces voisines de l'Italie. La Savoie, devenue française, lui a gardé une fidélité qui s'est manifestée par l'afflux des pèlerins. Quant à la vallée d'Aoste, creusée dans l'autre versant du Saint-

Bernard, elle ne fait pas que de parler à peu près le même patois que ses voisins de la vallée de Bagnes : elle a participé étroitement à la fondation et à la gestion du plus fameux hospice des Alpes, ainsi qu'au culte rendu aux martyrs d'Agaune. Aussi, ce jour-là, le col avait-il été franchi par une foule de visiteurs venus de la province italienne de langue française. Traditionnellement, les chanoines entretiennent d'excellents rapports avec la garnison de Saint-Maurice, dont les chefs sont conviés à leurs grandes cérémonies. Il y avait « du militaire » au départ de l'abbaye : le saint n'était-il pas un guerrier ?

★

Ces amitiés et ces fidélités s'épanouirent au cours du repas qui suivit le retour des châsses précieuses dans leurs coffres de verre. Ces témoignages de longs siècles de vénération ont survécu à bien des périls. Le dernier fut le fait du gouvernement helvétique de 1798 qui avait décidé de séquestrer les possessions du couvent. Les objets convoités lui furent soustraits, grâce à l'abbé d'alors qui les confia à la garde des montagnards des vallées voisines, qui les rapportèrent fidèlement lorsque la paix cessa d'être troublée. Plus heureux que le Trésor de la cathédrale de Lausanne pillé par les Bernois, celui de Saint-Maurice échappa aux calamités des temps et à la malice des hommes...

27 septembre 1955.

IX

PAYS DU HAUT-LAC

Au temps où l'on plantait l'Arbre de la Liberté

Commissaires en Valais et officiers de l'Empire

Nous avons vu nombre de révolutionnaires finir dans la peau de bourgeois munis de confortables prébendes. Récemment encore, plusieurs qui débutèrent dans notre vie publique en faisant de considérables efforts pour soulever les masses, se sont retirés dans la vie privée en grands pensionnaires de l'Etat, sort que n'ont jamais connu la plupart de ceux qui se sont attachés à la défense de l'ordre public et d'une civilisation basée sur le respect humain. Les membres de ce comité d'Olten qui organisa la grève révolutionnaire de 1918, sont devenus de grands dignitaires de l'ordre social qu'ils voulaient jeter bas. Il y eut parmi eux des administrateurs d'importantes entreprises publiques, des directeurs de services administratifs, voire un ministre des finances de la Confédération. En vieillissant, dit-on, le diable se fait ermite. Souvent, cet ermite se retire non dans la pénitence, mais dans un fromage.

★

Le rat, mis en fable par La Fontaine, est de tous les temps. Il y en eut beaucoup parmi les réformateurs du genre humain qui passèrent sur la scène de la Révolution française. La Suisse en connut quelques-uns à la fin de l'Ancien Régime. Il y eut ce Rapinat dont le doyen Bridel se demandait si rapine venait de Rapinat ou Rapinat de rapine. Après avoir vidé les caisses publiques, il fut sauvé par un heureux coup d'Etat et mourut en grand honnête homme.

L'autre dimanche, au pied du château restauré de Monthey, le Dr Alfred Comtesse évoquait, devant les historiens du Valais romand, un autre de ces émissaires, Mangourit, particulièrement chargé de révolutionner le Valais. Il n'y eut pas trop de mal.

Lasse du joug des Dizains haut-valaisans, la Bannière de Monthey s'en détacha comme un fruit mûr. Le commissaire du Directoire n'eut

qu'à secouer l'arbre. Il y fut grandement aidé par la révolution vaudoise des 23 et 24 janvier 1798, et les corps de troupes françaises qui se glissaient le long des rives du Léman, particulièrement sur les points d'Evian et de Port-Valais. Les Dizains supérieurs comprirent que la partie était perdue. Ils cédèrent. Les Montheysans purent planter un « Arbre de la Liberté », arborer un drapeau vert, blanc et rouge, symbole de l'indépendance, prêter serment à leurs nouveaux magistrats [1].

★

Ce qui frappe surtout dans cette révolution pacifique, c'est la logomachie. Elle s'étale dans les proclamations que le commissaire français multipliait ; elle se répand à flots dans ses discours. Un auteur de la précédente génération a relevé que les hommes se font tuer facilement pour des mots qui n'ont pas de sens. Le déluge verbal de Mangourit ne tua personne dans le riant district valaisan de la plaine du Rhône, mais on s'étonne qu'il ait pu entraîner des esprits moins sensibles à la rhétorique que ceux des tribuns des bords de la Seine.

Il y a un style révolutionnaire. A le réentendre, on se rend compte qu'il a monopolisé tout l'amphigouri dont notre langue est susceptible. Ces successeurs des terroristes mettaient à célébrer la vertu, la bienfaisance, la paix, une emphase, une boursouflure, une redondance qu'il est impossible d'écouter sans rire, même quand on n'oublie pas que ces béats de la philanthropie faisaient couper le cou à leurs adversaires avec une extrême sensibilité.

Il faut reconnaître que les modernes réformateurs de l'espèce humaine ont simplifié leurs formules, mais on y retrouve une onction qui est un pâle reflet des fumeuses flambées d'autrefois. Ce Mangourit qui sut si bien développer les amplifications se dépouilla si complètement de sa défroque révolutionnaire qu'il mourut presque octogénaire sous Charles X, après avoir contribué à la fondation de la Société des antiquaires de France.

★

Un de ses émules, le citoyen Mengaud, chargé d'informer l'Helvétie du bonheur qui l'attendait, a laissé un morceau d'anthologie de ce style révolutionnaire à la fois enflé, solennel et suffisant, dont M. Homais fut un des héritiers. Le 1er avril 1798, les bénédictins d'Engelberg lui annonçaient qu'ils avaient rétabli le peuple de la vallée dans ses droits de souveraineté. Voici la réponse du commissaire : « Citoyens moines, vous êtes recommandables, mais devenez-le

[1] Alfred Comtesse : *Sur l'indépendance de la Bannière de Monthey et du Bas-Valais*, dans les *Annales valaisannes*, décembre 1955.

Monthey
L'enceinte médiévale protège encore le manoir du Crochetan

davantage. N'attendez pas que la philosophie aille vous expulser des asiles de la paresse et de l'inutilité. Quittez la livrée de la superstition, rentrez dans la société et faites-y briller des vertus en assez grand nombre pour faire oublier celles de vos années consacrées à la nullité monacale. Salut et fraternité. Mengaud ». On n'oserait trop affirmer que de si mâles paroles resteraient aujourd'hui sans aucun écho dans notre pays, éclairé par les lumières de la tolérance.

Au temps où Mangourit lançait ses proclamations à Saint-Maurice, l'abbaye de cette ville comptait parmi ses novices un jeune homme d'Ardon, du nom de Clemenso. Le collège devant fermer ses portes, ce garçon entra dans la carrière militaire. Elle n'eut rien de très particulièrement remarquable si ce n'est qu'il la raconta sur son vieil âge, dans des souvenirs inédits dont M. Maurice Zermatten, notre très apprécié collaborateur, tira un récit captivant. L'ex-novice avait appris le latin et la comptabilité, sciences qui ne font pas toujours bon ménage. Le latin, la seule langue commune employée par les officiers de toutes les armées qui s'affrontaient sur les champs de bataille du Premier Empire, lui procura des relations qui le tirèrent plusieurs fois de situations difficiles ; la comptabilité, mise au service de la guerre, le fit quartier-maître et le conduisit jusqu'au rang honorable de capitaine.

Avec son charmant talent de conteur, M. Zermatten promena en sa compagnie son auditoire attentif sur les champs de bataille d'Espagne et de Russie, sur les bords de la Bérésina, sur les routes de la retraite, à la victoire de Bautzen, à la défaite de Leipzig, enfin à Waterloo. Avec les Suisses qui n'étaient pas las de se battre, le Valaisan entra dans la Légion royale et garnisonna en Corse, ainsi qu'en diverses villes de la France, jusqu'au moment où, en 1836, il prit sa retraite pour cultiver son jardin de Mâcon, où il écrivit ses souvenirs en 1854.

Son récit, dénué d'artifice, mais non d'humour, a toute la valeur de choses vues, racontées sans préoccupation de l'imprimé. Sa publication dans les *Annales valaisannes* lui vaudra de nombreux lecteurs [1].

La Société d'histoire du Valais romand, qui a défriché tant de terres vierges, fêtait à Monthey la quarantième année de son existence. L'événement fut rappelé par son remarquable président, M. le chanoine Dupont Lachenal, tandis que dans la si sympathique ambiance valaisanne, M. Maurice Delacoste, président respecté de la ville de Monthey, s'associait cordialement aux paroles présidentielles.

23 novembre 1955.

[1] Les *Souvenirs du Capitaine Hyacinthe Clemenso (1781-1862)* ont paru dans les *Annales valaisannes* de mai 1957 avec une préface de Maurice Zermatten, et un avant-propos, des notes et une conclusion de Léon Dupont Lachenal et Léon Imhoff.

Notre grand canal

On aimerait connaître les impressions d'un bourgeois d'Amsterdam, du nom de Jean-Henry Murlin, qui remplit dans notre pays les fonctions inusitées de directeur du canal. Ce canal était celui que construisait dans la plaine du Rhône un de nos plus grands argentiers de tous les temps, le seigneur Gaspard Stockalper de la Tour, qui fut quelque chose comme notre Jacques Cœur. L'idée de s'adresser à un Hollandais pour établir une voie d'eau était des plus naturelles. Il est probable que les Pays-Bas exportaient ces spécialistes comme nous envoyons à l'étranger nos guides de montagne. Ce ne fut point, toutefois, le puissant marchand de Brigue qui alla chercher son collaborateur. Il le trouva sur place ou presque, car Murlin faisait carrière en Suisse au temps où nos principales rivières servaient au transport des marchandises en dépit de la rapidité de leur courant et des obstacles naturels dont leur lit était semé.

Les esprits entreprenants s'occupaient du développement de ce trafic. Le Hollandais avait été appelé en Suisse pour construire le canal d'Entreroches, puis avait été inspecteur et maître des digues de celui d'Aarberg.

★

Peu de régions ont subi des changements plus considérables que cette plaine du Rhône, où le citoyen d'Amsterdam vint s'établir au milieu du XVIIe siècle. En faisant abstraction du cadre de montagnes qui l'entourait, il aurait pu se croire chez lui. L'estuaire lacustre du Rhône était alors un marécage, semé d'étangs, de mares frangées de roseaux, de bas-fonds humides où poussait une végétation sauvage et touffue. Seules, quelques éminences portaient des cultures.

Les noms de lieux indiquent encore l'ancienne configuration du sol. Un hameau s'appelle Auprès-des-Iles, un autre Illarsaz, qui semble signifier « l'île aux mélèzes ». Celui-ci était si isolé, vers 1880 encore, qu'on choisit cet endroit pour y fabriquer de la dynamite.

Seul, le village de Saint-Triphon, construit en sentinelle sur une colline rocheuse, émergeait de la plaine de verdure.

Aujourd'hui encore, celui qui quitte les abords de Villeneuve, auxquels des canaux silencieux, pleins de barques et de reflets, donnent un aspect de port fluvial, et se perdent sous les bois clairs dans la direction du Bouveret, peuvent avoir l'illusion de se promener parmi des clairières hollandaises.

★

Gaspard de Stockalper était de taille à entreprendre à ses frais et dépens le canal qui porte encore son nom. Il n'y était nullement poussé par la philanthropie. Possédant le monopole du trafic du Simplon, exploiteur des mines d'or de Gondo, des mines de plomb de Mœrel et Naters, de celles de cuivre de Prajean et de celles de fer de Ganter, propriétaire de régiments suisses au service de France, d'Espagne, du Piémont et d'Allemagne, ce prince du trafic était en outre fermier de la régie des sels, ce qui constituait la source la plus considérable de ses opulents revenus. C'est pour remplacer le roulage par la voie fluviale en acheminant en Valais le sel de France par le Léman qu'il construisit son canal, après s'être fait préalablement assurer par la Diète, le Grand-Baillif et l'Evêque, l'exclusivité du trafic par eau et un bon péage à son profit sur le roulage.

Ce travail, gigantesque pour l'époque, fut achevé en 1659. Il avait duré huit ans. Le canal se détachait à Vouvry du Rhône, navigable jusqu'à cet endroit — on était moins exigeant alors qu'aujourd'hui — et traversait le delta jusqu'à Collombey. Son constructeur et propriétaire ne put l'exploiter aussi longtemps qu'il l'eût souhaité pour rentrer dans ses fonds. Dix-neuf ans après avoir lancé son premier chaland, il dut abandonner la régie des sels, accusé qu'il était de divers crimes, dont le principal était très probablement d'être devenu trop riche. Mais c'est le seul qui ne fut pas publiquement allégué. C'est évidemment à lui que la cité de Brigue doit son appellation de *Dives*, la « Riche ».

Les destinées de son canal ne s'achevèrent pas avec les siennes. Elles ont été récemment retracées, à la demande du gouvernement valaisan, par M. Paul de Rivaz [1], en un opuscule illustré avec discernement, d'une lecture captivante et d'une excellente documentation. Celle-ci a toutefois une lacune. On est fort peu renseigné sur le sort du canal au cours des XVIIe et XVIIIe siècles. Il semble s'être dou-

[1] *Le canal Stockalper*. Fiorina et Pellet, Sion.

cement endormi. « La Diète décrétait de temps à autre quelques travaux de réfection, alors qu'au long des jours sans histoire, quelques barques isolées effectuaient de modestes transports. » Très souvent son exploitation était entravée par l'inconsistance des terrains et les inondations du Rhône.

Le temps allait venir où son rôle serait autre que d'être navigable. En 1853, lorsqu'un M. Pierre-Marie-Joseph de La Vallette, demeurant à Paris, agissant en son nom et au nom de ses associés, demanda à l'Etat du Valais la concession d'un chemin de fer du Bouveret à Sion, le « Conseil d'Etat eut la conviction profonde qu'un bienfait d'une portée incalculable se réaliserait pour le Valais le jour où des capitaux étrangers seraient affectés au dessèchement des marais, à l'endiguement des torrents et du Rhône, au boisement des coteaux, etc. . . ».

C'est ainsi que le canal Stockalper, détourné de sa destination première, servit essentiellement à l'assainissement de la plaine du Rhône. Pour que ce but fût mieux atteint, on le prolongea de Vouvry au Léman, ce qui fut achevé en 1879. C'est depuis lors qu'il offre de si belles vues d'eau, réfléchissant sur son miroir liquide les formes élégantes des pins, les images frissonnantes des bouleaux, avec, de place en place, la barre d'ombre d'un pont, quand il traverse le parc sylvestre qui borde si admirablement la grève de l'estuaire du Rhône. Devenu le grand collecteur dans lequel se déversent toutes les eaux de la région, il a été le principal artisan de la mise en valeur de la région. Celle-ci est devenue une des plus vastes réserves potagères du pays. Là où régnaient la broussaille et le marécage, règne aujourd'hui la vaste étendue des champs. La pomme de terre, la betterave, le blé, le chou poussent là où on ne voyait guère que fouillis et arbrisseaux. Ces dernières années, la main-d'œuvre indigène fut renforcée par de nombreuses escouades d'internés polonais.

Toutefois, nos « Bouches-du-Rhône » ont encore des solitudes où l'on peut se perdre, des forêts où l'on se sent à l'écart du monde, des oasis d'eau, paradis des pêcheurs.

25 janvier 1946.

Sur la rive valaisanne du Léman

Escale dans le temps à Saint-Gingolph

Les passagers que la Compagnie de navigation débarque et embarque tout l'été à Saint-Gingolph ne voient, pour la plupart, d'autres curiosités dans ce port franco-valaisan du Léman que les terrasses de ses restaurants au bord de l'eau et l'animation du pont de la Morge, où douaniers suisses et français surveillent bénévolement le passage. Qui prolonge son regard dans l'espace et dans le temps y voit autre chose que les apparences. Saint-Gingolph est un point de repère de nos contrastes. De cette rive au paysage si largement ouvert où finit la terre valaisanne, on remonte en imagination où elle commence, à Gletsch et à son hôtel solitaire sur le vaste pierrier du glacier du Rhône. Nos amis valaisans vivant dans le cadre grandiose mais resserré de leurs montagnes, ont leur petite *riviera* sur ce coin de la côte lémanique où leur sourit une nature moins sévère.

Ce village coupé par une frontière eut — qui s'en douterait ? — une petite vie de société au temps où il était beaucoup plus ignoré qu'aujourd'hui. C'est là une des surprises de notre XVIIIe siècle, dont les mœurs policées pénétrèrent jusqu'au cœur de nos Alpes. Les 800 Gingolphiens vivaient, au milieu de leurs vergers et de leurs jardins campagnards, dans leurs maisons à galeries de bois dont les plus charmantes furent incendiées par les Allemands vers la fin de la dernière guerre. Louis XVI régnait en France alors que le châtelain du Grand-Baillif valaisan occupait sa modeste résidence dont le toit domine ceux du village. Une porte armoriée au blason des de Rivaz donne encore accès à cet ample manoir rural, cadre d'existences qui savaient mettre de la poésie dans la vie domestique.

★

On put y pénétrer en imagination, dimanche dernier, avec la Société d'histoire du Valais romand, sous la conduite à la fois érudite et gracieuse de Mlle Antoinette Bruttin. La vie de ceux qui animèrent cette maison devant laquelle on peut passer sans la voir, se reflète dans la correspondance qu'entretint avec sa famille, de 1770 à 1784, le chanoine de Rivaz. D'Evian, de Thonon, de Paris ou de Sierre, il écrit des lettres qui traduisent son attachement à son petit coin de terre et en reçoit qui permettent de recomposer tout un petit monde d'autrefois. Le centre en était une tante de Rivaz, née de Nucé, qui vivait avec ses trois enfants — dont une fille Fanchette, lutin de la maison — dans cette demeure assez spacieuse pour recevoir les hôtes qui passaient et repassaient de Savoie en Valais. Un de ses familiers en était un ancien officier aux services étrangers, Joseph Cuidart, vieux militaire à la conversation enjouée qui avait passé en maintes garnisons. Ses récits firent le charme de nombreuses soirées et contribuèrent sans doute à familiariser avec notre langue les demoiselles du Haut-Valais que la châtelaine prenait en pension pour augmenter quelque peu ses revenus.

Ces soirées étaient souvent remplies par une occupation perdue : la lecture en famille. Dans le Saint-Gingolph d'avant la route napoléonienne, on lisait l'histoire romaine, que la maîtresse du logis complétait en lisant Cicéron dans l'original. L'*Introduction à la vie dévote*, de saint François de Sales — un très illustre voisin du siècle précédent —, alternait avec le *Roman comique* de Scarron, le théâtre de Molière, les lettres de Mme de Sévigné et les ouvrages contemporains de Rousseau, Marmontel et la dernière nouveauté, *Robinson Crusoë*, qu'on n'abordait pas sans quelque hésitation, son auteur, de Foë, ne passant pas pour très orthodoxe.

Chaque matin, la maisonnée se rendait à la messe. On rentrait pour s'occuper des soins du ménage — de la *mesnagerie*, comme on disait dans le langage savoureux et archaïque du Valais romand. Le repas de midi était égayé des plaisanteries d'une tablée jeune et enjouée. L'après-midi était consacrée à la promenade, au jeu de tarot, à la correspondance ; la soirée, à la lecture et à la conversation. Mais souvent, la régularité de cette existence était rompue par les allées et venues de parents et d'amis, des visites de la nombreuse parenté savoyarde, des cures à Evian, Thonon ou Loèche. Le cercle des relations ne s'étendait guère au-delà de la famille, à vrai dire fort nombreuse, et qui perpétuait, dans l'Ancien Régime finissant, les traditions de la *gens* romaine. Mais avec la rive d'en face, les rapports se bornaient à la barque qui, de temps à autre, amenait des légumes du marché de Vevey. Cette existence est comme une réplique valaisanne de celle que Rousseau reconstitua sur le rivage opposé, dans la maison de Julie d'Estange à Clarens.

★

Dans l'œuvre de Rousseau, Meillerie retentit beaucoup plus haut que Saint-Gingolph. Il s'est trouvé des critiques pour soutenir que l'auteur avait donné la préférence à Meillerie à cause de sa meilleure assonance. M. Lucien Lathion qui suit avec patience les traces de Rousseau en Valais, rappela le voyage de sept jours qu'il avait fait autour du lac en 1754 avec Thérèse Levasseur et Deluc. Une certaine grotte du Vivier, visitée par les voyageurs qui suivirent ses traces, serait celle où se serait réfugiée la nouvelle Héloïse dont on lui a donné le nom. Elle était encore un but d'excursion lorsque Saint-Gingolph devint un relais de la nouvelle route du Simplon et hébergeait plus ou moins confortablement les voyageurs aux enseignes évocatrices des *Trois Perdrix*, des *Trois Roses*, de la *Corne d'abondance*, de la *Poste* qui excita la verve satirique de Tœpffer.

Ce fut pourtant à cette enseigne recommandable qu'autour de leur distingué président, M. le chanoine Dupont Lachenal, les Sociétaires de l'histoire du Valais romand s'attablèrent après avoir entendu une communication sur le château de Saint-Gingolph, ancienne seigneurie de Riedmatten, devenu propriété bourgeoisiale en 1837 et dont la silhouette massive joûte celle, plus modeste, mais aussi robuste, de la maison de Rivaz.

Un des membres de cette famille fut l'inventeur méconnu du moteur à compression, ainsi que le rappela un de ses descendants, M. Paul de Rivaz.

★

Comment quitter ces lieux sans donner une pensée à leurs souffrances ? Des maisons neuves ont remplacé celles qui flambèrent, l'une après l'autre, à intervalles qui semblaient chronométrés, par une admirable journée de juillet 1943, offrant aux riverains suisses du Léman une image inoubliable des horreurs de la guerre, attestées encore par le monument aux six otages, dont le curé sexagénaire, fusillés par l'occupant allemand en représailles d'une incursion des maquisards.

Autour de ses tombes, le bourg franco-valaisan a repris son existence paisible au pied du clocher de son église paroissiale, dont la nef claire et haute supporte une belle galère de bois à la voilure éployée, ex-voto offert par les bateliers dont les grandes barques animèrent le Léman avant de carguer leur belle voile latine devant le moteur.

11 juin 1953.

X

LE VALAIS ET LE MONDE

Le vieux chanteur

Le voyageur qui roule sur la route impériale du Simplon, entre la double rangée de peupliers qui la bordent [1] comme des grenadiers au port d'armes, ne s'engage guère dans les chemins de traverse. C'est, en Suisse, une sensation rare que de suivre la ligne droite pendant des kilomètres, en regardant devant soi le ruban blanc de la chaussée s'amincir et se perdre dans l'infini. De Martigny à Riddes, il y a une majesté routière qui ajoute à la grandeur naturelle de l'immense portique alpestre qui conduit au fameux passage. Aucun col transalpin n'a une entrée plus noble que le Simplon.

Le long trajet rectiligne s'achève en beauté à Riddes. Toujours droite, la route élargie monte en pente régulière vers le village. Elle s'élève avec tant d'ampleur que son aboutissement naturel ne serait pas de modestes toits rustiques, mais quelque arc de triomphe à la romaine. Plus que celle du Tessin, capricieuse, mugissante et granitique, la vallée du Rhône semble une province du grand empire qui imposa au monde son ordre.

Au-delà de Riddes, la route fait un coude pour passer sur l'autre rive du fleuve. Dans le village, entre deux hautes murailles grises, un chemin transversal se dirige vers Leytron, en longeant l'admirable vignoble domanial du Grand-Brûlé, conquis pas à pas sur le grand désert de pierres formé par le cône d'alluvions de la Losence.

C'est le jour des Rameaux. Sous un ciel délavé, un tardif et frileux printemps a fleuri de rose tous les pêchers du pays. L'annonce d'un combat de vaches a rempli le *Café du Verger* d'une foule pressée et silencieuse de villageois, paisiblement attablée devant les litres de vin nouveau. La fumée des cigares noirs monte vers le plafond bruni.

Avec quelques amis valaisans, on nous fait entrer dans une chambre voisine. Maurice Bridy, le vieux chanteur, nous y attend depuis longtemps. Il a 88 ans. Maigre et droit, il est dignement assis devant

[1] Qui la *bordaient* plutôt, car cette vision appartient au passé...

son verre de fendant, coiffé du petit chapeau noir et rond, à bords étroits, que les paysans mettent le dimanche. Les flocons d'une barbe de neige se pressent à son menton. Dans son visage hâlé, à peine ridé, l'âge a surtout terni ses prunelles. Elles tombent de paupières gonflées par la fumée de l'âtre.

Il cultive sa vigne depuis trois quarts de siècle et fait honneur à ses produits. Depuis l'âge de 17 ans, il a bu ses quatre litres par jour. Sa tête blanche est un étonnant répertoire à chansons. « Ça me fait plaisir de vous voir autour de moi ! » dit-il, pendant que nous nous installons. M. Georges Haenni, qui s'est acquis de si précieux états de service dans notre folklore en fondant la « Chanson valaisanne », l'exquise chorale rustique qu'il dirige, se penche déjà sur des feuillets de papier à musique. Mlle Haenni, habile sténographe, s'arme de son crayon ; Mlle de Quay, dont le réel talent d'expression a donné à la chanson valaisanne toute la vie et l'éclat d'une renaissance, est tout yeux et tout oreilles. Et l'audition commence.

« Je vais d'abord vous chanter des chansons d'amour », nous dit le vieillard. — Sa voix cassée et comme lointaine, s'élève dans un silence attentif. Il a oublié de qui il tenait ces mélodies. Il ignore leur origine. Mais nous la repérons aussitôt. Ce que nous entendons, c'est l'écho affaibli des camps, peuplés de soldats à tricornes, cadenettes et guêtres blanches. Ces paroles aimables qui fleurent un XVIIIe siècle sentimental, rustique et galant, le chanteur ne les a jamais vues écrites. Dans la tradition orale, transmise à travers deux ou trois générations par les soldats valaisans qui servirent le roi de France, elles ont subi d'amusantes déformations. Leur musique est devenue une sorte de mélopée ; l'air s'en est évaporé comme s'évanouit le bouquet d'un vin trop vieux. Sur ses portées, M. Haenni peine à transposer en notes ces fredons effacés, tandis que Maurice Bridy module ses paroles qui semblent sortir d'une très ancienne boîte à musique, aux dents cassées :

Une jeune fille à l'âge de quinze ans.
Elle dit à sa mère :
— Je veux-t-un amant.
— Quel discours est-ce là ? Ma fille,
Vous êtes encore trop jeune pour avoir un amant.
Mettez-vous dans la tête de passer au couvent
Pour apprendre à lire et passer votre temps...

Et chaque fois, avant d'en recommencer une nouvelle, le vieux chanteur boit un coup et nous répète : « Cela me fait plaisir de vous voir autour de moi ! »

Son répertoire est abondant. Il le chante avec quelques lacunes de mémoire, reprenant parfois le couplet précédent pour retrouver la suite. Il scande ses paroles de petits gestes de ses mains noueuses de vigneron. En patois, il n'en connaît qu'une seule, courte, drue et bonne, précieusement sauvée de l'oubli par le crayon de la Chanson valaisanne.

Des jeunes gens de Leytron, entrés discrètement dans la chambre, se penchent, curieux mais déférents, au-dessus de l'ancêtre. « Je veux vous en chanter une sur Napoléon ! » annonce-t-il. Toujours lui, toujours sa grande image !

Il est émouvant de l'entendre évoquer ici, dans un pays qui semble taillé à sa mesure, entre Martigny, base de l'expédition du Saint-Bernard, et le Simplon, un des symboles du rêve impérial.

La complainte que nous chante Maurice Bridy fut sans doute rapportée au pays par les soldats à tunique rouge de la Garde de Charles X. C'était le temps où la légende napoléonienne s'édifiait avec ses mélopées populaires, naïves comme des enluminures d'almanachs et que bien souvent, sans doute, Béranger n'a fait que transposer. L'ombre du Petit Caporal surgissait, immense, au-dessus du rocher de Sainte-Hélène. Et dans le *Café du Verger*, à Leytron, le vieux Bridy chevrotait doucement :

Du temps que je gouvernais la France
La France était bien gouvernée,
La France était bien fleurissante ;
Mais depuis que l'empereur est parti,
La France commence à défleurir...

Ils m'ont pris et emmené
Tout droit à Sainte-Hélène,
Dans un pays fort éloigné,
Pour que jamais je n'en revienne.

Adieu Strasbourg, adieu Paris.
Ma Joséphine me l'a toujours dit
Que dans cette malheureuse campagne
Je serais bientôt trahi !...

En chantant ces couplets ingénus, le vieux chanteur exprimait, inconsciemment peut-être, un reflet de l'âme du vieux pays suisse qui a participé le plus intimement à l'épopée napoléonienne.

17 avril 1935.

Chateaubriand et le Valais

Un beau mobilier en tapisserie de Beauvais, laissé à l'hôtel gouvernemental de Sion par le dernier préfet français, M. de Rambuteau, est, avec la route du Simplon, le souvenir le plus tangible du temps où le Valais fut un protectorat, puis un département du Premier Empire.

Mais de cette courte union aux fastes et aux malheurs de la France, le souvenir littéraire le plus illustre est celui de la mission diplomatique manquée de Chateaubriand. Cet épisode de l'existence orageuse du vicomte vient d'être étudié avec sagacité et exactitude par M. Lucien Lathion, qui publie dans les *Annales valaisannes* le texte de la communication qu'il en fit l'automne dernier à la Société d'histoire du Valais romand [1].

Chateaubriand, qui, à son propre sentiment, ne valait rien en sous-ordre, passa la majeure partie de l'an 1803 à Rome, comme secrétaire de l'ambassade de France, dirigée par le cardinal Fesch. Il ne tarda pas à se brouiller avec cet influent et médiocre personnage et sollicita un poste indépendant. Il était fortement appuyé par Elisa Bacciochi, la sœur aînée de l'empereur. Napoléon lui-même lui voulait encore du bien, bien qu'il commençât à lasser sa patience. En publiant, deux ans auparavant, le *Génie du Christianisme*, Chateaubriand avait puissamment servi le mouvement du Concordat. A la fin de l'année, il était nommé ambassadeur (en réalité chargé d'affaires) à Sion.

Il accepta avec condescendance la faveur impériale. Comme il l'écrivait à son ami le poète Chênedollé, il espérait bien ne faire « qu'un très court séjour » dans son nouveau poste : le temps de faire solliciter par ses amis « quelque place obscure dans une bibliothèque » pour le fixer à Paris l'hiver suivant. C'est à peine s'il ose demander à Chênedollé de le suivre en qualité de secrétaire particulier « vu la tristesse de la résidence » qu'il allait occuper.

[1] Lucien Lathion : *Chateaubriand et le Valais*, dans les *Annales valaisannes*, décembre 1934 et mars 1935.

L'invitation n'était guère engageante. Chênedollé se récusa, de même qu'un certain Dupuy, qui, « épouvanté », recule lui aussi. Ces dérobades contribuent à tempérer le peu d'empressement de l'auteur brillant et fêté à aller s'ensevelir au cœur des Alpes, dans un « trou horrible », ainsi qu'il l'écrit à son modeste confrère. Il se résignera à se faire accompagner comme secrétaire « de quelque enfant de seize ans », qui lui coûte peu « et qui sache remplir les blancs d'un passeport ».

Cependant, dans les premiers jours de 1804, la venue du nouvel ambassadeur est officiellement annoncée aux autorités de la République rhodanique. La gloire littéraire de l'élu avait filtré dans la vallée du Rhône. Le 4 janvier 1804, le Grand-Baillif Augustini prévient le Conseil de la Louable Ville de Sion que Monsieur Chateaubriant (sic) lui est annoncé officiellement pour Résident français. « C'est, ajoute à titre d'information le Grand-Baillif, le célèbre auteur de l'ouvrage mémorable d'Attala (sic) sur la Beauté de la religion chrétienne » (resic). Aussi, la cité est-elle invitée à « sentir ce qu'elle doit faire pour cet homme célèbre ».

L'essentiel était de lui procurer un logement. On lui en trouve un dans la maison Kalbermatten, dite de la Préfecture. Le Conseil de la Ville de Sion en informe Chateaubriand. Par lettre du 20 février, il se félicite de l'honneur de posséder dans ses murs un « envoyé dont le choix doit plaire particulièrement à un peuple religieux ». Pour vous donner un témoignage de nos sentiments, ajoutent les magistrats sédunois, « nous avons délibéré de vous faire préparer un logement provisoire, digne de vous recevoir, garni de meubles et d'effets convenables pour votre usage, autant que la localité et nos circonstances le permettent ».

Le ministre de Napoléon savait faire le départ de ses sentiments intimes et de ses sentiments officiels. « La naïveté de cette dépêche, note-t-il dans ses *Mémoires d'Outre-Tombe*, en a fait pour moi un document ; j'entrais dans la politique par la religion : le *Génie du Christianisme* m'en avait ouvert les portes ». Mais le 6 mars 1804, il répond aux édiles sédunois d'une plume diplomatique qu'il est infiniment touché de leur bienveillance et accepte avec reconnaissance le logement provisoire qu'on avait bien voulu lui préparer. Il pousse la magnanimité jusqu'à refuser que ce logement fût aux frais « d'un pays qui n'est riche que de ses vertus ».

★

Survient l'exécution du duc d'Enghien, fusillé le 21 mars dans les fossés de Vincennes. Chateaubriand est révolté par cette exécution aussi sommaire qu'odieuse. Il adresse à Talleyrand une lettre

de démission fort cérémonieuse. Sa colère est mitigée par la satisfaction qu'il éprouve de reprendre sa liberté.

M. Lathion a raison de penser que sa résolution était déjà prise de s'éloigner des affaires publiques. Le poste de Sion lui paraissait chaque jour moins souhaitable. La note vraie est probablement dans ce fragment de billet, adressé le 30 mars à Chênedollé : « Tout est pour le mieux, car je ne vais plus en Valais ».

L'auteur de cette captivante étude regrette que cette démission ait privé notre pays « des pages merveilleuses que Chateaubriand n'aurait pas manqué d'écrire, dans les loisirs de son ambassade ».

Il se peut. Mais il se peut aussi que le futur auteur des *Martyrs*, si peu empressé à venir s'enterrer au fond des Alpes, se fût hâté d'en repartir le plus tôt possible, sans avoir eu l'occasion de trouver dans la haute montagne les inspirations qu'elle ne lui prodigua jamais. Il était Breton, amant des grands espaces, de la mer et des déserts.

L'année suivante, quand il passe à Martigny, descendant de Chamonix, on ne trouve dans ses papiers pas un mot, pas une allusion à son ambassade manquée. Il n'éprouve pas la moindre curiosité de pousser jusqu'à la petite cité voisine où il faillit représenter l'empereur. En 1822, se rendant au Congrès de Vérone, comme plénipotentiaire de Louis XVIII, il s'arrête à Sion juste le temps nécessaire de relayer sa voiture et manifeste la même totale incuriosité.

Deux fois encore, en 1828 et en 1833, il franchit le Simplon. Une allusion en deux lignes remémore que Sion fut « une époque de sa vie ». Le grand mélancolique se repaît du spectacle des belles colonnes de granit que taillaient, dans une carrière du Simplon, des ouvriers pour l'église de Saint-Paul hors-les-murs. Mais la reine des routes a déjà perdu son prestige et lui inspire cette méditation : « Le Simplon a l'air abandonné, de même que la vie de Napoléon ; de même que cette vie, il n'a plus sa gloire : c'est un trop grand ouvrage pour appartenir aux petits Etats auxquels il est dévolu. Le génie n'a point de famille ; son héritage tombe par droit d'aubaine à la plèbe, qui le grignote et plante un chou où croissait un cèdre ».

Le souvenir de cette œuvre du génie humain revient à maintes reprises dans ses voyages. C'est la seule impression forte qu'il conserve du pays qui fut un instant associé à sa carrière publique. Elle s'accorde avec l'idée qu'il se faisait de la grandeur.

9 juin 1935.

Grâces architecturales : la chapelle du Pont à Monthey

Les migrations valaisannes

Le nomadisme a constitué de tout temps un des traits particuliers des mœurs valaisannes. Les migrations, ou selon la pittoresque expression locale, les « remuages » de villages entiers vers des établissements saisonniers situés en plaine ou en montagne, sont une institution appartenant à notre folklore au même titre que les landsgemeinde. Alternativement pâtre, laboureur, vigneron, arboriculteur, le paysan du Valais exerce son activité en hauteur, montant et descendant au rythme des travaux agricoles les étages où ses mazots se superposent de terrasse en terrasse, de la région des vignes à celle des glaciers.

Cette particularité de l'économie alpestre fait l'objet d'une captivante étude publiée dans la *Revue des Postes*[1] par M. Charles Nussbaum, directeur du IIe arrondissement postal. Pour examiner les répercussions de ces déplacements sur le service postal, l'auteur a été amené à tracer la ligne de ces mouvements démographiques, à les suivre pour ainsi dire à la piste. Il s'y est intéressé non en administrateur seulement, mais aussi en observateur passionné de la vie valaisanne. Il donne l'impression d'avoir accompagné le facteur lui-même dans ses montueuses pérégrinations et de s'être penché amicalement sur les tribulations de son humble et dure tournée. Ainsi, nous lui devons des précisions fort attachantes sur l'état actuel des « remuages ».

★

Resté immuable dans ses formes depuis le peuplement de la haute vallée du Rhône, le phénomène se modifie sous l'influence de deux facteurs : l'établissement de routes carrossables à la place des che-

[1] Charles Nussbaum : *La vie nomade de certaines populations du Valais et ses répercussions sur le service postal*, dans la *Revue des Postes*, Berne, mars-avril 1942.

mins muletiers d'autrefois et l'industrialisation progressive du cours du fleuve. Il s'est conservé relativement intact dans le Haut-Valais, où des sentiers escarpés continuent à relier les villages du bas aux villages d'altitude. Dans le district de Conches, en amont de Brigue, les usines n'ont pas encore aspiré les alpicoles. Aussi les populations ont-elles maintenu leur genre de vie séculaire et accomplissent-elles toujours les périples qui vident certains lieux à certaines saisons et les remplissent à d'autres. La communauté émigre temporairement avec ses conseillers, son curé et son instituteur, laissant pour quelques semaines, parfois quelques mois, deux ou trois hommes de garde dans le village désert.

Mais la population passe très lentement au sédentarisme partout où la route, en rendant les transports plus rapides, rapproche le village de résidence de celui où il fallait bien séjourner hier, parce qu'on ne pouvait regagner l'autre à la nuit tombante. Et là où la famille entière montait en alpage ou descendait en plaine selon les lois de l'économie pastorale et viticole, elle se divise partout où atteint le rayon d'action des grandes usines de Chippis, Gampel et Viège.

L'homme, le père ou le grand fils qui a échangé la glèbe contre le salariat de l'industrie lourde, conserve encore, quand il le peut, son habitation villageoise, mais abandonne à sa femme, à ses enfants, à son vieux père, les soins agricoles. Quand vient le temps des migrations, le père ou le fils ouvrier restent au village quand il n'est pas trop éloigné de son usine. La famille se sépare, chaque moitié menant une vie différente, jusqu'au moment fatal où elle abandonne sans retour le village de la montagne pour celui de la plaine. Elle y est d'autant plus poussée qu'elle possède double demeure : le Bagnard et l'Entremontan a son mazot dans l'un des sept hameaux de Fully, comme l'Anniviard a le sien dans les localités voisines de Sierre, comme chaque famille de Chermignon possède à Ollon sa maison et sa vigne. Fatalement, l'habitation du bas finit par être occupée à demeure, celle du haut passe en d'autres mains quand elle n'est pas simplement délaissée.

★

Ainsi, jusqu'au cœur des Alpes et jusque dans les réserves les plus pures de la vie rurale, l'industrialisation dépeuple les hauts villages, concentre les populations en plaine et bouleverse les lois antiques de la culture du sol en étages.

Il y a quelque vingt ans encore, le village de Vercorin, si joliment assis sur un dos d'âne bordant le val d'Anniviers, était complè-

tement abandonné au printemps et en automne, par la migration de toute sa population à Chalais et Réchy, dans la plaine vinicole. Peu à peu, des familles sont restées toute l'année à Vercorin : ce sont les jeunes ménages dont le chef travaille à Chippis. Et puis, sont venus les villégiaturants en été, les skieurs en hiver : hôtel, café, magasins restent ouverts toute l'année. Désormais l'instituteur ne transporte plus sa classe dans les villages du bas, le curé officie sans changer d'église, le buraliste postal n'a plus besoin de fermer son bureau pour suivre ses clients.

★

A mesure qu'on remonte le Rhône vers Brigue, et que le sol de la vallée devient plus aride, ce ne sont plus les gens des villages élevés qui descendent en plaine, mais ceux du bas qui vont dans leurs villages de la montagne pour les fenaisons et les soins du bétail. Mais ici aussi les familles, qui, hier encore, faisaient bloc, se séparent : l'homme reste au village s'il travaille à Chippis, Gampel ou Viège, la femme et les enfants gagnent les maisons du haut pour les travaux saisonniers.

Il est instructif aussi de suivre, avec M. Nussbaum, les « remuages » du facteur de la poste, souvent accompagné de son mulet. Il a pris son courrier au village, relié par route au chemin de fer, et monte parfois jusqu'à la limite des glaciers à la recherche de sa clientèle nomade. Souvent, il trouve porte close : le destinataire de la lettre a « remué » plus haut, et si c'est le temps de la désalpe, il a déjà « remué » plus bas.

★

De ces cycles agraires, le plus vaste et le plus intégralement conservé semble bien être celui des gens de Staldenried, dont la blanche église se profile, à plus de mille mètres d'altitude, sur la pyramide du Bietschhorn. On la voit de Stalden, la première station après Viège, de la ligne de Zermatt.

Pendant trois mois d'été et trois d'hiver, la population se disperse dans les neuf hameaux des plateaux supérieurs, échelonnés jusqu'au-delà de 2 000 mètres. Pour rentrer les récoltes en été et affourager le bétail en hiver, 50 des 83 familles desservies par le bureau postal de Staldenried séjournent à 1 000 mètres plus haut. Les conseillers suivent la population. En hiver, la classe se tient à Gspon, le prin-

cipal de ces hameaux, et nombre d'élèves en sont distants de plus d'une heure de marche par de mauvais chemins. Mais chaque jour, le facteur, montant de Staldenried, fait la tournée des hameaux, convoyant, deux fois par semaine, un mulet. Parti tôt le matin, il rentre le soir après huit heures de marche.

★

Il serait bien surprenant que ces compatriotes au dur labeur, reliés aux commodités de la civilisation par un fil si ténu, se joignent au chœur de ceux qui profèrent que la Suisse est devenue inhabitable et qu'il faut que cela change.

4 mai 1942.

Une ambassade manquée

M. le Grand-Baillif Augustini, de Sion, qui émargeait aux fonds secrets du ministère des Relations extérieures, alors géré par Talleyrand, avait des notions assez confuses sur le nouveau chargé d'affaires que le Premier Consul envoyait en Valais. Plus il échangeait de lettres à ce sujet avec les bureaux de Paris, plus il brouillait l'orthographe du nom de l'homme célèbre dont on lui annonçait la venue. En ce temps où la gloire faisait resplendir tant de fronts inconnus la veille et où un Plutarque aurait récolté une si ample moisson d'hommes illustres, la jeune renommée du vicomte de Chateaubriand balançait celle des grands guerriers. *Atala ou les Amours de deux sauvages* lui avait valu, deux ans auparavant, un des triomphes de l'histoire littéraire. Son *Génie du christianisme*, paru le 14 avril 1802, quatre jours avant la promulgation du Concordat réconciliant la France révolutionnaire avec Rome, avait mis son nom dans toutes les bouches. Bonaparte, sensible à l'éclatant appui verbal apporté au redressement des autels, comme on disait alors, pensa l'en récompenser en le nommant secrétaire à sa légation de Rome, dirigée par son oncle, le cardinal Fesch.

Mais l'écrivain-diplomate ne valait que sur un premier plan, comme il le disait lui-même. Bientôt brouillé avec son chef, il avait fait solliciter par les belles amies qui furent les compagnes fidèles et non payées de retour de sa vie prestigieuse et mélancolique, un poste où il pût déployer en toute indépendance les talents politiques qu'il s'octroyait généreusement. C'est ainsi que le citoyen Hugues-Bernard Maret, secrétaire d'Etat du Premier Consul, signa, le 29 novembre 1803, le décret nommant le citoyen *Chateaubriant* (sic) chargé d'affaires de la République française près la République du Valais, et que quelques jours plus tard, Talleyrand annonçait sa nomination au même citoyen *Chateaubriant*.

Bien que l'un et l'autre de ces hauts dignitaires aient fini par restituer l'orthographe de son nom à l'auteur dont toute la société consulaire dévorait les ouvrages, M. le Grand-Baillif Augustini ne

parvint jamais à formuler correctement le vocable de la vedette littéraire dont il préparait la venue en Valais. Au contraire. Plus il s'occupait de son accueil, plus sa plume trébuchait sur l'appellation du glorieux chargé d'affaires. Il touche au but en l'appelant *Chateaubriant* à l'instar de Paris, mais s'en éloigne de plus en plus en le qualifiant successivement de *Chatteaubriand*, *Chattaubriand* et *Chatteau Briand*. Il n'avait pas des notions beaucoup plus précises sur les brillants titres littéraires qui le recommandaient aux prévenances spéciales des autorités valaisannes, honorées par le choix du Premier Consul.

Confondant ses deux livres aux titres tout illuminés d'actualité, il recommande à ses subordonnés tous les égards possibles pour l'auteur de « l'ouvrage d'Attala (sic) sur la Beauté de la religion (sic) chrétienne ».

★

On n'avait pas publié jusqu'ici d'étude d'ensemble sur cette ambassade manquée. M. Lucien Lathion vient de lui consacrer un ouvrage excellent [1], documenté avec une précision excluant la sécheresse, judicieux, narratif et d'une lecture attachante. Il se montre remarquable essayiste aussi dans le récit contenu dans le même volume sur le voyage de Gœthe en Valais, replacé dans son cadre d'une façon vivante et pittoresque. On peut se réjouir des ouvrages qu'il nous annonce sur Jean-Jacques Rousseau et Sénancour en Valais.

Sans enthousiasme, le grand désenchanté se préparait à son changement de résidence. Il aimait la solitude, à condition toutefois qu'elle pût être rompue à son gré, par ceux et surtout celles qui s'attachaient à sa gloire. Il projetait d'emmener à Sion comme secrétaire son admirateur, le poète Chênedollé, tout en ne lui cachant pas que sa proposition n'était pas très tentante « vu la tristesse de la résidence que je vais occuper », et où il espérait ne faire qu'un très court séjour, le temps de trouver mieux. « La chose, ajoutait ce bonapartiste fort réticent, n'est pas brillante, mais le Diable ne peut offrir que son Enfer. » Il comptait bien n'être que pour quelques mois dans « ce trou horrible ». De telles invites n'étaient pas pour stimuler le zèle de ce compagnon et le chargé d'affaires n'insista plus lorsqu'il apprit que le poste de secrétaire, n'étant pas compris dans son budget diplomatique, serait à ses dépens.

---

[1] Lucien Lathion : *Chateaubriand et Gœthe en Valais.* — Editions « Treize Etoiles », Sierre.

Entre temps, les autorités sédunoises, représentées par deux hommes plus au courant des actualités littéraires que M. le Grand-Baillif, le président de la Bourgeoisie Pierre-Joseph de Riedmatten et son secrétaire Alphonse de Torrenté, s'occupaient d'assurer au « célèbre auteur de l'ouvrage mémorable d'Attala sur la Beauté de la religion chrétienne »... un logement digne de lui dans la belle maison dite de la Préfecture, récemment construite par Louis de Kalbermatten et qui servit de résidence aux deux successeurs de Chateaubriand, Eschassériaux et Rambuteau. Ces aménagements valent aux archives de la Bourgeoisie de Sion une lettre autographe de Chateaubriand remerciant le Conseil de sa bienveillance tout en ajoutant que « la magnanimité du Premier Consul ne permettrait pas que le logement fût aux frais d'un pays qui n'est riche que de ses vertus ».

★

Tout était préparé, les chefs des dizains de Saint-Maurice et de Martigny avaient reçu l'ordre de lever une garde d'honneur et de remettre à l'arrivant des lettres de bienvenue de la part du gouvernement, lorsque survint un événement dramatique et imprévu : le duc d'Enghien fut fusillé dans les fossés de Vincennes. Le lendemain, le chargé d'affaires à Sion envoyait sa démission à Bonaparte. Geste courageux, incontestablement, d'autant plus qu'il resta isolé. Mais M. Lathion se demande si l'exécution du dernier des Condé fut le seul motif déterminant de Chateaubriand. Il n'était pas fait pour obéir ; son indépendance s'accommodait mal de la sévère discipline administrative imposée par Napoléon. Il n'avait accepté qu'à contre-cœur et par nécessité momentanée cette relégation au milieu des montagnes. Comme le relève l'auteur, la note vraie est peut-être dans ce fragment d'un billet écrit à Chênedollé quelques jours après la tragédie : « Tout est pour le mieux, car je ne vais plus en Valais ».

Trente-trois ans plus tard, écrivant ses *Mémoires d'Outre-Tombe*, il évoquait en sa langue magnifique ce bref épisode de son existence : « Il n'y avait point de place vacante ; il (Bonaparte) en créa une, et la choisissant conforme à mon instinct de solitude et d'indépendance, il me plaça dans les Alpes ; il me donna une république catholique avec un monde de torrents : le Rhône et nos soldats se croiseraient à mes pieds, l'un descendant vers la France, les autres remontant vers l'Italie, le Simplon ouvrant devant moi son audacieux chemin ».

★

Son instinct de solitude n'allait pas jusqu'à goûter celle des hauts sommets. « Les hautes montagnes m'étouffent, écrivait-il à Mme de Staël. Les monts de votre Suisse manquent de souvenirs. » Les plus beaux paysages étaient pour lui ceux qui portent une trace humaine. C'est pourquoi, dans le monde alpestre, il fait exception pour le Simplon. Cette percée grandiose parlait à son esprit évocateur. Il le franchit trois fois : en 1822 pour se rendre au Congrès de Vérone, en 1828 pour aller à Rome où il avait été nommé ambassadeur, en 1833 chargé d'une mission à Venise par la duchesse de Berry. La route napoléonienne lui inspira quelques-unes des rares stances de son œuvre littéraire.

Mais Sion où il passa chaque fois, revient à peine sous sa plume et ne semble avoir éveillé en lui aucune curiosité. Il ne mentionne qu'une seule fois la capitale du Valais pour dire en une phrase qu'elle lui remémore une époque de sa vie.

Une petite parenthèse dans son existence inquiète, simplement.

9 octobre 1944.

Alexandre II

En remontant la vallée de Conches vers le glacier où le Rhône prend sa source, on traverse maint village de bois dont sont sortis, en sabots, des paysans aux noms retentissants : de Mühlebach, le petit berger Schiner, qui porta la pourpre cardinalice et faillit devenir pape ; de Selkingen, un empereur de l'hôtellerie, Ritz, qui fonda des établissements si typiques que son nom en est devenu l'enseigne générique ; de Blitzingen, l'ancêtre des Seiler, dont la royauté s'est épanouie sous Alexandre, IIe de sa race, mort il y a vingt-cinq ans, chargé de renommée.

C'était un homme grand dans toutes les dimensions. Vêtu d'un ample pardessus, un chapeau à larges bords coiffant sa tête puissante, soutenue par un cou robuste sortant d'épaules carrées, un gros cigare à la main, il avait posé pour son peintre devant le Cervin, dont la pyramide s'efface modestement au coin du tableau pour faire place à ce monolithe humain. On pourrait intituler cette toile : le grand Seiler et le petit Cervin.

★

Son image figure sur la couverture du livre singulièrement vivant que lui consacre un de ses compatriotes du Haut-Valais, M. Werner Kæmpfen [1]. Un excellent confrère de l'*Ostchweiz*, parlant de cet ouvrage où l'homme est campé en grand et en détail, a recueilli une miette anecdotique négligée par le biographe, qui en a d'ailleurs un plein panier. Celui qu'on devait appeler le roi de Zermatt fut un représentant de la démocratie valaisanne au Conseil national. Il arriva au signataire de ces lignes de dessiner son imposante silhouette, sans oublier la poche supérieure de son veston, si ample, elle aussi, qu'elle pouvait contenir un assortiment de cigares. Une telle particularité se devait d'être signalée. Ce ne fut point, comme on nous

[1] Werner Kæmpfen : *Alexander Seiler, der Jüngere*, Benziger, Einsiedeln.

l'a fait dire, que l'exposition de ces havanes ait eu quelque chose de choquant pour la démocratie, un tel rapprochement ne nous étant pas entré dans l'esprit, mais pour comparer leur alignement aux tuyaux inégaux de la syrinx, la flûte de Pan, un des emblèmes de la vie pastorale. Il nous en remercia en nous envoyant une boîte de sa marque favorite, dont le bouquet était parfait.

Car il avait le geste large, l'homme qui incarnait simultanément la grande hôtellerie, la défense des petits agriculteurs et celle de la démocratie. Une partie importante du livre de M. Kæmpfen est consacrée aux luttes homériques soutenues par Alexandre II contre le régime aristocratique valaisan, qui furent un des nombreux épisodes de la vieille rivalité entre les dizains alémaniques et les dizains inférieurs ou romands, longtemps asservis aux premiers.

Au récit de ces compétitions, où passe encore, sur une plume fortement impressionniste, le souffle de ces discordes mal assoupies, le commun des lecteurs préférera sans doute les pages où l'auteur nous présente son personnage dans l'intimité de sa vie quotidienne et dans les étapes de son ascension professionnelle. Il le fait avec un talent incontestable. En matière de rapprochements, il faut être prudent, mais sa narration ramassée, concise, abondante en reliefs, en images, en traits qui font balle, nous a fait penser plus d'une fois à Carlyle.

★

Ce qui rend intéressante la physionomie de ce grand seigneur de l'hôtellerie, héritier à la seconde génération d'une entreprise occupant 700 à 800 employés chargés de servir les quelque 1200 à 1500 hôtes logés à Zermatt et à Gletsch, c'est sa liaison avec la terre. Il restait d'âme paysanne sous son faste et il n'est pas difficile de voir que, s'il l'avait fallu, il aurait sacrifié ses luxueux palaces aux terres et aux troupeaux dont il était le maître. Dans son existence privée et publique, la culture des fruits et des légumes, les soins des pâturages et des troupeaux, l'amélioration des races caprines, ovines et porcines, tiennent une place aussi grande que le bien-être et la prospérité de ses clients. Ses étables, répandues dans tout le Haut-Valais, avaient un type, comme les maisons cantonnières construites par Bonaparte sur la route du Simplon.

Pour son immense ménage hôtelier, il s'en remettait à sa diligente femme, comme l'avait fait aussi son père, pour la sienne, née Cathrein, portant le nom d'une autre dynastie hôtelière.

Ces Conchards sont d'esprit entreprenant, volontiers frondeur. Alexandre II, qui se complaisait à être un paysan du Danube vis-à-vis de ces « Messieurs de Sion » qu'il était homme à recevoir dans ses

hôtels aussi courtoisement qu'il les houspillait comme député au Grand Conseil valaisan, avait eu une jeunesse plutôt bruyante. Après avoir joué plus d'un tour aux pères jésuites de Feldkirch qui le préparaient au baccalauréat, il alla respirer l'air des tabagies de Munich où il n'acheva pas d'assez illusoires semestres de droit sans se faire couturer le visage de quelques cicatrices à la rapière, selon l'usage de la jeunesse intellectuelle de l'ordre teutonique. Louvain le dégrossit de Munich. Il y améliora son français, chassa avec la *gentry* wallonne, mit sa tête dans la gueule d'un lion pour rendre service à un directeur de cirque à la veille de la déconfiture. Il couronna ses études à Heidelberg. — « Heidelberg, vingt minutes d'arrêt pour faire son doctorat ! » faisait-on crier aux employés de gare au temps de l'Allemagne wilhelmienne.

★

Alexandre Ier, qui achevait sa carrière, eut encore quelques années pour transmettre sa succession à son fils, qui mit vigoureusement la main à la pâte. Il menait de front ses entreprises hôtelières et un cabinet juridique. La politique le happa, naturellement. Il était roi à Zermatt et grand manitou de l'opposition gouvernementale à Sion. Après un combat homérique, où il fut battu, il arriva au Conseil national comme dans un fauteuil, les adversaires de la veille s'étant réconciliés. Sa notoriété était devenue presque européenne. On parlait de lui dans le *Times*. Whimper, vainqueur du Cervin, avait fait plus pour la réputation du père Seiler que toute la publicité du monde. Son fils, qui sut aviver encore l'éclat dynastique de la famille, avait remis en honneur le blason des Seiler : d'azur à trois colonnes d'argent.

De Brigue, où il avait élu domicile, il circulait entre Zermatt et les villages de Conches, où son landau, attelé de beaux chevaux, le conduisait aux comices agricoles, où il plaidait la cause des chèvres, des moutons et des porcs, se faisait l'avocat du chemin de fer, des routes automobiles et de l'aviation. Il touchait au faîte de sa popularité. Sa royauté s'achevait en un marquisat de Carabas, mais la guerre de 1914 survint : ses entreprises, touchées, survécurent. Le dernier acte de sa vie publique fut pour consolider la paix en faisant campagne pour la Société des Nations. Auparavant, il avait été l'initiateur d'une œuvre plus durable : l'Office national du tourisme.

Sa mort fut à l'image de sa vie puissante : elle le saisit brusquement à la gorge, et l'abattit comme un chêne, à Berne, pendant une session, après une soirée passée avec ses amis valaisans. C'était le 4 mars 1920. Il avait 55 ans.

27 décembre 1945.

Le Rhône, maître-sculpteur

L'auteur d'un de ces textes publicitaires qui foisonnent plus que jamais depuis quelques années, décrit le Valais comme une vallée géante, proportionnée à la croissance du fleuve auquel elle sert d'écrin. « Et comme elle le chérit, son fleuve ! » s'exclame-t-il.

Il n'est pas certain que les Valaisans applaudiraient. S'il leur faut bien reconnaître que le Rhône a modelé leur pays et en a fait le type géographiquement parfait d'une vallée, ils conviendront généralement qu'il est surtout pour eux un enfant de douleur, et même davantage puisqu'une partie de leur histoire se résume dans une lutte séculaire contre les écarts de cette eau indomptée.

Longtemps, ce combat fut livré en ordre dispersé. Les riverains s'efforçaient de contenir le fleuve dans son lit en entassant sur ses bords des fascines. Puis ils construisirent des digues chacun pour son champ. Les communes et les consortages s'en mêlèrent, puis le gouvernement, enfin la Confédération.

Le Rhône ne cessait de changer de lit. Il sinuait selon ses caprices dans la bande de terre qu'il s'était réservée entre les montagnes. Des villages le voyaient tantôt à leur droite, tantôt à leur gauche. Des bras se formaient et se déformaient selon les saisons, couvrant le sol de sable et de gravats. Il n'y a pas beaucoup plus de trente ans que les rives ont pris leur aspect actuel, que les marécages se sont transformés en vignobles, en vergers, en aspergières, et que les eaux arrosent, de Martigny à Sierre, un jardin des Hespérides. C'est en amont de la forêt de Finges qu'on peut retrouver quelques aspects du sol tel qu'il était dans son état primitif et sauvage. De la haute terrasse de Loèche-Ville, on voit encore le Rhône tracer de puissants méandres dans la terre jaune et retrouver ce quelque chose de primitif et d'élémentaire qui fait penser à la création du monde.

★

Mais ce fleuve, assagi par tous les travaux du génie civil, contenu dans son lit par toutes les ressources et toutes les forces de la technique, a encore de brusques réveils. Il rompt ses digues les plus sûres. Ceux qui, les premiers jours de septembre 1948, ont pu contempler et traverser sur le rail en partie submergé, la mer fluviale qui de Martigny à Saxon s'étendait de part et d'autre jusqu'au pied des monts, inondant les cultures d'où émergeaient le faîte des arbres fruitiers et les toits des maisons isolées, songeaient que le dernier mot n'était pas encore dit dans l'éternel duel entre l'homme et la nature, et qu'il n'est peut-être pas de victoire définitive du cerveau humain sur les puissances de la création. Le spectacle de toute cette eau étalée sur des étendues si patiemment conquises à la culture, incitait à une autre observation : c'est que le Rhône, sculpteur du Valais, coule généralement invisible. Il se perd dans l'ensemble. Sa présence ne se révèle que de temps à autre. Le rail et la route le fuient autant que possible, se méfiant encore de lui. Sa mise en esclavage n'inspire pas encore toute confiance. Il se livrait encore à de terribles débordements quand les ingénieurs de Bonaparte établirent le tracé de la route du Simplon, qui ne faisait généralement que suivre les chemins pratiqués par les indigènes accoutumés à ruser avec le fleuve. Un demi-siècle plus tard, les ingénieurs du chemin de fer n'approchèrent de ce lit instable que là où ils étaient bien obligés de le traverser sur des ponts de fer dont ils évitèrent de planter les piliers dans l'eau irritable. La plupart du temps, ce n'est que lorsqu'on franchit le Rhône qu'on réalise sa présence.

Les Valaisans ne lui ont élevé aucun monument, tels ceux que vouaient aux fleuves fécondants les peuples reconnaissants. C'est qu'il n'est point un de ces pères Nil, languissamment couché parmi les divinités allégoriques dont il est le nourricier. Plutôt qu'un géant barbu et débonnaire, le Rhône valaisan est un pâtre bondissant de rocher en rocher, un chasseur sautant d'aspérité en aspérité à la poursuite de sa proie.

Entrevu dans le défilé de Saint-Maurice, il disparaît presque aussitôt. C'est à pied qu'il faut remonter son cours, constamment rapide en dépit d'une pente qui paraît longtemps insensible. Il coule au milieu des cultures, entre ses digues surélevées, écume au pied de Valère, sinue parmi les puissants éboulis de la pinède de Finges, où il forme un de ses paysages les plus grandioses, ronge les pans de granit en amont de Loèche, se rétrécit à mesure qu'il remonte vers Brigue.

Il a été fleuve dans la plaine du Rhône, il se fait rivière lorsque les villages de bois remplacent les villages de pierre. Au-delà de Brigue, ayant frayé la route du Simplon, il devient torrent alpestre. Après Fiesch, il s'étrangle dans une gorge sauvage que surplombe la

route de la Furka. Puis c'est le large palier verdoyant de Conches, avec son chapelet de villages bruns. Ici, la rivière coule paisiblement à fleur d'eau, entre des berges herbeuses et des boqueteaux de vernes, franchie, de place en place, par une rustique passerelle de bois. Nulle part sa présence n'est plus sensible.

Cette eau cristalline, qui caresse si doucement les plantes aquatiques, avait été rudement secouée dans le défilé profond que la route gravit en lacets d'Oberwald à Gletsch. Au fond de cette gorge, l'eau ne se voit plus, mais s'entend d'autant mieux. C'est le premier saut du fleuve échappé de sa prison de glace, un saut de plus de 250 mètres. Au sommet de cet orifice, la végétation se raréfie. Le Rhône, qui n'est qu'un ruisseau qu'on franchit en sautant de pierre en pierre, glisse silencieusement dans un val caillouteux que le recul des glaces découvre en le vêtant d'herbes folles.

Le spectacle que contemplèrent les voyageurs contemporains de Tœpffer devait avoir quelque chose de préhistorique. Toute la vallée était recouverte d'une immense voûte de glace dont le Rhône s'échappait à gros bouillons par une grotte creusée à sa base. Aujourd'hui, le fleuve après son parcours sous-glaciaire, naît à la lumière entre deux séracs, dont il jaillit comme de la bonde d'un tonneau. Ce filet d'eau ira en s'étalant jusque dans la Méditerranée, baignant des terres où la nature et le génie humain présentent quelques-uns de leurs aspects les plus nobles : mais, de ses origines, le Rhône conservera toujours quelque chose d'indompté.

13 juin 1950.

La figure la plus européenne de l'histoire suisse

La vie dramatique et mouvementée du cardinal Schiner

Dans la grande politique européenne, aucun Suisse n'a fait plus grande figure que le cardinal Mathieu Schiner. Le petit berger de Conches qui mourut régent du trône pontifical, vécut aux confins de deux mondes : le Moyen Age finissant et la Renaissance dans son jeune éclat. Plus d'un biographe s'est penché depuis un siècle sur cette existence si vaste, si pleine, si dramatique. Plusieurs sont morts à la tâche, ne laissant que des matériaux épars. Ils furent rassemblés et complétés par Albert Büchi, professeur à l'Université de Fribourg. Lui aussi succomba avant d'avoir achevé son œuvre, menée à chef toutefois par son gendre E.-F.-J. Müller : deux volumes qui sont une source inépuisable pour quiconque est curieux de l'homme qui incarna la période la plus mouvementée de notre histoire.

Büchi était un grand défricheur d'archives. Il passa près d'un quart de siècle à explorer les manuscrits de Suisse, d'Italie, d'Allemagne, d'Angleterre, amassant inlassablement la matière de son monument biographique. Il n'est pas donné à chacun d'absorber ces 800 à 900 pages denses et touffues. L'entreprise est particulièrement ardue pour un lecteur de langue française. Le signataire de ces lignes parle en connaisance de cause : il a achevé un voyage dans lequel il eut sans doute assez peu de compagnons. Aussi faut-il savoir gré à M. André Donnet, directeur de la Bibliothèque et des Archives du Valais, d'avoir enfin mis à la portée du public français une adaptation de l'ouvrage de Büchi[1]. Il nous offre une œuvre allégée de

[1] *Le cardinal Mathieu Schiner.* Adapté de l'allemand par André Donnet. Editions de la Baconnière, Neuchâtel, 1950.

moitié, qui a le mérite de n'omettre rien d'essentiel, de conserver le caractère strictement scientifique de cette biographie admirablement documentée et de fournir une trame à ceux qui seraient tentés de reprendre le portrait.

★

Car cette adaptation pouvait atténuer, mais non supprimer le défaut de l'original : c'est que la personnalité de Schiner se trouve en partie submergée dans le document. Pour un lecteur qui n'est pas un historien de profession, elle ne revit pas suffisamment dans son milieu. Si l'on voit agir le cardinal de Sion sur la scène prodigieusement peuplée où il évolua, on ne le voit pas vivre, du moins pas suffisamment pour qu'il soit la figure centrale du drame.

Le mouvement prodigieux dans lequel étaient emportés les gens de ce temps pourrait bien être un écueil pour les historiens d'une certaine école : ils redoutent constamment de quitter le terrain glacé, mais glissant, de l'objectivité et de se laisser entraîner, à leur tour, par les pulsations de la vie. Leur dévotion au document va si loin qu'elle semble annihiler leur puissance créatrice. On les dirait tellement absorbés par le scripturaire qu'ils ne pensent guère à suivre leur personnage sur le terrain. Mais il faut leur savoir gré, infiniment, de fournir à d'autres les éléments qui leur permettent de se promener à la manière de Montaigne : « Est-ce par nature, ou par erreur de fantaisie, que la vue des places que nous savons avoir été hantées et habitées par les personnes desquelles la mémoire est en recommandation, nous émeut aucunement plus que d'ouïr le récit de leurs faits ou lire leurs écrits ? Il me plaît de considérer leur visage, leur port et leurs vêtements ; je remâche ces grands noms entre les dents, et les fais retentir à mes oreilles ».

★

On imaginerait le gentilhomme périgourdin, prince des promeneurs, parcourant, l'ouvrage d'André Donnet sous le bras, les lieux hantés par l'homme au profil aquilin et au regard impérieux dont il aurait pu chercher la tombe à Rome, dans cette église de Santa Maria dell'Anima, celle de la nation allemande, où Schiner voulut être inhumé comme dans sa patrie spirituelle. Il ne l'aurait pas trouvée, probablement, parce qu'on suppose que cette sépulture d'un très fidèle partisan du Saint-Empire germanique fut détruite, cinq ans après son érection, par les lansquenets allemands qui saccagèrent la

Ville éternelle. Une inscription la remplace dans ce sanctuaire sombre et peu visité, pris dans le lacet des ruelles entourant l'antique et populaire Piazza Navona.

Cette existence, qui acheva sa course terrestre sous la dalle romaine, la commença sur le vieux chemin de la Furka, dans une des humbles maisons de bois du hameau de Mühlebach. Le ruisseau qui le traverse descend du sauvage Rappental, où le fils du charpentier du lieu mena sans doute paître les chèvres du village, en compagnie d'autres galopins, comme ceux qui y allument encore leurs feux d'automne. Tout près, à Ernen, l'ancien chef-lieu conchard, l'église dont son oncle était curé, contient encore l'autel portatif que, devenu évêque de Sion, Schiner chargeait sur un mulet de sa suite, lorsqu'il parcourait les chemins pierreux de son diocèse. Il n'est guère de château ruineux, de bourgade, de croisée de routes qui ne rende un écho de sa lutte farouche contre Supersaxo. Leur rivalité est celle de l'Empire allemand et de la monarchie française, de Charles-Quint et de François Ier. Il semble que le rideau du Moyen Age descend sur la scène shakespearienne où Supersaxo, le condottière vieillissant et indomptable, cruellement torturé, mais non brisé, est délivré nuitamment de sa prison de Fribourg par sa fille, accompagnée de sbires, et embarqué dans les ténèbres.

★

Mais c'est en Italie, en Angleterre, en Allemagne qu'il faudrait reconstituer les scènes où le prélat politique et guerrier brilla sur le grand théâtre du monde. Un tintement métallique accompagne ses pérégrinations : ce sont les écus et les couronnes, les florins et les ducats qui paient ou devraient payer les mercenaires suisses qu'il recrute inlassablement pour le pape ou l'empire et lance contre la France sur les champs de bataille d'Italie. Schiner fut mêlé à de grandes affaires : aucune ne l'occupa davantage que les surenchères que se livraient les puissances pour acheter les Suisses et leurs chefs politiques. Prince du Saint-Empire germanique en sa qualité de chef temporel des Dizains valaisans, Schiner vouait à la France une haine inextinguible. Il devint un obstacle à la paix lorsque, après le désastre de Marignan, Léon X se rapprocha de la France.

C'est pour chercher un nouvel allié à l'empereur Maximilien, qui le trahissait, que Schiner se rendit en 1516 à la cour d'Henri VIII d'Angleterre : l'or anglais était de bonne frappe. Dix ans plus tard, Holbein devait faire des portraits saisissants de quelques-uns des personnages avec qui négocia le cardinal de Sion. Trois ans après, lorsque les princes électeurs s'assemblent à Francfort pour élire

l'empereur, le fils du charpentier de Mühlebach, légat du pape, réussit le coup le plus retentissant de sa carrière : il fait élire Charles-Quint contre François Ier. A Aix-la-Chapelle, il assiste au couronnement, assis sur le même rang que les princes-électeurs, et devient le conseiller le plus écouté de celui qui lui doit sa couronne. Homme de confiance de la Curie et de l'Empereur, il est, à deux ans de là, un des esprits dirigeants de la Diète de Worms qui condamne Luther. Frotté d'humanisme, mais plus remarquable par son intelligence naturelle que par la profondeur de sa culture, Schiner sentait la nécessité d'une réforme de l'Eglise. Mais comme Erasme, qui était de ses amis, il ne voulait pas aller jusqu'au schisme.

★

En 1522, lorsque meurt Léon X, Schiner est le candidat le plus papable du parti allemand. Il faillit être élu, contre le parti des cardinaux français. Le litige fut tranché par l'élection d'un Hollandais, Adrien VI, mais la régence du Saint-Siège fut confiée au cardinal de Sion pendant les mois où le trône fut vacant. Il était à l'apogée de son influence et de sa gloire lorsque la mort le saisit comme, sur les tableaux des Danses macabres, elle pose sa main décharnée sur les vivants surpris au milieu de la vie. La peste s'abattit sur lui dans son merveilleux logement du Belvédère, au Vatican. Il était à peu près ruiné, après avoir vu tant d'or passer entre ses mains. Sa belle maison de l'Esquilin, entourée de jardins magnifiques, avait déjà passé à ses créanciers.

On n'a de lui qu'une médiocre effigie, ce qui étonne de la part d'un grand dignitaire de l'Eglise, qui vécut si longtemps dans la Rome de la Renaissance. C'est une assez piètre copie d'un original perdu. Sous la barrette rouge, se détache en profil une tête puissamment charpentée, ascétique, volontaire, fruste, illuminée par des yeux dominateurs. André Donnet a choisi ce portrait de préférence à une admirable toile de Raphaël, figurant un prince de l'Eglise, qu'on a pu admirer avant la guerre de 1939, à l'Expositon du Prado, à Genève. Il n'y a qu'une analogie très superficielle entre ce personnage hautement racé et l'*accorto barbaro,* le « rusé barbare », des pontificats de Jules II et Léon X.

15 décembre 1950.

Flânerie romaine

Dans les parcs et sur les traces d'un compatriote illustre

Nos villes encombrées deviennent de plus en plus impropres à la flânerie. C'est un passe-temps réservé aux êtres désuets que sont les piétons, aujourd'hui emportés par la marée motorisée. Ils eurent, pendant des siècles, leur paradis à Rome : aucun lieu au monde ne se prêtait mieux à ces promenades dans le temps dont Stendhal a donné la formule. On ne voit guère son livre fameux dans les mains des visiteurs : les cars de luxe, qui trimbalent leur clientèle inculte d'une curiosité à l'autre, font l'office des écrivains d'autrefois, avec leurs haut-parleurs pour touristes pressés.

Dans la ville, ceinturée par les quartiers nouveaux qui poussent leurs mastodontes de ciment dans la campagne dont les romantiques célébrèrent le désert grandiose, le Forum et le Palatin sont encore les vastes enclos où l'on peut se promener parmi les ruines et les arbres sans risquer l'écrasement. De tous les parcs réservés aux piétons dans les terres de vieille civilisation, il n'en est sans doute pas de mieux faits pour les délices secrètes des flâneurs occupés.

Mais d'autres espaces, naguère clos de murs, leur ont été ouverts comme des oasis de silence dans le tintamarre universel. Couronnant la colline de Celius, la villa Celimontana offre ses majestueuses allées de pins dont chacune s'achève en un belvédère sur le paysage des grands monuments antiques qu'enserrent les nouveaux dont les proportions rivalisent parfois avec les vestiges des constructions romaines. A côté de la pure basilique de Sainte-Sabine sur l'Aventin, que notre jeunesse a connu solitaire encore parmi ses églises et ses monastères, un admirable jardin, paré de noblesse végétale comme tous ceux d'Italie, domine la houle des toits, des campaniles et des coupoles dont les perspectives s'étendent jusqu'au dôme dont Bramante a couronné le tombeau de saint Pierre.

Plus ignoré des visiteurs est celui auquel on accède par un portail discrètement ouvert dans le haut mur rose qui borde la Via Appia, à côté du tombeau des Scipions, délaissé des curieux, sur la route usuelle des catacombes. Les frondaisons de ses pins maritimes, ouverts sur le ciel comme des offrandes, les dômes de ses yeuses et les fuseaux de ses cyprès s'étendent jusqu'à la Porte Latine, la moins fastueuse, mais la mieux conservée des portes ouvertes dans le Mur Aurélien. Elle est flanquée d'une église dont le charme discret est un enchantement : Saint-Jean à la Porte Latine, dont la façade s'entrevoit à travers les branches du grand cèdre qui ombrage la petite place pavée qu'elle ferme de son portique.

Ces lieux soustraits au vacarme sont d'autant plus précieux que le plus beau de tous, la Via Appia, est devenue une avenue macadamisée à l'usage de la circulation motorisée, qui en a fait son Corso.

★

Une occupation agréable et qui vient tout naturellement à l'esprit consiste à suivre en imagination, à travers le dédale de la cité, quelque personnage qui la hanta autrefois, en suivant en cela l'exemple de Montaigne qu'émouvait plus que la lecture de leurs écrits, la vue des places habitées par « les personnes desquelles la mémoire est en recommandation ».

Celle du cardinal Schiner, le petit berger de Conches, qui faillit devenir pape après la mort de Léon X, à l'époque la plus glorieuse de la Renaissance, se présente souvent au visiteur suisse de Rome. Ses biographes les plus documentés n'ont trouvé dans sa correspondance aucune trace indiquant qu'il fut sensible aux transformations prodigieuses dont il fut témoin. Sa vie embrasse la fin du Moyen Age et l'éclosion triomphale de la Renaissance dans la cité des papes. Il fut contemporain d'Alexandre VI Borgia, de Jules II de la Rovère et de Léon X Médicis. Sa formation scolastique, encore toute médiévale, semble l'avoir laissé indifférent à l'art qui surgissait triomphalement des ruines. En cela, il ne diffère pas de Montaigne, qui visitant Rome un demi-siècle après la plus grandiose efflorаison d'art à laquelle le monde ait assisté depuis le siècle de Périclès, ignore tout ce que la Rome des grands papes avait amassé de beauté sur son sol.

Entre 1489, l'année où Schiner vint à Rome pour recevoir les ordres majeurs, et 1522, année de sa mort, il put voir la ville des campaniles et des châteaux crénelés se couvrir des coupoles des églises nouvelles. Pendant ses séjours à la cour pontificale qui se prolongèrent lorsqu'il devint évêque, puis cardinal, il put assister à la démolition de la vieille basilique romaine construite par Constantin sur le tombeau de saint Pierre, voir celle de Bramante s'élever du

sol. Michel-Ange peignait le plafond de la Chapelle Sixtine, Raphaël mettait les traits immortels de son génie sur les Chambres vaticanes, Pinturrichio décorait les salles encore médiévales où s'évoquent les orgies et les stupres des Borgia. Il vit s'édifier le Palais de la Chancellerie, annonciateur de la Renaissance florentine à Rome, le Palais Farnèse, qui marque l'achèvement de l'art nouveau. De son temps, le Forum et le Palatin continuaient à servir de carrières pour les matériaux des constructions nouvelles. La Renaissance, retour à l'architecture antique, loin d'arrêter la démolition des monuments anciens et le démantèlement du Colisée, en accéléra la marche : on faisait du neuf avec du vieux. Le respect des ruines, le sens de leur beauté ne commencèrent à devenir sensibles qu'à la fin du XVIIIe siècle.

★

Une promenade permet d'évoquer encore un des décors urbains demeurés à peu près intacts depuis que les hanta le politique volontaire, audacieux et sans scrupules que les Romains surnommèrent l'*accorto barbaro*, le rusé barbare. Ce sont les deux rues qui s'ouvrent de chaque côté du Palais Farnèse, la via Monserrato et la via Giulia. La première fut le centre de la colonie espagnole qui envahit Rome à la suite des Borgia et forma leur clientèle. Elle est encore bordée des palais, tombés en roture, qu'occupèrent les nobles et les prélats qui gravitaient autour d'Alexandre VI, leur compatriote de Valence. Les grands banquiers de l'époque, les Chigi et autres, y eurent leurs comptoirs. L'église de Santa Maria di Monserrato contient les tombeaux des deux papes espagnols, Caliste III et Alexandre VI. Ils y voisinent, depuis quelques années, avec celui du roi Alphonse XIII. Le seul édifice moderne ou modernisé de cette rue, où l'on peut encore circuler pédestrement dans une sécurité relative, est l'église des catholiques anglais, Saint-Thomas de Cantorbéry, propre et confortable comme une église anglicane. On y voit la tombe du cardinal Bainbridge, le seul prélat étranger qui fut nommé cardinal en même temps que Schiner.

La via Giulia, parallèle, fut construite en bordure du Tibre par Jules II, dont elle porte le nom. Au temps de Schiner, ce fut le Corso de la vie romaine, le quartier élégant de l'époque. Elle est encore bordée de nobles palais, humblement habités. L'un d'eux, le Palais Falconieri, ainsi nommé à cause des grands pilastres à tête de faucon qui ornent sa façade, fut habité très postérieurement par le cardinal Fesch, notre demi-compatriote, oncle de Napoléon, qui y installa sa fameuse collection de tableaux.

★

Mais où l'âme de Schiner s'évoque avec plus de force, c'est dans la sombre et austère église de Santa Maria dell'Anima, au fond d'une rue obscure près de la claire place Navone, où il fut, sur son désir, enseveli. C'était et c'est encore l'église de la nation allemande, dont Schiner fut un serviteur fanatique alors que l'idée de l'Empire romain germanique dépassait de beaucoup les frontières du Reich actuel. Sa tombe, probablement détruite lors du sac de Rome en 1527, a été remplacée par une inscription commémorative. Mais celle d'Adrien VI, Hollandais, le dernier pape étranger, celui qui fut le concurrent heureux de Schiner à la tiare pontificale, a subsisté et s'y voit encore.

8 mai 1953.

Une princesse trappistine

Parmi les éboulements qui, en 1955, ont coupé les routes et les rails dans plusieurs vallées valaisannes, on a mentionné celui qui, entre Bovernier et Sembrancher, avait obstrué la voie près du tunnel des Trappistes. Quelques lecteurs auront été frappés de rencontrer le nom de cet Ordre monastique dans ce défilé sauvage de la Dranse. Il évoque un épisode peu connu de la Révolution française. Peut-être les curieux d'histoire nous sauront-ils gré de le rappeler

★

Les Ordres religieux avaient été supprimés en France par l'Assemblée constituante. Ils se dispersèrent à l'étranger. Une colonie de Trappistes — cette congrégation, relevée par l'abbé de Rancé, dont la vie fut magnifiquement romancée par Chateaubriand — avait obtenu de la Diète valaisanne l'autorisation d'acheter une terre pour y fonder un monastère d'hommes et un couvent de religieuses. L'établissement fut placé en aval de Sembrancher, à l'endroit où la vallée s'élargit, sur un terrain alors isolé par la rivière. Il répondait à la Règle bénédictine qui prescrivait à ses disciples de ne construire leurs monastères que dans les lieux éloignés de la conversation des hommes.

Conduits par leur chef, Dom Augustin de Lestranges, les Trappistes arrivèrent le 22 février 1796 sur l'emplacement où devait s'élever leur maison. Ils y plantèrent la croix rustique qu'ils avaient apportée sur leurs épaules, de Martigny. Il s'établirent au nombre de quatorze dans ce qu'ils appelaient leur monastère et qui n'était encore qu'une misérable masure, vestige d'une installation plombifère. Ils entreprirent aussitôt de défricher leur désert, et de compléter leurs installations très sommaires.

★

Au printemps de 1796, le bâtiment destiné aux religieuses n'était encore qu'une espèce de petite bicoque dont on commençait seulement à élever le mur de clôture, une maison, grande comme la main, partagée à l'intérieur par des planches de sapin qui formaient les principaux lieux réguliers des couvents lorsqu'elle reçut, en septembre de l'année suivante, une postulante de sang royal : la princesse Louise de Bourbon-Condé, fille du commandant des armées de l'Emigration. A Chantilly, dans la magnifique résidence de sa famille, elle avait vécu parmi la société brillante et affinée des dernières années de la monarchie. Une vocation irrésistible l'attirait vers la vie monastique, avivée par les épreuves de l'exil. A seize ans, on avait songé à la marier au comte d'Artois, frère du futur Louis XVI, mais la politique en décida autrement. C'était alors une fraîche jeune fille, à la taille svelte et élancée, les yeux brillants de gaîté, une physionomie vive et spirituelle, animée d'un rayonnement intérieur. Vingt ans plus tard, elle conservait le charme de sa jeunesse.

Quarante à cinquante personnes, tant religieuses qu'enfants, se pressaient dans l'enclos des Trappistes ; on y était tellement à l'étroit qu'on avait peine à s'y retourner ; le dortoir était rempli, les tables du réfectoire servaient de lits. Louise de Condé reçut le voile blanc pour commencer l'année de son noviciat. Tout lui plaisait dans cette chétive demeure où elle se trouvait « logée délicieusement », comme elle l'écrivait à une amie.

★

Le tragique des événements abrégea son séjour dans la solitude de Sembrancher. En novembre, Bonaparte, vainqueur de l'Italie, avait traversé la Suisse en éclair, de Genève à Bâle. Déjà le scénario de l'intervention militaire se réglait à Paris. Les troupes du Directoire s'avançaient vers la frontière. Les gouvernants de Paris exigeaient de la Suisse le renvoi de tous les émigrés, en faisant aux Trappistes l'honneur de les désigner tout particulièrement.

Le Père Abbé décide de disperser la communauté sans la détruire. Un seul pays restait ouvert : la Russie. Quinze ans auparavant, la princesse Louise avait accueilli à Chantilly celui qui était devenu le tsar Paul Ier, conduisant son hôte dans une gondole dorée à travers le grand canal jusqu'à l'île d'Amour, escortée du prince et des autres seigneurs en vêtements allégoriques, en présence de cent mille personnes, accourues de partout. Sous l'austère livrée de son Ordre, l'héroïne de cette féerie, devenue Sœur Marie-Joseph, eut un souvenir pour ces heures de sa vingt-cinquième année. Ce fut pour demander au souverain de procurer à son Ordre un asile en ce danger pressant.

A partir de ce moment, en attendant la réponse de Saint-Pétersbourg, les austérités se multiplièrent dans les deux petits monastères de Sembrancher. La chapelle, dont la pauvreté rappelait Bethléem, appelait de sa cloche les religieux. Enveloppés dans leurs coules blanches, la tête couverte et baissée, ils imploraient la protection divine pour le périlleux voyage qu'ils allaient entreprendre. Les événements s'aggravaient : il devenait urgent d'assurer au plus tôt la retraite des religieux. Déjà, la Suisse était toute frémissante de mouvements révolutionnaires ; le général Ménard, commandant de la division venue d'Italie, arrivait aux portes de Genève.

★

Le signal du départ fut donné au premier convoi le 19 janvier 1798. Louise de Bourbon en faisait partie. Les religieuses partent en chars à bancs. Le voyage se poursuit sur Bex et Vevey où la colonne s'augmente de moniales d'autres Ordres. Ce monastère ambulant cherchait à continuer, autant que possible, la vie régulière. Pour ne déranger personne dans les auberges, les fugitives renonçaient aux offices nocturnes, les partageant entre le soir et le matin. Le Doyen Bridel, pasteur à Château-d'Oex, tenait un journal dans lequel il avait noté, à la date du 3 février 1798 : « Le soir, arrivent sur des luges depuis les Ormonts les religieuses trappistines françaises qui émigrent de leur maison de Saint-Branchier en Valais et se retirent en Souabe. »

Ce fut, pour Louise de Condé, le début de longues pérégrinations, de couvent en couvent, jusqu'au jour où la restauration de la royauté lui ouvrit le chemin de la France. Louis XVIII lui cède l'emplacement et ce qui restait des bâtiments du Temple, où le roi son frère avait vécu les derniers mois de son agonie. Elle y fonda la maison des Bénédictines de l'Adoration perpétuelle dont elle devint prieure [1].

★

De l'humble reposoir des âmes, où des religieux exilés de France avaient fait une courte halte au cœur des montagnes du Valais, il ne reste aujourd'hui que quelques pierres parmi les buissons . . .

18 février 1955.

[1] Cf. Pierre Grellet : *Louise de Bourbon-Condé, Princesse française et Trappistine en Valais*, dans les *Annales valaisannes*, juillet - septembre 1949.

Empreinte humaine sur un sol alpestre

Un bréviaire artistique du Valais

Il est des pays qui, plus que d'autres, portent l'empreinte de leur histoire. Elle est marquée avec la netteté d'un sceau, dont les éléments sont concentrés sur un petit espace, dans l'ouvrage que M. André Donnet vient de consacrer aux monuments d'art du Valais. Ce *Guide artistique du Valais* [1], mince fascicule d'une centaine de pages, qui tient peu de place dans la poche, sera le compagnon discret, mais combien précieux de ceux qui ne peuvent se lasser de parcourir et de découvrir, jusque dans ses recoins les plus reculés, notre vallée du Haut-Rhône, d'une humanité si émouvante dans la grandeur de sa nature.

Avant tout, il faut louer l'auteur de son abnégation. Sa personnalité s'absorbe dans son œuvre, reconnaissable seulement dans la méthode et la clarté de ce tableau dont tous les détails contribuent à l'effet d'ensemble. Il se contente d'être un accompagnateur, mais combien averti, combien attentif à ménager le temps et la peine de ceux qui le suivent, à leur faciliter la visite de tout ce qui est susceptible de les intéresser.

De sa brève introduction, destinée à faire le point, à situer dans le temps ce qu'on pourrait appeler le Valais bâti, il faut retenir que la plupart des architectures, qu'elles soient paysannes ou patriciennes, datent du Valais épiscopal, ce véritable Etat national d'où devait sortir le canton actuel. Son visage alpestre est souvent mieux connu que son visage humain, dont M. André Donnet nous dévoile des aspects souvent inaperçus. Ce promeneur infatigable et dont l'information est assez sûre pour pouvoir se limiter à l'essentiel, nous conduit souvent devant des édifices inconnus et qui risqueraient la destruction si leur intérêt n'était révélé.

★

[1] Editions Fipel, Sion, 1954.

Sans doute, la connaissance de nos trésors d'art a fait de grands progrès, grâce en partie à une forme de tourisme qui suit les chemins ouverts par la Société suisse d'histoire de l'art. En remontant le cours du Rhône, de Saint-Maurice à sa source, en gravissant les pentes des plateaux et des vallées, on rencontre maint monument très visité comme le Trésor de la basilique de Saint-Maurice, si parfaitement présenté aujourd'hui, le bourg fortifié de Saillon, le mieux conservé de Suisse dans sa physionomie du XIIIe siècle, l'église romane de Saint-Pierre de Clages, avec son clocher octogonal, les collines sédunoises, crêtées des ruines de leur palais médiéval et de l'église fortifiée de Valère, les deux églises de Viège et les tours à toitures bulbeuses du palais Stockalper de Brigue. Plus rares sont les visiteurs des autels baroques dont plusieurs générations de Ritz ont peuplé les églises de la vallée de Conches.

Mais en cours de route, combien de monuments inconnus M. Donnet ne nous désigne-t-il pas ! Qui songerait, sans lui, à pousser la porte du *Café industriel* de Massongex pour y voir une mosaïque romaine du Ier siècle, provenant d'un grand établissement thermal et représentant deux pugilistes affrontés. A peine la frontière valaisanne franchie, nous voici sous le signe de la romanité, si nettement marquée le long de la route militaire et commerciale du Mont-Joux, qui devint celle du Saint-Bernard. Martigny qui, sous le nom d'Octodure, fut un des premiers établissements romains de Suisse, est resté le carrefour routier auquel il dut sa fondation, mais il est captivant aussi de retrouver, à l'aide des plans si simples et si clairs du guide, les souvenirs plus récents du temps où les hôtels, aujourd'hui transformés, du bourg recevaient les caravanes de touristes excursionnant autour du Mont-Blanc et hébergeaient de joyeux voyageurs comme le père Dumas, Tœpffer et sa bande d'écoliers.

★

Il n'est guère d'église et de chapelle de village, de hameau ou d'alpage, dont l'auteur ne nous signale pas quelque autel, quelque tableau d'époque, quelque grille digne de remarque. L'auberge de Bourg-Saint-Pierre, à l'enseigne du *Déjeuner de Napoléon* (qui n'était encore que Bonaparte), avec ses reliques discutables, est une curiosité qui le cède à d'autres, moins épisodiques. Ainsi l'ancien prieuré, qui précéda l'hospice fondé au XIe siècle par saint Bernard sur le col et qui existe encore dans son ensemble, le tracé des murs fortifiés du bourg médiéval, les deux maisons de la grande famille valdotaine des Challant, qui rayonna sur les deux versants du passage et jusque dans la seigneurie neuchâteloise de Valangin.

Le précieux fascicule à la main, il est bien captivant de se pro-

mener dans les rues de Sion, à la recherche facilitée d'un brelan de vieilles demeures patriciennes aux balcons chantournés, aux impostes gardées par des grilles armoriées, à la cour intérieure percée d'arcades, et bien tentant aussi de monter quelque escalier à belle balustrade sur lequel ouvre un salon décoré de papiers peints romantiques.

★

S'il n'est guère possible d'ignorer, à Sierre, l'ancien château de la Cour, construit par les Courten, aujourd'hui transformé en hôtel, on peut fort bien ne pas connaître la seigneurie alpestre qu'un membre de cette grande famille militaire construisit à la fin du XVIIIe siècle dans le charmant village de Vercorin, un chalet assez vaste et assez monumental pour porter le nom de château. Parmi les promenades historiques et artistiques de la Noble Contrée, une des plus connues n'est-elle pas à la ravissante chapelle du Hubel, près de Salquenen, vers laquelle monte un chemin de croix dont les stations sont si joliment sculptées sur bois par un artiste local ?

De cette colline, apparaissent les tours crénelées de Loèche-la-Forte, masquant le ravissant manoir blanc du baron de Werra, formé de deux élégants édifices entre cour et jardin, qui met un sourire dans la grandeur du paysage. Passé Rarogne hérissée sur son rocher, voici Viège-la-Noble, ses maisons aux cartouches armoriés, avec leurs galeries d'arcades superposées, ses deux églises se faisant face sur leurs promontoires. La route est longue jusqu'à Visperterminen, au-dessus des dernières vignes, où murit le capiteux payen, ce vin de bruyère qui fait plus la réputation de ce village que son attachant pèlerinage d'Im Wald, avec ses dix chapelles blanches jalonnant un chemin forestier, ornées de groupes de statues de bois en grandeur naturelle, si expressives, quoique fâcheusement repeinturlurées il y a quelques années.

Ce *Guide* ne laisse nulle place où la main de l'auteur n'ait passé et repassé. C'est le Valais aux mille stations. Ernen, l'ancien chef-lieu du Dizain de Conches, n'est pas seulement remarquable par ses fourches patibulaires, sa place qui est un petit chef-d'œuvre d'urbanisme villageois, ses souvenirs du cardinal Schiner. Dans ce village de moins de 300 habitants, les Jésuites fondèrent au XVIIe siècle un collège dont l'école latine survécut si longtemps qu'en plein XIXe siècle, les visiteurs étrangers pouvaient encore, dit-on, s'entretenir en latin avec les gens du pays.

Le Valais n'est-il pas un peu notre Provence, sauvage et parfumée, âpre et fleurie, berceau rude et paré d'une civilisation dont nous sommes les héritiers et les continuateurs souvent infidèles ?

17 mai 1954.

Dans le miroir du temps

Le Portrait valaisan

Que ne devons-nous pas aux portraitistes pour les documents humains qu'ils nous ont laissés ! L'art abstrait leur reproche de trop respecter la ressemblance. S'il avait régné dès le début de l'art du portrait, que nous resterait-il des traits des générations dont nous sommes issus ? Rien ne rend le passé plus vivant que ces visages surgissant des siècles pour nous faire leurs confidences. Quand on groupe ceux d'une même région, c'est tout un pays qui nous parle. On l'a fait récemment pour le Valais. On nous en présente près de deux cents, réunis en un très beau volume qui est une contribution remarquable à l'histoire des siècles écoulés. Il s'intitule : *Le Portrait valaisan*. Synthèse heureusement choisie, puisque ces portraits sont comme un résumé figuratif de ce canton qui, plus que maint autre, a gardé à travers les âges une personnalité si forte qu'elle semble avoir déposé sur chacune de ces physionomies un air de famille.

La plupart de ces portraits sont d'ailleurs ceux de gens apparentés. On aurait tort toutefois d'en conclure que les personnages dont on a réuni les effigies aient vécu en vase clos jusqu'au temps du percement du Simplon, de l'assainissement de la vallée du Rhône et des grandes entreprises électriques. Nombreux étaient les Valaisans qui s'enrôlaient dans les services étrangers. Ils étaient colonels des régiments suisses à Paris, généraux à Naples, maréchaux en Espagne, commandants de la garde à Turin. Ils faisaient leurs études à l'abbaye de Saint-Maurice, aux collèges jésuites de Sion et de Brigue. S'ils se destinaient aux charges de magistrature, ils s'inscrivaient aux facultés de Paris, Bologne, Milan. Il leur arrivait d'épouser, dans leurs garnisons, des Espagnoles, des Italiennes, des Autrichiennes, des Françaises, dont les portraits mettent dans cette galerie des images souvent très nationales.

Ainsi, Grands-Baillifs ou généraux, capitaines ou châtelains, seigneurs terriens ou petits propriétaires défilent dans cette galerie

réunie par un comité présidé par M. Paul de Rivaz et pour laquelle M. Albert de Wolff a rédigé une très captivante introduction sur les portraitistes du Valais. Ceux-ci ne sont pas tous Valaisans. Les Autochtones, représentés dans la première moitié du XIXe siècle par Laurent et Raphaël Ritz, précédés de Félix Cortey, qui, engagé dans un régiment au service d'Espagne, apprit à peindre à la vue des grands maîtres de ce pays et dont les portraits des de Courten et des Stockalper ont parfois un accent des chefs-d'œuvre espagnols. Aux artistes indigènes qui illustrent cette collection, arrêtée en 1860, s'ajoute le Bas-Valaisan Emmanuel Chapelet, élève de Laurent Ritz.

Des maîtres suisses ou étrangers ont signé maint portrait de magistrat ou d'officier. Les uns, comme Melchior Wyrsch, qui avait ouvert un atelier à Besançon, vit passer chez lui plus d'un gradé du régiment de Courten. D'autres parcoururent le pays au temps où le portrait était en son âge d'or. Le Lucernois Xavier Antoine Hecht fixa sur la toile plus d'un patricien valaisan du XVIIIe siècle. Le Vaudois François Aimé Dumoulin eut la bonne fortune de nous conserver les traits gracieux de Charlotte de Preux qui, coiffée d'un grand chapeau à plumes, caracole devant sa maison de campagne de Vérolliez, au pied des rochers de Saint-Maurice.

Nous devons à Jean Fouquet la silhouette tendre et spirituelle de Marguerite de Nucé dont la destinée fut romanesque. Elle a seize ans lorsqu'elle s'éprend d'un jeune gentilhomme qui arrive à Saint-Maurice en brillant équipage. Il porte un nom sonore : comte de Paradès. Il passe comme un météore dans la petite ville et part bientôt pour Paris où il offre ses services à Louis XVI, en guerre contre l'Angleterre. Malheureusement, il les offre à l'Angleterre aussi. Il est jeté à la Bastille. Ce qu'apprenant, Marguerite de Nucé accourt à Versailles, se jette au pied du ministre de la police, obtient la liberté du prisonnier et l'épouse. Le couple part pour Saint-Domingue. Le mari meurt tôt après. La jeune veuve rentre à Paris où elle rencontre le chevalier Tousard d'Olbec. A quelques semaines de l'ouverture des Etats-Généraux, prélude de la grande Révolution, leur union est bénie, à l'église de Saint-Maurice, où la ravissante Mme Tousard d'Olbec vit encore plus de cinquante ans.

D'autres portraitistes sont attirés antérieurement, par le Grand-Baillif de Stockalper, le roi du Simplon. De son mécénat profitent, pour nous laisser des physionomies plus graves de guerriers en cuirasses, les peintres augsbourgeois Georges-Christophe Mannhaft et les Koller, qui forment une dynastie d'artistes. Le spirituel chevalier de Boufflers, enfin, dont les lettres sur la Suisse sont pleines de piquants détails, s'arrête à Sion pour faire poser le Résident de France, ce vicomte de Chaignon qui reçut Rousseau revenant, inconnu encore, de Venise.

La galerie s'ouvre somptueusement par un portrait passionnément discuté : celui que Raphaël aurait peint en 1511, à Rome, du plus grand des Valaisans, le cardinal Schiner. Des historiens d'art de renom se sont laborieusement chargés d'expliquer par quel miracle le petit berger de Conches, celui dont la rudesse frappait les contemporains de Jules II et de Léon X qui l'avaient surnommé l'*accorto barbaro*, avait pu se métamorphoser en un très raffiné seigneur de la prélature aux traits singulièrement racés. L'air de la Rome de la Renaissance y aurait-il suffi comme semble le penser M. Albert de Wolff ? Merveilles de la peinture !

Le Valais étant le dernier bastion du costume, nous pouvons en suivre, sur les portraits féminins, l'évolution quatre fois séculaire. En l'adaptant aux particularités locales, les Valaisannes s'habillaient selon la politique faite par leurs époux. Le mariage est souvent un miroir. Les modes du Saint-Empire germanique, de l'Espagne, de la France suivent les jeux des puissances. Mais partout, les physionomies restent bien autochtones, qu'elles soient engoncées dans la fraise d'Henri IV, rendues plus martiales par les moustaches des mousquetaires de Louis XIII, emperruquées à la Louis XIV, serrées dans les hauts cols de la Garde suisse restaurée par les derniers Bourbons, ou surgissant des riches chamarrures des uniformes des régiments au service de Naples, qui marquèrent, en 1860, la fin des services capitulés. Ce fut, jusqu'à la renaissance économique des premières années de ce siècle, une période creuse où le Valais devint un champ d'exploitation pour les brocanteurs et où des partages de famille dispersèrent maint héritage.

Il en reste assez pour composer ce magnifique volume, qui fait honneur aussi bien à ceux qui en réunirent les trésors qu'à la maison Sadag, qui en assura magistralement la reproduction. On peut le louer avec d'autant plus de liberté que l'édition en fut entièrement souscrite, de sorte qu'il n'a besoin que d'une publicité toute désintéressée.

19 juin 1957.

TABLE DES MATIÈRES

Préface VIII

I. Vallées du Haut-Rhône

Un sanctuaire alpestre 3
Où le Rhône prend sa source 6
Promenade alpestre 10
Le petit berger de Conches 14
Sur un vieux chemin 17
Relâche dans une vallée solitaire 22
Moisson blanche dans les herbages 25

II. Brigue-la-Riche

Le roi du Simplon 31
A l'enseigne des Trois Rois 35
Simplon romantique 38
En traîneau postal 42
Hautes vallées pavoisées de rouge et de blanc 45
Une guerre des routes 49

III. Glaciers et forêts

Ooasis alpestres fertilisées par la débâcle glaciaire . . . 55
Découverte de deux paysages 58
Vallées perdues 61
Promenade au Lœtschental 65
Les tanks contre les pins 68
Délibération devant la forêt 71
A propos du bois de Finges 74
Le Bois a perdu son mystère 76

IV. La Cité du Soleil et sa Contrée

Promenade dans la « Noble Contrée » 81
Evocations dans un manoir valaisan 85
Rêverie dans un hameau 88
Vissoie, vieux bourg alpestre 91

V. Capitale féodale et vivante

Images valaisannes 97
La fête du soleil 100
Raphy Dallèves et les amitiés valaisannes 104
Renouveau valaisan 107
Journée sédunoise 110
A l'ombre de Valère 113
Soir à Sion 117
Dans la Majorie restaurée 120
Fête-Dieu à Sion 123
D'un vieux jardin à de beaux livres 126
La voix rendue à la doyenne des orgues de Suisse 129
Ne nous empâtons pas 132

VI. Valais central

Au cœur d'un vieux pays. Dans le Val d'Hérens 137
Le vieux chalet et la cascade 140
Sur un promontoire valaisan 143
Le Maître de Savièse 146
Paysages d'églogue au cœur du Valais 149
Le souvenir d'Ernest Biéler 152
Une avenue et son décor 156
Quelques stations d'un voyage architectural 159
Soleil sur les monuments de la nature et de l'art. Un caillou blanc 162
Grandeur et décadence du Monte Carlo valaisan 165

VII. Le Bassin des Dranses

Sous les platanes de Martigny 171
Relais à la croisée des routes du Saint-Bernard et du Simplon 174
A Sembrancher, bifurcation routière 177
Sentier oublié 181

La plus grande Commune de Suisse 183
Le dieu tué 187
Un dimanche d'automne dans la vallée de Bagnes 190
Au-delà du Saint-Bernard 194
Images d'hier et de demain 198
Vicissitudes d'un col alpestre 201
Dans un vieux sillage alpestre 204
Réminiscences 207

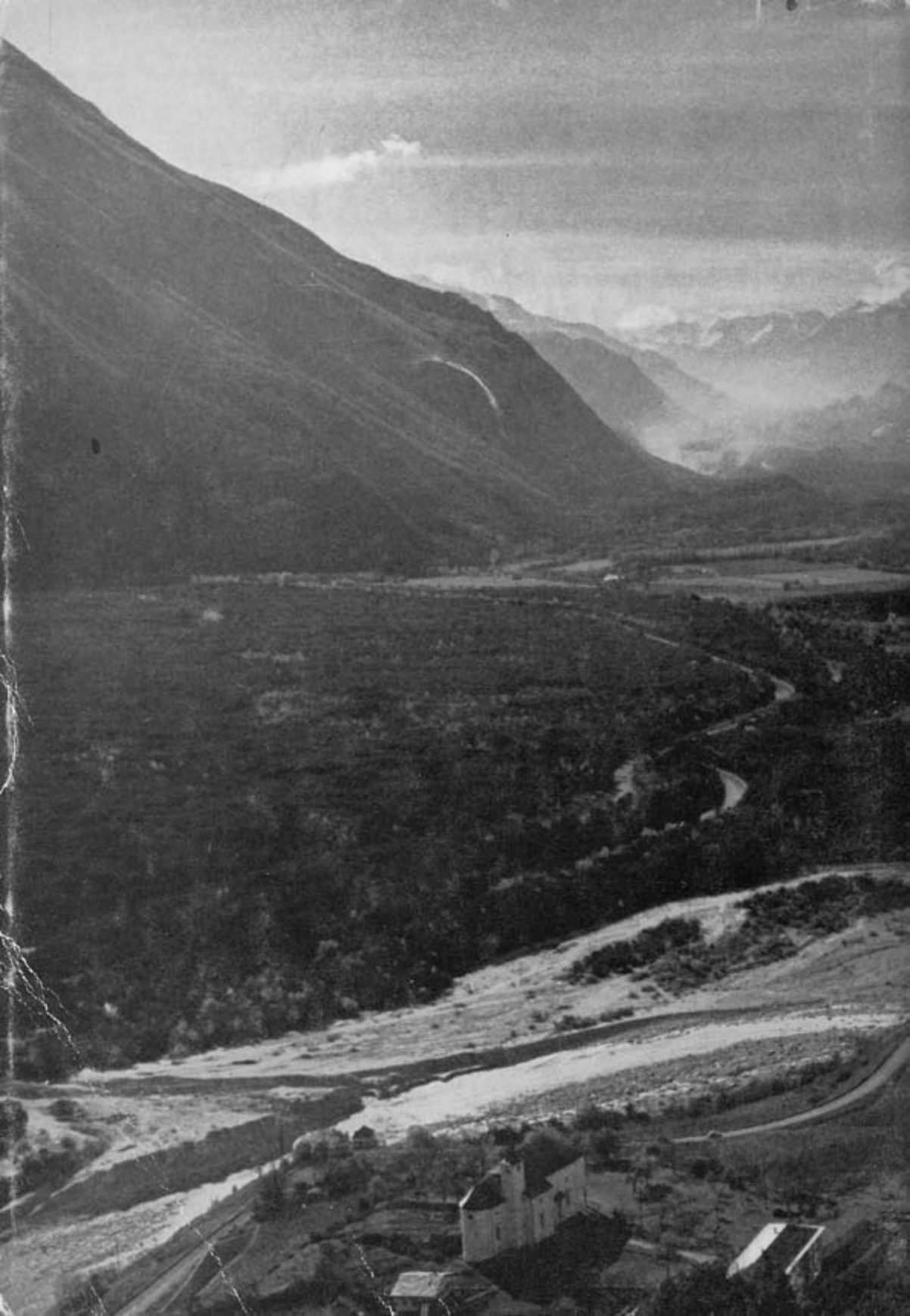
VIII. Agaune romaine et chrétienne

Cloches effondrées 213
Saint-Maurice relève ses ruines 216
Un sacre à Saint-Maurice 219
La basilique à nouveau consacrée 222
Rencontre avec Saint-Maurice 225
Un abrégé de l'art chrétien à travers les âges 228
Les fées bienfaisantes de Vérolliez 231
La fête de saint Maurice 234

IX. Pays du Haut-Lac

Au temps où l'on plantait l'Arbre de la Liberté 239
Notre grand canal 242
Sur la rive valaisanne du Léman. Escale dans le temps à Saint-Gingolph 245

X. Le Valais et le monde

Le vieux chanteur 251
Chateaubriand et le Valais 254
Les migrations valaisannes 257
Une ambassade manquée 261
Alexandre II 265
Le Rhône, maître-sculpteur 268
La figure la plus européenne de l'histoire suisse 271
Flânerie romaine. Dans les parcs et sur les traces d'un compatriote illustre 275
Une princesse trappistine 279
Un bréviaire artistique du Valais 282
Dans le miroir du temps. Le Portrait valaisan 285

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE 21 NOVEMBRE 1960
CET OUVRAGE A ÉTÉ TIRÉ À 1500 EXEMPLAIRES
NUMÉROTÉS DE 1 À 1500
SUR LES PRESSES
DE L'IMPRIMERIE SAINT-AUGUSTIN
À SAINT-MAURICE
EN CARACTÈRES BODONI CORPS 10
SUR PAPIER BOUFFANT BLANC VOLUMA.
L'ILLUSTRATION EST DUE
AU « STUDIO CAMERA » O. RUPPEN & R. DE ROTEN À SION.
LES CLICHÉS ONT ÉTÉ EXÉCUTÉS
PAR LA MAISON WETTER & CIE À ZURICH.